Recueil

de Contes et de Nouvelles

POUR LA JEUNESSE

Extraits des ouvrages des auteurs contemporains
les plus distingués

par

J. J. Steck

Maître de langue et de littérature françaises au Gymnase
royal de Lissa

Lissa et Leipsic
Erneste Günther Libraire-éditeur
1840

BIBLJOTEKA UNIW. W POZNANIU
158090

158090. I

BIBLJOTEKA
VNIWERSYTECKA
W POZNANIV
DAR Anny Rzepeckiej
Poznań

Recueil

de Contes et de Nouvelles

POUR LA JEUNESSE

Extraits des ouvrages des auteurs contemporains
les plus distingués

par

J. J. Steck

Maître de langue et de littérature françaises au Gymnase
royal de Lissa

Lissa et Leipsic
Erneste Günther Libraire-éditeur
1840

158090.I

BIBLIOTEKA UNIWERSYTECKA W POZNANIU

7932.2383

Imprimatur.

Czwalina, *Censor.*

Posen, *den* 26. *März* 1839.

A

MONSIEUR

AUG. LOUIS GUIL. JACOB

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE, CONSEILLER DU CONSISTOIRE ET MEMBRE DU CONSEIL D'INSTRUCTION PUBLIQUE DU GRAND-DUCHÉ DE POSEN, CHEVALIER DE PLUSIEURS ORDRES ETC.

AVANT-PROPOS.

En offrant à la jeunesse ce recueil de contes, je crois nécessaire d'indiquer au moins quelques uns des motifs qui m'y ont engagé.

Depuis nombre d'années, que j'enseigne la langue française à la jeunesse des deux sexes, je me suis convaincu que, dès que les élèves ont acquis les premiers éléments de la langue, appris un certain nombre des mots les plus familiers, ce qui, au moyen du livre élémentaire de Mr. le Dr. Ahn, est rendu facile, le maître ne peut trop s'empresser de joindre l'usage aux principes, en substituant insensiblement dans ses leçons le français à l'allemand, comme le moyen le plus sûr d'accélérer les progrès de ses élèves. — Les leçons de conversation, bien dirigées, sont aussi très propres à obtenir d'heureux résultats, et sous ce rapport on ne saurait trop les recommander; mais pour des élèves de sept à quatorze ans, auxquels ce livre est particulièrement destiné, le choix des matières est ce à quoi le maître doit surtout faire la plus grande attention; il ne suffit pas que le

sujet soit à leur portée, il faut encore qu'il ait pour eux quelque intérêt.

Or, en traduisant ces contes avec les élèves les moins avancés, en les faisant lire seulement à ceux qui le sont davantage, pour les leur faire raconter ensuite, en déduisant et commentant avec eux, et toujours d'une manière proportionnée à leur âge, la morale qu'ils renferment, j'ose me flatter que, tout en les amusant, en formant leur coeur par les exemples des sentiments élevés et des traits de vertu qui y sont rapportés, cette lecture, ainsi mise en oeuvre, ne pourra manquer de produire à tous égards les résultats les plus satisfaisants.

Pour ce qui est de la narration, toujours correcte, simple et généralement élégante, c'est partout le langage de la bonne société, d'autant plus propre à s'imprimer dans la mémoire qu'il s'y retrouve fréquemment sous la forme du dialogue.

Du reste il suffira, je pense, de jeter un coup d'oeil sur la table des matières, placée à cet effet à la tête de ce volume, pour se convaincre qu'un recueil où figurent les noms d'un si grand nombre d'auteurs contemporains distingués, ne saurait être sans mérite.

Le vocabulaire, travaillé avec le plus grand soin, renferme tous les mots contenus dans le corps de l'ouvrage, sauf toutefois les articles, les pronoms et quelques unes des prépositions les plus communément usitées: on y trouvera de plus indiqués les temps irréguliers de plus de 180 verbes, tant simples que composés.

J'ai en outre jugé à propos d'ajouter à la suite du vocabulaire un recueil des gallicismes et des phrases qui, ne pouvant se traduire littéralement, offriraient quelques difficultés. Si j'ai cru devoir m'écarter à cet égard de l'usage généralement reçu, de les insérer au bas de chaque page, c'est que je sais à n'en pouvoir douter qu' elles ne sont là d'aucune utilité réelle pour les élèves, qui, n' ayant qu' à y jeter les yeux à mesure qu'ils traduisent, ne les apprennent pas, ou du moins les oublient presque aussitôt, au lieu que, réunis à la fin du volume, il sera facile de les leur faire apprendre par coeur, et de les adapter à nombre d'autres exemples qui contribueront d'autant mieux à les graver dans la mémoire.

Lissa, le 8. Novembre 1839.

J. J. Steck.

Monsieur le Conseiller,

Le mérite éminent et les vastes connaissances qui vous distinguent si avantageusement, ainsi que les services essentiels que, depuis tant d' années, vous avez si constamment rendus aux sciences, aux lettres et à l' humanité, en protégeant et dirigeant avec un zèle aussi éclairé qu' infatigable les divers établissements d' éducation de la province, en fondant des instituts pour de pauvres orphelins, sont trop évidents et trop généralement reconnus pour ne pas vous faire regarder avec raison comme le digne protecteur de tout ce qui peut contribuer aux progrès de la jeunesse.

C' est à ce titre, Monsieur le Conseiller, que j' ose vous présenter ce petit recueil.

Daignez l' agréer avec indulgence et bonté, comme un hommage de la vive reconnaissance, du profond respect, et de l' inviolable dévouement de celui qui a l' honneur d' être,

Monsieur le Conseiller,

Votre très-respectueux et très-obëissant serviteur

J. J. Steck.

Table des matières.

Page.

Jules Janin.
1. *Prix Monthyon* - - - - - - - 1
2. *Thérèse Marie Hamelle ou la Bienfaisance* 3
Journal de l' Enfance.
3. *Le docteur Samuel Johnson* - - - 5
Boitard.
4. *Les Hirondelles* - - - - - - 7
5. *La Lionne du Jardin-des-Plantes* - - 10
Béranger de Lyon.
6. *Paresse et Activité ou les deux Castors* - 14
Magazin pittoresque.
7. *Le Ventriloque* - - - - - - - 17
Journal de l' Enfance.
8. *L' Ouragan de Céresme* - - - - 21
Jules Janin.
9. *Mademoiselle Detremont ou L' Héroïsme de la Bienfaisance* - - - - - - - 25
10. *Mademoiselle Garden ou L' Héroïsme de l' amour filial* - - - - - - - 30
Miss Maria Fitz Clarens.
11. *Le dernier des Fitzgerald* - - - - 34
Jules Janin.
12. *L' Enfant de la ville de Rouen* - - - 39
Adolphe Bréant.
13. *Le Fou* - - - - - - - - - 46
Mémoires d' une Contemporaine.
14. *Géraldina* - - - - - - - - 51
Stéphen de la Madelaine.
15. *Le Coffret* - - - - - - - - 55
Miss Maria Fitz-Clarens.
16. *Les Frères de lait* - - - - - 64

Page.

Frédéric Soulié.
17. *L'Auberge de Ste. Gabelle* - - - 72
18. *Le Cocher du Maréchal C*** - - 81
Ch. Lautour-Mézeray.
19. *La Nymphe de Sainte-Hélène* - - 90
Ch. Nodier.
20. *Le Génie Bonhomme* - - - - 96
Elise Moreau.
21. *Le Conte de la Grand'mère* - - 107
Napoléon Landais.
22. *La Soeur aînée des Orphelins* - - 115
Stéphen de la Madelaine.
23. *L'Oignon de lis* - - - - - 127
Mme. Guizot.
24. *Le Rêve* - - - - - - 139
Michel Raymond.
25. *La Compagne* - - - - - 147
Eugénie Foa.
26. *Le Zombi de l'Atelier ou le Mulâtre de Murillo* 158
27. *Une Scène d'Atelier* - - - - 170
A. Jadin.
28. *La Marchande de chiffons* - - - 180
Amédée de Bast.
29. *Mylord Shirley* - - - - - 193
Mme. Sophie Gay.
30. *Louise de Lorraine* - - - - 203
Louise Colet née Révoil.
31. *Pic de la Mirandole* - - - - 213
J. N. Bouilly.
32. *La Chienne de Florian* - - - - 223
Chateaubriand.
33. *Milton et Davenant* - - - - 236
Ed. Mennechet.
34. *Haydn* - - - - - - - - 239
S. E. Geraud.
35. *La Chapelle du Rivage* - - - 241
Vocabulaire - - - - - - - - 246
Gallicismes - - - - - - - 315

1. Prix Monthyon.

Historique.

Une seule vertu manquait à l'Académie française, la bienfaisance. L'Académie avait des récompenses toujours prêtes pour les beaux arts, pour les beaux discours, pour les beaux tableaux, pour les marbres sculptés, pour les découvertes du chimiste ou du voyageur: elle n'avait pas de récompense pour la vertu! Toutes les couronnes de laurier, toutes les médailles d'or, tous les applaudissements de la foule étaient réservés aux grands esprits, aux grands génies, aux illustres courages, et nul ne semblait se souvenir qu'il y a quelque chose qui vaut [1]) mieux que le talent, qui vaut mieux que le génie, qui vaut mieux que le courage: — La bienfaisance et la vertu!

Heureusement vivait dans ce temps-*là*, caché dans les rangs de la magistrature parisienne, un homme d'une modestie incroyable, d'une bienfaisance à toute épreuve. — Une main invisible et toujours ouverte, — un noble ambitieux qui courait après les infortunés comme les autres hommes courent après les honneurs et la fortune. Cet homme, dont le nom a *fini*, bien malgré *lui*, par devenir populaire, est Mr. de *Monthyon*.

Dans son ardeur philantropique il eût voulu trouver un remède à tous les maux des hommes. Après que, sous le voile de l'anonyme, il eût ré-

1) valoir.

pandu de nombreux bienfaits, il institua, entre un grand nombre de prix annuels, chacun de dix mille francs, un prix égal pour la plus belle action de patriotisme, de bienfaisance ou de désintéressement. L'académie dont il était membre fut chargée d'adjuger ces prix.

C'est un soldat, né à Narbonne en 1781, qui ouvre un des premiers le livre d'or de Mr. de Monthyon. Ce soldat s'appelait Roch Martin, dure nature, mais coeur tendre et indulgent, un de ces dévouements intrépides, auxquels rien ne coûte, et qui accomplissent en toute simplicité de coeur les actions les plus héroïques.

Roch Martin, pauvre père de famille, habitait, en 1815, le petit village de Montigny sur la frontière.

Parmi les pauvres, Roch était le plus pauvre. Sa femme était malade, et la femme du pauvre, savez-vous? c'est le bras droit qui aide le bras gauche, c'est le courage qui soutient, c'est la parole qui console, — sa femme était malade, et sa mère à lui était infirme, et ses trois enfants étaient aveugles; le père de sa femme et la mère de sa femme ajoutaient encore leur misère à toutes les misères du pauvre Roch, leur dénuement à tout ce dénuement.

Que faire alors? que devenir? A toute cette famille d'infirmes et de vieillards dont il est la providence, Roch Martin élève une cabane, et dans cette cabane il est le maître, et voici son ordre: que pas un de sa maison ne mendie! or, pour les nourrir tous les six, Roch Martin ne gagne que vingt sous par jour.

Un jour on le trouva qui se mourait de faim dans un sillon commencé. Il n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures, les trois petits aveugles et les deux vieillards avaient si faim!

Qu'on juge de l'étonnement de ce héros, quand il vit [2]) arriver chez lui les dix mille francs, —

2) voir.

cette fortune que lui envoyait Mr. de Monthyon du fond de sa tombe, — quand il vit son front chargé de cette couronne qu'il n'avait pas rêvée. Et quel petit domaine il put [3]) acheter, et comme il fut heureux quand il put dire à sa famille: — Bénissez le ciel et remercions cet homme qui est mort! Nous voilà riches, nous mangerons du pain tous les jours!

Jules Janin.

---

2. Thérèse-Marie Hamelle

ou

La Bienfaisance.

Historique.

Dans un hameau des Basses-Alpes, à St. Martin, de pauvres paysans avaient donné le jour à une malheureuse petite créature humaine qui était née [1]) sourde et muette. C'était bien l'enfant la plus maltraitée de la nature qui se pût [2]) voir. Personne, pas même son père, pas même sa mère, n'avait pour la triste créature une parole, une caresse. On lui donnait à peine de quoi vivre, à peine pouvait-elle voir de loin les flammes du foyer; elle vivait sans coeur, sans intelligence, sans parole. Elle ne savait pas qu'il y a un Dieu dans le ciel! Elle ne savait pas que ce Dieu a donné aux enfants une mère. Elle ne savait rien, elle ne savait que souffrir, et encore la pauvre créature humaine pensait-elle dans son coeur que la souffrance est le partage des petits enfants et qu'ils ne sont au monde

3) pouvoir. 1) naître. 2) pouvoir.

que pour la faim, le froid, la soif et les rudes traitements. Ah! c'était pitié de voir sur le seuil de cette malheureuse cabane cette âme d'enfant ensevelie dans ce corps immobile, muet et sourd!

Eh bien! dans ce village, une mère se rencontra pour cet enfant abandonné. Une mère bonne, douce, indulgente, admirable! Une jeune fille pauvre, Mademoiselle Thérèse-Marie Hamelle adopta la pauvre sourde-muette. Mademoiselle Hamelle emporta cet enfant dans sa maison comme si elle avait trouvé un trésor. D'abord elle apprit [3]) à la pauvre sourde-muette ce que sa mère avait oublié de lui apprendre, la tendresse maternelle, les douces caresses, le bien-être, les douces pensées. L'enfant se voyant aimée ainsi, se mit [4]) à aimer sa bienfaitrice de tout son coeur; l'intelligence lui vint [5]) avec l'amour, et avec l'intelligence, le sourire, la bonté, les douces larmes qui viennent du coeur. Cette enfant ainsi aimée, ainsi entourée de caresses et de bontés, n'était plus la même enfant. Elle venait une seconde fois d'être créée et mise au monde, mais dans un monde meilleur, par sa seconde mère, sa véritable mère, Mademoiselle Hamelle.

Bien plus, et non contente de lui avoir enseigné les douces affections du coeur, Mademoiselle Hamelle voulut apprendre à sa fille adoptive à lire et à écrire, c'est-à-dire elle voulut faire entendre la sourde, faire parler la muette. Mademoiselle Hamelle avait bien entendu dire que M. l'abbé de l'Epée avait trouvé une langue pour les muets et pour les sourds, mais c'était tout. La science de l'abbé de l'Epée échappait à la jeune fille; elle se mit à l'inventer. Ainsi toute seule, sans livre, sans conseil, par la force toute-puissante de sa bienfaisance, Mademoiselle Hamelle parvint enfin à faire comprendre à son élève sourde-muette, ce que c'est que la parole humaine, la parole qui lie entre eux tous les hommes, qui sert [6]) à l'homme à mettre au

3) apprendre. 4) mettre. 5) venir (parvenir.) 6) servir.

dehors sa pensée, sa volonté, ses désirs, la parole qui est la plus grande distinction qui sépare l'homme de l'animal! Telle fut l'oeuvre de cette charitable personne. Par quelles découvertes ingénieuses, par quels soins assidus, par quelles inventions admirables elle parvint à ce noble résultat, Dieu seul le sait [7]). Toujours est-il que la pauvre sourde-muette, le rebut et l'effroi de tous, séparée du monde par l'ignorance et par la misère, parvint enfin à lire dans l'Evangile, à exprimer ses pensées comme toutes les heureuses créatures de ce monde. Le problême découvert [8]) par l'illustre abbé de l'Epée, avec toutes les ressources de la philosophie, de la grammaire, de la logique, une jeune et innocente fille des Basses-Alpes venait de le découvrir par la seule force de son zèle et de sa charité!

La bienfaisance de Mademoiselle Hamelle ne demeura pas sans récompense; le prix de vertu lui fut adjugé. *Le même.*

3. Le docteur Samuel Johnson.

Historique.

Il s'en faut [1]) que la loi humaine punisse toutes les mauvaises actions, tous les crimes. Mais la morale ne perd pas pour cela sa sanction; la conscience supplée au silence de la loi, et souvent, dans ce cas, on a vu [2]) les coupables s'infliger des peines plus sévères que celles auxquelles les aurait pu [3]) condamner un jury. Voici une anecdote peu connue du docteur Johnson:

C'était en novembre 1776, par un temps de givre, de froid et de pluie. Tout ce que la ville et les

7) savoir. 8) couvrir (découvrir.) 1) falloir. 2) voir. 3) pouvoir.

environs de Lichtfield, comté de Warwich, renfermaient de plus notable sous tous les rapports était réuni chez la comtesse de C.... attiré surtout par le plaisir de dîner avec Samuel Johnson, qui visitait alors sa ville natale. L'heure du dîner se passa et Johnson n'arrivait pas; on attendit une heure, deux heures, on dîna sans lui. On avait pris [4]) le thé, la soirée s'avançait et la compagnie allait se retirer, quand on annonça le docteur. Il entra, et l'on fut aussitôt frappé de l'étrangeté de son aspect. Ce n'est plus cet air fier et dur qui lui attira tant d'ennemis, en dépit de ses excellentes qualités; il était pâle, faible, abattu; ses vêtements étaient en désordre et couverts [5]) de neige et de brume. On le regardait en silence. Il s'avança vers la comtesse. — Madame, dit-il, — je vous prie de m'excuser.... Quand je me suis engagé, je ne songeais pas que ce serait aujourd'hui le .... le 21 Novembre .... Vous ne savez pas? Eh bien! je vais [6]) vous le dire: ce sera une expiation de plus.

Il y a quarante ans qu'aujourd'hui, jour pour jour, le 21 Novembre, mon père qui était vieux et souffrant, mon père me dit: „Sam" prends la carriole, je ne suis pas bien, va au marché de Wastall, et tu vendras les livres dans mon échoppe, à ma place." Moi, Madame, sottement fier du savoir qu'il m'avait donné; moi, qui n'avais encore mangé que le pain de son travail; moi, qui depuis ai mangé le pain,... je refusai. Alors, avec une douceur dont le souvenir me tue en ce moment, mon père insista. „Allons, Sam, dit-il, sois bon enfant, vas-y, ce serait dommage de perdre un jour de marché." Et moi, chien d'orgueilleux que j'étais, je refusai. Il y alla et... et il est mort, mon père .... il est mort peu de jours après. En ce moment de son récit le docteur cacha de ses deux mains les larmes qui sillonnaient ses traits si mâles et si dignes. Puis il reprit: — Il y a quarante ans de cela, Madame,

4) prendre. 5) couvrir. 6) aller.

et depuis quarante ans, le 21 Novembre, je viens [7]) à Lichtfield. Le chemin que je n'ai pas voulu faire dans la carriole, je le fais à pied et sans avoir mangé; je me tiens quatre heures sur la place du marché de Wastall, tête nue, à l'endroit où mon père a tenu trente ans l'échoppe qui m'a nourri. Il y a quarante ans de cela; j'ai passé l'âge qu' avait mon père quand il mourut .. et moi, je ne puis mourir!

Les sanglots de Johnson redoublèrent, puis il releva sa tête et dit, avec un effrayant sourire:

Mais de quoi me sert-il de pleurer? N'est-ce pas là sur la place de Wastall qu'il m'est venu, ce mot de Rasselas [8]) que vous avez trouvé si saisissant: Il est trop tard! Il est trop tard! Personne n'osa essayer de consoler Johnson, et les larmes de la compagnie entière se mêlèrent longtemps aux larmes du vieillard repentant.

Journal de l'Enfance.

4. Les Hirondelles.

Historique.

On a vu des exemples d'attachement individuels parmi les animaux, mais ils sont également suscep-

7) venir. 8) Histoire de Rasselas, prince d'Abissinie, traduite en français par Duchiron.

tibles d'un amour de famille, et même ayant pour objet tous les individus de leur espèce.

Il est peu de voyageurs qui n'aient admiré le charmant paysage qui borde les deux rives de la Saône, depuis Toissey jusqu'à Lyon. Pendant tout un été j'ai habité ces jolies maisons de campagne que l'on voit assises au bas de ces riants côteaux couverts de vignobles, près de la tour de la belle Allemande, tour mystérieuse, fameuse dans les chroniques du pays, par les histoires romantiques que l'on raconte. Une hirondelle était venue bâtir son nid sous un auvent positivement au-dessus de ma porte, et chaque jour je m'amusais à suivre les rapides progrès de son travail. Bâtir le nid avec de la terre délayée dans de l'eau, le garnir d'herbes sèches et de crins, placer au milieu une couche molle de plumes et de duvet, tout cela fut l'affaire de cinq ou six jours au plus parce que le mâle et la femelle travaillaient avec une égale ardeur à préparer ce berceau de leurs plus douces espérances. Un matin j'entendis mes deux hirondelles jeter des cris de détresse et je les vis voltiger autour du nid avec une inquiètude très remarquable. Je ne tardai pas à en connaître la cause: un effronté moineau avait jugé beaucoup plus commode de s'emparer du nid mollet de mes deux petites ouvrières que d'en bâtir un pour lui. Il avait épié le moment de leur absence pour s'y installer, et, le corps à couvert, ne présentant à l'entrée du nid que des yeux insolents et un bec fort et pointu, il avait l'air de se moquer impitoyablement de la douceur des deux pauvres hirondelles. Toutes les fois qu'elles voulaient s'approcher du trou, sans doute pour lui reprocher son injustice, le voleur répondait à leurs plaintes à grands coups de bec, et à la manière dont il se carrait et se mettait à son aise, en éparpillant le duvet du nid, on aurait dit vraiment que son intention était de narguer ses victimes. La dispute dura trois quarts d'heure à peu près, puis les hirondelles abandonnèrent le brigand et s'éle-

vèrent à perte de vue en poussant un cri aigu et particulier. Toutes les hirondelles qui planaient alors sur le village, répondirent à la fois à ce cri et s'élancèrent dans les airs à la suite des deux premières. Je les vis [1]) un instant se promener et s'entre-croiser près des nues, toujours poussant le même cri et leur nombre augmentant à chaque seconde; puis, quand la troupe fut très nombreuse, toutes se dirigèrent vers les rives de la Saône et disparurent à mes yeux.

Pendant ce temps là Pierrot jouissait du fruit de sa rapine et donnait à l'intérieur du nid une nouvelle façon, afin d'y arranger commodément sa femelle qui était venue le joindre. Une demi heure à peu près s'écoula pour lui dans ce doux passe-temps, mais ensuite il fallut bien changer de ton. Voilà mes deux hirondelles qui reviennent à tire-d'ailes, non pas seules, mais suivies, je crois, de quatre ou cinq cents autres, c'est-à-dire de toutes celles qui se trouvaient dans le pays. Pierrot qui les aperçoit ne se laisse point intimider par le nombre; il repousse sa pierrette dans le fond du nid et présente à l'entrée sa tête noire et grise et un bec entr'ouvert menaçant, prêt à repousser les assaillants. J'étais curieux de voir comment se terminerait la querelle, mais j'étais bien loin d'en prévoir l'issue. Deux ou trois hirondelles tenaient constamment Pierrot en haleine, en le harcelant de manière à le forcer à lever toujours la tête et à se défendre vers le haut du nid. Pendant cette manoeuvre les autres hirondelles venaient une à une se cramponner sous le nid, elles y restaient chacune à leur tour, une à deux secondes, puis elles partaient de toute la vitesse de leurs ailes. D'abord je ne comprenais pas ce qu'elles faisaient; mais l'entrée du nid qui diminuait graduellement de grandeur, m'en donna bien vite l'explication. Chacune

1) voir.

apportait son plein bec de mortier de terre et travaillait à son tour à murer l'entrée du nid.

Pierrot toujours harcelé et occupé de la défense, ne soupçonnant pas leur projet, les laissa faire, et lorsqu'il s'aperçut qu'on voulait le renfermer il n'était plus temps de s'y opposer. L'ouverture était devenue très étroite; dix à douze hirondelles s'y précipitèrent à la fois, la bouchèrent tout d'un coup et le moineau se trouva prisonnier. Après avoir muré solidement la porte, toutes disparurent et je ne vis ni n'entendis plus rien. Le lendemain matin voyant que le trou était toujours bouché, je pris une échelle, je démolis le nid, et je trouvai dedans Pierrot et sa femelle, étouffés, morts déjà depuis long-temps.

Boitard.

---

5. La Lionne du Jardin-des-Plantes.

Historique.

Tout le monde a entendu parler de Constantine, cette belle lionne qui vivait au Jardin-des-Plantes, dans la plus parfaite amitié avec un roquet, qui, abusant de son affection, la battait, et poussa même un jour la méchanceté jusqu'à lui estropier la queue. Je vais vous conter son histoire.

Constantine, prise [1]) dans le grand Sahara [2]) (désert), fut amenée d'Alger [3]) à Paris, et logée dans une cage beaucoup plus sombre, plus humide et moitié moins grande que celle où sont aujourd'hui les lions au Jardin-des-Plantes. La pauvre bête recevait un grand nombre de visites, car elle était fort belle et de grande taille.

Mais, malgré tout, l'ennui et le chagrin dévoraient Constantine et elle se mourait de consomption. Parmi les visites qu'elle reçut, se trouva celle d'un ex-juge, suivi d'un petit chien hargneux et fort „laid. „Comment? dit-il à Casal, alors gardien de „la ménagerie" „Vous ne voyez pas que ce pauvre „animal périt d'ennui parce qu'il n'a personne à dé„vorer? Jetez-lui de temps en temps un mouton, „un chat, un chien, ou autre bête vivante, et vous „la verrez revenir à la santé; c'est moi qui vous le „dis. Pour commencer, vous pouvez, si vous vou„lez, lui donner mon chien à étrangler." Casal accepta la proposition, et la chose fut aussitôt exécutée que dite. Je vous laisse à penser la peur qu'eût le malheureux roquet, lorsqu'il se vit enfermé dans une cage étroite avec le formidable animal. Il courut se blottir dans le coin le plus sombre de la loge, et de là il jetait, en tremblant de tous ses membres, des yeux suppliants sur son maître qui riait. [4])

Constantine se leva lentement et, râlant d'une voix sourde, s'approcha du pauvre chien qui poussa un cri plaintif, toujours en regardant son maître. Il parait que ce regard plein d'énergie et de désespoir frappa l'attention de la lionne, car elle tourna la tête vers le juge et fixa sur lui ses yeux rouges et effrayants, puis elle ouvrit une énorme gueule, tira une grande langue hérissée d'aiguillons acérés, fit [5]) un long bâillement, se coucha, et, après s'être passé la patte sur le nez, s'endormit, au grand désappointement des spectateurs et particulièrement du juge.

1) prendre. 2) en Afrique. 3) ville située sur la côte septentrionale de l'Afrique; elle appartient actuellement aux Français. 4) rire. 5) faire.

L'heure de la distribution venue [6]), on lui jeta une bonne cuisse de cheval pour son dîner; elle la mangea et en laissa une partie à son nouveau compagnon d'esclavage qui n'osa pas y toucher, car la faim la plus dévorante n'aurait pu [7]) le déterminer à quitter le coin noir où la frayeur le tenait blotti. Constantine s'approcha deux ou trois fois de lui d'un air fort gracieux, comme pour l'engager à profiter de sa générosité, mais le pauvre roquet resta insensible à toutes ses avances. Le lendemain il avait un peu moins peur et il se détermina à manger la portion que la lionne lui laissa comme la veille; le surlendemain il se hasarda à sortir de son coin et à manger après Constantine; huit jours après il mangeait avec elle et ne lui permettait d'en avoir sa part que lorsqu'il avait pris la sienne. Si Constantine s'approchait, le roquet entrait en fureur, lui sautait à la figure et la mordait de toutes ses forces. La lionne se couchait sur le dos, remuait la queue comme un chien de chasse qui demande grâce à son maître, et attendoit patiemment son tour. Lorsque le roquet était repu [8]) elle s'approchait en hésitant pour prendre la part qu'il avait bien voulu lui laisser.

Il n'est rien de plus hargneux, de plus méchant qu'un être faible qui a pris sur un être fort l'empire que la bonté et l'affection lui ont laissé prendre. Roquet en fournissait souvent la preuve, car il lui arrivait, par pure malice, de ne pas vouloir laisser manger Constantine quand il avait bien dîné. Constantine prenait patience pendant des heures entières jusqu'à ce que le caprice de son ami fût passé; mais quelquefois, poussée par la faim, elle l'écartait doucement avec la patte, et dans ce cas elle avait grand soin de cacher ses énormes griffes.

Quand l'automne fut revenu avec ses journées froides et humides, Roquet, pour être plus chaudement, jugea à propos de passer les nuits entre les cuisses de la lionne, et il fallait que celle-ci, sous

6) venir. 7) pouvoir. 8) repaître.

peine d'être mordue, prît une attitude commode pour lui et la conserva, malgré la gêne qu'elle pouvait en éprouver, pendant tout le temps de son sommeil. Un jour son petit tyran se mit [9]) contre elle d'une telle fureur qu'il faillit lui crever les yeux; elle fut obligée, pour n'être pas dévisagée, de le repousser avec ses pattes et de lui faire comprendre, mais bien doucement, que sa colère était impuissante. Roquet n'en devint que plus furieux; il se jeta sur la queue de Constantine, et la lui mordit avec tant de rage qu'il parvint à la lui couper à moitié et à l'estropier pour toute sa vie, comme je l'ai déjà dit. Or vous saurez que la patte de la lionne était à elle seule beaucoup plus grosse que le roquet tout entier, et que les ongles dont elle était armée avaient cinq pouces de longueur. Le jour où on les lui coupa, parce qu'ils la gênaient, il fallut [10]) douze hommes pour la renverser et la contenir avec les cordes dont on lui avait lié les quatre jambes.

Au bout de quelques années le roquet mourut, moitié de vieillesse, moitié d'un accès de colère, et la pauvre Constantine en eut tant de chagrin qu'elle resta plusieurs jours sans vouloir prendre de nourriture. Son nouveau gardien, Richard, se trompa sur l'objet de son affliction: il crut qu'elle ne regrettait qu'un compagnon et non pas un ami; il pensa qu'elle se consolerait aisément, s'il lui donnait un autre chien pour lui tenir compagnie. En conséquence on en introduisit un dans sa loge, mais il fut aussitôt étranglé; on lui en donna un second, un troisième et une douzaine d'autres, qui tous eurent le même sort. Enfin Richard en trouva un de la même race que défunt roquet, et qui lui ressemblait parfaitement. Il tenta une dernière expérience et le jeta dans la cage de la lionne. Constantine s'élança sur lui avant de l'avoir bien vu [11]), puis, lorsqu'elle l'eut considéré attentivement, elle lui fit grâce de la vie; mais jamais elle n'eut pour lui ni les complai-

9) mettre. 10) falloir. 11) voir.

sances ni l'amitié qu'elle avait eues pour Roquet. Depuis le jour qu'elle perdit l'ami qu'elle avait adopté, elle resta triste et languissante, et peu de mois après elle mourut.

Vous voyez que les animaux, les lions par exemple, sont capables d'éprouver un sentiment de généreuse amitié, et si vous aviez pu consulter Roquet sur celle de son maître comparée à celle de Constantine, certes, ce n'est pas au juge qu'il vous aurait dit de donner le prix de vertu.

Le même.

---

6. Paresse et Activité

ou

Les deux Castors.

Deux castors habitaient depuis long-temps les bords d'un fleuve tranquille. L'ardeur du soleil n'en avait jamais tari la source, et aucun orage n'avait jusqu'à ce jour, troublé son eau limpide; mais qui peut[1]) se promettre une félicité durable, et dans quels lieux est-on à l'abri de l'inconstance du sort? Ce que les habitants de ce lieu paisible n'avaient pas encore éprouvé, ne tarda pas à arriver. Une longue chaîne de sombres nuages enveloppe tout à coup l'horizon, les cieux s'obscurcissent, les vents déchaînés s'entrechoquent, l'éclair sillonne la nue; la foudre gronde, une pluie qui tombe par torrents inonde les campagnes, et des ténèbres profondes

1) pouvoir.

viennent encore ajouter à l'horreur de cette scène de désolation.

Dès le commencement de l'orage les habitants des deux rives avaient cherché un asile contre la violence des flots, nos deux castors courent aussi se réfugier chacun dans sa maison. Là, ils espèrent être à l'abri; cette demeure bâtie avec beaucoup d'art (on sait que les castors sont d'excellents architectes), doit les mettre en sûreté: ils se flattent de pouvoir y rester jusqu'à ce que le danger soit passé. Vaine espérance! le fleuve franchit son lit en bouillonnant, et se répand dans la campagne; l'eau qui tombe avec fracas des montagnes voisines, déracine les arbres, entraîne les chaumières, et change la prairie en un vaste fleuve. Les malheureux castors sont forcés d'abandonner le rez-de-chaussée et de se retirer au premier étage; cette ressource cesse bientôt d'en être une; la rapidité du courant ébranle l'édifice et le renverse. Les castors sont eux-mêmes entraînés par l'impétuosité des vents et ne gagnent qu'avec peine un nouveau rivage.

Quelques heures après la pluie cesse, les vents se taisent, et le soleil vient [2]) consoler la nature. Le fleuve rentre peu à peu dans son lit, et laisse sur la plage une innombrable quantité de poissons. Les castors, exténués de fatigue et de faim, en font [3]) leur proie, et ce repas inespéré arrive fort à propos pour réparer leurs forces épuisées.

Jusqu'ici, les deux amis, les deux compagnons d'infortune ont éprouvé des malheurs semblables; à compter de ce moment, chacun des deux cède au penchant qui l'attire et tient une conduite différente. L'un, d'un caractère indolent, ne songe qu'à se dédommager des peines qu'il vient d'éprouver; l'abondance des poissons que lui procure tous les jours la diminution des eaux, ne lui laisse que l'embarras du choix, aussi emploie-t-il beaucoup de temps à examiner les morceaux qui lui paraissent devoir le

2) venir. 3) faire.

plus flatter son palais délicat; c'est ainsi qu'il passe le jour, et la nuit il se tapit derrière un vieux saule. De temps en temps il pense à la nécessité de se construire un nouvel asile, mais comme la vie qu'il mène, vie de paresseux et de gourmand, a beaucoup de charme pour lui, il délibère long-temps sans se mettre à l'ouvrage, et regarde comme très important de bien réfléchir avant de se décider pour un emplacement.

L'un parait d'abord lui convenir, mais il est trop exposé, l'autre remplirait mieux ses vues, mais il est malsain, ici il serait trop éloigné du fleuve, là, il en serait trop près, d'ailleurs, se disait-il, la saison est belle, tout fait croire que l'automne sera superbe; ainsi j'ai le temps.

J'ai le temps, c'est le mot favori de tous ceux qui en abusent; on va [4]) voir que le pauvre castor ne s'est pas bien trouvé de cette maxime; laissons-le se livrer à ses agréables chimères, et occupons-nous de son ami. Instruit par le malheur, il songe avant tout à se construire une nouvelle habitation. Dès qu'il a trouvé un lieu commode, et c'est pour lui l'affaire d'un moment, il travaille sans relâche et la pensée que l'hiver peut arriver plus tôt que de coutume, aiguillonne son zèle et double son courage; non seulement il veut être à couvert, mais il ne sera content que lorsqu'il aura remplacé les provisions perdues: il fait tant qu'au bout de quelques semaines sa maison est achevée, et son grenier est rempli de vivres; alors il se repose et voit arriver sans crainte la saison des frimas.

Depuis qu'il est occupé de sa nouvelle propriété, il n'a pas revu son camarade, il le suppose livré au même travail, et ne conçoit pour lui aucune inquiétude; un soir que la neige tombait à gros flocons, et qu'il recueillait tranquille chez lui le fruit de sa prévoyance, il voit venir son malheureux confrère qui le supplie de le garantir au moins pour une nuit de la rigueur du froid, en le recevant dans sa maison.

---

2) venir. 3) faire. 4) aller.

„Pourquoi ne restes-tu pas dans la tienne?“
„Ignores-tu mes malheurs?“
„N'ai-je pas eu les mêmes?“
„Oui, mais moi, je ne suis pas si habile que toi.“
„Dis que tu es plus paresseux.“
„Je t'assure que j'aurais bien voulu [5]) travailler;
„mais les jours sont si courts, le temps est si
„mauvais.“
„Le temps était beau et les jours étaient longs
„quand l'adversité est venue nous frapper. Si tu
„avais voulu comme moi prévoir l'hiver, tu serais
„aujourd'hui comme moi logé commodément, bien
„nourri, enfin tu jouirais de tous les agréments
„de la vie.“
„C'est vrai, mais j'ai froid, mais j'ai faim....“
„Entre chez moi, car je ne suis pas un égoïste,
„nous vivrons sous le même toit, mais à une con-
„dition: c'est qu'au beau temps tu suivras mon
„exemple et tu te construiras une maisonnette.
„Après t'avoir prouvé que je suis ton ami, en te
„donnant l'hospitalité, je te prouverai bien mieux
„encore mon attachement en contribuant à te cor-
„riger d'un défaut qui ferait ton malheur. Le
„travail est la richesse de ceux qui n'ont rien, et
„le temps est toujours assez long pour celui qui
„sait [6]) en profiter.“

Béranger de Lyon.

---

7. Le Ventriloque.

Nouvelle.

Le village de H. est par excellence le séjour du commérage et de la médisance; là chaque bouche

5) vouloir. 6) savoir.

est une trompette, chaque habitant est un écho; chuchotez le matin un secret à un bout de la paroisse, et le soir vous l'entendrez répéter partout; l'amitié même est indiscrète, et les amis ressemblent à des verres fêlés qui ne peuvent[1]) rien retenir.

Si vous voulez obtenir quelque complaisance de votre voisin, n'allez pas non plus demeurer à H., car là personne n'a un instant à perdre pour les autres; mais que par hasard une voiture ou un cheval traverse la place, qu'une voix crie balais à vendre et vous verrez chacun abandonner son travail et courir à sa porte; car l'on est aussi curieux que médisant à H. et l'on n'y est économe de son temps que lorsqu'il s'agit de rendre service.

Par une chaude soirée d'automne, Peggy Mulliers, qui raccommodait sur le seuil de sa cabane une paire de bas, les jeta tout à coup de côté et s'avança vers le milieu de la rue pour voir où son voisin, Zoé Willis, courait si vite. Or, elle aperçut bientôt une grande foule d'hommes, de femmes, d'enfants, qui venaient[2]) de l'autre bout du village, et au milieu un ours noir qui marchait nonchalamment conduit par un bateleur. Celui-ci portait une grande redingote blanche dans laquelle il eût pu se renfermer deux fois, un gilet trop court, en divorce avec son pantalon, et qui laissait passer une chemise vieille en lambeaux, des bottes à revers auxquelles il ne manquait que la semelle, et un chapeau gris, depuis long-temps veuf de sa bordure. Un jeune garçon en blanc et à l'air affamé marchait en tête, soufflant dans un grand flageolet, et battant si vigoureusement sur un tambourin, que, seulement à l'entendre tous les pieds battaient la mesure. Arrivé devant le Lion-Rouge, seule auberge du village, le bateleur s'arrêta; il fit[3]) faire le cercle autour de lui, ordonna à Bruin, son ours, de se mettre debout, puis, brandissant son bâton sur la tête de l'animal, il commença à danser avec

1) pouvoir. 2) venir. 3) faire.

lui, faisant des passes, et prenant des poses que Bruin imitait de la manière la plus pittoresque. On pense si les habitants de H. étaient heureux, et si la foule riait de bon coeur.

Un ventriloque de joyeuse humeur, qui se trouvait au Lion-Rouge, regardait par une fenêtre ce spectacle bouffon. Arrivé depuis le matin, il avait déjà été à même de reconnaître la crédulité et l'ignorance des habitants de H.; l'idée lui vint en conséquence de se servir de son adresse pour s'amuser à leurs dépens.

Il descendit parmi les spectateurs, et profitant d'un moment où le flageolet et le tambourin se taisaient, il s'approcha du bateleur.

— Votre ours parle sans doute? lui dit-il sérieusement. Le bateleur le regarda fixement, haussa les épaules, et répondit avec brusquerie.

— Ma foi, interrogez-le et vous le saurez.[4]) C'est ce que le ventriloque attendait. Il fit un pas vers Bruin, mit[5]) ses deux mains dans ses goussets, comme un homme qui se prépare à faire le plaisant, et dit à l'ours d'une voix goguenarde.

Tu danses comme un sujet de l'opéra, et je t'en fais mon compliment. De quel pays es-tu donc, mon gentleman?

Une voix qui semblait sortir de la gueule de l'ours répondit:

— Des Alpes en Suisse.

Nous n'essayerons pas de dépeindre le saisissement de la foule; chacun resta frappé d'étonnement et d'effroi, mais la stupeur du bateleur était à peindre au milieu de ces figures consternées. Il ouvrit ses grands yeux hébétés, ouvrit sa grande bouche vide de dents, et demeura aussi immobile que si ses pieds eussent pris[6]) racine.

Le ventriloque se détourna vers lui:

— Votre ours parle fort bien l'anglais, dit-il, et c'est à peine s'il lui reste un peu d'accent helvétique.

4) savoir. 5) mettre. 6) prendre.

Puis s'adressant de nouveau à Bruin:

— Tu as l'air triste? observa-t-il avec intérêt.

— Les brouillards de l'Angleterre m'ont donné le spléen, répliqua l'animal.

Ici la foule commença à s'éloigner de quelques pas.

Le ventriloque continua:

— Y a-t-il long-temps que tu appartiens à ton maître?—Assez long-temps pour que j'en sois ennuyé.

— Est-ce qu'il n'est pas bon avec toi, Bruin?

— Oui, bon comme un forgeron avec son enclume.

— Et que veux-tu faire pour te venger?

— Un de ces matins je le mangerai comme une rave à mon déjeuner.

A ces mots, la foule effrayée laissa un large espace entre elle et l'ours. Le bateleur éperdu voulut[7]) tirer à lui la chaîne de Bruin; mais l'animal ennuyé fit entendre un sourd grognement. Le ventriloque n'en attendit pas davantage; il enfonça son chapeau, tourna sur lui-même, et prit sa course vers l'auberge; la foule épouvantée l'imita et se dispersa de tous côtés en courant comme si elle eût eu l'ours à ses trousses.

Le ventriloque, arrivé au Lion-Rouge, regarda en riant les fuyards se perdre dans les différentes rues du village, tandis que la cause de tout ce désordre, Bruin, tranquillement assis[8]) sur son derrière, semblait jeter un regard insouciant et philosophique sur toutes les terreurs qui s'agitaient autour de lui.

Le soir même, le ventriloque, se trouvant à la porte de l'auberge, où beaucoup d'habitants s'étaient réunis, entendit causer de l'aventure du matin avec amplifications et commentaires; il pensa que la plaisanterie avait été poussée assez loin, et expliqua en riant comment la chose s'était passée. On l'écouta d'abord avec enthousiasme; mais lorsqu'il eut fini, les anciens secouèrent la tête d'un air incrédule.

— Ceci est bon à faire croire à des enfants, murmura la vieille grand'mère Griffy, mais non à

7) vouloir. 8) sseoir.

ceux qui ont de l'expérience. Ce n'est point la première fois que des animaux parlent, comme on peut le voir dans la bible à propos de l'âne de Baal. Du reste, l'almanach avait prédit cet événement en annonçant que vers la mi-août, trois jours avant, ou trois jours après, il se passerait dans le monde quelque chose de merveilleux.

Le ventriloque insista et voulut donner la preuve de ce qu'il avançait, mais la foule s'éloigna avec défiance, persuadée qu'il voulait la tromper.

L'aubergiste, qui avait tout observé d'un oeil rusé et avec un sourire narquois, s'approcha alors du mystificateur déconcerté, et lui dit:

Mylord ne devrait point s'étonner de ce qui arrive; les contes sont toujours mieux accueillis de la foule que les réalités. Sa seigneurie a voulu plaisanter des rustres, et ceux-ci ont pris la plaisanterie au sérieux; toutes les paroles ne pourraient maintenant persuader les habitants de H. que l'ours Bruin n'a point parlé. Si Mylord voulait me permettre une réflexion, je lui dirais que ceci prouve une chose: c'est que le plus souvent il ne dépend plus de celui qui a répandu dans le public une opinion absurde de la détruire, même en faisant connaître la vérité.

Magazin pittoresque.

---

8. L'Ouragan de Céresme.

Historique.

Le quinze février de l'année de grâce 1837, sur les onze heures du soir, un vent plus fort que de coutume s'élança dans l'espace. Bientôt des tourbillons énormes y roulèrent comme si le

démon du ravage eût soufflé de toute la violence de ses poumons. Les tuiles et les ardoises, emportées à de longues distances, se rompaient en mille éclats; les vîtres se brisaient; les portes battantes des habitations, ébranlées, puis arrachées de leurs gâches solides, se heurtaient à grand bruit aux parois des murailles; on entendait des gémissements sourds et lugubres se répéter d'échos en échos; les hautes cheminées chancelaient sur leurs bases étroites; les kiosques, les belvéders, construits au sommet de la demeure des riches, menaçaient de crouler sur le fumier recueilli par les pauvres; les jeunes arbres des forêts ne devaient leur conservation qu'à leur faiblesse, tandis que les hêtres et les pins élevés, renversés impitoyablement, montraient à nu leurs robustes et tortueuses racines; sur mer, les matelots saisis d'épouvante, et invoquant la Vierge, imploraient un libérateur; les vaisseaux bondissaient dans les ports; enfin, l'effroi était général: de mémoire d'homme, un orage pareil n'avait parcouru nos climats. Plus d'un méchant, l'ame bourrelée de remords, tressaillit sans doute à l'idée d'une destruction universelle.

Pendant tout ce tumulte, à Céresme, près Coutance, ville de Normandie, une bonne femme alarmée veillait et priait Dieu. C'était une nourrice. Onze petits orphelins, confiés à sa garde par les soeurs d'un hospice d'enfants trouvés, dormaient paisiblement. Sept d'entre eux occupaient le grenier de la chaumière; trois autres avaient leur lit dans la chambre de la bonne femme; le dernier couchait côte à côte avec elle.

Déjà depuis long-temps la vigilante gardienne était plongée dans la stupeur. L'ouragan avait abattu la saillie fumeuse de sa masure. Par intervalle, les poutres craquaient horriblement, et des débris de plâtre, se détachant du mur, tombaient avec un fracas que le mystère de la nuit rendait plus effrayant.

Oh! c'est dans une telle situation que l'opulence

est vraiment désirable! Les riches ne redoutent rien du désordre des éléments, ceux qui, mollement étendus sur le fin duvet, ont pour rempart contre le temps en furie de lourdes masses de pierres amenées à grands frais des régions les plus éloignées; une triple alcove conserve à leur sommeil une inaltérable douceur; et si le tonnerre gronde dans la nue, de longues flèches aimantées plantées sur la cîme de leurs palais défient en quelque sorte le feu du ciel. Mais la pauvre nourrice de Céresme n'avait rien du tout de cela. Le vieux chaume qui couvrait elle et ses onze enfants était tout imprégné des eaux de la pluie qui dégouttait dans l'intérieur; le reste du maçonnage n'offrait aucune sûreté: tant l'indigence a de peine même à se pourvoir d'un abri nécessaire!

La bonne femme tremblait donc, et pleurait et priait; puis tremblait, pleurait et priait encore. Ce n'était pourtant point pour elle-même: elle craignait que les petits orphelins commis à ses soins maternels ne fussent victimes des brutalités de l'orage.

Cependant, sur les deux heures, le vent parut cesser. Il se fit un silence complet de vingt minutes, pendant lequel la nourrice se recueillit et redoubla de prières.

Mon Dieu, dit-elle, — protège l'innocence et le malheur! Ne détruis pas l'ouvrage de tes mains sacrées; sauve du péril les petits malheureux auxquels jusqu'ici j'ai servi de mère. Si ta justice exige qu'une créature succombe, réserve pour moi tout ton courroux; les hommes prendront en pitié le sort des orphelins qui ne m'auront plus; et peut-être ma mort sera cause d'une félicité qu'ils n'auraient pu [1]) prétendre de ma misère!

Ces pieuses paroles étaient à peine sorties de sa bouche qu'on ressentit comme un ébranlement surnaturel. Quelques-uns du village assurèrent même qu'une voix imposante de majesté se fit entendre dans les cieux.

1) pouvoir.

Ici les mots se refusent à peindre ce qui arriva. La frêle maison de la nourrice sembla se détraquer; de fréquentes oscillations de toutes ses parties auraient pu faire croire que des démons travaillaient à la renverser de leurs secousses; l'ouragan se déchaîna de nouveau, mais cent fois plus formidable. Les onze enfants s'éveillèrent et poussèrent des cris de terreur en levant leurs petites mains comme pour appeler du secours. Enfin les vents augmentant encore de rage, tout à coup le toit de paille fut arraché et jeté à bas, entraînant après lui quelques soliveaux du plancher qui s'inclina de même qu'un lit de camp. Les sept orphelins, occupant le grenier, soudainement inondé d'un torrent de pluie, glissèrent ainsi que leurs coussins et couvertures, puis arrivèrent sans violentes secousses sur le sol où se trouvaient les couches épaisses d'une petite meule d'herbages renversée par la tempête. Ce devait être un spectacle merveilleux et terrible que de voir ces sept enfants glisser mollement au milieu des décombres de la maison en ruines, comme si la main de Dieu eût elle-même pris soin de leur berceau avec sollicitude.

Ce miracle ne devait pas être le seul.

A peine les sept orphelins avaient atteint le sol que le plancher du grenier acheva de se détache de l'une des parois du mur, et s'affaissa dans la salle basse. Cette masse effroyable semblait devoir écraser les trois enfants qui occupaient une place dans cette chambre inférieure. Non: la Providence veillait sur les pauvres petites créatures. Le plafond en s'effondrant, tenait encore aux murs de la chaumière par un côté, de sorte qu'il forma en dessous une espèce de toit ou tente, précisément à l'endroit qu'occupaient les trois enfants. Ils furent ainsi conservés. Un seul et la nourrice avaient encore le trépas en perspective; des monceaux de pierre surplombaient le lit de la pauvre femme; elle le quittait précipitamment, quand levant les yeux et voyant une énorme pièce de bois qui perdait l'é-

quilibre et penchait de son côté, elle n'eut que le temps de pousser de côté l'enfant qu'elle portait dans ses bras, avant de recevoir la chute de la solive qui lui brisa le corps. Son dernier mot en expirant fut: Dieu soit béni!

La pauvre femme aurait eu le loisir de se sauver elle-même, sans le jeune fardeau qu'elle tenait en sa garde: mais elle n'en eut pas seulement la pensée. Ainsi cette chétive chaumière, au milieu du bouleversement des éléments, fut le théatre d'un double miracle et d'un acte d'héroïsme, héroïsme simple, sans faste, et qui avait sa source dans un sentiment que Dieu a mis au coeur des femmes, la sollicitude pour l'enfance.

Journal de l'Enfance.

---

9. Mademoiselle Detremont

ou

L'Héroïsme de la Bienfaisance.

Historique.

Au mois de février 1825, dans la pauvre commune de Saint-Rémy-Bosrecourt, non loin de Dieppe, une maladie épidémique et contagieuse sévissait avec toutes sortes de violences. Cette maladie c'était le typhus, mais plus terrible encore, car, dans ce village, ceux qui étaient frappés, en mouraient tous. Aussi c'était sous ces humbles toits une épouvante égale à leur misère. Seuls contre tous les fléaux réunis, les malheureux courbaient la tête, et le froid, et la faim, et la peste les décimaient ainsi les uns après les autres, et dans ce hameau désolé nulle voix ne s'élevait ni pour la prière ni pour le blas-

phême; les malheureux n'avaient plus que le courage de mourir.

Ceux que le mal n'avait pas atteint [1]), s'enfuyaient tous loin de la contagion, abandonnant à eux mêmes leurs parents malades. O douleur! dans cette dure extrêmité, on a vu des pères abandonner leur fils, on a vu des enfants abandonner leur mère mourante, mais on ne dit pas qu'une mère ait abandonné son enfant.

Ainsi dans ce hameau la désolation était profonde, la terreur était immense. Tous les liens de parenté étaient brisés. L'ami ne reconnaissait pas son ami, le frère évitait son frère, le voisin fermait sa porte et son coeur aux prières de son voisin: tous les sentiments du coeur étaient oubliés, on ne savait plus qu'attendre la mort ou la douleur.

Cependant à l'extrêmité du village, plus malheureuse et plus pauvre encore, et plus isolée que les autres maisons, était située une triste cabane que dévorait le typhus, lambeaux par lambeaux. Toute une famille nombreuse, en proie à cet horrible mal, succombait sans se plaindre; mais d'ailleurs à quoi bon les plaintes? nul ne les eût entendues! La première qui mourut dans cette maison désolée, ce fut la vieille grand'mère. Elle mourut en bénissant ses enfants et en demandant au ciel quelques jours de plus pour pouvoir encore défendre et protéger sa famille! Elle mourut, la pauvre femme! et le lendemain expira comme sa grand'mère, le plus jeune de ses petits-enfants, car l'enfance et la vieillesse donnent surtout des prises à la mort: après le tout petit enfant, le lendemain mourait un autre petit, plus âgé de deux printemps. Le typhus flétrissait de son haleine impure ces douces plantes, il dispersait ces fleurs riantes, il fermait violemment ces beaux yeux limpides tout grands ouverts. Restaient donc la mère et le père, et encore six enfants plongés dans cette peste, dans cette misère, dans cet isolement, dans cette douleur!

1) atteindre.

La mère qui était faible et souffrante, voyant qu'elle avait encore six enfants à défendre, prit [2]) son courage à deux mains, et résolut [3]) de bien user de ce reste de vie qu'elle sentait s'échapper de son sein. La pauvre femme sentait qu'elle était frappée à mort, mais cependant elle ne voulait pas mourir tout de suite, et elle restait debout la nuit et le jour, veillait sur ses enfants et sur leur père, et ne prenant que le temps de pleurer sa vieille grand'mère et ses deux petits enfants déjà morts. Cette lutte de la mère de famille contre la peste dura tout un mois, tout un grand mois d'agonie et de faim, après quoi elle tomba épuisée, n'en pouvant plus. Les enfants la voyant immobile, pensèrent qu'enfin après tant de veilles, leur pauvre mère voulait se reposer et dormir. — Hélas! elle était morte!

Aussitôt morte, elle entraîne avec elle deux enfants dans sa tombe, tout comme avait fait la grand' mère. La mère est la vie de l'enfant. Tant que la mère peut [4]) veiller sur lui, l'entourer de soins et de caresses, le réchauffer sur son coeur, l'envelopper dans son amour, l'enfant, l'enfant vit heureux et bien portant; la mort ni le mal, ni la faim ni le froid, ne sauraient [5]) l'atteindre dans les bras de la mère, ce rempart sacré, mais hélas! faites que la mère succombe, que le pauvre petit perde son appui; aussitôt que le chêne est tombé, la jeune plante qui s'était attachée au chêne et que le chêne portait avec lui, languit et succombe. — Ainsi donc, dans cette maison ou plutôt dans ce grand sépulcre, il était déjà mort deux mères et quatre enfants.

Restait donc seul avec quatre enfants encore, le père de famille, Jacques Vauclin; cet homme était seul et il était malade, ses quatre enfants étaient malades, sa maison était un objet d'horreur; on osait à peine passer devant sa porte et de loin en-

2) prendre. 3) résoudre. 4) pouvoir. 5) savoir.

core: on eût dit que rien qu'à regarder ces murs en deuil, le mal allait vous prendre.

— Jacques Vauclin dans ce peuple de pestiféré était regardé comme un pestiféré!

A ce moment le père de famille et les quatre enfants n'avaient plus qu'à mourir, — plus d'espoir! Tout au plus quand le dernier aura succombé, osera-t-on les toucher et les couvrir de terre; mais tant qu'ils auront un souffle, quel est le courage assez ferme, pour oser affronter une pareille mort?

Ce fut alors qu'une jeune personne, habitante du hameau voisin, touchée de compassion au récit de cet affreux dénuement, se dévoua pour arracher cet homme et ses quatre enfants à une mort certaine. Cette jeune fille était belle, elle vivait heureuse, elle habitait loin de la contagion; elle tenait à la vie par tous les liens qui font aimer la vie, et cependant sa résolution une fois prise fut inébranlable. En vain ses parens la veulent retenir, la suppliant de vivre pour eux. Elle répond que la charité chrétienne lui commande de mourir, s'il faut [6]) mourir. Et telle fut la toute-puissance de cette généreuse conviction, tel fut l'éloquent empressement de cette jeune fille, qu'enfin ses parens la laissèrent partir.

Elle arriva donc haletante dans ce village d'où tant de gens étaient sortis, où pas un étranger n'était entré depuis trois mois. Sans se faire indiquer la demeure de Jacques, elle la reconnut à sa désolation. Elle frappe à cette porte qui rend sous cette main bienfaisante un son lugubre. Dans l'intérieur nulle voix n'eut assez de force pour dire — entrez! Ces quatre enfants et ce père de famille ne pouvaient croire qu'on pût frapper à leur porte.

Mais que devinrent [7])-ils, quand dans cette chambre sans feu où ils tremblotaient sous la fièvre et le froid, ils virent [8]) entrer cette jeune fille, cet ange, le front serein, le sourire sur les lèvres, la

6) falloir. 7) devenir. 8) voir.

main tendue vers le lit de souffrance? Les pauvres enfants incrédules firent le signe de la croix; ils s'imaginèrent que leur mère était de retour, ou qu'elle venait les chercher et les emmener avec elle dans le ciel.

A peine Mademoiselle Detremont fut-elle entrée dans cet hôpital, qu'elle se mit [9]) à l'oeuvre. Elle rendit quelque force à ces corps affaiblis, elle fit rentrer dans ces coeurs désolés un peu d'espoir. Son active charité ralluma le feu éteint, refit [10]) les lits défaits; elle donna à cette famille du linge blanc, du pain, du bouillon, des remèdes de première nécessité; surtout avec l'intelligence du coeur, elle commença par rendre la vie au père de cette famille. Lui abattu, désespéré, voulait mourir; elle le force de vivre, elle lui parle du ciel, de ses enfants, elle le fit vivre!

Hélas! entre les mains de cette noble fille, mourut encore un pauvre enfant, mais celui-là du moins mourut avec un sourire sur les lèvres, comme si ses yeux eussent été fermés par la main d'un ange ou d'une mère. La mort, elle-même, grâce à cette jeune fille, avait perdu de ses horreurs. Maintenant donc restaient trois enfants à sauver. Mademoiselle Detremont les sauva tous les trois. Elle les sauva par la toute-puissance de sa charité: elle fit pour eux ce que n'avaient pas fait leurs deux mères; le printemps arriva enfin pour aider de sa douce haleine la vertueuse fille dans ses soins maternels; le beau soleil de mai se mit de la partie dans cette belle oeuvre; les fleurs des champs et les petits oiseaux prirent leur part de cette charité; quand les pauvres petits souffreteux purent marcher enfin sur le gazon naissant, et réchauffer leurs petits membres à cette douce chaleur, même avant de regarder le ciel bleu et limpide, ils tournèrent leurs joyeux regards vers leur bienfaitrice. — Ce regard était si plein de reconnaissance, de respect filial et

9) mettre. 10) refaire.

d'admiration pour tant de vertus, que Mademoiselle Detremont fut payée en cet instant de tous ses soins.

Ainsi, dans ce rude instant de maladie et de désolation, quand toutes les ames étaient impitoyables, quand tous les coeurs égoïstes étaient fermés, Mademoiselle Detremont donna l'exemple si rare de la philanthropie et de la charité chrétienne. Seule, dans cette désolation, elle eut du courage; seule, dans cet oubli de tous les nobles instincts, elle eut de la pitié pour le malheur. Qu'elle fit bien d'obéir ainsi à ces nobles impressions! Qu'elle eut raison de ne pas se laisser gagner par les terreurs qu'on lui voulait inspirer! trois enfants et leur père sauvés d'une horrible mort! Que ce fut là une belle et sainte couronne pour ce front de vingt ans! Mais une autre récompense encore, une récompense aussi inattendue que bien méritée allait récompenser un si noble sacrifice, une si grande abnégation; l'académie française, informée de la sublime conduite de Mademoiselle Detremont, lui adjugea le prix de vertu fondé par Mr. de Monthyon.

Jules Janin.

---

10. Mademoiselle Garden

ou

L'Héroïsme de l'amour filial.

Historique.

Le prix de vertu de l'année 1827 fut aussi remporté par une femme, dont le nom mérite bien l'honneur d'être cité à côté du nom de Mademoiselle Detremont. Cette femme s'appelait Mademoi-

selle Henriette Garden: elle était née à Paris, rue de la verrerie, et elle n'avait que huit ans quand elle perdit sa mère. La petite orpheline reporta sur son père toute sa tendresse, et déjà à quatorze ans elle était à la tête de son ménage, lorsque tout à coup son père lui apprend qu'il va[1]) se remarier et qu'il faut[2]) abandonner cette maison où elle est née, où sa mère est morte[3]). Il faut partir! si jeune! l'enfant obéit sans murmurer à cet ordre cruel. Elle dit adieu à cette demeure où elle n'était désormais qu'une étrangère. Elle dit adieu à son père dont elle était le seul ami, elle se réfugia dans une pauvre maison du même quartier, dans une mansarde où elle travaillait nuit et jour pour vivre. Ainsi à quatorze ans elle fit le premier apprentissage de l'isolement et de la douleur. Pauvre enfant, seule et sans appui et privée de son père! car d'abord elle allait voir son père tous les huit jours, puis tous les mois, puis enfin la maison paternelle lui fut fermée: la femme de son père ne voulait plus voir l'enfant qui n'était que l'enfant de son mari; Henriette chassée de cette maison obéit sans se plaindre; elle se contentait de regarder de loin les fenêtres de la chambre où dormait sa mère.

Ainsi se passèrent plusieurs années. Le père d'Henriette avait changé de maison, et il n'avait pas dit sa nouvelle demeure. On disait qu'il était devenu un homme très riche, et dans sa fortune il avait oublié tout-à-fait sa fille. Henriette cependant, pauvre jeune ouvrière, vivait du travail de ses mains. C'est une vie rude et triste, allez! pour une jeune fille isolée! Ces pauvres parias de l'aiguille gagnent si peu d'argent dans un jour! Un mois de maladie suffit d'ordinaire pour les mener à l'hôpital. Sous leurs pas leur sont tendus toutes sortes de pièges presque inévitables. Les passions bourdonnent à leurs oreilles, le vice les entoure, le luxe les insulte; que de courage pour résister, pour

1) aller. 2) falloir. 3) mourir.

ne pas se laisser abattre, pour ne pas s'abandonner à l'envie, à la jalousie, aux passions mauvaises! C'est une lutte constante, opiniâtre, terrible, cachée; la vie se passe ainsi dans ces combats dont le monde ignore l'héroïsme; puis un jour la victime de cette pauvreté sans espoir, se dit à elle-même: quel est mon âge? Et la misère lui répond — voilà quarante ans que nous vivons ensemble, regarde-toi dans ce fragment de miroir, — et si la malheureuse fille ose encore regarder sa figure hâve et ridée dans une glace, elle n'aperçoit que des cheveux blancs et tous les signes de la caducité: sa vie s'est usée à cet ingrat travail de chaque jour; cette belle âme s'est dévorée elle-même sans profit pour personne, ce noble coeur qui battait pour les plus dignes sentiments de l'humanité, ce coeur fait pour aimer, n'a aimé personne, parce qu'il n'avait personne à aimer. — Oh! que de souffrances inconnues sous ces robes de bure et qu'il faut respecter les pauvres filles qui ont supporté tant de misère sans succomber! Il y avait trente ans qu'Henriette Garden vivait ainsi au jour le jour du travail de ses mains. A force de travail, de zèle, d'intelligence, de bonheur, elle avait amassé, qui le croirait? près de douze cents francs durant ces trente années. En vieillissant, elle avait conservé toute la jeunesse de son coeur. — Un jour, un dimanche, Henriette sortait pour aller à la messe, quand dans sa chambrette bien rangée elle voit entrer .... un homme! un homme hideux, souillé de boue, couvert de haillons! Les traits de cet homme étaient bouleversés, son oeil était hagard, sa barbe longue, ses mains décharnées. Il avait à un pied un sabot et à l'autre pied une vieille botte sans semelle; son chapeau avait été gris ou noir: on l'eût pris pour un échappé du bagne, et cependant, d'un coup d'oeil et après ces trente années de séparation et d'oubli, Henriette reconnait son père! son père sous ces haillons! dans cette misère! dans toute cette personne dégradée! Son père! Aussitôt elle se jette dans ses

bras en lui disant ... mon père! Elle le dépouille de ses haillons; elle va lui acheter des habits; elle lave ses mains, son visage, ses pieds endoloris par la marche; elle le couche dans son lit; elle le loge dans sa chambre, et elle-même elle habite un trou sous les combles, pour être plus près de son père. Lui cependant, pour ainsi dire hébété par le malheur, s'abandonnait sans rien témoigner à tous les bons soins de son admirable fille. Il se laissait servir, habiller, nourrir, loger, chauffer, désaltérer surtout, sans dire: merci ma fille! sans demander d'où venaient tous ces biens? Cet homme qui avait sur sa fille fermé la porte de sa maison, qui ne lui avait pas permis de ramasser les miettes de sa table, quand il était riche, cet homme, maintenant qu'il était vieux, infirme, sans pain, sans habits, sans ressources, retombait sur sa fille de tout le poids de sa misère. Mais Henriette était si heureuse! elle était si fière d'avoir son père, si fière d'aimer quelqu'un, de se dévouer à quelqu'un! Bonne Henriette! elle ne savait comment multiplier les petits soins, les attentions, les prévenances, les sacrifices pour ce père dénaturé qui l'avait oubliée pendant trente ans! Cependant les ressources d'Henriette s'épuisèrent bien vite, cette somme immense de douze cents francs, cette fortune amassée par trente années d'assiduité, de travail forcé et de veilles fut bientôt à son terme. Plus le froid vieillard sentait le bien-être, et plus il devenait hargneux et exigeant. Henriette qui gagnait à peine de quoi vivre seule, en travaillant tout le jour, ne sut [4]) plus que devenir quand il lui fallut vivre deux en ne travaillant que la moitié du jour. Elle consacrait à la tâche et au travail, le dimanche, ce jour de repos, autrefois son jour de trêve, maintenant son jour d'esclavage. Le dimanche ne suffisait pas, elle prit une heure, puis deux heures, puis trois heures sur son sommeil. Vains efforts! Henriette

4) savoir.

n'y pouvait suffire ... Elle fit[5]) des dettes, elle emprunta; pour nourrir son père, elle eût mendié! Pour comble de malheur, le père tué par la misère tomba malade: voilà le médecin qu'on appelle, voilà la garde-malade qu'on fait venir. Henriette devait quatre cents francs, elle, la même personne, si rangée, si économe, si prudente qui avait naguère une fortune de douze cents francs!

Voyez quelle était belle cette idée de Mr. de Monthyon, instituant un prix pour la vertu! Arrivée à la fin de son crédit, Henriette allait succomber; elle était perdue, son père n'avait plus de ressources que l'hôpital: elle-même, elle était attendue dans la prison pour dettes, quand soudain Mr. de Monthyon lui envoya le prix de vertu: une couronne en chêne pour elle-même et trois mille francs pour son père!

Ainsi, grâce à ce bienfaiteur de l'humanité, Mademoiselle Detremont et Mademoiselle Garden, modestes et touchantes vertus, ne furent pas sans récompense sur la terre: un autre dispensateur s'est chargé de leur récompense dans le ciel!

Jules Janin.

---

11. Le dernier des Fitzgerald.

Vous savez, mes amis, que l'Irlande est une des îles britanniques. Bien avant J. C., elle fut gouvernée par plusieurs rois, qui régnaient chacun dans une province; cela dura jusqu'au douzième siècle;

5) faire.

elle avait été convertie à la religion chrétienne vers l'an 500, par saint Patrice. Au neuvième siècle les Danois, les Norvégiens et autres peuples du Nord, la ravagèrent, pillèrent ses églises; cette désolation dura près de deux cents ans; ils furent enfin expulsés par Bryen Boirive, roi d'Irlande; après quoi on travailla à rendre à l'église son ancienne splendeur. Les Irlandais tiennent beaucoup à l'antiquité de leur origine; ils ont un grand respect pour les anciennes familles dont les aïeux se sont distingués dans les guerres contre les barbares. Ces noms-là sont en vénération; on est convaincu qu'ils portent bonheur, et quand une de ces familles s'éteint, la désolation, le deuil est général, on s'attend à tous les malheurs.

Fitzgerald, duc de Leicester, marquis de Kildare, un des descendants de ce fameux Bryen Boirive, avait le titre de roi dans la province de Leicester. Je dis le titre, car les droits de la royauté se réduisaient alors à bien peu de chose, c'était plutôt le chef de clan, dont la seule marque distinctive était une couverture de laine couleur d'écarlate, jetée sur les épaules et rattachée avec une grosse agrafe, sous le cou. Il dînait toujours seul; l'héritier présomptif était admis [1]) à sa table les jours de solennité; sa femme, ses filles, même ses fils dînaient à une longue table avec les principaux du clan. La famille royale tenait un côté de la table; une longue salière la séparait de ses vassaux. Le roi avait le droit de les rassembler en cas d'invasions des ennemis, et jamais ils ne manquaient à cet appel; c'était là seulement qu'ils le reconnaissaient pour maître; du reste, peu de lois; la superstition seule les soumettait à leur souverain; la famille Fitzgerald était celle dont les souvenirs historiques inspiraient le plus de respect. Un de ses aïeux s'était couvert [2]) de gloire dans un siège que la ville soutint [3]) contre les Danois; il y avait été

1) admettre. 2) couvrir. 3) soutenir.

tué, mais en sauvant le pays. Bien qu'il ne fût pas canonisé, le peuple le priait comme un saint, et rien n'aurait pu[4]) le dissuader que du haut du ciel il veillait sur eux, et les protégeait tant que ses descendants régneraient. Ils étaient donc ces descendants, l'objet de l'amour du peuple. Pas de vieillard qui ne racontât l'histoire de cette antique famille à ses petits-enfants, qui s'étaient habitués ainsi à la regarder comme la sauve-garde du pays. Les seigneurs Fitzgerald, fiers de leur nom, en étaient dignes; leur humanité, l'empire que la superstition leur donnait sur le peuple, et dont ils n'usaient jamais que pour son bien, les eût fait aimer pour eux-mêmes, sans y attacher de souvenir. Or, il arriva que le seul et dernier de cette race se maria, eut six filles de son mariage et pas de fils. Ce fut une affliction générale pour le pays; on s'attendait à toutes les calamités; on commençait même à dire qu'il fallait que le dernier des Fitzgerald se fût rendu coupable de quelque faute cachée pour que Dieu l'eût abandonné; les filles du roi redoublaient de bontés, de charités, pour faire oublier qu'elles ne pouvaient transmettre le nom de leur père; mais le vieillard mendiant ne recevait jamais leur aumône qu'avec un soupir de regret; jamais famille plus glorieuse de son nom ne se trouva plus malheureuse; on faisait des neuvaines, des prières publiques, des voeux, des pélerinages, et le peuple s'unissait à tout. Enfin Dieu les exauça; Fitzgerald eut un fils. Vous devinez les joies, les fêtes, les réjouissances qui signalèrent cet heureux événement; tous travaux furent suspendus pendant quinze jours. On ne cessa de boire, de manger, de prier Dieu. Il semblait à les voir qu'ils venaient d'échapper à la fin du monde.

Il y avait dans le château un grand singe, un orang-outang; c'était un animal très adroit, très intelligent et favori de son maître, dont il était le

4) pouvoir.

premier domestique; il passait la moitié de son temps à faire de plaisants tours à toute la maison. Lorsqu'il vit [5]) tout le monde en joie, il s'y mit [6]) aussi; il vit caresser le petit enfant, il le caressa aussi; mais ce fut avec tant de précaution qu'il intéressa tous les spectateurs. Entendait-il l'enfant pleurer, il allait doucement balancer son petit berceau ainsi qu'il l'avait vu faire; il le portait même dans ses bras; on en fut d'abord effrayé, mais aucune femme ne s'y prenait d'une manière plus adroite. Et souvent celles qui veillaient sur lui se déchargeaient sur le singe du soin d'endormir l'enfant. Le petit Fitzgerald grandit et le singe devint [7]) son meilleur ami; personne n'osait plus le tourmenter depuis que l'enfant royal l'avait pris [8]) sous sa protection. C'étaient les deux inséparables. On voyait l'animal grimpant à tous les arbres, chercher des fruits pour son jeune maître, et ne prenant pour lui que ce qu'il voulait bien lui donner; l'enfant tombait-il, c'étaient les cris du singe qui en avertissaient, non qu'il eût besoin d'aide pour le relever, mais il pensait que son petit protégé s'était fait mal, et il était au désespoir. Le petit seigneur, insupportable comme tous les enfants gâtés, parce qu'en le punissant on craignait de le rendre malade et de le perdre, faisait pourtant quelquefois de ces fautes que l'on ne pouvait pallier, et qui lui attiraient un léger châtiment; il se réfugiait alors derrière son singe en lui disant: Défends-moi, et l'animal se mettait si bien en possession de le défendre, que personne n'osait approcher, et qu'il le sauvait presque toujours des corrections. Aussi le petit Fitzgerald en était-il fort reconnaissant; car malgré sa mauvaise éducation, il avait un bon coeur, qualité qui est le germe de toutes les autres, et sans laquelle les autres sont comptées pour rien; aussi s'était-il fait le défenseur de son singe, et quand celui-ci avait fait quelque espiéglerie, comme d'en-

5) voir. 6) mettre. 7) devenir. 8) prendre.

lever le bonnet da la vieille femme de charge et le porter au plus haut d'un arbre, il allait chercher son jeune maître, le menait devant la tête nue de la vieille en colère, puis le conduisait au pied de l'arbre, l'enfant riait, le singe dansait, et la vieille n'osait plus souffler. Sans ces petites espièglerie qui ne troublaient le bonheur de personne, tout était heureux dans la ville de Kildare. Le peuple comptait sur la protection divine; le roi relevait la tête, non avec fierté, mais avec bonheur.

Voilà que par une nuit de calme, une funeste cloche se fit entendre, le peuple s'éveille, se lève, voit le ciel rouge; des flammes, des colonnes de fumée s'élevaient de la montagne de Cartowne. Le feu était au château de Fitzgerald; le peuple vole au secours de son roi. Alors en Irlande les résidences royales étaient en bois, tout était embrasé. On enlève Fitzgerald; on se précipite dans la chambre de l'enfant, on trouve la malheureuse mère étendue, sans connaissance sur le plancher à demi-consumé, à côté du lit vide de son fils; on l'enlève; on emporte les jeunes filles; mais pas de fils. En vain ces malheureux paysans firent[9]) des prodiges de valeur, montrèrent le courage le plus intrépide, se jetèrent au milieu des flammes, où plusieurs périrent. Fitzgerald était maintenu de force par ses vassaux, le dernier rejeton de cette race si précieuse venait de périr, ils voulaient au moins garder celui-là; ils n'ignoraient pas que le laisser aller au secours de son fils, c'était le perdre.

Le château s'écroula, le vent emportait les flammèches sur les maisons qui l'environnaient; elles sont rares en Irlande, mais elles avoisinent la demeure du seigneur. Personne ne pensait à couper l'incendie, le désespoir, la mort étaient dans tous les coeurs; tout-à-coup un cri aigu, un cri bien connu se fit entendre, c'était le singe, le petit Fitzgerald dans ses bras; le premier, du fond du parc, il avait

9) faire.

aperçu l'incendie; franchir le fossé qui entourait le château, grimper par le mur à la chambre de son jeune maître, lever le loquet qui tenait le volet fermé, prendre l'enfant endormi, le transporter de toits en toits du côté opposé aux flammes, il avait fait tout cela; maintenant il criait victoire, et le peuple lui répondit au travers de cette dévastation de ces décombres; la joie lui revint[10]) au coeur. Il se précipite pour aider et l'enfant et le singe à descendre; on ne savait lequel des deux fêter le plus. On arrêta l'incendie; ils voulaient vivre, ils avaient encore un Fitzgerald. Depuis ce jour le singe a été ajouté dans les armoiries du roi; il tient aujourd'hui la première place dans l'écusson de lord Fitzgerald, duc de Leicester, marquis de Kildare, premier seigneur d'Irlande.

La devise de l'écusson est Chrum-a-roo.

Miss Maria Fitz-Clarens.

12. L'Enfant de la ville de Rouen.

Historique.

Il y a dans la ville de Rouen un pauvre commissionnaire, qui de bonne heure en se promenant sur les bords de la Seine, s'est dit à lui-même: Je suis pauvre, ignorant, inconnu, il faut[1]) pourtant que je sois utile à mes semblables, et, encore enfant, il rêvait qu'il sauvait la vie à des enfants comme lui, qu'il tirait des flots irrités des pères de famille près d'être engloutis. Bientôt son rêve ardent d'humanité se réalisa. Il sauva un enfant qui se noyait; il le sauva au péril de ses jours, il le

10) revenir. 1) falloir.

ramena à sa mère qui allait mourir de douleur, il fut couvert[2]) de ses larmes de reconnaissance et d'amour maternel; il comprit[3]) alors toutes les douceurs de la gloire. De ce jour, Louis Brune, qui est le nom de notre héros, comprit qu'il était vraiment un homme; quoiqu'il se sentît placé au bas de l'échelle sociale, il avait en effet une noble tâche à remplir: sauver des hommes, et il faut savoir qu'à l'endroit qu'il avait choisi pour exercer son dévouement, le fleuve est large, profond, rapide, impitoyable; qu'il faut long-temps lui disputer sa proie, et que vraiment un grand courage ne suffirait pas pour aller chercher un homme au fond de cet abîme; il faut encore une grande vigueur de corps.

Louis Brune, quand il eut fait son premier apprentissage, ne pensa plus qu'à la mission qu'il s'était donnée. Il devint[4]) le gardien de ce rivage dangereux, il se fit le bon ange de ces eaux terribles. A peine avait-il gagné le pain de chaque jour, qu'il retournait à son poste, l'oeil fixé sur les flots; et que de fois prévint-il de grands malheurs! et que de fois arracha-t-il à la mort des étrangers sans expérience, des matelots intrépides qui jouaient avec le danger. Il a sauvé ainsi, comprenez bien cela chers lecteurs! il a sauvé ainsi vingt personnes dans sa vie; il a été la providence visible de ces hommes qui s'écriaient: sauvez-nous, nous périssons! Il a sauvé l'enfant, il a sauvé le vieillard, il a sauvé le matelot du péril; il a sauvé le curieux qui prenait la Seine de Rouen pour la Seine de Paris; à chaque désastre, à chaque accident, on l'a trouvé partout, la nuit, le jour, sentinelle vigilante, attentive, ne craignant jamais la mort, ne reculant devant aucune tempête. Hélas! il y a déjà quatre ans de cela, une barque traversait la rivière à la voile; dans cette barque entièrement livrée au vent qui tourbillonne, étaient des jeunes écrivains venus de Paris; tout-à-coup leur esquif chavire, un de ces jeunes

2) couvrir. 3) compr

hommes est englouti dans le fleuve, et nul ne peut[5]) le sauver: c'est que Louis Brune n'était pas là.

Peu-à-peu à force de sauver des hommes et de cacher son courage, Louis Brune vit[6]) son nom répété avec honneur parmi le peuple. Le peuple aime tous les genres d'héroïsme; il est bon connaisseur en fait de gloire, et comme à tout prendre, c'est lui qui donne la gloire, on peut et l'on doit s'en rapporter à la voix du peuple quand il désigne un homme à l'admiration publique. Tout d'un coup donc et sans qu'il y songeât, Louis Brune se vit entouré de respect et de sympathie. Son nom fut prononcé avec attendrissement, avec enthousiasme; on se montrait les hommes qu'il avait sauvés, on se disait les dangers qu'il avait courus. Paraissait-il dans une foule, la foule faisait place à Louis Brune; allait-il sur le port, la foule bénissait Louis Brune. Un étranger arrivait-il dans cette vieille cité normande, toute remplie de monuments gothiques et de précieux souvenirs, on montrait à l'étranger Louis Brune. La ville de Rouen était plus fière de Louis Brune que de sa cathédrale, et la ville de Rouen avait raison; le plus magnifique monument de pierre ou de marbre ne vaut[7]) pas une vertu en chair et en os, une vertu vivante et agissante qui donne à tous le noble exemple de l'abnégation et du dévouement.

A force d'entendre parler de Louis Brune, le gouvernement qui vient[8]) toujours à la suite de l'opinion publique, se mit[9]) à penser qu'il était de son devoir de récompenser un pareil homme: car c'est là la toute-puissance de la vraie gloire, de forcer même les rois à s'occuper d'elle. On se mit donc à récompenser Louis Brune comme ces vertus-là veulent[10]) être récompensées, par l'honneur. A chaque homme que sauvait ce modeste héros, on lui donnait une médaille. A la fin, quand il fut

5) pouvoir. 6) voir. 7) valoir. 8) venir. 9) mettre. 10) vouloir.

arrivé à son vingtième haut fait, comme on n'avait plus de médailles à lui donner, le roi envoya à Louis Brune la croix d'honneur, la croix des braves. Et c'est une croix bien gagnée, celle de Louis Brune; il n'y a pas de sang sur ce ruban rouge, et c'est une noble distinction, celle-là, entre toutes les croix qui décorent tant de nobles poitrines.

Peut-être allez-vous croire que Louis Brune ainsi couvert d'honneur, entouré de reconnaissance et de respect, voulut prendre au moins quelque repos, comme fait le capitaine revenu de la guerre, qui suspend à la muraille sa terrible épée et qui s'assied[11]) au foyer domestique pour se reposer maintenant jusqu'à la mort. — Il est des héroïsmes qui ne connaissent pas de relâche. Tel était l'héroïsme de Louis Brune. Ces nouveaux honneurs ne firent[12]) que l'animer davantage à bien faire. Il resta ce qu'il était, l'homme qui veille pour le salut de tous. La rivière était restée son champ d'honneur. Si la nuit venait, Louis Brune sortait de sa maison et il interrogeait au loin la rivière. Si l'orage s'élevait, Louis Brune s'élançait de son lit et prêtait l'oreille au bruit de l'orage: il ne pensait guère qu'à la mission qu'il s'était imposée sur la terre, et cependant il restait pauvre: son travail avait augmenté, non son salaire; il avait une femme, il avait une fille, il avait sa vieille mère à nourrir. Il avait tous les naufrages à sauver!

Un jour d'hiver, — cet hiver, — oui dans ce rude hiver qui n'est pas encore à sa fin (1837 — 38), et dont les heureux du monde n'ont guère pu se douter dans leurs chambres bien chauffées, Louis Brune était dans une pauvre cabane, bien triste, bien malheureux, bien pauvre. Ah! la misère impitoyable, elle ne respecte ni la vertu, ni le talent, ni la gloire! Ou plutôt on dirait qu'elle s'attache de préférence à ces seuils respectés, et qu'elle se plait à courber sous son joug de fer les têtes les

11) s'asseoir. 12) faire.

plus hautes. — Donc, un jour de cet hiver, il n'y a pas de cela un mois, le pauvre Louis Brune était près du lit de sa vieille mère qui se mourait. Sous ce toit glorieux la misère était bien grande; un plancher tout nu, un lit sans rideaux, un feu, mais peut-on appeler un feu ce quelque chose bleuâtre qui vacille dans l'âtre? — Pas de bouillon dans cette tasse de terre. Hélas! le grand Corneille*), né à Rouen comme Louis Brune, n'avait pas de bouillon lorsqu'il est mort. — Louis veillait sa mère avec le courage d'un héros, avec la résignation d'un chrétien. De tous les hommes qu'il avait sauvés, pas un n'était là pour le secourir. Cet homme qui avait rendu tant d'enfants à leur mère, il n'y avait pas une de ces mères qui pensât à la sienne. Cependant le vent soufflait au dehors, la neige fouettait les vitres, l'hiver assiégeait de toutes ses forces cette maison désolée; l'hiver et les maladies! — Louis Brune, sa femme et sa fille s'entreregardaient en silence. Dans son lit la vieille mère se mourait lentement, sans se plaindre; seulement, de temps à autre elle tendait sa main tremblante pour toucher la main de son fils.

Tout-à-coup, Louis Brune est retiré de son muet désespoir par un cri qu'il croit entendre. C'est un long cri de misère, de désespoir, d'agonie! — Que de fois il a entendu crier ainsi! Mais que va-t-il faire! Sa mère est là qui se meurt [13]), sa mère est là qui lui tend les bras! Que faire? que devenir? Mais il y a là-bas des misérables qui l'appellent; il n'hésite plus. — Adieu, ma mère! Pauvre mère! Mais, par pitié, attends-moi pour mourir!

Or, voici ce qui était arrivé; sur la rivière gelée toute la ville de Rouen s'était portée ce jour-là, c'est-à-dire la ville riche, heureuse, et qui change même le froid en plaisir. Ils se réjouissaient tous sur cette glace, sans inquiétude et sans crainte, et ils étaient tous fiers de traverser à pied sec cette

*) Corneille, célèbre poète tragique, né à Rouen en 1606.
13) mourir.

rivière terrible. Donc sur cette glace chacun se livrait au plaisir, à sa joie, on buvait [14]), on mangeait; les légers patineurs traçaient autour des belles promeneuses mille cercles fantastiques, quand tout-à-coup, ô désastre! un mouvement terrible se fait sentir sous les pieds de cette foule insouciante. — Cette glace se brise! Quelle épouvante! Chacun se précipite sur la rive, la glace résiste encore assez pour que tout ce peuple touche la terre; seulement au milieu de la rivière, dans une fente funeste .., dans un abîme ont disparu un homme et une femme! Et voilà pourquoi la ville avait poussé ce grand cri qui avait frappé Louis Brune et l'avait arraché du chevet de sa mère mourante.

Il avait deviné tous ces malheurs avec un merveilleux instinct; il était accouru, et sans hésiter il s'était penché sur cette glace croulante, il avait étudié cette eau profonde, il avait prêté l'oreille pour savoir de quel côté étaient les victimes; puis il s'était précipité dans l'abîme, et sous cette croûte solide qui pouvait l'écraser bientôt de ses éclats, et dans cette obscurité profonde, il avait nagé au hasard, et cependant la rivière, protégée par un manteau de glace, fuyait emportant les deux victimes, et sans redouter que cette fois Louis Brune vint les lui ravir. Mais ce n'était pas le compte de notre héros; il serait mort plutôt que de renoncer à sa proie. — Enfin, dans sa course, déjà épuisé, il sent [15]) quelque chose qui flotte; il s'en empare, il remonte le courant, il retrouve la lucarne de glace; il s'accroche d'une main aux glaçons, de l'autre main il attire à lui une femme évanouie, mourante, mais sauvée. On bat des mains, on reconnait Louis Brune, et le voilà encore une fois qui revient vainqueur de la mort. La ville entière se félicite, un homme seul sera perdu.

Mais Louis Brune ne veut pas que cet homme meure. Après avoir déposé sur la glace son précieux

14) boire. 15) sentir.

fardeau, il va[16]) pour se précipiter de nouveau. En vain on veut le retenir, il est faible et il est blessé, ses membres sont raîdis par le froid; à coup sûr, il court à une mort certaine. — Rien n'y fait, le voilà une seconde fois dans l'abîme, il plonge, il replonge, il revient sur le bord du gouffre pour respirer, il se précipite de nouveau, qu'on se figure ce péril imminent! nager sous la glace, dans cette obscurité, sans lumière, sans air, à tâtons, à deux mains chercher un homme, un cadavre. — Ainsi a fait Louis Brune, et à l'instant où n'en pouvant plus, il mourait enseveli dans son triomphe, ô bonheur! il trouve le noyé; alors ses forces lui reviennent: il redouble de courage, la Providence le voyant dans ces abîmes, le ramena encore une fois sur la glace, — l'homme était sauvé!

On crut[17]) d'abord que Louis Brune était mort. Il se releva bientôt. On lui jeta un manteau sur les épaules, et alors il se rappela qu'il avait laissé sa mère mourante, et il se mit de nouveau à courir comme il était venu; maintenant qu'il avait sauvé deux personnes, il voulait revoir sa mère; il voulait lui raconter encore avant qu'elle expirât ce nouveau bonheur de son fils.

Le malheureux, il arrive trop tard! sa mère était morte! morte de froid peut-être. Mais que Louis Brune se console, sa mère ne le voyant pas à ses côtés, aura deviné sans peine où était son fils. — Et sa mère heureuse et fière a rendu en paix son dernier soupir!

Cette nouvelle action de Louis Brune ne pouvait rien ajouter à sa gloire. Mais cependant la ville s'inquiéta de l'avenir de ce citoyen admirable. Elle ne voulut pas le voir plus long-temps exposé à la misère. On se réunit donc à l'Hôtel-de-Ville, et il fut arrêté d'une voix unanime que Louis Brune serait désormais l'hôte de la ville dont il était l'orgueil. — Ainsi autrefois à Lacédémone les vain-

16) aller. 17) croire.

queurs vivaient aux frais des citoyens. — En même temps la ville de Rouen a adopté comme sa fille la fille de Louis Brune.

Cet exemple doit nous convaincre que la gloire civile est pour le moins l'égale de la gloire guerrière, et qu'on peut être un grand citoyen sous l'habit grossier du manoeuvre, aussi bien que sous l'uniforme du général.

Jules Janin.

13. Le Fou.

Mes amis, malheur à celui-là qui, méconnaissant l'autorité de ses parens, dédaigne les conseils de ceux qui sont appelés à diriger ses premiers pas dans le monde! l'avenir pour lui se déroule sombre et menaçant; la misère, l'abandon l'attendent au port; heureux encore si l'infamie et la honte ne lui servent pas d'escorte à son dernier jour!

C'est un bien triste tableau que celui que je vais vous peindre; long-temps j'ai hésité à vous le mettre sous les yeux, car à moi aussi il m'arrache des larmes; mais le désir de vous être utile l'emporte enfin. Ecoutez donc et fasse[1]) le ciel que ma narration corrige en vous ce qu'il pourrait y avoir d'imparfait.

En 1802, Gustave Dormilly fut mis[2]) au collège, il était alors âgé de douze ans; adoré, chéri par les auteurs de ses jours, le moindre de ses désirs avait été, jusque-là, satisfait. Enfant gâté dans toute l'acception du mot, il savait par de feintes larmes arracher le pardon de toutes ses fautes.

1) faire. 2) mettre.

Mr. Dormilly crut[3]) d'abord que les torts de Gustave étaient le résultat de son extrême jeunesse, qu'ils disparaîtraient avec l'âge; le bon père s'abusait; les penchants de Gustave grandirent avec lui, et bientôt il ne fut plus possible de se méprendre sur les torts du jeune homme. Comme je vous le disais, Gustave avait douze ans, et son père le fit entrer au collège, espérant que la sévérité des maîtres détruirait, dans le coeur de son fils, les mauvais germes que la faiblesse y avait laissés croître.

Gustave n'approuva pas intérieurement cette décision. Sans goût pour l'étude, emporté, volontaire, il ne pouvait se résoudre à vivre en reclus, sous la domination de ce qu'il appelait un pédant. Il pleura, grinça, trépigna; mais ce fut envain, car sa mère s'était absentée, craignant son peu d'énergie au moment de la séparation, et M. Dormilly portait trop d'intérêt à son fils pour se laisser fléchir.

Voici donc Gustave installé, malgré son antipathie pour le nouveau genre de vie qu'on lui imposait. Dans les premiers temps, le chagrin absorba toutes ses facultés; puis il se consola, puis roula dans sa tête les moyens d'échapper à l'ennui; à partir de ce moment ses plus chères occupations eurent pour but quelques méchancetés, pour résultat de bonnes corrections, pour effet la haine que lui portèrent élèves et professeurs.

Je n'en finirais pas si je voulais nombrer les tours que s'ingérait notre mauvaise tête; qu'il vous suffise de savoir qu'à peine un an s'était écoulé depuis l'entrée de Gustave au collège, que l'on prit[4]) le parti de le renvoyer à son père.

Concevez tout le chagrin qu'en éprouvèrent M. et Madame Dormilly. Cet enfant qui faisait leur espoir, cet enfant auquel ils avaient voué toutes leurs affections, qui devait embellir le déclin de leur vie, le voilà chassé ignominieusement, ne sachant rien, le coeur sec et froid, insensible aux

3) croire. 4) prendre.

pleurs d'une mère, aux remontrances d'un père, méprisé de tous, et ne devant désormais tenir dans le monde que la place la moins élevée. —

„O mon Dieu, disait M. Dormilly à Gustave, „ne feras-tu rien pour moi, paieras-tu donc de la „plus noire ingratitude les soins dont j'entourai ton „enfance? Le ciel m'a-t-il doté d'un fils pour que „j'en doive rougir! Gustave, je t'en conjure par mes „cheveux blanchis par les chagrins, par ta mère „que le désespoir tuera sans doute, reviens à des „sentimens plus dignes de toi, je t'aime, mon fils, „beaucoup trop peut-être, puisque c'est à cette ami„tié que je dois tous mes maux; que deviendrais-je, „si j'étais un jour forcé de te maudire?"

Convenez-en, mes amis, il fallait que le coeur de Gustave fut entouré d'un triple mur d'airain pour ne pas être touché par ces paroles qu'avait dictées le sentiment de la plus profonde affliction. Il en fut cependant ainsi, et, loin de devenir meilleur, l'habitude du mal étendit en lui de plus fortes racines.

M. Dormilly vit [5]) enfin qu'il fallait suivre une autre route opposée; l'indulgence fit place à la sévérité. Mais, hélas! Gustave accoutumé dès son plus jeune âge à résister à la volonté des autres, était loin de vouloir obéir. Il cria à l'injustice, à la persécution, et son seul désir désormais fut de secouer le joug auquel on prétendait le soumettre.

Quelque temps après Gustave était sur la route de Lyon, abandonnant la maison paternelle, fuyant son pays natal, et laissant tous ceux qui le chérissaient dans la douleur.

Pourtant Gustave n'était pas né méchant; le repentir s'était glissé quelquefois dans son coeur: souvent, en secret, il avait versé des larmes en pensant aux chagrins de ses parens; quelquefois aussi il avait résolu de dompter son caractère; mais, enfant gâté qu'il était, l'amour propre et l'orgueil prenaient sans cesse le dessus et alors toutes ses résolutions s'évanouissaient comme un rêve.

5) voir.

Je ne vous dirai pas tout ce qu'entreprit [6]) Gustave. D'abord il entra comme apprenti chez un fabricant de soieries, et là encore il se fit haïr et chasser. Plus tard il fut obligé d'entrer au service. Son mauvais caractère lui amena des querelles; il se battit, tua l'un de ses adversaires, et s'il ne comparut point devant un conseil de guerre, il ne le dut qu'à l'influence et aux sollicitations de son père.

Jusque-là, M. Dormilly avait indirectement secouru Gustave. Ce nouveau trait le blessa profondément, il vit [7]) que son fils était incorrigible, et dès lors il prit le parti de l'abandonner.

Gustave végéta toujours; car instruit trop peu pour remplir un emploi, et trop altier pour se faire aimer, nul ne s'intéressait à lui, chacun le fuyait.

C'est ainsi qu'il traîna une existence pénible jusqu'à l'âge de vingt-huit ans; à cette époque, il apprit que sa mère avait succombé aux peines qu'il lui avait causées; M. Dormilly l'avait suivie de près dans la tombe, et les derniers mots, prononcés par lui, maudissaient le fils ingrat qui avait méconnu ses conseils et son autorité.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Gustave; il avait supporté le malheur avec résignation, car il ne pouvait en accuser que lui seul; mais lorsqu'il eut acquis [8]) la certitude que son inconduite l'avait privé de ceux qu'il chérissait au fond; quand il sut [9]) que la malédiction de son père pesait sur lui, il se livra au plus violent désespoir. La secousse fut bien terrible! ses cheveux devinrent [10]) gris, son front se rida, ses nerfs se rétrécirent. Enfin à l'âge où l'homme est dans toute sa force, son corps présentait déjà l'image de la vieillesse et de la décrépitude.

Il passait des journées entières à prier. Quelquefois une épouvantable frénésie s'emparait de lui; alors, il s'arrachait les cheveux, se meurtrissait le visage, et s'écriait dans son délire: „O mon père!

6) entreprendre. 7) voir. 8) acquérir. 9) savoir. 10) devenir.

„du séjour des bienheureux, daigneras-tu jeter un „regard de compassion sur ton indigne fils? révoque- „ras-tu cette malédiction qui pèse sur ma tête, et „dont la seule pensée me brise le coeur? je fus bien „coupable, mais n'en suis-je pas assez puni? Non, „reprenait-il avec plus de force, non, je n'ai pas „encore assez souffert! j'ai privé de la vie ceux à „qui je la devais, j'ai déshonoré le nom qu'ils m'a- „vaient donné! tant de crimes veulent être expiés!"

Quand la première douleur fut calmée, Gustave se disposa à revenir à Paris; il voulait pleurer et semer des fleurs sur la tombe de son père. Possédant peu de chose il fit la route à pied, s'adressant à la pitié des personnes qu'il rencontrait, et ne recevant souvent, pour toute réponse à sa prière, qu'un regard de mépris, qu'un refus humiliant. Oh! combien il rougit alors de cet état d'abjection dans lequel l'avaient plongé la paresse et la désobéissance! Lui, Gustave, d'une famille honorable, il mendiait, il tendait la main devant des hommes dont il eût été l'égal!!

Le lendemain même de son arrivée, il se rendit au cimetière du Père-Lachaise, et s'informa de l'endroit où avait été déposé le corps de Mr. et de Madame Dormilly, on le lui indiqua; ce fut en pleurant qu'il s'y rendit.

Gustave s'était prosterné d'abord et la tête cachée dans ses mains priait avec ferveur. Tout-à-coup, ses yeux se fixèrent sur l'inscription que portait la pierre tumulaire: „Ici reposent Mr. et Ma- „dame Dormilly, l'ingratitude de leur fils les a tués." Inscription placée là pour satisfaire aux dernières volontés du père de Gustave. Il me serait impossible de décrire la scène déchirante qui se passa en ce moment. Vous vous la retracerez sans doute quand je vous dirai que depuis cette époque Gustave a perdu la raison et qu'il est enfermé dans une maison de fous.

C'est là que je le vis pour la première fois et qu'il me raconta son histoire. Dans ses moments

lucides sa principale occupation est de confier ses malheurs à tous ceux qui l'approchent. Déchiré de remords, il semble vouloir expier ses fautes en les faisant connaître. Toutes les fois qu'il arrive à parler de la fatale inscription il retombe dans ses accès de folie, et les gardiens qui le surveillent sont obligés de le garrotter; car alors son imagination lui présente sans cesse un fils ingrat qui fait honte à la nature et dont il veut délivrer le monde.

Gustave a maintenant trente années révolues, on pourrait lui en donner soixante. Ses yeux caves, son teint blafard, son dos courbé, ses mains décharnées, tout en lui dénote un vieillard qui n'a plus que quelques jours à vivre.

Adolphe Bréant.

---

14. Géraldina.

Historique.

Depuis plus de deux cents ans, de père en fils, une honorable famille de Milan occupait un bel emploi au palais des princes gouverneurs de la Lombardie; celui des Gerolonni, qui occupait cette place à l'entrée des Français, s'était livré à une franchise d'opinion qu'on eût dû respecter, puisque cette fidélité à des maîtres proscrits devenait seulement une sublime imprudence. Dans tous les pays, sous tous les règnes, la dénonciation se pratique parce qu'elle rapporte. Gerolonni fut dénoncé, dépouillé de ses emplois, jeté dans un cachot, sans communication avec sa famille; Gerolonni avait un fils, jeune homme d'une grande élévation de senti-

ments, qui était sur le point d'épouser Marietta Bunelli, une des plus belles personnes de son temps. La crainte d'être enveloppé dans la persécution de toute une famille fit[1]) suspendre le mariage: on l'ajourna à des temps plus heureux. Mais tandis que le jeune Gerolonni courait chaque jour assiéger le pouvoir avec d'irrécusables preuves de l'innocence de son père, la fidèle fiancée venait à la prison, et obtenait des geoliers ces adoucissements si précieux à la captivité, que les femmes arrachent par la fermeté d'une persévérance et la persuasion d'une douceur qui ne s'altère jamais. Chaque soir les amans se voyaient; le jeune homme attristait le coeur de son amie par le récit de ses démarches infructueuses; la jeune fille le consolait au contraire par la révélation de quelques allègements à la situation du malheureux père.

Bientôt les parens de Marietta, cruels par peur (la peur l'est plus que la barbarie), se détachèrent de toute compassion, de tout intérêt pour un suspect. Le fils de Gerolonni venait pourtant d'obtenir que le grand-juge Luozi s'occupât de l'affaire; un témoignage courageux, une offre de caution eussent suffi pour déterminer un élargissement provisoire. Le jeune Gerolonni et sa fidèle amie coururent se jeter aux pieds du vieux Bunelli, mais en vain; „J'ai un fils à placer" fut toute sa réponse; l'ambition étouffa la générosité. Le vieillard, qui avait résisté aux cachots, ne résista point à l'ingratitude et à la dureté d'un ami de soixante années. Le malheureux père, avant de mourir, recommanda à son fils de pardonner au père de Marietta, mais de conserver intacte la haine des oppresseurs, et de refuser jusqu'aux tardifs bienfaits qui pourraient[2]) tenter sa fidélité. Les démarches de la jeune fille avaient été épiées: on vint[3]) l'arracher au milieu de la scène si touchante des adieux d'un père. „Mon cher Gerolonni, s'écriait-elle, ne te désespère

1) faire. 2) pouvoir. 3) venir.

pas; ta vie est mon bonheur; je ne conserve la mienne que pour te la consacrer.“

On les sépara; Gerolonni étouffa le triste souvenir de son père et de son amante, mais dès cet instant ils jurèrent d'être l'un à l'autre, le ciel reçut leur serment, qu'un digne prêtre daigna consacrer. Trop fier pour solliciter des grâces quand on lui devait des réparations, il vécut [4]) du côté de Vérone, obscur, mais heureux de toutes les vertus d'une femme que l'amour et le malheur lui avaient donnée. Mais le sort voulut le poursuivre encore; le cercueil de la mère sortit de l'asile conjugal. Au moment où l'on portait au baptême le nouveau-né du malheureux Gerolonni, il ne put soutenir un dernier et plus cruel malheur que tous les autres: on le trouva mort au pied de la couche d'où l'on venait d'enlever les restes glacés de celle qu'il avait si tendrement aimée. L'orpheline de ces époux qui n'avaient plus eu la force de vivre pour elle, retint [5]) avec les traits de sa mère, l'image plus précieuse et plus belle encore de ses vertus. Arrivée à l'âge de sept ans, Geraldina devait les secours passagers et à peine suffisants qu'elle avait reçus à une compassion peu éclairée. Le récit des malheurs de sa naissance développa néanmoins de bonne heure son intelligence. Souvent, quand la nuit était venue, on voyait cet enfant s'acheminer vers le cimetière, et l'aurore montrait quelquefois l'orpheline encore en prières, ou, surprise par le sommeil, entourer de ses petites mains la croix qui marquait la place de ceux qu'elle n'avait pu connaître. Quelquefois alors un mot de compassion, une faible marque d'intérêt lui étaient accordés: c'était bien peu pour qui méritait de tout obtenir. Le ciel, pour combler en un jour la dette de plusieurs années, lui réservait l'immense bonheur de tout devoir à l'âme généreuse d'un guerrier, à l'équité d'un grand prince.

4) vivre. 5) retenir.

Pendant un voyage que le vice-roi (Eugène Beauharnais) fit à Vérone, la petite Geraldina traversait l'amphithéatre: effrayée par le bruit des chevaux, elle voulut fuir et tomba dans l'intérieur de l'édifice. Une des personnes de la suite du vice-roi vint la relever, la pitié voulut joindre l'aumône à l'intérêt; mais lorsqu'on vit[6]) cet enfant repousser la main qui lui offrait de l'or, ses beaux yeux se lever avec dignité sur le groupe qui l'entourait, et d'un ton calme et touchant répondre: „Vous êtes des Français et je suis l'orpheline de Gerolonni: je ne puis rien accepter de vous;" tous les témoins de cette scène se regardant restèrent stupéfaits. Un Italien de la suite du vice-roi savait l'histoire de Gerolonni et en racontait les détails, timide mais encore généreux appel à la commisération. Une voix assez lâche, au milieu de ces témoignages d'intérêt, osait déjà parler de précautions contre l'enfant si malheureux d'un proscrit. Mais la vue d'un enfant devait inspirer autre chose au noble coeur du fils de Joséphine que de la prudence. Plus délicat encore que généreux, le vice-roi conçut l'ingénieuse pensée de déguiser ses bienfaits et de secourir l'orpheline sans qu'elle vît la main d'un bienfaiteur, qu'eût repoussée la mémoire d'un père. Dès qu'il fut libre des soins de la représentation, Eugène sort, vêtu d'une simple capote, accompagné d'un fidèle domestique qui avait découvert la retraite de l'orpheline. Une jeune femme était près de là; Eugène s'informe de Geraldina; on lui répond: „Si elle n'est pas sur la paille, c'est qu'elle passera la nuit au cimetière."— Grand Dieu! s'écria Eugène en redoublant le pas. Arrivé au Campo-Santo (le cimetière), il vit la jeune fille priant près de la croix élevée sur le corps de ses parens. Le vice-roi approche seul, et adresse en italien la parole à l'orpheline; son coeur ému[7]) s'ouvrit à la voix d'une pitié si imprévue et si douce. Eugène avait dans

6) voir. 7) émouvoir.

le caractère toute la bonté de sa mère et dans les manières quelque chose de sa grâce; leur charme agit sur l'innocent objet de sa pitié. Geraldina ose croire à une protection; elle se jette aux pieds du vice-roi dont elle ignorait le rang, et lui demande un asile, un travail moins dur, moins humiliant que celui par lequel il lui fallait acheter chaque jour une avare nourriture. —

Le soir même Geraldina était confiée à une femme sûre. Le jour où le vice-roi retourna à Milan, Geraldina y vint sous la garde de cette personne occuper le logement qu'avaient fait préparer les ordres de son noble protecteur. L'orpheline entrait dans sa neuvième année; on cultiva son heureux naturel, et, pendant les soins de cette précieuse éducation, le prince veillait lui-même à ce que Geraldina pût reparaître avec honneur dans cette ville, où son grand-père avait péri sous le poids d'une accusation criminelle et fausse. Le prince voyait souvent sa jeune protégée, mais toujours sous le voile du plus strict incognito; les progrès de l'orpheline étaient la douce récompense de tant de bienfaits. L'innocence de Gerolonni fut reconnue et publiquement proclamée, et Geraldina rentra en possession de tout le modeste héritage de ses pères.

Mémoires d'une Contemporaine.

15. Le Coffret.

M. d'Aiguimont était, il y a quinze ans, un des agents de change les mieux accrédités de Paris, sa prudence et sa loyauté lui avaient acquis [1]) la con-

1) acquérir.

fiance de plusieurs grandes familles dont il gérait les intérêts avec la circonspection qu'il mettait dans ses propres affaires. Sa fortune était considérable; il en jouissait sans prodigalité, sans étalage; le discernement qui réglait toutes ses dépenses marquait sa manière de vivre d'un cachet d'ordre et d'économie qui étaient de bon augure pour ses opérations commerciales.

M. d'Aiguimont était le modèle des maris et le meilleur des pères. Sa femme, jeune encore, vivait retirée et se consacrait tout entière à l'éducation de sa fille unique, dont les grâces et l'intelligence précoces faisaient à la fois le charme et le tourment de sa mère.

Car la petite Marie était l'idole de son père, ses moindres désirs étaient toujours remplis, souvent prévenus, quelquefois même devinés. Ses fantaisies étaient des lois qu'il fallait respecter sous peine du mécontentement de M. d'Aiguimont qui s'était fait l'esclave de sa fille.

Il est vrai que Marie, qui était un enfant gâté dans toute la force du mot, n'avait aucun de ces défauts qui sont le résultat d'une mauvaise nature. Son caractère n'avait pas besoin, pour prendre une heureuse direction, de la sévérité nécessaire aux vices que certains enfants tiennent[2]) de leur constitution et de leur tempérament: tels que la paresse, la gourmandise et la désobéissance. Mais la petite Marie était volontaire, et son obstination ne connaissait pas de bornes. D'ailleurs ses caprices n'étaient pas toujours de nature à pouvoir être satisfaits, et quand leur extravagance rendait vaine l'imprudente complaisance de son père, il arrivait parfois que l'impatience de l'enfant allait jusqu'à la colère. Comme Marie était naturellement affectueuse et sensible, les larmes que versait sa mère la rendaient bien vite à la raison; mais les accès de son dépit ne se reproduisaient pas moins à la première occasion.

2) tenir.

Et puis Marie avait une activité d'esprit et une curiosité qui, bien dirigées, pouvaient aisément tourner au profit de son instruction; mais la faiblesse de son père avait fait de ses heureuses dispositions le germe de mille défauts.

Madame d'Aiguimont, qui avait pour son mari la déférence la plus absolue, ne se sentait pas le courage de modifier la tendresse imprévoyante qu'il vouait à sa fille; elle se contentait de gémir en secret sur la direction que prenait l'éducation de son enfant, et elle espérait que le temps viendrait [3]) éclairer M. d'Aiguimont sur les devoirs que la paternité lui imposait.

Mais, pour ces sortes d'abus, le temps est un médecin dont les ordonnances parfois semblent plus terribles que le mal qu'il s'agit de guérir.

M. d'Aiguimont fit [4]) des spéculations malheureuses; sa ruine en fut le résultat. Heureusement que sa loyauté ne lui permit pas de persévérer dans ses tentatives désastreuses, comme bien des commerçants le font dans le périlleux espoir d'épuiser les chances mauvaises et de réparer leurs pertes. M. d'Aiguimont n'avait entraîné dans sa chute aucun de ses clients; il sut [5]) s'arrêter à temps pour sauver l'honneur de sa signature. Il vendit sa charge pour satisfaire à ses engagements, et mourut peu de temps après, d'une maladie inflammatoire, emportant dans la tombe le regret d'ignorer les ressources que ses créances en porte-feuille constitueraient, par le fait de leur remboursement, à ses héritiers naturels.

Madame d'Aiguimont ne se laissa pas abattre par l'infortune; elle courba la tête sous la main de la Providence qui lui envoyait ces épreuves terribles. Un instant son coeur navré défaillit à la vue du cercueil qui renfermait les restes inanimés de son seul ami sur la terre, de l'homme qui avait possédé toutes ses affections, et le désespoir s'empara de son âme. Mais quand la première violence de ses

3) venir. 4) faire. 5) savoir.

douleurs se fut exhalée, elle pensa qu'elle avait une fille que sa mort laisserait sans appui dans le monde, et elle se sentit la force de vivre pour se dévouer à l'existence de Marie.

Du produit de son mobilier somptueux elle acheta, dans le village de Balancourt, à dix lieues de Paris, une petite maison bien simple, bien rustique, entourée d'un jardin et d'un verger d'assez bon rapport; et c'est dans cette solitude qu'elle alla s'enfermer avec sa fille pour attendre les échéances des billets, dont les valeurs équivoques représentaient les débris de sa fortune.

Quel fut le résultat de cette liquidation? C'est ce qu'on ignora toujours à la bourse, car M. d'Aiguimont ayant fait honneur à ses affaires, personne n'avait le droit de contrôler l'effectif de l'héritage qu'il laissait à sa veuve et à sa fille.

Mais on supposa que cet héritage devait être peu de chose quand on vit [6]) Madame d'Aiguimont s'enfermer dans son petit ermitage, restreindre ses dépenses aux nécessités de son modeste ménage et borner tous ses soins à l'éducation de sa fille chérie.

Madame d'Aiguimont avait des connaissances positives sur tous les objets qui concernent l'instruction d'une femme; elle avait de plus quelques-uns de ces talents qui en forment le complément ordinaire, et elle pouvait, sans le secours de qui que ce fût, faire de sa fille une jeune personne accomplie. Quant à ces qualités intimes et à ces douces vertus d'intérieur qui donnent aux femmes le caractère presque divin du bon génie veillant sur le bonheur domestique, qui pouvait mieux que l'excellente mère joindre l'exemple au précepte?

Il y avait tout à faire et beaucoup à réparer dans l'éducation de la jeune Marie; la patience et la douceur de Madame d'Aiguimont suffirent à cette oeuvre importante. Du reste les revers qui avaient détruit sa fortune avaient fait une empreinte salu-

6) voir.

taire et profonde sur le coeur de l'enfant. La plupart des défauts qu'elle devait à l'excessive indulgence de son père et sa position de riche héritière, avaient déjà disparu. Marie, quoique bien jeune encore (elle n'avait pas plus de dix ans), avait compris tout ce qu'elle devait d'amour et de consolations à sa mère, et elle évitait avec un soin religieux de tomber dans les fautes qu'on ne punissait pas, mais qu'on déplorait avec une douloureuse amertume. Aussi le petit nombre des amis dont l'attachement avait survécu aux désastres de Mr. d'Aiguimont ne pouvaient assez admirer la résignation de sa veuve. Ils ignoraient que la respectable dame trouvait dans les progrès et dans l'heureux changement du caractère de sa fille, une compensation plus que suffisante aux biens qu'elle avait perdus.

— La fortune, disait Madame d'Aiguimont, amollit l'âme; elle étouffe dans le coeur des enfants le germe des meilleures dispositions. L'indigence, au contraire, fortifie le naturel, et le prépare de bonne heure aux combats que livrent plus tard les nécessités de la vie contre les difficultés d'une carrière laborieuse.

Sous une pareille institutrice la jeune Marie faisait vers le bien des progrès rapides. Ce n'était plus la petite fille volontaire, capricieuse et fantasque dont les écarts affligeaient à chaque instant le coeur de sa mère. C'était une gentille enfant, laborieuse, attentive à ses devoirs, et d'une douceur toujours égale. Aussi, devons-nous dire que si la conduite irréprochable de Marie faisait le bonheur de sa digne mère, la joie qu'elle éprouvait elle-même à voir les résultats de ses constants efforts, était pour son bon petit coeur la plus douce des récompenses.

Les voies de la Providence sont impénétrables. Au moment où Madame d'Aiguimont s'applaudissait en contemplant son ouvrage et commençait à rêver un meilleur avenir, elle portait en elle le germe

d'une maladie mortelle, et elle devait rapidement y succomber.

Quand elle se vit près de quitter la vie, sa douleur fut amère. Ce n'était point sur elle que pleurait la malheureuse dame, ni sur son existence troublée dans sa jeunesse et moissonnée dans la plénitude de ses jours; mais elle regrettait de laisser inachevée l'éducation de sa fille, et de l'abandonner ainsi seule sur un chemin qu'elle ne pouvait parcourir encore sans guide et sans appui.

A ce moment où elle achevait d'accomplir les derniers devoirs du chrétien qui s'apprête à monter au séjour éternel sur les ailes de l'espérance, Madame d'Aiguimont posa ses deux mains sur la tête de sa fille en pleurs et elle appela les bénédictions du ciel sur la jeune Marie; puis elle remit entre ses mains un coffret.

— Cette cassette contient, lui dit-elle, un important secret; promets-moi, mon enfant, de ne chercher à le connaître qu'au moment où tu auras atteint ta dix-huitième année. Jusque-là j'ai pourvu à ton existence. Notre petite maison est vendue; le prix que j'en ai reçu suffira pour payer ta pension dans l'institution que j'ai choisie pour toi. Souviens-toi, ma fille, que tes seules ressources reposent dans les talents que tu sauras acquérir; c'est à toi d'employer sagement et utilement, pour ton avenir, les précieuses leçons qui te seront prodiguées et qu'il ne m'a pas été donné de te continuer.

Marie fit à sa mère le serment solennel qu'elle exigeait; Madame d'Aiguimont parut satisfaite et rassurée. Puis elle s'endormit du sommeil du juste, et Marie fut conduite dès le lendemain dans l'institution de Madame Levray, l'un des meilleurs établissements d'instruction pour les demoiselles.

La jeune demoiselle suivit l'impulsion que son excellente mère avait su imprimer à ses travaux; elle devint[7]) pour le pensionnat un modèle de per-

7) devenir.

sévérance et d'application; ses progrès dans chaque partie de son instruction frappèrent d'étonnement ses condisciples et ses professeurs. Il en résulta que son éducation se trouva entièrement achevée longtemps avant le terme fixé par sa mère.

La famille d'une de ses compagnes, frappée du mérite remarquable de Marie lui proposa l'éducation de Mademoiselle Constance Langecy dont son père, veuf depuis quelques mois, ne voulait point se séparer. M. Langecy était un riche industriel qui pouvait faire un sort avantageux à l'institutrice de sa fille; Marie ne pouvait pas espérer une position plus convenable sous tous les rapports que celle qui lui était offerte; elle accepta.

La jeune Constance était un enfant gâté comme elle l'avait été elle-même, mais elle avait un bon naturel. La patience et la douceur de Marie lui concilièrent bientôt les bonnes grâces de son élève et la confiance de M. Langecy, elle sut habilement faire tourner ces dispositions bienveillantes au succès de sa mission. Le père, cédant aux sages conseils de la jeune institutrice, mit[8]) des bornes à l'indulgence dont sa fille abusait parfois, et Constance trouvant dans sa gouvernante une amie dévouée dont les remontrances affectueuses lui rendaient facile et désirable l'accomplissement de ses devoirs, s'affranchit peu-à-peu des défauts qu'elle devait à sa première éducation.

Dix-huit mois s'écoulèrent au milieu de ces soins. — La position de Marie était devenue celle d'une maîtresse de maison. M. Langecy toujours absorbé par ses opérations industrielles, avait exigé que Mademoiselle d'Aiguimont prît[9]) les rênes de son ménage; l'intelligente économie que Marie apportait dans ses fonctions délicates plaçait aux yeux de son élève l'exemple près de la théorie. Aussi la jeune Constance était devenue, sous la direction de Marie, un modèle de grâces, de talents et de modestie.

8) mettre. 9) prendre.

Mais un redoutable écueil se présenta bientôt, et la prudente Marie eut à triompher d'une épreuve bien dangereuse.

M. Langecy, touché des précieuses qualités de Marie, plus encore que de sa beauté remarquable, lui accorda peu-à-peu des attentions et des soins qui éveillèrent dans le coeur de la jeune fille les plus vives appréhensions. Ce n'était point que Marie redoutât quelque aveu d'un sentiment coupable; l'honorable caractère de Monsieur Langecy ne permettait pas un semblable soupçon; mais elle craignait qu'il n'en vînt bientôt à lui offrir sa main, au préjudice des intérêts de sa fille, qui devaient nécessairement se trouver compromis par une pareille alliance.

La condition de Marie devenait de jour en jour plus pénible; elle était réduite à s'imposer relativement à Monsieur Langecy, une sécheresse de procédés que démentait en secret la sincère affection qu'elle éprouvait pour son généreux bienfaiteur. Elle le voyait souffrir de cette froideur et elle s'apercevait bien qu'il l'attribuait à la différence des âges, qui cependant n'était pas si considérable qu'elle dût établir entre eux une barrière de convenances, car M. Langecy n'avait pas plus de quarante ans; son extérieur était loin d'être désagréable, et quoique ses manières fussent dénuées des grâces du jeune âge, sa franchise affectueuse et la vivacité de son esprit semblaient à Marie préférables au babil insignifiant des fashionables à la mode.

Mais, quelle que fût l'amertume des chagrins dont paraissait souffrir Mr. Langecy et dont elle était elle-même pénétrée, Marie était déterminée à persister dans ses refus muets, plutôt que de devenir un motif de discorde entre un père et sa fille. Un incident inattendu rendit sa tâche plus facile.

L'une des entreprises de M. Langecy vint à péricliter; la totalité de ses fonds se trouvait absorbée par d'autres opérations, et la somme qui lui devenait indispensablement nécessaire dépassait quatre-

vingt mille francs! Il eut recours à ses amis, mais ses démarches n'aboutirent qu'à divulguer ses embarras, et son crédit se trouva tout d'un coup ébranlé dans le moment où il en avait le plus puissant besoin.

Cette circonstance délivra Marie de l'inquiétude qui l'obsédait, car M. Langecy, absorbé comme il l'était par les périls de sa position commerciale, avait oublié ses peines imaginaires pour se jeter à corps perdu dans les tentatives que nécessitaient ses embarras pécuniaires. Mais Marie n'avait fait qu'échanger le sujet de ses appréhensions contre un autre, et la douleur de son respectable ami la plongeait dans un découragement d'autant plus poignant qu'il fallait le dissimuler de peur de le rendre contagieux.

Ce fut sous ces pénibles auspices que Marie atteignit ses dix-huit ans, et que, pour obéir aux dernières volontés de sa mère, elle songea qu'il était temps d'ouvrir le mystérieux coffret.

Est-il besoin de dire qu'il contenait les débris d'une ancienne et brillante opulence. La jeune fille y trouva le titre d'une rente sur l'état, dont les intérêts accumulés faisaient monter le fonds à plus de cent trente mille francs.

Le système qu'avait adopté Madame d'Aiguimont pour l'éducation de sa fille avait obtenu le triomphe le plus complet. Marie, élevée à l'école du malheur, était devenue une jeune personne accomplie, et elle devait à ses seuls avantages personnels l'affection d'un honnête homme.

Peu de jours après, l'entreprise de M. Langecy marchait débarrassée de toute entrave vers un succès qui décuplait la mise de fonds, et Marie d'Aiguimont devenait la belle-mère de sa chère Constance, dont les intérêts avaient été dûment stipulés avant le mariage.

Aujourd'hui Constance est l'épouse d'un riche capitaliste, et Madame Langecy, mère de trois beaux

enfants, bénit tous les jours, au sein du bonheur et de l'opulence, les sages dispositions de sa vertueuse mère.

Stéphen de la Madelaine.

---

16. Les Frères de lait.

L'île de St. Domingue fut découverte [1]) le 27 Mars 1492, par Christophe Colomb. Il en prit [2]) possession au nom de l'Espagne, et la nomma Hispaniola; les naturels du pays l'appelaient Hayti. Quelque temps après on bâtit la ville de St. Domingue, qui donna son nom à l'île; 30 lieues de largeur sur 160 de longueur, telle est l'étendue de St. Domingue.

L'air qu'on respire sur les montagnes qui la traversent est un air pur et léger: et au milieu des bois qui couronnent ces montagnes, on rencontre parfois la fraîcheur et la température des plus heureux climats de notre Europe. Mais au bord de la mer, mais dans les environs des eaux stagnantes, le vent apporte des germes de maladie et de mort, et un soleil de plomb y tue presqu'à coup sûr les étrangers qui ne sont point accoutumés à l'atmosphère des tropiques.

Des Espagnols avaient déclaré St. Domingue, colonie espagnole; les Français la leur disputèrent, ils la conquirent à moitié, et la partagèrent avec eux par le traité de Riswich, jusqu'à ce qu'elle leur appartint [3]) entièrement en vertu d'un autre traité signé à Bâle.

Les colonies, mes amis, sont une grande fortune

1) découvrir. 2) prendre. 3) appartenir.

pour la mère-patrie, c'est d'elles qu'on retire tous ces produits que refuse notre sol, et dont l'habitude nous a fait un besoin. Un grand nombre de Français et des plus illustres coururent à St. Domingue; la malignité du climat ne put[4]) les arrêter; ils partirent en foule, mais ils n'allaient pas là pour travailler la terre de leurs mains; il leur fallut[5]) des esclaves; ils eurent des esclaves.

Voici de quelle manière on se procurait des esclaves; des vaisseaux traversaient l'Océan et se rendaient des colonies américaines sur les côtes d'Afrique: là de petits couteaux, de petits miroirs, des paillettes de clinquant, de misérables joujoux payaient la liberté de quelques centaines d'hommes que vendaient les rois du pays. On les amenait sur le rivage ces hommes, puis on les jetait dans les vaisseaux où on les entassait à fond de cale, comme de pauvres animaux destinés à la boucherie. S'ils pleuraient, avec la verge ou le fouet on imposait silence à leurs gémissements. Point d'adieux de famille, point de derniers serrements de mains, pas même un regard de pitié; le chef donnait le signal, et le vent gonflait les voiles du navire qui les expatriait pour toujours. C'était là, mes amis, ce qu'on appelait faire la traite des nègres. . . Des nègres qu'on croyait d'une nature différente de la nôtre, et créés par Dieu pour nous servir, parce qu'ils ont la peau noire, les lèvres grosses, le nez camard et les cheveux crépus!

Pendant le trajet, ceux qui tombaient malades assez dangereusement pour qu'on désespérât de leur vie, étaient jetés à la mer par précaution, afin qu'ils n'infectassent point le reste de la cargaison. Ceux qui ne souffraient que de la faim, de la fièvre, ou de quelques contusions, étaient condamnés à dévorer la douleur en silence, pour éviter les corrections, que le capitaine négrier faisait distribuer régulièrement à ceux dont les pleurs ou les

4) pouvoir. 5) falloir.

gémissements arrivaient jusqu'à l'équipage, et le navire marchait toujours, changeant quelquefois de rivages au milieu des plaines si mobiles de la mer. Les matelots riaient sur le pont, buvaient[6]), s'enivraient, menaient joyeuse vie, tandis que les pauvres nègres, parqués au dessous d'eux, n'avaient d'autre spectacle que leur misère, et les planches goudronnées, qui étaient à la fois leur horizon, leur ciel et leur tombeau. Pauvres nègres!

Arrivés à la colonie, on les conduisait sur la place publique, attachés deux par deux, mais brossés, mais parés, mais surtout graissés, car il s'agissait de les vendre aux meilleures conditions possibles. Alors les colons accouraient autour d'eux, les tâtaient, les pesaient, les mesuraient, les frappaient même au besoin pour les forcer à se développer; et quand ils les avaient bien vus[7]), bien examinés, ils en offraient un prix, et si ce prix agréait au négrier, le marché était aussitôt conclu. De cette manière les pertes causées par l'excès du travail, le climat ou le suicide, se trouvaient réparées, et la colonie pouvait encore s'enrichir; là les familles étaient encore séparées, les amitiés du voyage étaient rompues: chaque colon avait acheté son lot sans s'inquiéter des liens du sang ou du malheur.

Il y avait surtout à St. Domingue un homme qui faisait de merveilleuses affaires avec les capitaines négriers. C'était toujours pour lui les esclaves les mieux faits, les plus robustes, les plus intelligents. Cet homme s'appelait Aubert. Il était venu à St. Domingue sans autre fortune que celle qu'il espérait y faire, et il y en avait fait une très rapide. Ses plantations s'y étaient agrandies successivement avec les bras de 400 nègres qui y travaillaient sans relâche. Mais aussi jamais un maître ne fut plus impitoyable, jamais homme n'exigea plus de forces de l'homme et n'en obtint davantage.

6) boire, 7) voir.

Les esclaves mouraient à la peine, mais que lui importait? il les remplaçait bien vite, et il avait calculé qu'un nègre ne valait pas plus qu'il ne produisait, et qu'après avoir produit beaucoup plus que sa valeur, le bénéfice étant clair et net il pouvait mourir. Mr. Aubert raisonnait en industriel, il raisonnait bien. Pourtant, mes amis, s'il avait consulté cette compagne qui nous dit toujours la vérité, la conscience, elle lui aurait appris que Dieu a imposé d'autres devoirs que ceux d'amasser de l'or, et que la fortune ne nous donne de vraies jouissances qu'à la condition de n'être pas acquises[8]) aux dépens des malheurs de l'humanité.

M. Aubert avait eu deux enfants dans les premières années de son mariage; le plus jeune était déjà âgé de douze ans lorsque Madame Aubert en eut un troisième, que sa santé ne lui permit pas de nourrir. Une négresse fut chargée de ce soin, elle était jeune, fraîche, bien portante, elle offrait toutes les garanties désirables à l'amour maternel; elle avait aussi un petit enfant, qui était né quelques jours avant le petit Jules Aubert; elle leur donna son sein à tous les deux, elle les environna des mêmes soins, des mêmes caresses, elle les confondit dans son coeur, elle les fit frères ces enfans qui puisaient la vie à la même source, oubliant, dans l'égalité de leur condition présente, la distance qui devait un jour les séparer l'un de l'autre.

Pourtant cette négresse y gagna un esclavage plus doux, on l'éleva au rang des domestiques du continent, elle fut employée au service de la maison, et Jean, son fils, le petit frère de lait de Jules Aubert, ne fut pas séparé d'elle. Madame Aubert, à force de prières, avait obtenu ces deux grandes concessions de l'impitoyable colon, qui se plaignait[9]) de nourrir ainsi ces deux bouches inutiles.

Jules et Jean avaient déjà douze ans, ils s'aimaient en frères, ces deux enfants du même ber-

8) acquérir. 9) plaindre.

ceau; Jules répétait à Jean tout ce que ses professeurs lui avaient appris, et Jean s'instruisait des leçons de Jules. Mais, hélas! tout souriait à l'imagination du jeune colon, tout était plaisir pour lui, rien ne l'affligeait dans son amitié, tandis que Jean apprenait de sa mère la triste condition des hommes de sa couleur, les travaux forcés auxquels ils étaient condamnés, et l'affreuse agonie d'une existence qu'aucun espoir même éloigné ne venait jamais adoucir; et elle pleurait en lui racontant tout cela, sa malheureuse mère, et Jean pleurait avec sa mère.

Un soir, il la trouva tout en larmes, accroupie sur un banc dans le fond de sa hutte; elle se frappait la poitrine, puis se roulait à terre avec tous les signes de la plus grande douleur.

— Jean, lui dit-elle, dès qu'elle l'aperçut, demain sera le dernier de mes jours, si tu ne sauves Marc-Séjan qu'on doit tuer demain avant-midi.

— Marc-Séjan! reprit Jean effrayé.

— Oui, le grand nègre qui t'aime tant, et il doit t'aimer mon ami, car si tu savais . . . .

— Mère, répondit Jean avec calme, passe la nuit tranquillement, Marc-Séjan sera sauvé ou nous mourrons tous ensemble.

Dès que le soleil parut, Jean alla trouver son frère de lait.

— Jules, lui dit-il, il faut sauver Marc-Séjan, qu'on veut [10]) tuer aujourd'hui, ou bien je vais [11]) mourir et notre mère va mourir aussi.

— Marc-Séjan! mais qu'a-t-il donc fait? demanda Jules.

— Je n'en sais [12]) rien, mais il faut le sauver.

— Eh bien! nous le sauverons, ou je mourrai aussi avec vous, puisque vous voulez mourir avec lui. Attends-moi.

Jules courut bien vite à la chambre de son père; il l'embrassa, il le caressa, il fit [13]) sourire le colon;

10) vouloir. 11) aller. 12) savoir. 13) faire.

puis quand il le vit bien disposé, il lui demanda la grâce de Marc-Séjan. Madame Aubert en pleurait d'attendrissement; mais M. Aubert fut inflexible et refusa, en prédisant que Jules ne serait jamais qu'un mauvais colon.

Jules le quitta le coeur gros, mais avec un projet dans la tête. Mon père ne veut point pardonner, dit-il à Jean d'une voix ferme, mais viens avec moi, il ne faut encore désespérer de rien.

Ils allèrent ensemble, sans se parler, au lieu où devait se faire l'exécution. Un gibet y était dressé: Marc-Séjan était condamné à être pendu par les pieds à ce gibet: c'était un long et cruel supplice qui tuait le condamné au bout de vingt-quatre heures d'agonie. Il était attaché à un poteau, nu et sanglant sous les coups de fouet qui lui avaient lacéré les épaules et la poitrine.

Quand les deux frères arrivèrent, on dénouait déjà les liens qui le retenaient au poteau, pour le conduire à sa dernière torture. Jules s'elança auprès du poteau, serra Marc-Séjan dans ses bras, et ordonna qu'on le mît[14]) en liberté; le chef des esclaves hésitait, mais se rappelant la volonté implacable de M. Aubert, il ne s'en avança pas moins pour exécuter la sentence. Alors Jules comprenant qu'il allait être forcé, tira son poignard, et jura qu'il s'en frapperait lui-même si l'on faisait un pas de plus.

Cet acte de hardiesse en imposa au chef des esclaves; il s'arrêta, n'osant mettre à l'épreuve le courage désespéré du jeune fils de M. Aubert. Jules profitant de ce moment entraîna Marc-Séjan et le conduisit auprès de son père, en répétant devant lui la scène qui avait produit son effet sur le chef des esclaves.

Mr. Aubert grinça des dents, leva les bras pour frapper, mais voyant la lame du poignard s'enfoncer déjà dans les vêtements de son fils, il lui tendit la

14) mettre.

main et la grâce de Marc-Séjan fut accordée. Mais six mois après cet événement les esclaves s'unirent dans un serment de vengeance contre les blancs, et ils se proclamèrent libres et indépendants, en massacrant tous ceux qui tombèrent entre leurs mains. Ce fut une horrible punition de toutes les tortures qu'ils avaient éprouvées, ils se montrèrent sans pitié pour les larmes et les prières, comme on s'était montré sans pitié quand ils avaient pleuré et prié.

La famille Aubert s'était cachée dans une caverne au milieu de la montagne qui traverse l'île dans toute sa longueur. Cette caverne n'était connue que de la famille; mais il n'en fallait pas sortir, et la mort, la mort par la faim était là menaçante comme dehors par le fer et le feu. On entendait mêlés ensemble les cris des nègres et des blancs, des assassins et des victimes; et à travers la fissure des rochers, on découvrait l'incendie qui brûlait toutes les habitations, et éclairait l'horizon d'une lueur blafarde et sanglante. C'était une horrible tempête de carnage et de mort; la torche d'une main et le poignard de l'autre, les esclaves, qui parcouraient l'île, semblaient une horde de démons sortis de l'enfer, à la voix de Dieu, pour punir quelque ville rebelle.

Madame Aubert pressait ses enfants sur son coeur; c'était pour eux-seuls qu'elle craignait,[15]) car c'était en eux qu'elle avait placé toute sa vie et tout son amour. M. Aubert priait Dieu, puis se lamentait, puis demandait grâce: mais hélas! il ne pouvait s'abuser; il savait bien qu'il était la première victime désignée à la vengeance des noirs; il fallait mourir, c'était une condamnation sans appel, et sa conscience, dont enfin il écoutait la voix, lui disait que cette condamnation était méritée.

Au premier signal de l'insurrection, Jules avait été séparé de son frère de lait; il ne l'avait plus

15) craindre.

revu [16]), il ignorait ce qu'il était devenu, mais, sans songer au salut qu'il pouvait attendre de son amitié, il ne voulait pas d'un sort que sa famille n'aurait pas partagé; un même tombeau pour tous, ou la vie pour tous, c'était là le dernier mot de son bon coeur.

Plusieurs fois ils entendirent passer auprès d'eux des groupes furieux qui proféraient avec menace le nom de M. Aubert; mais les groupes s'éloignèrent et le bruit lointain de l'insurrection parvint seul à leurs oreilles.

La seconde nuit commençait; depuis dix-huit heures la famille n'avait pris aucune nourriture . . . une main, qu'ils reconnurent, déposa furtivement un panier de fruits dans la caverne . . . mais au même instant elle fut envahie; les nègres avaient épié ce moment, ils savaient que Jean dont ils n'avaient pu obtenir aucun aveu, les trahirait en voulant les secourir, et ils se précipitèrent en foule derrière lui et massacrèrent impitoyablement les deux fils aînés dans les bras de madame Aubert, et Jules pendant qu'il défendait son père . . . puis, lorsqu'ils se furent repus [17]) de l'agonie de leurs victimes, ils les abandonnèrent, et Jean resta seul dans la caverne auprès d'elles . . . il courut bien vite au cadavre de Jules son frère de lait, il porta la main sur son coeur: — O merci, mon Dieu! s'écria-t-il. —. Le coeur de Jules battait encore, il n'était pas blessé mortellement. — Jean sortit, et bientôt revenant avec sa mère, ils prirent Jules dans leurs bras, et, par des sentiers détournés, arrivèrent avec lui à la hutte de la négresse.

Marc-Séjan avait été nommé un des chefs par les insurgés, il entoura Jules de sa protection, et l'enfant guérit paisiblement de ses blessures.

Une nuit ils quittèrent ensemble la cabane, et marchèrent jusqu'au bord de la mer.

---

16) revoir. 17) repaître.

Adieu, bon blanc, lui dit Marc-Séjan, tu vas retourner dans le pays de tes pères.

— Adieu, mon enfant, sanglotait la vieille négresse.

Il monta une barque qui était amarrée là tout-près. Jean l'y attendait; il se pencha sur les rames et dirigea la barque vers un vaisseau qui était à l'ancre, à quelque distance.

Quand ils furent à portée de ce vaisseau: — Adieu, Jean, adieu, mon frère, lui dit Jules qui fondait en larmes.

— Adieu! répondit Jean; non, non, je vais avec toi, ne sommes-nous pas convenus une fois que nous mourrions ensemble? il faut que nous ne nous quittions pas pour pouvoir nous tenir parole.

Le vaisseau les reçut tous les deux. — Jean avait avec lui un paquet très lourd; il dit à Jules: C'est toute la fortune de ton père, Marc-Séjan a dit qu'elle t'appartenait, et je suis chargé de te la rendre.

Ils ont depuis habité ensemble une petite ville du midi de la France. — Cette amitié ne s'est jamais altérée, ils se sont toujours aimé en frères, ces deux enfants qui avaient été nourris du même lait.

Mis Maria Fitz-Clarens.

17. L'Auberge de Ste Gabelle.

Si vous aviez connu[1]) mon oncle Bayle, mes enfants, vous auriez été bien heureux; car à lui tout seul il savait plus d'histoires intéressantes que vous n'en avez lu[2]) dans tous vos livres. Mon

1) connaitre. 2) lire.

oncle ne restait pas dans notre petite ville de Mirepoix, il ne logeait pas dans notre grande maison à contrevents rouges qui était la maison de son père: il était avocat et demeurait à Foix. Mais presque tous les samedis nous le voyions arriver sur sa jument et nos cris joyeux le saluaient de loin. Nous étions bien nombreux autour de lui; car mon oncle Bayle était l'aîné d'une famille de treize enfants, et nous autres petits-enfants de cette grande famille, les uns avec leur père et leur mère, les autres orphelins, moi et ma soeur avec notre mère infirme, mais courageuse et spirituelle, nous attendions l'arrivée de notre oncle Bayle comme on attend un jour de fête. Il me semble le voir descendre pesamment de son cheval: il y avait dix mains pour recevoir sa badine, dix mains pour prendre la bride, et quand il défaisait son manteau nous nous mettions six à le porter; si faibles que nous en étions écrasés, si petits qu'il en traînait toujours un peu dans la poussière, et puis, il montait notre escalier de chêne, le plus bel escalier du pays, ma foi! et nous, criant et riant autour de lui, nous montions à grand bruit le suivant et le précédant, ouvrant les portes avec fracas et l'annonçant de loin par nos rires et nos joies. Je me souviendrai toujours de l'accueil respectueux que lui faisaient tous nos parens qui se levaient à son arrivée dès son entrée dans le salon, de ce salut amical et supérieur, dont il répondait à chacun en allant vers ma mère, à qui il disait affectueusement:

— Bon jour, ma soeur! toujours malade! Ma mère lui serrait la main et lui répondait par un sourire. Puis, à partir de ce moment, après quelques mots graves échangés avec ses frères, nous, petits enfants qui ne savions encore que l'aimer, nous réclamions notre oncle Bayle; il nous appartenait jusqu'au souper, car après le souper c'était l'heure des entretiens d'affaires et l'on nous envoyait coucher. Nous qui savions cela, nous nous emparions de lui, et nous usions de la bonté de notre oncle;

nous en avons quelquefois abusé. Il nous suivait alors et nous descendions tous à la cuisine, non pas une cuisine comme celle que vous avez chez votre maman, mais une immense cuisine avec une cheminée haute de plus de six pieds; large comme une large alcove et ayant à ses côtés un banc de chêne bruni sous lequel dormait le petit chien qui servait de tourne-broche. La servante, ma vieille Jeannette, venait saluer d'abord notre oncle Bayle qui s'informait soigneusement du souper; après avoir fait ajouter ou changer quelque chose au menu, il s'asseyait sur un large fauteuil de bois sculpté que nous traînions jusqu'auprès du feu et, aussitôt les cris: une histoire! une histoire! se faisaient entendre.

Ce soir-là le cri fut moins bruyant, car nous avions fait un petit complot et aucun de nous n'osait parler le premier. Enfin ma jolie cousine Dorothée, la plus babillarde petite fille de la maison et maintenant jeune et supérieure d'un couvent de soeurs de la Charité, se hasarda à crier la première: une histoire de revenant! et nous de reprendre tous ensemble: une histoire de revenant!

Mon oncle fronça le sourcil et regarda de côté Jeannette, qui, toute confuse, voulut faire semblant de poivrer sa gibelotte et qui véritablement la poivra si bien que nous ne pûmes pas la manger. C'était-elle en effet qui nous disait sans cesse les contes de la Jambe creuse et de l'Oeil ouvert et qui nous avait poussé à cette demande.

— Il n'y a que des imbécilles ou des fripons qui croient ou font semblant de croire aux revenants, dit mon oncle d'un ton sévère.

Nous gardâmes tous le silence, tant il avait mis d'autorité dans ses paroles; mais un moment de réflexion sembla le calmer; nous le vîmes [3]) sourire comme en lui-même et il ajouta d'un ton plein de douceur.

— Vous voulez une histoire de revenant, mes

3) voir.

enfants, eh bien! soit. Je vais [4]) vous en raconter une qui m'est arrivée à moi-même; c'est le moyen de n'en pas douter.

Nous nous rapprochâmes de lui plus près encore qu'à l'ordinaire; la lampe pendue par une chaîne de fer fut accrochée au chambranle de la cheminée et notre oncle raconta ainsi son histoire:

Un soir d'automne, il y a bien quarante ans de cela, car j'avais à peine vingt ans, je revenais de Toulouse. J'avais fait une bonne journée, car j'avais déjà traversé Auterève où quelques amis m'avaient engagé à passer la nuit, mais je voulais absolument arriver à Saverdun qui, vous le savez, est à trois lieues plus loin, et j'avais repris ma route. J'étais arrivé à peu près en face du monastère de Boulbrenne, après le beau fort de Secourieu, lorsqu'un orage épouvantable, un orage soudain comme ceux qui descendent de nos montagnes, éclata tout-à-coup; en moins de rien la nuit fut noire et la route impraticable. Je serais bien allé demander asile au monastère; mais au moment où je pris [5]) ce parti mon cheval épouvanté par les éclairs et le bruit du tonnerre se lança dans un petit sentier à gauche et m'emporta malgré tous mes efforts. Quelle que fût sa rapidité je reconnus bientôt qu'il avait pris le chemin de Sainte-Gabelle et qu'il m'y menait tout droit. Cependant mon cheval galopait toujours: il s'arrêta de lui-même comme il était parti de lui-même et je reconnus que j'étais à la porte d'une auberge. J'entrai, la compagnie était nombreuse et mêlée de marchands espagnols et de jeunes chasseurs des environs, surpris comme moi par l'orage. Après m'être séché au feu d'une douzaine de sarments qu'on jeta dans la cheminée on m'annonça que le souper était servi et nous nous mîmes [6]) tous à table. D'abord la conversation roula sur le temps affreux qu'il faisait: l'un avait été jeté à bas de son cheval, l'autre était resté une

4) aller. 5) prendre. 6) se mettre.

heure à se tirer lui et sa carriole d'un bourbier, enfin quelqu'un s'écria: c'est un temps du diable! c'est un vrai sabbat. Ce mot qui n'avait rien que de bien simple donna lieu à une observation singulière faite d'un ton encore plus singulier.

— Les sorciers et les revenants préfèrent pour leur sabbat un beau clair de lune à une nuit aussi tourmentée que celle-ci. Nous regardâmes tous celui qui venait de parler et nous vîmes que c'était un des marchands espagnols. Aucun des convives ne pensait à répondre à cette observation faite d'une voix grave et sévère, lorsque mon voisin, jeune homme à l'air franc et ouvert, se prit à rire aux éclats en s'écriant: Il parait que ce monsieur connait les habitudes des revenants et qu'ils lui ont dit qu'ils n'aimaient ni à se crotter ni à se mouiller. Il n'avait pas achevé sa phrase que l'Espagnol lui lança un regard terrible en lui disant: Jeune homme ne parlez pas si légèrement de choses que vous ne connaissez pas.

Auriez-vous la prétention de me faire croire qu'il y a des revenants? repartit mon voisin avec dédain.

— Peut-être, répliqua l'Espagnol, si vous avez le courage de les regarder.

Le jeune homme se leva soudainement, rouge de colère; mais il se calma aussi vite et se rassit tranquillement en disant: Vous m'auriez payé cher ce propos si ce n'était celui d'un fou.

— Celui d'un fou! s'écria l'Espagnol, en se levant à son tour. Eh bien donc! ajouta-t-il en frappant du poing sur la table et en y jetant une grosse bourse de cuir, voici trente quadruples que j'offre de perdre si d'ici à une heure je ne vous fais voir, à vous qui me semblez si déterminé, la figure d'un de vos amis que vous me nommerez, fût-il mort depuis dix ans, et si après l'avoir reconnu vous osez permettre à sa bouche d'appliquer un baiser sur la vôtre.

L'Espagnol avait un air si terrible en disant ces

paroles que nous tressaillîmes tous. Mon voisin seul garda sa figure riante et moqueuse et répondit: Vous ferez [7]) cela, vous!

— Oui, reprit l'Espagnol, et je perdrai ces trente pistoles si je ne le fais pas. A condition que vous perdrez pareille somme si je tiens ma promesse et si vous succombez.

Le jeune homme garda un moment le silence, puis il dit gaiement: Trente quadruples, mon digne sorcier, c'est plus que n'a jamais possédé un étudiant de Toulouse; mais si vous voulez tenir le mot pour les cinq quadruples que voici, je suis votre homme.

L'Espagnol reprit silencieusement sa bourse, et dit d'un ton méprisant: Ah! vous reculez, mon petit Monsieur!

— Moi reculer! s'écria le jeune homme. Ah! si j'avais les trente quadruples vous verriez si je recule!

— En voici quatre, m'écriai-je, que je mets dans votre pari. Je n'eus pas plutôt fait cette proposition que cinq ou six personnes, entraînées comme moi par la singularité de ce défi, offrirent d'y prendre part, et en moins de rien la somme de l'Espagnol fut complétée. Cet homme semblait si sûr de son fait, qu'il confia le montant du pari au jeune étudiant, et l'on s'apprêta pour l'expérience.

A cet effet nous choisîmes un petit pavillon parfaitement isolé dans le jardin, de façon à ce qu'il ne pût [8]) y avoir aucune supercherie. Nous le visitâmes exactement; nous nous assurâmes qu'il n'y avait d'autre issue qu'une fenêtre exactement close, et une porte qui fut fermée de même, et à laquelle nous restâmes tous après que nous eûmes laissé le jeune homme seul dans le pavillon. Nous avions mis sur une table tout ce qu'il fallait pour écrire, et nous avions emporté toutes les lumières. Nous étions vivement intéressés à l'essai de cette scène,

7) faire. 8) pouvoir.

BIBLIOT. UNIW. POZNAŃ

et nous gardions tous un profond silence, lorsque l'Espagnol, qui était resté parmi nous, se mit à chanter, d'une voix douce et triste, une chanson qui peut se traduire ainsi:

En craquant sourdement le cercueil s'est brisé
Dans la tombe ouverte,
Et du fantôme blanc le pied noir s'est posé
Sur la mousse verte.

Après ce premier couplet il éleva solennellement la voix, et dit:

— Vous m'avez demandé à voir votre ami François Vialat qui s'est noyé il y a trois ans, en passant le bac de Pensaguelac! Que voyez-vous?

Je vois, répondit le jeune étudiant, une lueur blanchâtre qui a levé du côté de la fenêtre, mais elle n'a aucune forme, et n'est qu'un nuage incertain.

Nous restâmes stupéfaits.

— Avez-vous peur? dit d'une voix forte l'Espagnol.

— Je n'ai point peur, répondit l'étudiant d'une voix non moins assurée.

Nous respirions à peine: l'Espagnol se tut?) un moment, puis il frappa la terre du pied à trois reprises différentes; il chanta de nouveau, mais d'une voix plus haute et plus sombre à la fois:

Et le fantôme blanc dont l'onde des torrents
A flétri la figure,
Sèche avec son linceul l'eau de ses vêtements
Et de sa chevelure.

Le chant fini, l'Espagnol se retourna de nouveau vers la porte, et donnant à sa voix un accent de plus en plus solennel, il s'écria:

— Vous qui avez voulu sonder les mystères de la tombe, que voyez-vous?

Nous écoutâmes avec anxiété: l'étudiant répondit d'une voix calme, mais comme un homme qui détaille une chose à mesure qu'elle s'accomplit:

— Je vois cette vapeur qui s'allonge et qui prend la forme d'un fantôme; il a la tête couverte

9) se taire.

d'un long voile, il demeure à la même place où il s'est levé.

— Avez-vous peur, dit l'Espagnol d'une voix insultante?

La voix fière et brave du jeune étudiant répondit: Je n'ai pas peur.

Nous n'osions nous regarder tant notre surprise était grande, tant nous étions occupés à suivre les mouvements bizarres de l'Espagnol qui se mit à élever ses bras au-dessus de sa tête, en invoquant trois fois un nom horrible à prononcer, après quoi il chanta le troisième couplet de son infernale chanson, mais d'une voix éclatante et singulière:

Et le fantôme a dit en sortant du tombeau:
Pour qu'il me reconnaisse,
J'irai vers mon ami, fier, souriant et beau
Comme dans ma jeunesse.

L'Espagnol finit son couplet et répéta aussitôt sa terrible question: que voyez-vous?

— Je vois, répondit l'étudiant, le fantôme s'avancer, il lève son voile.....; c'est François Vialat..., il s'approche de la table....; il écrit...; il a écrit; c'est sa signature.

— Avez-vous peur, cria l'Espagnol avec rage?

Il y eut un moment de silence indicible, et l'étudiant répondit d'une voix plus forte qu'assurée:

— Non, je n'ai pas peur.

Aussitôt l'Espagnol, comme pris d'un mouvement frénétique, se mit à chanter, avec des hurlements étranges, ce dernier et horrible couplet:

Et le fantôme dit au jeune moqueur:
Viens[10]) donc que je te touche,
Mets ta main sur ma main, mets ton coeur sur mon coeur,
Ta bouche sur ma bouche.

— Que voyez-vous? s'écria l'Espagnol d'une voix tonnante?

Il vient...., il s'approche..., il me poursuit,

10) venir.

il étend ses bras . . ., il va m'atteindre . . ! Au secours! à moi! à moi!

— Avez-vous peur, cria l'Espagnol avec une joie féroce?

Un cri perçant, puis une plainte étouffée furent la seule réponse à cette terrible question.

— Secourez cet imprudent, nous dit l'Espagnol d'une voix amère. J'ai, je pense, gagné le pari. Mais il me suffit de lui avoir donné une leçon: qu'il garde cet argent et soit plus sage à l'avenir.

Il s'éloigna rapidement après ces paroles. Nous étions anéantis: nous ouvrîmes la porte et nous trouvâmes l'étudiant dans d'horribles convulsions. Le papier signé du nom de François Vialat était sur la table. A peine fut-il revenu à lui, qu'il demanda où était l'infâme sorcier qui l'avait soumis à cette horrible profanation; il voulait le tuer . . ., il le chercha par toute l'auberge, et comme on lui dit qu'il était sorti il s'élança comme un fou à sa poursuite, et nous ne le revîmes[11]) plus. Voilà mon histoire, mes enfants.

Nous étions tous tremblants d'effroi, serrés autour de notre oncle Bayle, n'osant regarder autour de nous. Jeannette elle-même avait oublié son millas qui avait pris au fond de sa poêle, et qui sentit fortement le brûlé; personne ne se sentait le courage de parler, lorsque je me hasardai à dire à mon oncle:

— Et, comment après cela ne croyez-vous pas aux revenants?

— Parce que notre jeune homme ni le sorcier ne sont jamais revenus, eux, ni les belles quadruples que moi et les autres voyageurs nous avions fournies pour faire la somme proposée en pari par le prétendu Espagnol, et que ces deux fripons ont emportées après nous avoir joué sous les yeux une comédie que j'ai trouvée bien chère alors, mais qui ne le sera pas trop si elle me sert[12]) à vous bien

11) revoir. 12) servir.

persuader, mes enfants, qu'il n'y a que les imbécilles ou les fripons qui croient ou font semblant de croire aux revenants.

Frédéric Soulié.

---

18. Le Cocher du Maréchal C**.

Historique.

Mes jeunes amis, voici une histoire qui m'a été racontée comme je vais [1]) vous la dire, et elle est arrivée comme elle m'a été racontée. Ce n'est point une invention destinée à vous montrer comment une faute suffit à perdre souvent la vie d'un homme, c'est un fait réel au récit duquel nous ne donnerons pas ses véritables noms, parce qu'ils révèleraient les secrets d'une famille qui tient [2]) un rang illustre dans un des principaux états de l'Allemagne.

Le maréchal C** (il n'était alors que général) se trouva avoir besoin d'un cocher. Il en fit [3]) demander un à une dame de St. Domingue qui tenait un hôtel-garni, et qui louait en même temps des voitures de remises. D'abord, cette dame déclara ne pouvoir lui en procurer un dont elle pût [4]) répondre; presque tous ceux qui conduisaient ses voitures étant des cochers à la journée, et qui ne demeuraient point chez elle. Un seul, celui qui surveillait tous les autres, eût pu convenir au général, et c'était précisément à cause de ses bonnes qualités que cette dame désirait le garder. Le général insista d'autant plus vivement pour l'obtenir. Enfin, la maîtresse de l'hôtel-garni finit par le lui céder.

1) aller. 2) tenir. 3) faire. 4) pouvoir.

Quand cet homme fut au service du général, on ne remarqua rien d'extraordinaire en lui; seulement, une politesse extrême, un soin attentif à ne jamais se mêler aux jeux des autres domestiques, une exactitude rare dans l'accomplissement de ses devoirs le rendirent précieux à son maître. Par une exception bien rare, cette préférence obtenue par le cocher n'excita pas la haine des autres domestiques. Il y avait dans cet homme un fond de tristesse si continu, qu'on ne pouvait croire que ce fût par fierté qu'il se séparait de ses camarades. A l'heure du dîner de tous, il s'asseyait [5]) silencieusement à table, mangeait avec sobriété, et se retirait dans son écurie aussitôt après le repas. Dans le château du général, au moment où le service des chevaux laissait à Muller beaucoup de loisirs, il n'en usait point pour aller au cabaret ni pour jouer, comme faisaient les autres; il s'asseyait sous quelque arbre du parc, et y faisait de longues lectures. Toutefois ces singularités, qu'on se rappela plus tard, ne surprirent guère personne à cette époque; on se contenta de dire que Muller était un ours, et on le laissa faire à sa guise, sans s'occuper autrement de lui.

Deux ans se passèrent à peu près ainsi; Muller suivit le général partout où la guerre le conduisit; c'était vers 1807 que ceci se passait.

Cependant Muller avait accompagné le général en Dalmatie; celui-ci habitait Raguse, dont l'empereur lui avait confié le gouvernement; et ce fut dans cette ville qu'arriva la petite aventure suivante.

Un jour que le général-gouverneur devait avoir à sa table une grande partie des officiers de son état-major, et les principaux officiers d'un corps d'armée autrichien qui se trouvait dans les environs, il fut obligé de requérir, pour le service de la table tous les gens de sa maison. Muller se trouva compris dans cette requisition; et l'heure du dîner venue, il était dans la salle à manger, la

5) s'asseoir.

serviette sur le bras. Le grand nombre de convives présents empêcha sans doute Muller de les remarquer chacun en particulier, car une bonne partie du dîner se passa sans qu'il montrât aucun trouble; mais au moment du second service, comme il allait poser un plat sur la table, un des officiers-généraux étrangers se tourne un peu pour faire place à Muller, et pousse un cri en le reconnaissant. Muller, à son tour, regarde l'officier-général, pâlit comme lui, s'épouvante comme lui. Dans sa surprise, il laisse échapper le plat qu'il tenait dans ses mains, et quitte la salle à manger dans un trouble qui frappe d'étonnement tous les convives.

Tout cela avait été si rapide, qu'on ne s'expliqua pas d'abord si c'était le trouble qui avait causé la maladresse, ou la maladresse qui avait causé le trouble, et le dîner continua sans que Muller reparût. Cependant le général avait trop bien remarqué que l'officier autrichien et le cocher devaient se connaître depuis long-temps; il avait remarqué de même que leur étonnement ne pouvait être celui d'un maître qui retrouve simplement son ancien domestique, ou celui d'un domestique qui retrouve de même un ancien maître. Une émotion singulière, une terreur profonde, s'étaient montrées dans les traits de ces deux hommes, quand ils s'étaient trouvés face à face, et la préoccupation de l'officier autrichien pendant la fin du dîner n'avait pas échappé au général. Si la guerre eût existé alors entre la France et l'Autriche, le général eût pu penser que ce Muller, dont les manières annonçaient autre chose qu'un cocher, était un espion, que l'espoir d'une forte récompense avait déterminé à jouer ce rôle, mais dans l'état des choses, cette supposition n'avait nulle vraisemblance, et il était plus raisonnable de penser que ce cocher, qui se cachait avec tant de soin, avait, sans doute, servi autrefois l'officier-général qu'il avait reconnu, et dans la maison duquel il s'était probablement rendu coupable de quelque action dont la révélation l'a-

larmait. Bien que le général n'eût que des raisons d'être content du service de Muller, il voulut savoir s'il n'avait pas affaire à l'un de ces serviteurs hypocrites qui emploient des années entières à obtenir la confiance de leur maître, pour pouvoir en abuser ensuite d'une manière plus profitable.

Le dîner achevé, le général chercha partout l'officier autrichien pour le questionner; mais l'officier avait disparu du salon, comme le cocher de la salle à manger, et ni l'un ni l'autre ne reparurent de toute la soirée. La nuit venue, le général que cette double disparition intriguait, s'informa aux autres domestiques de ce qu'était devenu Muller; il apprit [6]) qu'aussitôt après sa maladresse à table, il s'était enfui à l'écurie dans une agitation extrême. Le général apprit encore qu'après le dîner l'officier autrichien s'était enquis [7]) de Muller, qu'après avoir appris où il était, il avait été le rejoindre avec empressement, qu'ils étaient long-temps demeurés enfermés ensemble, qu'on avait entendu entre eux une conversation fort animée, et, qu'enfin ils étaient sortis tous deux de l'hôtel et s'en étaient éloignés, en continuant cette conversation. Le général renvoya au lendemain pour éclaircir le secret de cette reconnaissance. Alors il apprit que Muller avait reparu dans son écurie et y pansait ses chevaux avec son impassibilité ordinaire. Le général, dont la curiosité était vivement excitée, y descendit aussitôt pour surprendre Muller et l'interroger à l'improviste; mais dès que celui-ci l'aperçut, il alla au devant de son maître, lui présenta une lettre conçue à peu près en ces termes:

„Sur mon honneur, je réponds de la fidélité et „de la bonne conduite du cocher Muller, et je se„rai fort obligé au comte C** de ne pas chercher „à connaître le secret de l'existence de cet homme.

Le comte V...."

— Et si je voulais le connaître ..., dit le général à son cocher.

6) apprendre. 7) s'enquérir.

— Je serais forcé de quitter votre service, répondit celui-ci; je le ferais avec bien du regret, parce que je m'estime heureux d'être chez vous; mais je le ferais immédiatement.

La bonne conduite de cet homme, la recommandation de l'officier autrichien décidèrent le général à ne pas pousser ses questions plus loin. Muller demeura dans son écurie, et, au bout de quelque mois, cet événement fut complètement oublié. Probablement il se fût entièrement effacé de la mémoire du général, lorsqu'un accident terrible vint [8]) le lui rappeler.

Un matin que Muller conduisait ses chevaux à l'abreuvoir, il fut renversé par l'un d'eux, et rapporté à l'hôtel le crâne fracassé, et dans un état qui ne laissait aucun espoir de le sauver.

En effet, il mourut le jour même de sa chute, sans avoir repris connaissance. Le lendemain, comme on allait procéder à son inhumation, le général chargea l'un de ses aides-de-camp de se rendre dans la chambre de Muller, de la visiter et de prendre note de tout ce qu'il y trouverait. Muller était un homme soigneux et rangé qui devait avoir fait quelques économies, qui, en outre, possédait une tabatière et une montre en or d'une grande valeur, et le général désirait qu'on recueillît tous ces objets afin de les faire parvenir à sa famille, s'il la découvrait. L'aide-de-camp se rendit donc dans la chambre de Muller pour exécuter les ordres du général; mais sa surprise fut grande lorsqu'en ouvrant la malle du cocher, il y trouva d'abord un uniforme autrichien, des épaulettes de colonel, le brevet de ce grade, et les diplômes de plusieurs ordres, les insignes de ces ordres, dont plusieurs étaient garnis de diamants, étaient de même enfermés dans cette malle. L'aide-de-camp qui ne connaissait point l'aventure du dîner, soupçonna d'abord que tous ces objets provenaient de soustrac-

8) venir.

tions faites par Muller. Mais, lorsqu'il rendit compte au général de ce qu'il avait découvert, celui-ci se rappela l'événement que nous avons raconté plus haut, et voulut visiter lui-même les objets trouvés dans la chambre de son cocher; il espérait y découvrir quelques papiers qui éclairciraient ce mystère; mais il n'y trouva d'autres renseignements que les brevets dont nous avons parlé et qui étaient tous expédiés au nom du comte de V.... Du reste, aucune correspondance, aucun acte qui pût établir ce qu'il y avait de commun entre le cocher Muller et le comte de V...., colonel au service de l'Autriche. Il fallait encore s'en tenir aux conjectures, et plusieurs semaines s'étaient passées sans que le général eût rien appris de nouveau sur cet homme étrange, lorsqu'un jour il vit entrer chez lui l'officier-général qui avait reconnu Muller d'une manière si extraordinaire, et qui depuis n'avait pas reparu à Raguse, bien qu'il demeurât dans les environs.

Le hasard de la conversation lui avait appris la mort du cocher du général, et il se présentait pour réclamer les papiers qui avaient pu être trouvés chez Muller. Le nom de cet officier et la considération dont il jouissait étaient suffisants pour ne pas faire douter des droits qu'il avait à cet héritage, du moment qu'il le réclamait; cependant le général crut [9]) devoir lui demander quelques explications, et l'officier lui répondit aussitôt:

— Je vous apprendrai d'autant plus volontiers ce que vous voulez savoir, que vous vous en êtes fié à une simple attestation de moi pour garder chez vous le malheureux Muller, malgré le mystère qui l'entourait. Cet uniforme, ces épaulettes, ces décorations lui appartenaient à justes titres; il les avait bravement gagnées comme soldat. Une faute les lui a fait perdre, mais il l'a si noblement expiée, que je crois bien plutôt rendre hommage à sa mémoire en vous la révélant, qu'en vous laissant des doutes que vous ne pourriez vous expliquer.

9) croire.

Muller n'est autre que le comte de V..., mon frère aîné. Son histoire n'a rien d'extraordinaire que ce que vous en connaissez. Bien jeune, il avait conquis [10]) le grade et les distinctions dont vous venez de découvrir les titres, et sa fortune militaire avait été si rapide, qu'elle faisait espérer à mon père qu'il arriverait aux plus hautes charges de l'état. Un événement, comme il s'en rencontre souvent dans le monde, détruisit toutes ces espérances. Mon frère, blessé dans un combat où il s'était distingué, fut forcé, pour sa guérison, d'aller prendre les eaux de Carlsbad. Il s'y trouva en même temps un grand nombre de nos compatriotes possesseurs d'immenses fortunes. Vous savez jusqu'à quel point la fureur du jeu est poussée dans ces rendez-vous où chacun vient plutôt pour étaler son luxe que pour y recouvrer la santé. Mon frère oublia trop aisément qu'il ne possédait que les appointements d'un colonel, il se mêla à ces parties de jeu où ses partenaires apportaient beaucoup plus d'argent que lui et assurément moins de bonne foi. En peu de temps, il se trouva ruiné et criblé de cette espèce de dettes que l'on a l'habitude de nommer dettes d'honneur et qui, cependant, sont de toutes les moins honorables. Si mon frère eût été moins jeune, peut-être ne se serait-il pas épouvanté autant qu'il le fit de la nécessité d'acquitter ces dettes en quelques jours, et peut-être pour réparer une faute n'eût-il pas été poussé à commettre un crime. Dans le désespoir où il était, la raison perdue, s'imaginant qu'il ne pouvait plus se montrer en public avant d'avoir acquitté les pertes qu'il avait faites, il eut recours à un moyen trop coupable de satisfaire ses créanciers. Il contrefit [11]) la signature de notre père qui avait alors un grand crédit en Allemagne; il l'escompta et fut bientôt libéré. Mais à peine eut-il commis [12]) ce crime, qu'il en prévit toutes les conséquences; sa tête se perdit, et, profitant d'un

10) conquérir. 11) contrefaire. 12) commettre.

congé de convalescence qu'il avait obtenu, il quitta l'Allemagne.

Mon père était loin de soupçonner tout ce qui s'était passé; et lorsque les lettres de change qu'on avait tirées sur lui, et qu'il était censé avoir acceptées lui furent présentées, il ne reconnut point sa signature et fit poursuivre comme faussaires ceux qui en étaient porteurs. En remontant de main en main, on retrouva bientôt celle d'où ces lettres de change étaient parties, et vous devez juger du désespoir de mon père quand il apprit que c'était son fils qui avait commis le crime, et que lui, son père, le déshonorait publiquement, par l'enquête rigoureuse qu'il avait ordonnée. Malgré sa colère, mon père sacrifia toute sa fortune à l'acquittement de ces fausses lettres de change; et lorsqu'il apprit les circonstances qui avaient entraîné mon malheureux frère, il était disposé à lui pardonner. Mais toutes nos recherches pour le découvrir furent inutiles. Des avis insérés dans les journaux annoncèrent vainement que c'était par erreur que le vieux comte V... avait d'abord méconnu [13]) sa signature, que l'accusation de faux qu'il avait portée ne tenait qu'à un malentendu, et que toutes les sommes tirées sur lui avaient été acquittées; cette manière indirecte de prévenir mon frère que son honneur était à couvert de tous soupçons et qu'il pouvait reparaître n'eut aucun succès, et nous eûmes la conviction, si non la certitude que dans son désespoir il avait mis fin à ses jours.

Vous vous rappelez mon étonnement, lorsque je le reconnus servant à votre table; il ne fut pas plus que moi maître de sa surprise; et après le dîner je me hâtai d'aller le trouver. J'étais résolu à le faire rentrer dans notre famille. L'idée qu'il s'était tué pour se soustraire au déshonneur avait depuis long-temps apaisé l'indignation de mon père, et sans doute la connaissance que je lui aurais ap-

13) méconnaître.

portée du châtiment que mon frère s'était imposé, lui eût rendu encore le pardon plus facile; mais mon frère fut sourd à mes prières, il demeura inébranlable dans sa résolution, et me répondit qu'il ne reprendrait jamais un nom qu'il s'était montré indigne de porter. Tout ce que je tentai échoua contre sa volonté, et il me fit promettre, non seulement de ne rien vous dire de son secret, mais encore de cacher son existence à notre malheureux père, pour ne pas lui faire un nouveau désespoir d'une douleur que le temps avait sans doute calmée. Je cédai aux désirs de mon frère, et le récit que je vous fais aujourd'hui n'a d'autre but que de prévenir les recherches que vous eussiez pu faire, et qui eussent sans doute amené des explications qui seraient arrivées jusqu'à mon père, et eussent troublé le repos de sa vieillesse.

Voici, mes amis, cette histoire, comme elle m'a été racontée et si elle n'est pas pour vous d'un grand intérêt, du moins a-t-elle le mérite d'être vraie, et c'est en cela qu'elle doit vous être d'une grande leçon. Il nous eût été facile d'y ajouter de bizarres incidents, et peut-être eussions-nous dû vous représenter le désespoir de ce père au moment où il découvre la faute de son fils, au moment, surtout, où il reconnait que ce sont ses propres poursuites qui vont [14]) le livrer à la honte. Si nous ne l'avons pas fait, c'est que nous avons voulu que ce récit vous arrivât comme il nous était arrivé: c'est qu'il nous a semblé que la vérité porte en soi une puissance d'enseignement à laquelle aucune invention n'a le droit de prétendre. Voyez, mes amis, où peut conduire la funeste passion du jeu, à commettre le plus honteux des crimes, à se rendre coupable d'un faux.... Le faux qui déshonore toute une famille.

Soulié

14) aller.

19. La Nymphe de Sainte-Hélène. a)

Après avoir conquis [1]) l'Europe et distribué des couronnes, Napoléon, victime des vicissitudes de la fortune, se vit [2]) relégué sur le rocher de Sainte-Hélène, dont une petite partie seulement fut assignée à sa promenade. Toutes les fois que le temps le permettait, l'empereur sortait, soit en calèche, soit à cheval; et comme il avait bien vite parcouru l'étroit espace qui lui était réservé, souvent il ne se bornait pas à en parcourir l'étroite enceinte, mais il aimait encore à en explorer les détails. Accompagné du général Bertrand, de Mr. de Las Cases, et du général Gourgaud, il dirigeait ses courses vers la vallée voisine, et l'on en revenait habituellement en passant chez le général Bertrand ou bien, au contraire, on commençait par ce côté, et l'on descendait la vallée. En descendant, on explorait ainsi le voisinage, et l'on visitait le peu d'habitations qui s'y trouvaient: toutes étaient pauvres et misérables. Les chemins étaient parfois impraticables, mais plus ils étaient mauvais, plus il y avait de difficultés à vaincre, plus l'empereur semblait aimer ces excursions; c'était pour lui un simulacre de liberté! La seule chose à laquelle il ne pouvait s'habituer, était à la rencontre des sentinelles anglaises posées d'espace en espace pour l'observer.

Dans ces courses habituelles, l'empereur adopta enfin une station régulière dans le milieu de la vallée. Un jour qu'il avait fait une nouvelle pointe au milieu de rochers sauvages, il découvrit une

---

a) Ile isolée de l'Océan atlantique; elle est située entre l'Afrique et l'Amérique et fut découverte le 21 Mai 1503, par le Portugais Don Juan da nova Galego. 1) conquérir. 2) voir.

pauvre maison dont il ouvrit la porte; il entra dans un petit jardin tout émaillé de fleurs de géranium, qu'une jeune fille arrosait. Cette jeune fille était blonde; elle était fraîche comme ses fleurs, et elle avait des yeux bleus d'une expression de bonté si gracieuse, que l'empereur en fut frappé.

— Comment vous nommez-vous?

— Emely, — répondit la jeune fille.

— Mais votre nom de famille?

— Branston.

Vous paraissez beaucoup aimer les fleurs.

— Hélas! Monsieur, c'est toute ma ressource.

— Comment donc?

— Tous les jours je vais [3]) à la ville porter ces géraniums, et je vis [4]) des trois ou quatre penny que l'on me donne en échange de mes bouquets.

— Et votre père et votre mère, que font [5])-ils donc?

— Je n'en ai plus, Monsieur, — répondit la jeune fille avec une profonde émotion.

— Pas un seul parent?

— Pas un seul; je suis tout-à-fait étrangère à cette île; il y a trois ans, mon père, ancien sous-officier de l'armée anglaise, et ma mère partirent de Londres et m'emmenèrent pour aller rejoindre, disaient-ils, des parents que nous avions aux Indes, et qui devaient aider mon père et ma mère à faire fortune. Nous n'étions pas riches, et mes parents eurent toutes les peines du monde à amasser la somme nécessaire pour faire ce long voyage. Hélas! ils ne devaient pas en voir la fin; mon père mourut pendant la traversée, et lorsque notre vaisseau relâcha dans cette île, ma malheureuse mère était si souffrante que l'on nous y laissa .... Ma mère fut bien long-temps, bien long-temps malade, et nous n'avions plus aucunes ressources .... Pour apporter un peu de soulagement à notre misère je m'avisai de vendre des fleurs .... Un négociant de

3) aller. 4) vivre. 5) faire.

la ville qui comme vous m'interrogea sur ce que je faisais, eut pitié de nous; il me donna cette cabane où ma mère se rétablit un peu, et où nous vécûmes pendant deux ans du produit de ce petit jardin.... Il y a un an, ma pauvre mère qui avait eu une rechute, obtint du bon Dieu un terme à ses souffrances.... Elle me recommanda d'avoir du courage, et vous le voyez, Monsieur, je lui obéis.... j'en ai...., dit la jeune fille en fondant en larmes.

Pendant ce court récit, la figure de l'empereur était visiblement émue; il semblait profondément affecté. Des mots sans suite sortirent d'abord de sa bouche.... puis, il dit plus distinctement: — Pauvre enfant, ... qu'as tu donc fait à Dieu pour être jetée ici misérablement.... singulier rapprochement de destinée.... comme moi elle n'a plus de patrie.... plus de famille .... elle n'a plus de mère.... et moi, je n'ai plus d'enfant .... En prononçant ces mots, un cri d'autant plus déchirant que depuis long-temps il était plus concentré, s'échappa de la poitrine de l'empereur; il cacha sa tête dans ses mains et il pleura. Oui, mes amis, cet homme que la perte de dix trônes avait trouvé calme et résigné, pleura au souvenir de son enfant.

Mais bientôt reprenant toute sa fermeté, il dit à la jeune fille: — Je veux [6]) emporter un souvenir de ma visite; cueillez-moi un de vos plus beaux bouquets. La jeune fille assembla ses plus jolies fleurs, et lorsque l'empereur lui donna en échange quelques pièces d'or, elle s'écria: — Ah! grand Dieu, pourquoi n'êtes vous pas venu plus tôt, maman n'aurait manqué de rien, et elle ne serait pas morte. Bien, bien, mon enfant, voilà de bons sentiments; je reviendrai [7]) vous voir.

Alors regardant les pièces d'or en rougissant:

— Je ne pourrai [8]) jamais vous donner assez de fleurs pour une si grosse somme.

---

6) vouloir. 7) revenir 8) pouvoir.

— Que cela ne vous inquiète pas, — répondit l'empereur, et il sortit.

L'empereur, en rejoignant ses compagnons de voyage, leur raconta sa découverte; il paraissait heureux d'avoir trouvé un malheur à consoler. Dès cet instant la jeune fille s'appela la Nymphe de Sainte-Hélène.

Le surlendemain, l'empereur en s'habillant dit qu'il voulait retourner voir sa pupille, et la présenter à ses compagnons de promenade. On trouva la jeune fille dans ses habits de fête. Elle avait appris le nom de son bienfaiteur, vivement émue de la grandeur de sa renommée et de ses malheurs, elle fit à ses illustres hôtes, le mieux qu'elle put, les honneurs de sa pauvre cabane; elle suppléa au peu de valeur de son hospitalité par la grâce qu'elle mettait à la pratiquer. Elle présenta des figues, des fleurs de son jardin et l'eau du ruisseau de la vallée, qui prenait sa source dans son jardin .... — Vous le voyez, Sire, — ajouta-t-elle, — je vous attendais; mais malheureusement je n'ai pas été prévenue assez à temps de votre visite, sans cela je vous aurais fait honneur du trésor que vous m'avez donné. —

— Et je vous aurais grondée de pareilles façons. Quand je viendrai[9]) vous voir, je ne veux pas autre chose que vos figues et votre eau qui est excellente. C'est à cette condition que vous me reverrez[10]). Après tout, je ne suis qu'un ancien soldat comme votre père, et le soldat n'a pas toujours des figues et de l'eau. Depuis ce jour, l'empereur s'arrêtait quelques instants devant la cabane; la jeune fille s'avançait devant la porte, lui offrait un bouquet, et après avoir répondu aux deux ou trois phrases que l'empereur lui adressait, les promeneurs continuaient leur course tout en devisant sur l'excellent caractère de la jeune fille.

A quelque temps de là, Napoléon se ressentit

9) venir. 10) revoir.

des premières atteintes de cette maladie à laquelle il devait succomber. La jeune fille ne voyant plus son bienfaiteur, venait tous les jours à Longwood (habitation de l'empereur) s'informer de sa santé, et après avoir offert[11]) son bouquet s'en retournait bien triste: elle ne voyait plus l'empereur. Un jour cependant, elle entendit le roulement d'une voiture; elle traversa le chemin et se trouva en sa présence; aussitôt qu'elle l'eut regardé, sa figure prit[12]) une grande expression de tristesse.

— Vous me trouvez bien changé, n'est-ce pas, mon enfant?

— Oui, Sire, c'est vrai, mais maintenant vous allez vous rétablir.

— C'est bien, mon enfant, dit l'empereur, — en secouant la tête d'un air d'incrédulité. — Toutefois aujourd'hui je veux vous faire une visite.

Il descendit en effet de voiture; et appuyé ur le bras de la jeune fille et d'une personne de sa suite, il gagna la cabane.

Quand il fut assis:[13])

Donnez, donnez-moi un verre d'eau; cela apaisera peut-être le feu qui me dévore.... ici.... — dit-il en portant la main sur sa poitrine. La jeune fille se hâta d'obéir.

Dès que l'empereur eut pris le verre d'eau, sa figure, de contractée qu'elle était, redevint tout-à-coup sereine.

— Oh! merci! merci! cette eau a calmé tout-à-coup mes souffrances.... Si j'en avais pris plus tôt.. peut-être.. — ajouta-t-il en levant les yeux au ciel.... — mais maintenant il est trop tard..

— Eh bien! — reprit la jeune fille en affectant de donner de la gaîté à son visage, — que je suis heureuse que cette eau vous paraisse bonne, je vous en porterai tous les jours, et elle vous guérira.

— Oh! non! non! je ne m'abuse pas, chère

11) offrir. 12) prendre. 13) asseoir.

enfant, c'est ma dernière visite... Il y a ici un doloré sordo qui me tue, et l'empereur désignait son côté; mais puisque je ne vous verrai plus, je veux vous laisser un souvenir de mon intérêt .... Que puis-je faire pour vous?...

Alors la jeune fille, fondant en larmes, tomba aux pieds de l'empereur et lui demanda sa bénédiction. L'empereur la bénit avec cette gravité que donne la foi, car Napoléon avait toujours eu les deux croyances qui font l'honnête homme: il mourut en chrétien, et vécut respectueux envers sa mère.

Depuis ce jour Emely ne manqua pas de se rendre religieusement à Longwood; elle portait de l'eau de la source et un bouquet; elle s'en retournait toujours plus triste; car chaque jour elle rapportait des nouvelles de plus en plus alarmantes de la santé de l'empereur.

Un matin que le soleil était plus brillant que d'habitude, et que, plus gaie, elle gagnait cette résidence, elle arriva avec cette espérance d'enfant que lui donnait une secrète confiance dans l'eau de la source. On lui avait dit la veille que l'empereur allait mieux, et son imagination reconnaissante avait tout de suite créé un miracle, et ce miracle, c'était la guérison de l'empereur.

Elle arriva... mais, hélas! que la réalité était loin de ses rêves! Elle trouva tout le monde consterné.... Cette fois craignant [14]) pour la vie de son bienfaiteur, et voulant au moins le revoir encore et lui dire un dernier adieu, elle demanda à être admise [15]) auprès de lui.

On lui répondit qu'il expirait, et que ce n'était pas possible; elle pria, supplia, et ses larmes eurent tant de puissance, qu'elle fut introduite dans la chambre de l'empereur.

C'était le moment solennel où Napoléon, entouré de ses pieux serviteurs, après un long abattement, s'était relevé sur son séant, dans son lit de douleur.

14) craindre. 15) admettre.

Il avait demandé qu'on lui ouvrît la fenêtre tournée du côté de la France, et après avoir adressé des adieux touchants à cette chère patrie... le délire s'empara de sa tête; ses membres se raidirent par les convulsions, ses yeux devinrent[16]) fixes; on entendit encore ces mots sans suite... tête armée.... ma garde.... mon fils.... France!.... et il expira. Les fleurs que la jeune fille venait offrir, s'étaient échappées de ses mains; elle-même était tombée inanimée sur la place.

Sa douleur fut profonde; mais elle y survécut[17]); car elle aussi devait être une preuve de plus qu'une grande infortune supportée avec courage est une chose sainte, et que tôt ou tard elle a de glorieuses compensations.

La pupille de l'empereur avait attiré la curiosité des voyageurs: on ne parlait que de son bon coeur, de ses grandes qualités. Un négociant de la compagnie des Indes étant allé la visiter, jugea qu'il ne payerait pas trop cher un pareil trésor au prix de toute sa fortune: il l'épousa .... aujourd'hui Emely Branston est devenue une des femmes les plus riches et les plus considérées de l'Angleterre.

Ch. Lautour - Mézeray.

---

20. Le Génie Bonhomme.

Conte du vieux temps.

Il y avait autrefois des génies. Il y en aurait bien encore, si vous vouliez croire tous ceux qui se

16) devenir. 17) survivre.

piquent d'être des génies; mais il ne faut[1]) pas s'y fier.

Celui dont il sera question n'était pas d'ailleurs de la première volée des génies. C'était un génie d'entre-sol, un pauvre garçon de génie, qui ne siégeait dans l'assemblée des génies que par droit de naissance, et sauf le bon plaisir des génies titrés. Quand il s'y présenta pour la première fois, j'ai toujours envie de rire quand j'y pense, il avait pris pour devise de son petit étendard de cérémonie: Aide-toi, le ciel t'aidera. Aussi l'appela-t-on le génie Bonhomme. Ce dernier sobriquet est resté depuis aux esprits simples et naïfs qui pratiquent le bien par sentiment, ou par habitude, et qui n'ont pas trouvé le secret de faire une science de la vertu.

Quant au sobriquet de génie, on en a fait tout ce qu'on a voulu. Cela ne nous regarde pas.

A plus de deux cents lieues d'ici et bien avant la révolution, vivait dans un vieux château seigneurial, une riche douairière dont ces messieurs de l'école des chartes n'ont jamais pu retrouver le nom. La bonne dame avait perdu sa bru jeune, et son fils à la guerre. Il ne lui restait pour la consoler dans les ennuis de sa vieillesse que son petit-fils et sa petite-fille, qui semblaient être créés pour le plaisir de les voir; car la peinture elle-même, qui aspire toujours à faire mieux que Dieu n'a fait, n'a jamais rien fait de plus joli. Le garçon qui avait douze ans, s'appelait Saphir, et la fille, qui en avait dix, s'appelait Améthyste. On croit, mais je n'oserais l'assurer, que ces noms leur avaient été donnés à cause de la couleur de leurs yeux, et ceci me permet de vous apprendre ou de vous rappeler deux choses en passant: la première c'est que le saphir est une belle pierre d'un bleu transparent, et que l'améthyste en est une autre qui tire sur le violet; la seconde, c'est que les enfants de grande maison n'étaient ordinairement nommés que cinq ou six mois après leur naissance.

On chercherait long-temps avant de rencontrer

1) falloir.

une aussi bonne femme que la grand'mère d'Améthyste et de Saphir; elle l'était même trop, et c'est un inconvénient dans lequel les femmes tombent volontiers quand elles ont pris la peine d'être bonnes; mais ce hasard n'est pas assez commun pour mériter qu'on s'en inquiète. Nous la désignerons cependant par le surnom de Tropbonne, afin d'éviter la confusion, s'il y a lieu.

Tropbonne aimait tant ses petits-enfants qu'elle les élevait comme si elle ne les avait pas aimés. Elle leur laissait suivre tous leurs caprices, ne leur parlait jamais d'études et jouait avec eux pour aiguiser ou renouveler leur plaisir quand ils s'ennuyaient de jouer. Il résultait de là qu'ils ne savaient presque rien, et que, s'ils n'avaient été curieux comme tous les enfants, ils n'auraient rien su[2]) du tout.

Cependant Tropbonne était de vieille date l'amie du génie Bonhomme qu'elle avait vu quelque part dans sa jeunesse. Elle s'accusait souvent auprès de lui, dans leurs entretiens secrets, de n'avoir pas eu la force de pourvoir à l'instruction de ses charmantes petites créatures auxquelles elle pouvait manquer d'un jour à l'autre. Le génie lui avait promis d'y penser quand ses affaires le permettraient; mais il s'occupait alors de remédier aux mauvais effets de l'éducation des pédants et des charlatants, qui commençait à être à la mode. Il avait bien de la besogne.

Un soir d'été, cependant, Tropbonne s'était couchée de bonne heure, selon sa coutume; le repos des honnêtes gens est si doux! Améthyste et Saphir s'entretenaient dans le grand salon de quelques-uns de ces riens qui remplissent la fade oisiveté des châteaux, et ils auraient baîllé plus d'une fois en se regardant, si la nature n'avait pris soin de les distraire par un de ces phénomènes les plus effrayants, et pourtant les plus communs. L'orage gron-

2) savoir.

dait au dehors. De minute en minute, les éclairs enflammaient le vaste espace, ou se croisaient en zig-zags de feu sur les vitres ébranlées. Les arbres de l'avenue criaient et se fendaient en éclats; la foudre roulait dans les nues comme un char d'airain; il n'y avait pas jusqu'à la cloche de la chapelle qui ne vibrât de terreur, et ne mêlât sa plainte longue et sonore au fracas des éléments. Cela était sublime et terrible.

Tout-à-coup les domestiques vinrent [3]) annoncer qu'on avait recueilli à la porte un petit vieillard percé par la pluie, transi de froid et probablement mourant de faim, parce que la tempête devait l'avoir écarté beaucoup de sa route. Améthyste qui s'était pressée dans son effroi contre le sein de son frère, fut la première à courir à la rencontre de l'étranger; mais comme Saphir était le plus fort et le plus leste, il l'aurait facilement devancée, s'il n'avait pas voulu lui donner le plaisir d'arriver avant lui, car ces aimables enfants étaient aussi bons qu'ils étaient beaux. Je vous laisse à penser si les membres endoloris du pauvre homme furent réjouis par un feu pétillant et clair, si le sucre fut ménagé dans le vin généreux qu'Améthyste faisait chauffer pour lui sur un petit lit de braise ardente, s'il eut enfin bon souper, bon gîte, et surtout bonne mine d'hôte. Je ne vous dirai pas même qui était ce vieillard, parce que je veux [4]) vous ménager le plaisir de la surprise.

Quand le vieillard fut un peu remis de sa fatigue et de ses besoins, il devint joyeux et causeur, et les jeunes gens y prirent plaisir. Les jeunes gens de ce temps-là ne dédaignaient pas la conversation des vieilles gens, où ils pensaient avec raison, qu'on peut apprendre quelque chose. Aujourd'hui la vieillesse est beaucoup moins respectée et je n'en suis pas surpris. La jeunesse a trop peu de chose à apprendre!

3) venir. 4) vouloir.

— „Vous m'avez si bien traité", leur dit-il, „que mon cœur s'épanouit à l'idée de vous savoir heureux. Je suppose que dans ce château magnifique, où tout vous vient à souhait, vous devez couler de beaux jours?"

— „Heureux, sans doute", répondit Améthyste. „Notre grand'mère a tant de bonté pour nous, et nous l'aimons tant! Rien ne nous manque, à la vérité, mais nous nous ennuyons souvent."

— „Vous vous ennuyez?" s'écria le vieillard avec les marques du plus vif étonnement. „Qui a jamais entendu dire qu'on s'ennuyât à votre âge, avec de la fortune et de l'esprit?"

— „L'ennui est la maladie des gens inutiles, des paresseux et des sots. Quiconque s'ennuie est un être à charge à la société comme à lui-même, qui ne mérite que le mépris. Ce n'est pas tout d'être doué par la Providence d'un excellent naturel comme le vôtre, si on ne le cultive par le travail."

— „Vous ne travaillez donc pas?"

— „Travailler?" répliqua Saphir un peu piqué. „Nous sommes riches, et ce château le fait assez voir."

— „Prenez garde," reprit le vieillard en laissant échapper à regret un sourire amer. „La foudre qui se tait à peine aurait pu le consumer en passant."

— „Ma grand'mère a plus d'or qu'il n'en faut pour suffire long-temps au luxe de sa maison."

— „Les voleurs pourraient [5]) le prendre."

— „Si vous venez du côté que vous nous avez dit, continua Saphir d'un ton assuré, vous avez dû traverser une plaine de dix lieues d'étendue, toute chargée de vergers et de moissons. La montagne qui la domine du côté de l'occident est couronnée d'un palais immense qui fut celui de mes ancêtres, et où ils avaient amassé à grands frais toutes les richesses de dix générations!"

— „Hélas!" dit l'inconnu „pourquoi me forcez-

5) pouvoir.

„vous à payer une si douce hospitalité par une „mauvaise nouvelle? Le temps, qui n'épargne rien, „n'a pas épargné la plus solide de vos espérances. „J'ai côtoyé long-temps la plaine dont vous parlez. „Elle a été remplacée par un lac. J'ai voulu vi„siter le palais de vos aïeux. Je n'en ai trouvé „que les ruines qui servent tout au plus d'asile „aujourd'hui à quelques oiseaux nocturnes et à „quelques bêtes de proie. Les loutres se disputent „la moitié de votre héritage, et l'autre appartient „aux hiboux. C'est si peu, mes amis, que l'opu„lence des hommes!"

Les enfants se regardèrent.

„Il n'y a qu'un bien," poursuivit le vieillard comme s'il ne les avait pas remarqués, „qui mette „la vie à l'abri de ces dures vicissitudes, et on ne „se le procure que par l'étude et le travail. Oh! „contre celui-là, c'est en vain que les eaux se dé„bordent, que la terre se soulève, et que le ciel „épuise ses fléaux. Pour qui possède celui-là, il „n'y a point de revers qui puisse démonter son „courage, tant qu'il lui reste une faculté dans l'âme „ou un métier dans la main. L'aimable science „des arts est la plus belle dot des fiancées. L'ap„titude aux soins domestiques est la couronne des „femmes. L'homme qui possède une industrie utile, „ou des connaissances d'une application commune, „est bien plus réellement riche que les riches, ou „plutôt il n'y a que lui de riche et d'indépendant „sur la terre. Toute autre fortune est trompeuse „et passagère. Elle vaut[6]) moins et dure peu."

Améthyste et Saphir n'avaient jamais entendu ce langage. Ils se regardèrent encore et ne répondirent pas. Pendant qu'ils gardaient le silence, le vieillard se transfigurait. Ses regards décrépits reprenaient les grâces du bel âge, et ses membres cassés l'attitude saine et robuste de la force. Ce pauvre homme était un génie bienfaisant avec le-

6) valoir.

quel je vous ai déjà fait faire connaissance. Nos jeunes gens ne s'en étaient guère doutés, ni vous non plus.

„Je ne vous quitterai pas“ ajouta-t-il en sou„riant, „sans vous laisser un faible gage de ma re„connaissance pour les soins dont vous m'avez „comblé. Puisque l'ennui seul a jusqu'ici troublé „le bonheur que la nature vous dispensait d'une „manière si libérale, recevez de moi ces deux an„neaux qui sont de puissants talismans. En pous„sant le ressort qui en ouvre le chaton, vous trou„verez toujours dans l'enseignement qui y est ca„ché un remède infaillible contre cette triste ma„ladie du coeur et de l'esprit. Si cependant l'art „divin qui les a fabriqués trompait une fois mes „espérances, nous nous reverrons[7]) dans un an, „et nous aviserons alors à d'autres moyens. En „attendant, les petits cadeaux entretiennent l'amitié, „et je n'attache à celui-ci que deux conditions fa„ciles à remplir; la première, c'est de ne pas con„sulter l'oracle de l'anneau sans nécessité, c'est-à„dire avant que l'ennui vous gagne; la seconde, „c'est d'exécuter ponctuellement tout ce qu'il vous „prescrira.“

En achevant ces paroles, le génie Bonhomme s'en alla, et un auteur, doué d'une imagination plus poétique, vous dirait probablement qu'il disparut. C'est la manière dont les génies prenaient congé.

Améthyste et Saphir ne s'ennuyèrent pas cette nuit-là, et j'imagine cependant qu'ils dormirent peu. Ils pensèrent probablement à leur fortune perdue, à leurs années d'aptitude et d'intelligence plus irréparablement perdues encore. Ils regrettèrent tant d'heures passées dans de vaines dissipations, et qui auraient pu devenir profitables et fécondes, s'ils avaient su les employer. Ils se levèrent tristement, se cherchèrent en craignant de se rencontrer, et s'embrassèrent à la hâte en se cachant une larme.

7) revoir.

Au bout d'un moment d'embarras, la force de l'habitude l'emporta pourtant encore une fois. Ils retournèrent à leurs amusements accoutumés, et s'amusèrent moins que de coutume.

— „Je crois que tu t'ennuyes“, dit Améthyste?

— „J'allais t'adresser la même question,“ répondit Saphir; „mais j'ai eu peur que l'ennui ne servît de prétexte à la curiosité.“

— „Je te jure,“ reprit Améthyste en poussant le ressort du chaton, „que je m'ennuie à la mort!“

Et au même instant, elle lut,[8]) artistement gravée sur la plaque intérieure, cette inscription que Saphir lisait déjà de son côté:

Travaillez
Pour vous rendre utiles;
Rendez-vous utiles
Pour être aimés;
Soyez aimés
Pour être heureux.

— „Ce n'est pas tout“, observa gravement Saphir. „Ce que l'oracle de l'anneau nous prescrit, il faut l'exécuter ponctuellement. Essayons, si tu m'en crois. Le travail n'est peut-être pas plus ennuyeux que l'oisiveté.“

— „Oh! pour cela je l'en défie!“ répliqua la petite fille. „Et puis l'anneau nous réserve certainement quelque autre ressource contre l'ennui. Essayons, comme tu dis. Un mauvais jour est bientôt passé.“

Sans être absolument mauvais, comme le craignait Améthyste, ce jour n'eut rien d'agréable. On avait fait venir les maîtres si souvent repoussés, et ces gens-là parlent une langue qui paraît maussade parce qu'elle est inconnue, mais à laquelle on finit par trouver quelque charme quand on en a pris l'habitude.

Le frère et la soeur n'en étaient pas là. Vingt fois, pendant chaque leçon, le chaton s'était en-

8) lire.

tr'ouvert [9]) au mouvement du ressort, et vingt fois l'inscription obstinée s'était montrée à la même place. Il n'y avait pas un mot de changé.

Ce fut toujours la même chose pendant une longue semaine; ce fut encore la même chose pendant la semaine qui la suivit. Saphir ne se sentait pas d'impatience: „On a bien raison de dire", murmurait-il en griffonnant un pensum, „que les génies de ce temps-ci se répètent! Et puis," ajoutait-il, „on en conviendra, c'est un étrange moyen pour guérir les gens de l'ennui, que de les ennuyer à outrance."

Au bout de quinze jours, ils s'ennuyèrent moins parce que leur amour-propre commençait à s'intéresser à la poursuite de leurs études. Au bout d'un mois, ils s'ennuyèrent à peine, parce qu'ils avaient déjà semé assez pour recueillir. Ils se divertissaient à lire à la recréation, et même dans le travail, des livres fort instructifs, et cependant fort amusants, en italien, en anglais, en allemand; ils ne prenaient point de part directe à la conversation des personnes éclairées, mais ils en faisaient leur profit, depuis que leurs études les mettaient à portée de les comprendre. Ils pensaient enfin, et cette vie de l'âme que l'oisiveté a détruite, cette vie nouvelle pour eux, leur semblait plus douce que l'autre, car ils avaient beaucoup d'esprit naturel. Leur grand'mère était d'ailleurs si heureuse de les voir étudier sans y être contraints, et jouissait si délicieusement de leurs succès! Je me rappelle fort bien que le plaisir qu'ils procurent à leurs parents est la plus pure joie des enfants.

Le ressort joua cependant bien des fois pendant la première moitié de l'année; le septième, le huitième, le neuvième mois on l'exerçait encore de temps à autre. Le douzième, il était rouillé.

Ce fut alors que le génie revint au château comme il s'y était engagé. Les génies de cette

9) entr'ouvrir.

époque étaient fort ponctuels dans leurs promesses. Pour cette nouvelle visite, il avait déployé un peu plus de pompe, celle d'un sage qui use de sa fortune sans l'étaler en vain appareil, parce qu'il sait le moyen d'en faire un meilleur usage. Il sauta au cou de ses jeunes amis qui ne se formaient pas encore une idée bien distincte du bonheur dont ils lui étaient redevables.

Ils l'accueillirent avec tendresse, avant d'avoir récapitulé dans leur esprit ce qu'il avait fait pour eux. La bonne reconnaissance est comme la bonne bienfaisance. Elle ne compte pas.

— „Eh bien, enfants," leur dit-il gaiement, „vous „m'en avez beaucoup voulu, car la science est aussi „de l'ennui. Je l'ai entendu dire souvent, et il y „a des savants par le monde qui m'ont disposé à „le croire. Aujourd'hui plus d'études, plus de „sciences, plus de travaux sérieux! Du plaisir, „s'il y en a, des jouets, des spectacles, des fêtes! „Saphir, vous m'enseignerez le pas le plus à la „mode. Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous re-„tenir pour la première contredanse. Je me suis „réservé de vous apprendre que vous étiez plus „riches que jamais. Ce maudit lac s'est retiré, et „le séjour de ces conquérants importuns décuple „la fertilité des terres. On a déblayé les ruines „du palais, et on a trouvé dans les fondements un „trésor qui a dix fois plus de valeur!"

— „Les voleurs pourraient le prendre", dit Améthyste.

— „Le lac regagnera peut-être le terrain qu'il a perdu", dit Saphir.

Le génie avait perdu leurs dernières paroles, ou il en avait l'air. Il était dans le salon.

— „Ce brave homme est bien frivole pour un vieillard", dit Saphir.

— „Et bien bête pour un génie", dit Améthyste. „Il croit peut-être que je ne finirai pas le vase de fleurs que je peins pour la fête de grand'maman. Mon maître dit qu'il voudrait[10]) l'avoir fait, et

10) vouloir.

qu'on n'a jamais approché de plus près du fameux monsieur Rabel."

— „Je serais fâché, bonne petite soeur," reprit Saphir, „d'avoir quelque avantage sur toi ce jour-là, mais j'espère qu'elle aura autant de joie qu'on peut en avoir sans mourir, en comptant mes six couronnes."

— „Encore faudra-t-il travailler pour cela," repartit Améthyste, „car tes cours ne sont pas finis!"

— „Aussi faudra-t-il travailler pour finir ton vase de fleurs," répliqua Saphir, car il n'est pas fini non plus!

— „Tu travailleras donc," dit Améthyste, d'une voix caressante, comme si elle avait voulu implorer de l'indulgence pour elle-même."

— „Je le crois bien," dit Saphir, „et je ne vois aucune raison pour ne pas travailler, tant que je ne saurai pas tout."

— „Nous en avons pour long-temps," s'écria sa soeur, en bondissant de plaisir.

Et en parlant ainsi les jeunes gens arrivèrent auprès de Tropbonne qui était alors trop heureuse. Saphir s'avança le premier, comme le plus déterminé, pour prier sa grand'mère de leur permettre le travail, au moins pour deux ou trois années encore. Le génie qui essayait des entrechats et des ronds de jambe, en attendant sa première leçon de danse, partit d'un éclat de rire presque inextinguible, auquel succédèrent pourtant quelques douces larmes.

„Travaillez, aimables enfants!" leur dit-il. „Votre bonne aïeule le permet, et vous pouvez re„connaître à son émotion le plaisir qu'elle éprouve „à vous contenter. Travaillez avec modération, „car un travail excessif brise les meilleurs esprits, „comme une culture trop exigeante épuise le sol le „plus productif. Amusez-vous quelquefois, et même „souvent, car les exercices du corps sont nécessaires „à votre âge, et tout ce qui délasse la pensée „d'un travail suspendu à propos, la rend plus ca„pable de le reprendre sans effort. Revenez au

„travail avant que le plaisir vous ennuie; les plai-
„sirs poussés jusqu'à l'ennui dégoutent du plaisir.
„Rendez-vous utiles enfin pour vous rendre dignes
„d'être aimés, et, comme disait le talisman, soyez
„aimés pour être heureux. S'il existe un
„autre bonheur sur la terre, je n'en sais pas le
„secret.“

Ch. Nodier.

---

21. Le Conte de la Grand'mère.

Soeur Saint-Ange, contez-nous,
contez-nous encore une histoire.
Charles d'Ovalle.

On était au mois de janvier, et sept heures sonnaient à l'élégante pendule d'un joli salon de la rue du Helder. Au coin de la cheminée, et assise [1]) dans une énorme bergère de levantine ponceau, sommeillait à demi la comtesse douairière de Janvres, digne et respectable femme qui voyait commencer son soixante quinzième hiver. Peu de cheveux blonds bouclés et soyeux avaient orné une tête plus séduisante que celle de la comtesse à vingt ans; peu de doux et mélancoliques yeux bleus avaient eu l'expression que les siens conservaient encore, et peu de femmes avaient été meilleures filles et meilleures mères!.... La nature prodigue de ses dons envers madame de Janvres, ne lui

1) asseoir.

épargna pas les qualités de l'âme, et bien jeune, on la remarquait plus encore par ses vertus que par son éclatante beauté!

Parvenue à cet âge où chaque pas qu'on fait dans la vie nous rapproche du tombeau, la comtesse ne trouvait pas au monde de plus vive jouissance que de consacrer ses derniers jours à former l'esprit et le coeur de sa petite-fille, la timide et blanche Héléna. C'était cette enfant, la dernière née de cette nombreuse famille, que madame de Janvres aimait par dessus tout. Peut-être il faut lui pardonner cette faiblesse, parce qu'elle lui ressemblait comme un lis ressemble au lis éclos avec lui sur la même tige, et qu'elle éprouvait l'orgueil du bonheur à voir ses traits ridés se refléter suaves et brillants sur le jeune visage d'Héléna!

Donc, chaque soir, dès que la fille aînée de la comtesse s'était mise [2]) à sa toilette avec les soeurs d'Héléna, la vénérable aïeule appelait l'enfant de son amour, et lui contait de longues et touchantes histoires, jusqu'à l'heure où sa bonne venait la chercher, pour l'endormir dans son petit lit, aux rideaux moins blancs que son âme.

Depuis vingt minutes madame de Janvres était seule lorsque la porte du salon s'ouvrit, et qu'une jolie et délicieuse enfant s'approcha doucement. Elle pouvait avoir dix ans, et jamais peintre n'a rêvé une plus céleste figure de péri!

Grand-maman! — murmura sa voix argentine: est-ce que tu dors?

— Non, mon ange, — répondit l'aïeule, en l'attirant sur ses genoux: je t'attendais.

Ma mère et mes soeurs font leur toilette pour aller au bal, — dit la petite voix douce: je ne me coucherai pas avant neuf heures; tu vas [3]) me conter une histoire, n'est-ce pas?

Et voyant que Madame de Janvres la regardait en souriant; elle continua:

---

2 mettre. 3) aller.

— Eh! tu ne peux[4]) pas me refuser! J'ai si bien travaillé, aujourd'hui! Sais[5])-tu que j'ai déchiffré à la première vue la sonate que mon maître de musique m'a apportée ce matin, et que je n'ai pas une faute d'orthographe dans mes devoirs de grammaire?

— Je sais tout cela, mon amour, — interrompit la comtesse, et de plus, je sais que tu es descendue furtivement hier au soir, porter l'argent que je t'avais donné pour tes étrennes à ce pauvre maçon, notre voisin, qui s'est cassé la jambe.... Ainsi, il n'y a vraiment pas moyen de te refuser une histoire.

Héléna cacha la rougeur de son joli front dans le sein de son aïeule, qui l'embrassa plus fortement encore, essuya ses yeux que quelques larmes avaient mouillés, et faisant asseoir la charmante enfant sur un tabouret à ses pieds, elle savoura lentement une prise de tabac et commença ainsi:

Louise avait quinze ans: elle était belle; ce qui vaut[6]) mieux encore, elle était bonne, et il y avait dans son langage quelque chose de mélancolique: on reconnaissait en elle une de ces âmes douces et pieuses qui s'enveloppent dans les voiles de la solitude, pour rêver le ciel sur la terre! Mais hélas! sur ce front de jeune fille, si candide et si pur, le malheur avait gravé son ineffaçable empreinte! Jamais on ne voyait le frais sourire qui entr'ouvre si souvent une bouche de quinze ans se jouer sur celle de Louise! à sa première halte dans la vie elle s'arrêtait lasse et déjà brisée par une profonde douleur!... Pauvre petite! Jamais ses yeux n'avaient rencontré le sourire d'une mère! Quand l'eau sainte du baptême la mit[7]) au nombre des enfants du Christ, son père n'avait pas pleuré de bonheur en la pressant toute frêle et toute blanche dans ses bras!... Louise était orpheline! son père était mort sur le champ de bataille, sa

4) pouvoir. 5) savoir. 6) valoir. 7) mettre.

mère en lui donnant le jour, tous deux ne lui laissant pour unique héritage qu'une croix placée par Napoléon sur la poitrine du brave, et une bible dont les larmes de la veuve avaient presque effacé les caractères....

Louise fut recueillie par un vieux prêtre, homme aux nobles pensées, qui l'éleva comme une vierge qu'on veut consacrer au Seigneur; et la pauvre orpheline vit [8]) encore briller de gais rayons de soleil sous le toit hospitalier du vieillard. Mais Dieu rappela vers lui cette âme marquée depuis long-temps du sceau des élus, et l'infortunée Louise se trouva de nouveau seule au monde, et ballottée par le vent de l'adversité... sans pain, sans asile, n'ayant d'autre appui que celui qui donne la pâture aux petits oiseaux.

Le vieux prêtre habitait, non loin de Clermont, un village dont je ne me rappelle pas le nom. Béni, adoré de tout ce qui l'entourait, on aurait cru [9]) voir Massillon ce modèle des vertus évangéliques....

Quand il reposa dans sa tombe couverte de dalhias et de roses des Alpes, le village demeura plongé dans la plus vive douleur; pourtant, aucun de ces hommes qui le pleuraient ne vint [10]) jurer à son ombre inquiète de protéger l'orpheline idole de son coeur et de lui donner un peu de cet amour paternel dont elle avait tant besoin!

Un assez riche fermier finit, hélas! par se charger de la triste Louise; (charger est le mot qu'il employa!) et bientôt l'on vit la frêle enfant que le bon pasteur avait si délicatement élevée s'éveiller avec l'aube, guider les troupeaux du fermier sur les flancs escarpés de la montagne tant que durait le jour, et ne revenir que le soir bien tard s'abriter sous son toit de feuillage.

Souvent, quand le silence du soir commençait à descendre, et que le chant du pâtre attardé réveil-

8) voir. 9) croire. 10) venir.

lait par sa rustique mélodie les échos endormis de la montagne, on voyait l'orpheline s'asseoir sur les bords d'un sentier jeté entre deux précipices, renverser sa tête sur sa main, et regarder passer au loin des troupes de joyeux moissonneurs, de brunes et sveltes faneuses; l'une appuyée sur le bras de son père, l'autre souriant à celui que plus tard elle devait nommer son époux.

— Ah! se disait la pauvre Louise: qu'ils sont heureux! Quand ils reviennent dans leur humble chaumière, ils sont toujours accueillis par un regard d'affection! Ils ne connaissent pas cet isolement affreux qui rend tous mes jours sombres! Ils ont une famille eux! des amis, des êtres qui prennent intérêt à leur existence! ... et moi, je n'ai rien! rien qui m'attache et me retienne ici bas!...

Et si je meurs [11]) nul ne viendra pleurer sur ma tombe! Mais, malgré tous les chagrins qui la consumaient, l'orpheline ne désespérait jamais des bontés de la Providence; et l'autel qu'elle avait élevé dans son coeur à la religion et à la vertu, brillait d'un éclat aussi pur qu'au jour de sa première communion.

Depuis deux ans, Louise gardait les troupeaux du fermier: c'était par une soirée de Juillet; l'air était chaud; de grands nuages rougeâtres groupés à l'horizon semblaient renfermer la foudre dans leurs flancs. Tranquille comme l'innocence, l'orpheline dormait au bord du précipice, bercée par un rêve plus doux que les réalités de sa vie! elle l'avait retrouvée, enfin, cette famille qu'elle appelait avec tant d'ardeur! Son coeur palpitait, pressé par celui de sa mère, et son père passait des doigts caressants dans les anneaux de sa chevelure!

Tout-à-coup, des cris de détresse vinrent troubler le songe doré de Louise! Plus prompte que le chamois léger, elle vola vers ceux qui gémissaient et dont les cris lui parurent venir d'un immense ravin.

11) mourir.

Une voiture à demi brisée gisait[12]) dans le lit du torrent; auprès d'un arbre courbé par l'âge, un vieillard paraissait dormir du sommeil éternel, il reposait sa tête décolorée sur le sein d'une jeune fille qui répétait d'une voix déchirante: „Mon père! mon père bien aimé, réponds à la voix de Maria.“

Puis, pour compléter cette scène de désolation, à quelques pas de là, couché sous un massif de bruyère, un pauvre vieux laquais dans le même état que son maître était privé de sentiment.

Le coeur de Louise se serra: elle souffrait en voyant souffrir. Tout près du ravin, caché par un rideau de trembles, coulait un ruisseau. Elle y courut et rapporta bientôt dans un vase de terre de l'eau fraîche, dont elle arrosa le front des deux vieillards. Elle eut le bonheur de les voir promptement revenir à la vie, et se tournant vers la jeune fille, elle lui dit de ne plus pleurer. Sa voix était si harmonieuse en prononçant ces paroles de consolation, que Maria la regarda avec la plus grande surprise, ayant l'air de ne pas comprendre comment une pauvre bergère pouvait s'exprimer ainsi. Louise devina sa pensée et sourit tristement. Alors, la scène changea, la jeune fille se jeta au cou de l'orpheline, le vieillard prit[13]) sa main, le domestique se mit à ses genoux; il y avait long-temps que l'infortunée ne s'était vue entourée d'une si tendre affection!... Mon Dieu! pensa-t-elle, si mon rêve allait se réaliser!...

— Conduisez-nous auprès de vos parents, — s'écria le père de Maria; — ils doivent être glorieux d'avoir un enfant tel que vous!

Louise cacha sa tête dans ses mains; le rayon d'espoir qui avait un moment embelli son visage, se voila; elle ne put que répondre:

— Ceux que vous demandez sont au ciel!

Puis elle leur raconta sa vie, ses douleurs, son isolement, l'avenir sombre qui se déployait devant

12) gésir. 13) prendre.

elle, tout cela dans un langage si pur qu'ils en étaient étonnés, stupéfaits, et Louise finit en les priant de lui permettre de les quitter pour ramener les troupeaux à l'étable, car le soleil était couché depuis une heure, et la lune éclairait déjà le sommet du Puy-du-Dôme. Maria voulait la retenir, un regard de son père l'en empêcha.

— Pauvre victime, — dit le vieillard avec attendrissement:

— Dieu te garde! tes malheurs vont avoir un terme! Je serai ton père, Maria ta soeur; dans un mois, quand le soleil sera couché, et que la lune blanchira le firmament, nous reviendrons t'attendre à cette même place; sois exacte au rendez-vous.

Ils partirent, ... mais non sans que la petite main de Marie n'eût attaché au cou de Louise la chaîne d'or qui brillait au sien.

Le lendemain tout le monde disait que le vieillard était le baron de St. Maurice, dont l'élégant château se montrait à quelque distance du village. L'homme qui venait d'y reconduire la voiture passablement raccommodée, répétait à qui voulait l'entendre que rien n'était plus magnifique que l'intérieur du château, mais que rien aussi ne pouvait égaler l'affabilité du baron et de sa fille Maria. Il ajoutait que tous les deux lui avaient fait mille questions affectueuses au sujet de la gentille Louise, d'où il concluait qu'avant peu l'orpheline serait admise à l'honneur de présider la bergerie du château. Il se trompait. L'oeil observateur de M. de St. Maurice avait découvert plus qu'une bergère dans l'enfant adoptif du bon pasteur. Sur ce pâle visage où il avait vu se peindre tour à tour les émotions de la douleur et celles de l'espérance, il avait au premier abord, apprécié l'âme de la jeune fille! Ce n'était même pas une femme de chambre ni une demoiselle de compagnie qu'il voulait faire de Louise; Maria était son unique enfant, il voulait lui donner une soeur!

Un mois après le ciel était encore chargé de

nuages, la brise chaude, le silence profond; mais l'orpheline, assise sur la mousse du ravin, ne dormait pas.... Le bruit d'une voiture se fit entendre: elle s'arrêta au bas de la montagne. Maria en descendit: elle ouvrit ses bras à Louise; quelques mots entrecoupés de douces larmes furent prononcés et la voiture repartit. Les troupeaux du fermier rentrèrent seuls à l'étable, et le lendemain, tous les habitants du village savaient l'heureuse destinée de Louise. Tous s'en réjouirent, car tous l'aimaient.

Le baron voulant lui faire oublier plus vite les chagrins qui l'avaient accablée, venait de partir avec elle et Maria, pour un long voyage en Italie; l'orpheline n'était plus seule au monde. Ainsi que le lui avait promis M. de St. Maurice, elle avait un père et une soeur, son rêve était presque réalisé.

Mme de Janvres se tut[14]) un moment: la petite Hélèna restait le cou tendu et la bouche béante; il lui tardait d'arriver à la fin du récit. Mme de Janvres reprit:

— Quatre ou cinq ans plus tard, on racontait qu'un jour dans le village qui avait vu naître Louise, s'arrêta une brillante chaise de poste que précédaient des laquais en livrée. On venait d'entrer dans le mois de mai, et l'aurore argentait à peine les cieux. Une jeune femme, blonde et gracieuse, s'élança de la voiture, un jeune homme la suivait; elle l'appelait Charles, et lui disait toi! On comprit que c'était son mari. Ils gravirent tous deux la montagne, où l'orpheline menait autrefois paître ses troupeaux; ils s'assirent sur les bords du ravin, s'amusèrent comme des enfants à cueillir les roses sauvages qui inclinent sur le précipice leurs têtes embaumées, et quand le soleil eut disparu derrière le Puy-du-Dôme, ils revinrent[15]) au village. Là, ils répandirent, comme l'eau des fontaines, l'or et les bienfaits, et dirent en partant

14) se taire. 15) revenir.

aux bons paysans qui pleuraient de joie en leur baisant les mains:

— Mes amis, si jamais le malheur vous atteignait, venez au château de... vous y trouverez Louise! On parle encore aujourd'hui dans le pays de la bienfaisance de Mme la comtesse de l'Estrade, qui ne voulut jamais porter d'autre nom que celui de la comtesse Louise.

Oh! bonne maman, que j'aime ce conte, s'écria Hélèna; comme je respire mieux à l'aise de savoir cette pauvre Louise heureuse! J'avais tant de peur qu'elle souffrît toujours!

Ecoute, mon Hélèna, reprit Mme de Janvres: sois bien persuadée d'une chose, fais-en la règle de toutes les actions de ta vie; c'est que Dieu ne saurait abandonner l'âme qui se confie à sa miséricorde, et que celui qui prend pour guides la religion et la vertu, rencontre toujours la félicité, ou du moins le repos de l'âme, le plus précieux des biens.

Elise Moreau.

22. La Soeur aînée des Orphelins.

Je viens, mes amis, vous raconter le plus simplement qu'il me sera possible une touchante histoire de coeur. Qui? moi! parler de coeur à votre coeur! c'est à celui de vos mères si dévouées, si aimantes, qu'il appartient seul de se faire écouter et comprendre du vôtre. Cependant vous ne dédaignerez peut-être pas de lire attentivement ainsi que vous lisez toujours, le récit de faits dont les

intéressants acteurs me sont connus; peut-être quelques-uns d'entre vous, fasse [1]) le ciel que ce soit un bien petit nombre, auront à imiter un jour le modèle que je vais vous faire connaître! Hélas! il n'est pas rare que les plus chères, que les plus vives affections de votre âme, un père, une mère, une soeur, un frère, aient besoin de vos soins, de votre dévouement; vous apprendrez de la Soeur aînée des pauvres orphelins comment on surmonte par l'amour et par le courage des obstacles que la faiblesse et l'inexpérience de l'âge semblent rendre insurmontables.

Brulard était le nom de famille de ces intéressantes créatures. Leur père, aussitôt après avoir satisfait à la loi de la milice, s'était marié, dans la crainte, ce qui était fréquent alors, qu'un recrutement rétrograde n'ordonnât son rappel. Ce n'est pas que Pierre Brulard fut un lâche, mais il avait sa vieille mère à soutenir, et il savait qu'elle mourrait de chagrin, cette pauvre vieille mère, le jour où elle verrait [2]) son aîné, son Brulard, partir pour la guerre. Il ne partit pas, ce qui n'empêcha point la sensible femme de mourir.

Quelques années après, le malheur fondit sur cette jeune et laborieuse famille, les pluies et la grêle détruisirent toutes ses espérances de récoltes; la plus horrible misère en fut la conséquence. Brulard n'hésita pas à se vendre et se faire enrôler comme soldat de l'empereur, afin de donner du pain à sa femme et à ses enfants. Il se montra aussi brave militaire que père tendre et bon mari; aussi trouva-t-il la mort sur le champ d'honneur fort peu de temps après son engagement.

Sa veuve, inconsolable, resta chargée de trois enfants dont deux marchaient à peine: c'étaient Suzon et Petit-Pierre; l'aînée, Fanchette, entrait dans sa sixième année. L'infortunée mère Brulard eut bien de la peine à suffire, malgré ses travaux

1) faire. 2) voir.

et ses veilles de tous les jours et d'une partie des nuits, aux besoins les plus nécessiteux de sa famille.

A force de travailler, elle s'échauffa tellement le sang et se fit tant de chagrin, qu'une maladie de langueur s'empara d'elle insensiblement; bientôt le mal prit un caractère si grave et si alarmant, qu'elle se vit forcée de garder le lit.

De cette funeste époque, tout roula sur l'intelligente et courageuse Fanchette dans ce triste ménage. Elle était tout à la fois garde-malade de sa mère, et presque la nourrice de son frère et de sa soeur, qui n'étaient rien moins qu'élevés.

Cependant, la voyant à chaque moment perdre l'usage de ses sens et interprétant les gestes embarrassés du docteur, qui éludait toujours de donner une réponse positive, Fanchette comprit qu'il fallait se préparer à une cruelle séparation. Il y avait près de deux ans que la mère Brulard n'avait mis un pied dehors, et depuis plus de six semaines son corps affaissé et engourdi par les progrès d'un mal intérieur et toujours croissant n'avait pas quitté le lit de douleur.

Hélas! elle était bien jeune encore, quarante ans à peine s'étaient écoulés derrière elle; mais sa triste vie avait été si active, si malheureuse, si heurtée, que la décrépitude et les infirmités de la vieillesse lui étaient échues[3]) à elle, avant le temps. La mort de son mari avait préparé les symptômes, et la vue de ses trois jeunes enfants qu'il lui fallait laisser orphelins, car elle se vit perdue pour eux du jour où elle était devenue veuve, la torturait et l'impressionnait au point que ces deux funestes causes durent avancer beaucoup l'instant de sa mort. Elle aurait pu être si utile encore! Malheureuse mère! plus malheureux enfants! Mais respectons les décrets toujours justes et impénétrables de la Providence: elle avait sans doute rempli la tâche qui devait lui mériter le ciel,

3) échoir.

cette vertueuse mère de famille; il était de toute justice aussi que les enfants d'une telle femme se rendissent à leur tour, par leurs mérites et leurs bonnes actions, dignes de partager l'heureuse et immortelle récompense qui l'attendait au ciel.

C'était la veille de Noël; la pieuse mère fit signe à sa Fanchette de se pencher sur son lit, et, se ranimant pour lui faire entendre sa voix, depuis bientôt trois jours elle ne parlait plus, elle recommanda à sa fille de ne pas manquer de se rendre au service divin du lendemain et d'y mener avec elle son frère et sa soeur, afin de ne pas passer dans l'ingratitude envers le Seigneur, un jour qui lui était si solennellement consacré.

Sur les dix heures du soir: sa respiration s'embarrassa davantage et devint haletante; elle sembla pendant quelques minutes reprendre haleine plus librement; mais tout-à-coup survint une convulsion qui, opprimant sa poitrine, menaçait à tout moment de l'étouffer. Cet horrible symptôme remplit de terreur l'âme de Fanchette, et elle courut chercher le médecin, qui demeurait assez loin dans la campagne: malgré un froid excessif et un temps de nuit horrible, à peine vêtue, elle se mit en route bravant les rigueurs de la saison. Une neige épaisse tombait à gros flocons; toute la campagne métamorphosée en un vaste manteau de glace, ne permettait à l'oeil de rien distinguer. Insensible à l'âpreté d'un froid de douze degrés, la jeune fille, que son amour filial entraînait, ne sent pas même que tout son corps tremble et frémit, que ses dents claquent avec une épouvantable force, que ses membres transis se raidissent; que lui font les douleurs physiques? elle n'est dominée que par une pensée, elle n'éprouve qu'un sentiment, un seul, la pensée et le sentiment de sa mère qui souffre, qui va[4]) mourir!... et cette idée double, absorbe en elle toutes les autres sensations.

4) aller.

Je ne dirai rien de trop en assurant que le médecin était le vrai type de la plus sainte humanité. Il y avait déjà quelques années qu'il n'exerçait plus ses honorables fonctions que gratuitement, et dans le cas seul où il fallait se montrer utile aux pauvres par un généreux désintéressement; toute sa brillante clientelle, il l'avait abandonnée et partagée entre son fils et son neveu, deux jeunes hommes méritants et dignes en tout par leur zèle et leur talent, de succéder à un tel docteur. En vain ce dernier insista pour que Fanchette, en attendant qu'il eût revêtu ses habits, s'approchât au moins un instant du feu; elle grelottait de tous ses membres; Fanchette ne se rendit point à ses instances, et se sauva en le remerciant le plus poliment du monde, et lui soumettant pour excuse que sans doute en ce moment sa pauvre mère réclamait ses soins.

En effet, lorsqu'elle arriva, bien avant le vieux docteur, comme on pense bien, quelque hâte et quelque diligence qu'il eût mises [5]) à franchir la distance, l'instant marqué irrévocablement par la nature approchait. Il était aisé de voir que c'en était fait de cette mère si excellente, si dévouée .. pourtant elle respirait encore, ou plutôt sa confusion diminuait insensiblement, les forces s'épuisant peu à peu et commençant à manquer.

A chaque instant Fanchette, hors d'elle, allait du lit de sa mère mourante, au berceau de son frère et de sa soeur, puis quittait l'un pour retourner aussitôt à l'autre, et revenait de la fenêtre à la porte pour épier et voir si le médecin enfin arrivait; puis, son oeil alarmé et hagard retombait sur la figure de sa mère, et sa main, frissonnante de fièvre, interrogeait craintivement les battements du pouls qui commençaient à se ralentir et à se laisser moins sentir. Tout-à-coup l'oeil de la mourante se tourna vers sa Fanchette et presque en

5) mettre.

même temps vers ses deux autres enfants endormis; un soupir léger, bien léger, la mort du juste est si calme, s'échappa doucement de sa poitrine, et tout fut dit .... Les trois enfants de la veuve n'étaient plus que trois orphelins!

Fanchette ne s'aperçut nullement d'abord de la perte qu'elle venait de faire. Penchée sur le visage de sa mère qu'elle dévorait de baisers, cherchant à la réchauffer de son haleine et des transports de sa tendresse, elle l'appelait encore de ce nom si cher et si doux de: ma mère! ma bonne mère! ... mais celle-ci ne répond plus, sa main froide reste insensible à la pression de la main brûlante de sa tendre fille... ses yeux entièrement fermés ne doivent plus se rouvrir... ah! ma mère! ma mère! cria Fanchette, lorsqu'elle eut compris[6]) que tout était fini.:... ma mère! je ne te verrai donc plus, jamais!... jamais!... et sa voix s'étouffa dans les sanglots.

En ce moment le vieux docteur entra: il comprit de reste aux pleurs de la jeune fille que son ministère n'était plus d'aucune utilité. Pour lui, la science lui avait fait connaître depuis plus de six semaines la sentence qui venait de s'accomplir. Il essaya de donner à l'aînée des orphelins quelques consolations, non de ces consolations banales dont le vulgaire accable sottement les coeurs ulcérés par l'affliction, mais de ces consolations tout affectueuses, toutes paternelles, et prises[7]) dans la situation même; car il savait, de longue et mûre expérience, que les larmes de la douleur seules peuvent calmer et user la douleur.

Fanchette passa toute la nuit et une grande partie du jour suivant devant les restes inanimés de sa mère adorée: elle n'eut pas peur, quoiqu'elle fût naturellement timide et craintive; c'est qu'on ne saurait[8]) avoir peur de ceux qu'on a aimés et qui nous ont aimés. Et puis ceux-là seuls dont la

6) comprendre. 7) prendre. 8) savoir

conscience n'est pas pure ont peur en présence de la mort. De temps à autre elle allait puiser des motifs de consolation, des raisons de courage, auprès de son frère et de sa soeur, ignorants de la perte irréparable qu'elle mesurait dans toute sa profondeur, elle, leur aînée, aussi bien pour elle-même que pour eux. Elle les baisait l'un après l'autre au front, doucement, dans la crainte de les réveiller, s'ils dormaient; car ce jour-là elle ne les leva point; et elle venait s'agenouiller religieusement au pied du lit funèbre, suppliant l'âme de sa mère, qui s'était envolée au ciel, de prier D'ieu, pour Suzon, pour Petit-Pierre, pour elle qui avait tant besoin de force; car elle avait le malheur de trois êtres à déplorer, à dévorer, elle seule, toute seule!...

Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à l'éloigner, au moment des plus terribles apprêts; elle n'y consentit qu'à condition qu'on lui accorderait la consolation d'accompagner à sa dernière demeure la triste dépouille de celle qui fut sa mère. Elle en eut le courage, la vertueuse enfant! c'est un garant de celui qu'elle va avoir à user, pour tenir, à douze ans, l'emploi de mère, auprès de ses frère et soeur.

Avant que de sortir du champ du repos, de ce suprême et silencieux asile, posé là comme un berceau entre la vie et l'éternité, Fanchette planta de ses propres mains, sur la tombe toute fraîchement recouverte, une humble croix de bois peinte en noir. C'était le seul monument extérieur que sa pauvreté lui permit d'élever à la mémoire de celle qui lui avait donné le jour; mais elle y viendra souvent, bien souvent, répandre des larmes; oui, c'est surtout dans son coeur que les signes funèbres de ses regrets resteront à jamais gravés!

Le coeur serré, les yeux humectés de pleurs qui s'échappaient difficilement, elle regagna son triste logis. La nuit commençait: l'heure du soir est la plus pénible pour les âmes qu'une plaie récente

déchire. Le plus profond, le plus grave silence règne dans cette demeure qu'une mère vient d'abandonner pour toujours.

Elle passe encore ainsi une partie de la nuit en prières (car elle sentait bien qu'il lui aurait été impossible de se livrer aux douceurs du sommeil, quoiqu'elle eût usé ses forces délicates par six mois de fatigues étranges et par dix-sept mois de veilles continuelles), suppliant à mains jointes, cette sainte et vertueuse élue du Seigneur, de la protéger ainsi que son frère et sa soenr, du haut du ciel, où elle devait alors régner en récompense de ses rares vertus.

Au bout de quelques jours, une puissance surnaturelle releva son courage et ranima son existence; non pas que la blessure profonde de son coeur fut cicatrisée; on ne se console jamais de la perte d'une mère, mais elle put raisonner, et se rendre compte de sa situation; et s'élevant par un élan généreux au-dessus des faiblesses de son sexe, elle pensa que sa mère lui avait fait le legs sacré de son frère et de sa soeur.

Le bon médecin se garda bien de perdre de vue ces innocents orphelins; il voulut même les faire assister, en les recommandant au pasteur et à la charité des personnes généreuses de la classe riche du pays, mais Fanchette, dont le coeur était aussi noble que dévoué, répondit sans fierté (il eût été bien surprenant que la sottise de l'orgueil eût pu souiller ou ternir l'éclat d'une si belle âme), Fanchette répondit que jamais ses parens, quoique bien malheureux, n'avaient été réduits à la mendicité, toujours honteuse, souvent avilissante, et que, tant qu'elle aurait de la santé et des bras, elle suppliait qu'on la laissât vaquer aux soins de ce qu'elle appelait maintenant sa chère petite famille. „Je veux rendre, autant qu'il sera en moi, se disait-elle, une mère à ma gentille Suzon, à mon aimable Petit-Pierre!“ Elle pensait d'ailleurs que c'eût été faire tort aux pauvres honteux, malades,

ou infirmes, que d'accepter une aumône qui leur appartenait.

Quand on la vit si bien résolue à refuser tout soulagement étranger, on se détermina à seconder, sans l'humilier, un aussi tendre dévouement.

Dès quatre heures du matin, la diligente Fanchette était debout; ses premiers soins étaient pour Suzon et Petit-Pierre, elle nettoyait toutes leurs hardes, quand elle ne l'avait pas fait la veille au soir, avant que de se coucher. Tranquille de ce côté, elle apprêtait la nourriture frugale de la journée, puis elle se mettait à ravauder des bas, ou à confectionner tout autre ouvrage de couture, et on sera aisément porté à croire que le travail ne lui manqua pas, d'après les recommandations tacites et faites sous main par l'excellent docteur. A huit heures en hiver, à sept heures en été, elle réveillait ses enfants, les habillait, les embrassait et les faisait manger. Cela fait elle rangeait son ménage, où la plus grande propreté régnait, puis se remettait à sa besogne. Vers midi, après que ses enfants avaient pris une légère collation, si le temps était beau et sec, elle s'acheminait, avec eux vers l'un des bois voisins, pour y glaner les provisions nécessaires pour l'hiver et pour sa cuisine. Cet exercice de la promenade donnait un développement d'embonpoint tout à fait heureux à Suzon et à Petit-Pierre. De retour, elle travaillait encore, et à la nuit tombante elle couchait son frère et sa soeur qu'elle chérissait jusqu'à l'idolâtrie, comme leur mère les chérissait tous. Quant à elle, il s'en fallait que sa pénible journée se terminât là. Elle veillait toujours jusque passé minuit; car c'est ce moment qu'elle choisissait ordinairement pour brosser et raccommoder les habits déchirés et crottés de ses enfants.

A mesure que Petit-Pierre et Suzon grandirent, les besoins devinrent plus multipliés, plus difficiles à satisfaire; mais le zèle de leur soeur ne se ralentit pas; il augmenta en raison de la nécessité

qui se faisait sentir plus exigeante, plus impérieuse.

Ils étaient pauvres, bien pauvres, nos trois orphelins; et pourtant jamais on ne les vit malpropres et déguenillés; jamais de trous au coudes et aux genoux; des pièces quelquefois, mais habilement adaptées, mais de la couleur du vêtement, mais bien et proprement cousues: par exemple, ils n'avaient pas souvent d'habits tout neufs; ils n'en avaient peut-être jamais porté, et il était visible que la brosse avait rudement et fréquemment frictionné ceux qu'ils revêtaient chaque jour; mais on pouvait en passer un rigoureux examen, aucune partie n'aurait offert à l'oeil le plus sévère ces repoussantes arlequinades que des mendiants étalent en public.

L'intelligente fille trouva même le moyen d'économiser, chose presque incroyable, si on ne savait pas ce que peuvent[9]) faire l'ordre et le travail! Oui, elle sut amasser de quoi payer les mois d'école de Petit-Pierre; pour Suzon, elle la garda auprès d'elle, se chargeant elle-même de lui apprendre à la fois à lire et à travailler. Elle ne négligea pas non plus de les envoyer à l'église aux instructions préparatoires pour la première communion. Cette solennelle époque arriva pour Petit-Pierre le premier; il fallait voir comme il était pimpant ce jour-là! disons qu'il était consciencieusement tout neuf de la tête aux pieds.

Suzon appelée, l'année suivante, à remplir les mêmes devoirs, ne fut pas moins bien mise[10]), avec cette différences toutefois qu'elle avait elle-même amassé par son travail les frais de toute sa toilette, qui n'avaient pas été énormes, ses propres mains ayant confectionné sa robe blanche et brodé magnifiquement son voile de tissu de mousseline.

Nos petits orphelins n'étaient donc pas trop à plaindre; grâce à la patience, à la peine, à la prévoyance de leur bonne Fanchette, qui entrait à

9) pouvoir. 10) mettre.

cette époque dans sa dix-neuvième année. L'illustration qui la saisit là vint[11]) la saisir à l'improviste.

On n'avait pas perdu de vue ce modèle des plus intéressantes familles; tout le village, depuis la mort de leurs parens n'en parlait qu'avec admiration; le bon docteur vivait toujours et s'était mille fois juré que d'aussi sublimes vertus ne passeraient pas sans récompense.

Par la douce et brillante matinée d'un vingt-cinq août, un somptueux équipage aux riches armoiries s'arrêta à la porte de la maisonnette habitée par les trois orphelins; c'était celui du secrétaire perpétuel de l'Académie de Paris, qui venait, accompagné du vieux médecin et du vénérable curé de la commune, les prendre, pour les conduire, comme en triomphe, dans le temple consacré aux rémunérations glorieuses des vertus, des mérites, des sciences, de toutes les belles actions. Ils ne leur donnèrent à ces aimables enfants, tous ébahis d'une pareille visite et de la démarche dans laquelle on les entraînait, que le temps nécessaire pour se vêtir proprement; ce qui ne fut pas long.

On partit, entraîné par des chevaux rapides et fringants; chacun était sur la porte pour voir repasser le brillant carrosse, pour examiner qui se trouvait dedans; quel ne fut pas l'étonnement général lorsqu'on y apperçut Fanchette, Petit-Pierre et Suzon! En peu d'instant tout le village fut instruit de ce qui allait avoir lieu; à peine les vénérables personnages avaient-ils franchi le marche-pied de la voiture académique, que toutes les bouches ne s'entretenaient plus que de la juste et honorable récompense qui allait surprendre à Paris l'excellente Fanchette; et, ce qui n'étonne nullement, c'est que personne ne s'en montra jaloux, ni envieux; chacun avait le sentiment qu'aucune vie ne méritait mieux que celle de la vertueuse Fanchette d'être publiquement honorée.

11) venir.

Ce fut dans leurs rangs mêmes que messieurs de l'Académie placèrent les orphelins, afin qu'ils fussent plus exposés aux yeux de la nombreuse assemblée. Bientôt les échos de l'auguste enceinte retentirent d'un éloge pompeux, mais véridique; il se composait tout entier de l'histoire exacte que je raconte. Je ne saurais rendre les acclamations bruyantes et les applaudissements réitérés qui interrompirent mille fois l'orateur de ce simple récit; ils redoublèrent encore à la fin de la séance, lorsque l'honorable directeur de l'Académie proclama les noms de Fanchette Brulard pour le prix de vertu extraordinaire de dix mille francs fondé par feu M. le baron de Monthyon, en faveur du Français pauvre qui aura fait l'action la plus vertueuse.

L'excessive modestie de la bonne Fanchette ne put résister à la vive émotion que produisit sur elle un honneur aussi éclatant, aussi inespéré: elle se trouva mal; on fut obligé de la transporter hors de la salle de l'Institut avant que la séance ne fût levée; l'intérêt pour cette excellente soeur ne s'en accrut que davantage.

Que vous dirai-je, mes bons amis? elle fut dotée par l'état et mariée dans l'année même. Elle épousa un brave militaire, honnête homme qui la rendit aussi heureuse qu'elle le méritait. Elle est mère aujourd'hui, mère comme elle a été fille, comme elle a été soeur, le modèle des mères!

Vous allez me demander ce que sont devenus son frère et sa soeur. Petit-Pierre sert son pays; il a fait la campagne d'Alger, d'où il est revenu avec la croix d'honneur et le grade de sous-officier. Il est heureux, car c'est une grande chance pour le bonheur de la vie que d'avoir été bien élevé. Suzon, la fraîche et gentille Suzon, n'a jamais voulu se marier, afin de ne pas quitter sa soeur qu'elle n'appelle que sa mère; elle se dit bien heureuse aussi.

Ainsi ces trois êtres, que le sort semblait avoir destinés à la misère et à l'infortune, y échappèrent

par le travail, le dévouement admirable de l'un d'eux. Oh! s'il y eut de la peine et des souffrances à supporter pour la faible mais courageuse Fanchette, il dut y avoir aussi bien du bonheur, bien de la jouissance pour son âme sensible et bonne! La récompense qu'elle en reçut fut bien douce à son coeur, lorsqu'elle se disait que sa félicité et surtout celle de son frère et de sa soeur, était son ouvrage!... On est si heureux du bonheur qu'on procure! vous connaîtrez un jour ce plaisir, et vous serez de mon avis, mes chers enfants.

Napoléon Landais.

---

23. L'Oignon de lis.

Sous le règne du czar Paul premier, la forteresse de Notebourg, alors destinée aux prisonniers d'état, avait pour gouverneur le baron de Moldoff. Cet officier, qui devait à son courage et à son dévouement sans borne le grade de colonel, avait vu sa carrière subitement arrêtée par les intrigues de quelques courtisans envieux de son mérite. Jeune encore et dans toute la vigueur de son énergie, on l'avait relégué dans ce poste obscur où il végétait dévoré de regrets, mais sans se plaindre du sort. Moldoff, en homme consciencieux qui trouve partout d'utiles devoirs à remplir, s'acquittait des siens avec une bienveillance qui lui avait gagné le coeur de tous ses malheureux prisonniers; et comme il savait unir à la mansuétude de son caractère une inébranlable fermeté dans l'accomplissement de sa mission, les ministres de Paul I., malgré leur haine

pour le baron de Moldoff, ne pouvaient trouver dans sa conduite les moyens de lui nuire près de l'empereur.

Parmi les prisonniers qui étaient enfermés dans la forteresse, M. de Moldoff avait distingué le jeune prince de Valkinski, courtisan disgracié de Paul. Une parole inconsidérée contre la politique de l'empereur avait motivé son arrestation, et depuis deux ans il attendait dans sa prison que la clémence du maître le rendit à la liberté et aux honneurs de son rang. Comme la famille de Valkinski était riche et puissante, le prince avait d'abord supporté la détention non seulement avec patience, mais avec gaîté, parce qu'il supposait qu'une captivité de quelques mois suffirait pour expier sa légère faute, mais l'obstination dont le czar donna depuis tant de funestes témoignages n'était point alors assez connue de Valkinski et de sa famille. Leurs instances et leurs importunités s'abattirent contre sa volonté de fer; plus on l'obséda de prières, et plus sa volonté s'affermit; il en vint [1]) à défendre qu'on prononçât devant lui le nom de celui qui était naguère le joyeux compagnon de ses plaisirs. Alors la confiance de Valkinski fit place au découragement, et le désespoir lui succéda bientôt. La douleur du malheureux jeune homme avait éveillé les sympathies du baron de Moldoff, qui accordait à sa position tous les adoucissements dont elle était susceptible, pendant les heures de recréation, il le recevait dans l'intimité de sa famille, et les plaintes du favori disgracié trouvaient un écho dans le coeur du soldat qu'on avait exilé de l'armée dont il était l'honneur.

Mais la compassion du loyal militaire n'avait éveillé dans l'âme de l'ex-courtisan qu'un sentiment de satisfaction égoïste, qui se déguisait sous le voile de la reconnaissance. Valkinski ne songeait qu'à faire tourner les bontés du gouverneur au pro-

1) venir.

fit de son élargissement, et il épiait avec soin les moyens d'évasion qu'une confiance imprudente laissait à sa disposition. Il la mit en usage avec une adresse et une persévérance qu'aiguisait le désir de la liberté, et il réussit à sortir de la forteresse.

Les résultats de cette évasion furent déplorables, car le jeune prince, dont on découvrit la retraite, succomba dans une escarmouche contre les soldats que le czar avait envoyés à sa poursuite, et le baron de Moldoff fut exilé en Sibérie.

Moldoff avait une fille qui sortait à peine de l'enfance et qu'il chérissait tendrement. La mort lui avait successivement enlevé trois enfants, l'espoir et l'orgueil de sa famille; leur mère n'avait point tardé à les suivre, et Moldoff concentrait sur sa chère Héléna toute l'affection d'une âme ardente et sensible.

Une alternative cruelle s'offrait alors à lui. Fallait-il abandonner Héléna aux soins toujours froids et incomplets de parents éloignés, qui s'en chargeraient avec répugnance, et seulement pour accomplir un devoir rigoureux, ou bien devait-il condamner ce faible et précieux rejeton d'une famille éteinte, aux horreurs de la Sibérie? C'était à l'amour filial de résoudre cette question; Héléna ne la laissa pas long-temps douteuse. Aussitôt qu'elle eut soupçonné l'atroce perplexité qui désolait son père, elle courut se jeter à ses pieds et lui demanda avec des larmes, avec des cris de désespoir, la faveur de l'accompagner.

L'aimable enfant comprenait la mission que le ciel lui avait envoyée; elle voulait être la consolation de son malheureux père. Toutes les douleurs d'un exil affreux, elle les subissait d'avance avec joie, dans l'espérance de les adoucir pour celui qu'elle aimait avec tout l'abandon d'un coeur vertueux. Moldoff dut céder à tant de dévouement; la résignation au malheur qui le frappait, en fut la première récompense.

On avait permis au banni d'emporter quelques

effets de première nécessité, la même faveur fut accordée à sa fille. Un autre enfant en eût profité pour conserver quelque parure de prédilection; mais les idées et les désirs d'Héléna avaient pris un vol plus élevé.

Depuis long-temps elle avait remarqué le goût de son père pour les fleurs, et elle avait eu l'attention délicate d'entretenir, au milieu des saisons rigoureuses, les plantes qui plaisaient le plus au baron de Moldoff. Héléna les soignait avec la tendre sollicitude d'une mère pour ses filles. Jamais une fleur mourante ou fanée n'attristait les regards de son père; les appartements de la forteresse étaient ornés en tout temps d'une décoration fraîche et diaprée qui eût fait honneur aux jardins les mieux entretenus de notre beau pays de France.

Lorsque les exilés furent arrivés au terme de leur pénible voyage et qu'ils eurent été installés dans la chaumière que leur avait assignée le gouverneur de Tobolsk dans le cercle d'Ischim, Héléna déploya son léger bagage, et montra aux yeux attendris de son père non pas les vêtements ou les bagatelles qu'il s'attendait à y voir, mais un oignon de lis, parfaitement enveloppé et conservé dans un vase rempli de terre végétale dont la fraîcheur avait toujours été convenablement tempérée pendant le voyage.

L'infortuné banni serra son excellente fille contre son coeur en versant des larmes de reconnaissance et de joie, et il comprit [2]) que Dieu ne l'avait pas abandonné, puisqu'au milieu des déserts, au terme du monde civilisé, la providence lui accordait les plus pures jouissances qui pussent remplir le coeur d'un père. Moldoff et sa fille, dans l'épanchement de leur mutuelle tendresse, oublièrent leur infortune, et les consolations qu'ils y puisèrent leur donnèrent le courage d'envisager le triste avenir qui s'ouvrait devant eux.

2) comprendre.

Moldoff mesura son énergie aux besoins de son enfant. Il consacra les premiers moments de son exil aux réparations qu'exigeait le mauvais état de la cabane qui les abritait; et après quelques journées d'un rude travail, il parvint à fermer son humble habitation assez hermétiquement pour qu'elle fût inaccessible aux intempéries de l'atmosphère. Puis, Moldoff, dont la vigueur égalait heureusement le courage, parvint à entasser et à enclorre près de la hutte une bonne provision de bois qu'il lui avait fallu couper à plusieurs verstes de distance de son habitation, et transporter péniblement sur ses épaules, à travers des chemins que les rochers et la neige durcie rendaient presque impraticables.

La ville de Tobolsk, près de laquelle était située la chaumière de Moldoff, est la capitale de la Sibérie, si l'on peut donner le nom de capitale à la misérable réunion de quelques centaines d'habitations grossièrement construites, et dont la commodité, considérée sous le seul rapport de la chaleur, contrebalance à peine les défectuosités extérieures.

Tobolsk est accroupie sur les rives de l'Irtish; elle s'adosse au nord sur d'immenses forêts de sapins et de cèdres qui hérissent leur verdure noire jusque sur les bords de la mer glaciale. Sur cette plage désolée se dressent des montagnes nues, des rocs arides, couverts de neiges éternelles. Là s'étendent aussi des plaines dépouillées de toute verdure, où, dans les jours les plus chauds de l'année la terre ne dégèle pas à un pied de sa surface. De larges fleuves qui n'ont jamais contemplé sur leurs bords une fleur épanouie, roulent tristement leurs eaux glacées sur un lit de rochers. En s'avançant plus près du pôle, les cèdres et les grands arbres deviennent de plus en plus rares et disparaissent entièrement. Quelques bouleaux nains, épars sur ces landes misérables, surgissent au milieu des broussailles de mélèzes rampants. Enfin des marais couverts d'une mousse blanchâtre se montrent

ça et là dans le désert comme pour constater les efforts suprêmes d'une végétation expirante. Et cependant c'est là, parmi les horreurs d'un hiver éternel, que la nature étale les pompes d'une magnificence inconnue aux peuples du midi. Là, de majestueuses aurores boréales, ces phénomènes des régions hyperborées, apparaissent fréquemment dans les airs, traçant sur l'horizon un arc immense d'où ruissèlent en tous sens des torrents de lumière fantastique, et d'où s'élancent des gerbes flamboyantes, des colonnes de feu dans lesquelles toutes les nuances prismatiques réunissent et condensent leurs brillantes variétés.

Au sud de Tobolsk, le cercle d'Ischim, au bord duquel était située l'habitation de Moldoff, étend ses landes parsemées de tombeaux anciens et entrecoupées de lacs amers jusqu'au territoire du peuple nomade et idolâtre des Kirguis. Le Tobol, qui prend sa source dans cette contrée sauvage, interrompt à droite le cercle d'Ischim. Les nombreux détours de l'Irtish le bornent à gauche.

L'espace que décrit cette circonvallation est appelé le Jardin de la Sibérie. Le soleil y fait luire pendant l'été quelques jours de délices, et l'hiver, qui dans ces contrées est si long, n'y dure que huit mois, mais il y sévit avec une rigueur qui forme avec ces courtes apparitions du printemps une opposition plus pénible à supporter que les frimas éternels des rives du Tobol. Les vents impétueux dont le souffle est imprégné des glaces des déserts arctiques, se déchaînent alors sans relâche. Dès le mois de septembre, les fleuves se couvrent de glaces; une épaisse couche de neige s'étend sur la terre et s'y rendurcit jusqu'au mois de mai.

Pendant ces longs et rigoureux hivers, ceux des exilés auxquels le gouvernement n'accorde aucun moyen d'existence (et Moldoff était dans ce cas), n'ont d'autres ressources que les produits de leur chasse: ressources dangereuses et insuffisantes pour

la plupart, car elles nécessitent une force et un courage que bien peu d'entre eux peuvent y déployer. L'intrépide et vigoureux Moldoff eut bientôt acquis [3]) l'expérience nécessaire à ces sortes de travaux, et peu de chasseurs abattaient autant de gibier que lui. Aussi sa chaumière était-elle constamment pourvue de tout ce qui est indispensable à l'existence.

De son côté, la jeune Héléna se consacrait aux soins du modeste ménage, elle préparait les simples aliments qui servaient à leurs repas; elle taillait et cousait ensemble les fourrures qui formaient ses vêtements et ceux de son père. Puis, quand Moldoff, de retour dans sa chaumière, se délassait de ses courses à travers les rochers et les glaçons, la douce gaité de sa fille, son entretien toujours vif et enjoué, rappelaient un sourire sur les traits du banni et répandaient dans son âme le baume salutaire d'une sainte consolation qui calmait l'âpreté de ses chagrins incessants.

Un hiver s'était écoulé depuis l'arrivée des deux exilés dans cette patrie de la souffrance et du désespoir, le soleil commençait à fondre la neige qui couvrait les steppes du cercle d'Ischim; la promptitude avec laquelle les arbres se couvraient de feuilles et les champs de verdure, frappa Héléna d'admiration; elle épiait le travail de la végétation dont il lui semblait entendre le bruit et voir les progrès; de moment en moment la nature présentait à ses yeux charmés mille plantes épanouies: les chatons embaumés des bouleaux brisaient leurs légères écailles, d'où s'échappaient, en forme d'aigrettes, des fleurs délicates et parfumées comme la rose buissonnière; le cytise envahissait le bord des fleuves; les cigognes, les oies du Nord, les canards tigrés, folâtraient par troupes nombreuses sur la surface des lacs; la grue blanche nattait industrieusement, au milieu des joncs, son nid

3) acquérir.

solitaire; sous l'ombrage des bois, l'écureuil volant sautait d'arbre en arbre, et mille bruissements joyeux répandaient sur ce paysage naguère si muet, si morne, une animation impossible à décrire.

Le lis d'Héléna, soigneusement préservé des intempéries de la saison rigoureuse, surgissait presque à vue d'oeil, et présentait aux regards attendris de Moldoff un souvenir vivant de son ingrate et toujours chère patrie.

Moldoff avait obtenu du gouverneur la permission de se rendre à Tobolsk, pour y échanger les fourrures des animaux qu'il avait tués à la chasse pendant l'hiver contre des meubles commodes et des livres pour sa fille. C'est là que l'attendait un de ces coups du sort, impossibles à prévoir et qui marquent une profonde empreinte dans l'existence d'un homme.

Moldoff, aux termes de son ban, devait se présenter chez le gouverneur à son arrivée dans la ville. Lorsqu'il eut accompli cette formalité, l'officier qui le reçut, au nom du chef, lui intima l'ordre d'attendre le bon plaisir du gouverneur qui voulait lui parler. C'était un incident tout-à-fait contraire à l'ordre des relations qui existaient entre les exilés et leur surveillant suprême; il éveilla jusqu'au plus haut degré la curiosité et même l'anxiété du colonel.

Le gouverneur ne le fit[4]) pas attendre; il introduisit bientôt Moldoff dans des appartements dont la somptuosité relative éblouit ses yeux accoutumés déjà aux misères de sa position. Dans une chambre à coucher, couverte de riches tentures et de tapis de prix, le gouverneur était assis[5]) près d'une alcove soigneusement fermée.

— „Petrowski", dit le gouverneur à M. de Moldoff (car les prénoms des exilés étaient substitués, en Sibérie, aux titres et aux noms de terres qu'ils avaient portés dans leur patrie); „Petrowski, sur ce

4) faire. 5) asseoir.

lit de douleur est étendu un jeune homme, mon proche parent. A la suite d'un coup violent qu'il reçut il y a quelques mois, sur la tête, un dépôt s'est formé, qui menace son existence.

Un seul remède peut arrêter les progrès du mal, mais il ne se trouve pas à Tobolsk; et dans toute la circonscription de mon gouvernement, il n'existe que dans une seule habitation, c'est la tienne."

L'étonnement de Moldoff ne lui permit pas de répondre une parole. Le gouverneur continua:

— „Ma surveillance s'étend sous mille formes sur toutes les familles des exilés. Je sais[6]) que tu as une fille, Petrowski, une bonne et vertueuse fille qui, dans le but de te rappeler un seul des souvenirs de ton bonheur passé, cultive avec des soins indicibles, au milieu de ces affreux climats, celle des fleurs que tu aimais le plus, un lis. Or, ce sont des bulbes de lis qui, appliquées sur l'abcés dont souffre mon jeune parent, pourraient seules l'arracher à une mort presque certaine. Je n'abuserai pas de mon autorité pour enlever à toi et à ta fille l'humble trésor qui vous est si cher; mais si je l'obtenais de votre humanité, ma reconnaissance ne connaîtrait pas de bornes, et je trahirais mon mandat en adoucissant votre position misérable au point d'en faire un objet d'envie pour vos compagnons d'infortune."

Ces paroles ouvrirent un avenir d'espoir et de consolation aux yeux de Moldoff. Cependant il ne prit aucun engagement avant d'avoir consulté sa fille, car les lis tant désirés étaient l'unique propriété de son enfant, et il ne voulait point la lui ravir contre sa propre volonté.

Mais les désirs de Moldoff étaient des lois pour Héléna. Ses yeux se mouillèrent de larmes en contemplant les fleurs dont l'aspect avait réjoui son père; elle se rappelait que tous deux, pendant les longues soirées d'hiver, oubliaient parfois les lu-

6) savoir.

gubres sifflements de la tempête, en observant avec amour les progrès de la belle plante exilée comme eux des lieux qui l'avaient vue naître. Puis Héléna livra ses douces richesses au gouverneur qui était venu lui-même recueillir des objets si précieux pour son jeune parent.

L'effet de ce remède fut si puissant, que le malade au bout d'une semaine, était hors de danger, et qu'avant la fin du mois il était, avec le gouverneur, aux portes de l'habitation de Moldoff, prêt à remercier les sauveurs de son existence.

Quel fut l'étonnement du colonel et de sa fille, en reconnaissant dans le jeune convalescent le prince de Valkinski, dont l'évasion avait causé leur malheur, et qu'on disait tué dans une rencontre avec les soldats du czar!

En effet, le prince blessé dangereusement, avait été laissé pour mort sur le champ de bataille; puis relevé par ses gens après le départ des soldats, on s'était heureusement aperçu que la vie ne l'avait pas tout-à-fait abandonné. Des soins éclairés le rendirent à l'existence, et pendant qu'on célébrait ses fausses funérailles, Valkinski achevait de se rétablir entièrement. Une fois en état de supporter la voiture, l'ami qui lui avait donné un asile le fit secrètement transporter en Sibérie dont l'oncle du prince était le gouverneur.

L'ancien prisonnier de Moldoff ignorait la punition terrible dont la rigueur du czar avait frappé le gouverneur de la forteresse. L'aspect des malheurs dont il était la seule cause le remplit de confusion et de douleur. Il voulait se prosterner devant sa victime; le baron de Moldoff le reçut dans ses bras, car son âme était inaccessible à la haine, et il savait conserver à son infortune la dignité qui la rendait respectable.

Depuis ce moment Valkinski ne laissa point écouler un seul jour sans se rendre à l'habitation des bannis, et chacune de ses visites ajoutait quelque

nouvel adoucissement à ceux qu'ils devaient déjà à la reconnaissance du gouverneur.

Héléna venait d'atteindre sa quinzième année; l'exercice et la vivacité du climat avaient développé ses formes gracieuses. Mlle de Moldoff était, à l'insu d'elle-même, une jeune fille accomplie. Semblable aux lis dont elle avait offert l'étonnant aspect à ces régions maudites, Héléna brillait au milieu des déserts de la Sibérie comme un diamant oublié dans l'atelier d'un lapidaire. Sa beauté ignorée de tous avait achevé de se former sous les seuls regards d'un père qui pleurait en secret sur l'avenir de sa fille chérie.

Depuis que le prince Valkinski avait interrompu la solitude de son habitation, Moldoff regrettait presque son ancien isolement. Il n'interprêtait que trop bien les regards, dont Héléna commençait elle-même à soupçonner la signification: partagé entre la crainte de compromettre la tranquillité de son enfant et le désir d'assurer son bonheur, Moldoff se proposait de sonder les intentions du prince à leur égard, et il remettait chaque jour au lendemain cette démarche décisive et périlleuse; lorsqu'un soir, à l'heure où le jeune homme avait coutume de se rendre chez ses amis, le gouverneur parut à sa place. Il apprit à Moldoff que Valkinski était subitement parti, malgré le danger d'être arrêté à chaque pas dans sa traversée. Le gouverneur pensait que, fatigué de son séjour en Sibérie, son parent avait à tout prix voulut gagner des contrées moins rigoureuses; mais il ignorait le but et le terme de son voyage.

Héléna se trouvait dans la chaumière, lorsque Moldoff reçut cette importante nouvelle. L'exilé jeta un regard d'anxiété sur sa fille, il la vit pâlir.

A dater de ce jour les consolations qui avaient adouci les malheurs de Moldoff firent place à un surcroît d'infortune. Il voyait sa fille bien aimée souffrir en silence et s'efforcer de cacher sa douleur pour ne pas augmenter celle dont il se sentait ac-

cablé; il s'aperçut même que le résultat d'un chagrin sans cesse comprimé commençait à miner cette organisation délicate; dès ce moment un sombre désespoir envahit la retraite des deux infortunés, qui réunissaient, à l'insu l'un de l'autre, toute leur énergie pour se dérober mutuellement le spectacle du chagrin qui les dévorait. Ce fut sous ces lugubres auspices que s'annonça le second hiver de leur exil; deux mois s'étaient écoulés depuis le départ de Valkinski.

Une neige épaisse étendait un immense linceul blanc sur les steppes qui séparaient l'habitation de Moldoff de la ville et comme elle n'avait pas encore eu le temps de se durcir, elle rendait toute communication impraticable, car elle s'élevait partout à la hauteur de plusieurs pieds, et la bise, qui la poussait avec violence dans l'intervalle des rochers et dans le fond des ravins, en faisait autant de précipices, dont il était impossible de se garantir.

Ce fut cependant sur le déclin de l'une de ces journées que la porte de l'habitation de Moldoff fut ébranlée sous les coups d'un voyageur. Le colonel sauta sur ses armes, car quel autre qu'un malfaiteur pouvait braver ainsi les périls presque inévitables du désert, à une semblable époque et au moment où la nuit allait faire des landes environnantes un vaste tombeau, pour tout homme assez audacieux pour les parcourir?

Une voix bien connue fit tressaillir la fille. L'arme que tenait Moldoff s'échappa de ses mains; il courut à l'entrée de sa chaumière pour faire tomber l'obstacle qui en défendait l'entrée, et le prince de Valkinski, chargé de neige et de glaçons, hors d'haleine, mais sain et sauf, se précipita dans les bras de Moldoff.

Le jeune prince, n'écoutant que les regrets dont l'accablait le malheur de son ami et peut-être aussi les suggestions d'un sentiment plus vif encore, avait été se livrer lui-même à Paul I., en lui

demandant comme seule condition de son généreux dévouement la grâce du baron de Moldoff, dont sa fuite avait causé l'exil. L'empereur, touché de ce trait d'héroïsme, avait ordonné le retour de Moldoff et il avait rendu à tous deux le rang dont ils jouissaient avant leur disgrâce.

Quelques jours après cette soirée la fille du baron de Moldoff, colonel d'un régiment de la garde impériale, était l'heureuse fiancée du prince de Valkinski.

Stéphen de la Madelaine.

24. Le Rêve.

Conte oriental.

Narzim était un enfant pieux, rempli de tendresse et d'obéissance pour sa mère Missour, pauvre veuve, qui habitait une chaumière aux environs de la puissante Dehli; près d'eux vivait aussi la jeune Elima, fille de la soeur de Missour. Elima avait de grands yeux noirs, un doux regard et un doux sourire. Narzim lui disait quelquefois: Elima, tu seras ma femme, et nous ne quitterons pas Missour; quand sa vue, qui s'affaiblit chaque jour, sera tout-à-fait éteinte, nous la conduirons sous les palmiers, tu chanteras, et le plaisir de t'entendre lui fera oublier quelques instants qu'elle aura cessé de voir. Je serai fort alors; je cultiverai nos champs de riz, et la douce voix d'Elima rendra mon travail plus facile. „Elima souriait et seré jouissait à l'idée de ne jamais quitter Missour.

Leur union était leur seul bonheur. Des bri-

gands avaient tué le mari de Missour et ravagé son champ, et depuis ce temps Missour n'avait pu cultiver qu'une petite partie de son champ, à peine suffisante pour la subsistance de sa famille. Souvent le souvenir de la mort de son mari, de ses derniers regards et de ses dernières paroles, la jetait dans des angoisses inexprimables. Dans les moments où elle était accablée de fatigue, la misère aigrissait son coeur; et prête à murmurer contre l'auteur de son être, elle disait: „Brama [1]) nous a-t-il donc créés pour nous rendre malheureux! Alors elle versait des torrents de larmes amères. Narzim et Elima la voyaient pleurer et pleuraient aussi; sans comprendre toute sa douleur, ils la sentaient; elle les environnait comme d'un sombre nuage qui plongeait leurs coeurs dans l'abattement et dans la tristesse; alors leurs jeux étaient suspendus, leur voix même expirait sur leurs lèvres, car elle n'aurait pu [2]) proférer que des paroles chagrines. Elima n'osait plus sourire, Narzim demeurait immobile, et en même temps la vivacité de son âge, qui bouillonnait au dedans de lui, l'irritait contre la tristesse dont il se sentait accablé, et il répétait à Brama, comme il l'avait entendu dire à Missour: „Pourquoi nous as-tu créés pour nous rendre malheureux?

Un soir il s'endormit dans ces tristes et coupables pensées; à peine le sommeil eut-il fermé ses yeux, qu'un baume bienfaisant sembla couler dans ses veines et calmer l'agitation de son âme. Une figure céleste lui apparut [3]); c'était celle d'un beau jeune homme; ses yeux étaient doux comme ceux d'Elima, et ses cheveux noirs tombaient en boucles autour de son cou comme ceux de Narzim. Des ailes blanches et brillantes le soutenaient dans l'air où son corps souple et léger semblait flotter comme les plis de ses vêtements. Narzim reconnut un des anges [4]) chargés d'exécuter les ordres du grand Brama.

1) L'un des cinq dieux adorés des Indiens. 2) pouvoir. 3) apparaître. 4) En Orient ces anges sont nommés Deptas.

„Narzim," lui dit l'ange avec un accent si doux qu'on y apercevait à peine le reproche, „tu te crois donc créé pour être malheureux?"

„Puissant Depta", répondit Narzim, „depuis que je suis né, le malheur s'est attaché à tous mes moments; sans l'affection de Missour et d'Elima, je ne connaîtrais pas le bonheur sur la terre, et ce bonheur est encore empoisonné par leurs peines."

„Narzim", reprit l'ange, „Brama veut te faire connaître le bonheur; mais telle est la condition des mortels, qu'ils ne peuvent l'obtenir sans quelques sacrifices. Le grand Brama les rendra pour toi aussi légers qu'il sera possible; il ne te demande que de renoncer à l'un des biens que tu possèdes; et à la réserve de cet unique bien, tout ce qui est bonheur sur la terre t'appartiendra; viens[5]), tu vas[6]) connaître les richesses et les plaisirs."

A ces mots, il le prend entre ses bras et l'enlève dans les airs, du moins le parut-il ainsi à Narzim dans son rêve. Il lui sembla aussi qu'en s'éloignant de la terre il se sentait déchirer le coeur, et qu'il faisait retentir l'air de ses cris. „Rendez-moi", disait-il, „à Missour et à Elima; que vont-elles penser de mon absence? que vont-elles devenir?"

„Le bonheur de les voir, dit le génie, est ce que tu dois sacrifier pour toujours."

„Sans elle", reprit Narzim, „où serait pour moi le bonheur? Les plaisirs, les richesses ne seraient plus qu'un supplice."

„Tu vas les oublier", dit l'ange; „un souffle va détruire en toi jusqu'à la moindre trace de leur souvenir."

„Arrête! s'écrie Narzim en détournant son visage, où il croit déjà sentir le souffle glacé qui doit détruire en lui toute sa tendresse pour les objets de son affection; „arrête, souffrir avec elles vaut[7]) mieux encore que de les quitter et de les oublier."

5) venir. 6) aller. 7) valoir.

A ces mots l'ange ouvrit les bras, et Narzim crut[8]) se sentir descendre doucement vers la terre. „Tu as refusé le bonheur au prix où il t'était permis de le posséder", dit l'ange en s'envolant; „mais Brama est bon: quand tu ne pourras plus supporter le malheur, appelle-moi, je serai toujours prêt à te secourir."

Il disparut: alors Narzim crut voir dans son rêve les années passer rapidement devant lui, il lui sembla qu'il était arrivé à l'âge d'homme, et qu'il avait acquis[9]) un ami. Cet ami lui avait dit: „Nous habiterons la même chaumière, Missour sera ma mère, Elima sera ma soeur; nous cultiverons ensemble le champ de riz, et le travail de nos mains rendra leur subsistance plus abondante. „Il lui sembla ensuite qu'un jour qu'il était allé à la ville de Dehli vendre un peu de riz du superflu de leur récolte, en revenant il ne trouva plus ni son ami ni Elima. Missour, mourante de douleur, lui apprit qu'il l'avait emmenée de force, aidé de deux hommes aussi méchants que lui; qu'Elima n'avait cessé d'appeler son cher Narzim à son secours; que long-temps elle avait entendu ses cris; que pour elle, accablée de la perte d'Elima, et des mauvais traitements qu'elle avait reçus pour la défendre, elle sentait bien qu'elle allait mourir. Missour expira en effet peu de temps après avoir prononcé ces paroles. Tel était; du moins, le rêve de Narzim.

Il tomba dans le plus sombre désespoir.

„J'ai refusé pour elles," dit-il, „les plaisirs et les richesses, et voilà que je les ai perdues toutes les deux?"

„Viens donc", lui dit l'ange, en se présentant tout-à-coup à ses regards, „le sacrifice sera cette fois bien léger: le faible espoir de retrouver Elima, voilà tout ce que Brama te demande d'abandonner, en échange des délices dont il va te combler."

8) croire. 9) acquérir.

„Cet espoir peut-il donc me rester encore?“ s'écria Narzim.

„Brama, dit l'ange, ne m'a point ordonné de te l'ôter, mais je ne puis rien pour te rendre Elima.“

„Puissant Depta, je cours chercher Elima par tout le monde; l'espoir que tu me laisses est un bien que je ne puis changer contre aucun autre.“

„Va, et quand tu seras encore plus malheureux, appelle-moi; Brama m'a ordonné de ne te jamais refuser mon secours.“

Narzim vendit son petit héritage, et partit cherchant partout les traces d'Elima, quelquefois se croyant au moment de la trouver, quelquefois désespérant de jamais l'atteindre. Souvent tout près de succomber à sa douleur, à la fatigue, à la faim, jamais il ne fut tenté d'appeler le Depta, qui lui aurait demandé de renoncer à l'espoir de retrouver Elima.

Il lui sembla dans son rêve qu'un soir il était tombé à la porte d'une grande ville, et que, ne pouvant plus résister à ses maux, il attendait la mort et ne désirait plus de vivre. L'ange s'offrit à ses yeux, environné d'une grande lumière.

„Narzim,“ lui dit-il, „tu peux vivre, tu peux renaître à la joie, à la santé; Elima pourrait même t'être rendue; écoute seulement cet homme, et apprends de lui quel sacrifice Brama te demande pour tant de biens.“

Narzim se retourna; et à la clarté qui émanait du corps de l'ange, il vit près de lui un homme richement vêtu, mais pâle, tremblant, les regards sombres et effrayés.

„Ecoute“, lui dit cet homme avec précipitation, un crime honteux vient d'être commis[10]), j'en suis l'auteur; on m'a découvert[11]), on me poursuit; on est près de m'atteindre; la conviction à laquelle je ne puis échapper, me privera de mon honneur, de mes richesses; toi, pauvre infortuné, tu n'as rien

10) commettre. 11) découvrir.

à perdre; une punition légère, mais infamante, sera le seul châtiment que tu puisses avoir à craindre; prends cet habit qu'on va reconnaître, donne-moi les tiens, déclare-toi le coupable, et tu jouiras le reste de ta vie d'une aisance que t'assurera le besoin que j'aurai de t'engager à garder mon secret." Narzim ne répondit rien. „Hâte-toi, les moments sont précieux; peux-tu hésiter, misérable créature qui n'a pas deux heures à respirer l'air des vivants? peux-tu tenir à leur estime?"

„Laisse-moi mourir", dit Narzim; „inconnu aux hommes, je ne prétends pas à leur estime, mais je ne pourrais vivre avec leur mépris."

L'ange avait disparu, et l'obscurité environnait de nouveau Narzim; le coupable était toujours près de lui, et cherchait à le forcer à l'échange qui devait charger Narzim de l'apparence de son crime, mais la présence de l'ange avait rendu au fils de Missour toutes ses forces; il se défendait. Les yeux vigilants qui avaient épié le crime avaient percé la nuit jusqu'au lieu où s'était réfugié le criminel; il est saisi. Narzim, délivré et rendu à la misère, ne regrette point l'opprobre qui l'eût enrichi.

Cependant ses idées se confondent, comme il arrive souvent durant le sommeil; et sans qu'il ait pu suivre le fil de ses destinées, il se trouve plongé dans de nouveaux et de plus grands malheurs. Accusé d'un meurtre qu'il n'a pas commis, il est plongé dans un cachot, et près de subir son supplice; muet, accablé du plus sombre désespoir, il voit paraître l'ange.

„Que viens-tu me demander"? lui dit-il; „quel sacrifice puis-je offrir à Brama? il ne me reste plus rien, je n'ai plus rien à perdre qui puisse payer le bonheur qu'il voudrait[12]) m'offrir."

Le messager céleste, sans lui répondre, le regardait d'un air inquiet et attendri.

„Tu te trompes, lui dit une voix qu'il crut entendre comme si elle partait du fond de sa pensée,

12) vouloir.

sans frapper son oreille; il te reste encore à faire un sacrifice qui peut te sauver. Vois dormir près de toi cet homme jadis puissant; s'il dort[13]), c'est que l'accablement a suspendu ses facultés; il a attenté à la vie de son souverain, rien ne peut le sauver, ni sa puissance passée, ni son or, ni ses pierreries dont il s'est entouré jusque dans sa prison; rien ne saurait[14]) séduire en sa faveur des gardiens qui payeraient de leur vie un instant de faiblesse ou même de négligence; mais toi, criminel obscur, à peine aperçu de ceux qui vont te punir, empare-toi de ces trésors, tu le peux sans peine; ils t'ouvriront toutes les portes de ta prison, et couvriront ta fuite jusqu'au lieu où tu trouveras la sûreté. Ne perds pas un moment, tu peux encore racheter ta vie par le sacrifice de ta vertu."

Narzim lève les yeux sur l'ange; il voit toujours dans ses regards la même expression de tendresse et de compassion, et sent que de telles paroles ne peuvent venir d'un envoyé du ciel. Il regarde les richesses étalées près de lui; elles ne séduisent point ses yeux, et il sent qu'il lui sera moins difficile de marcher à la mort que de porter la main sur ce qui ne lui appartient[15]) pas. Il relève ses regards sur l'ange, il les relève remplis de l'expression d'une joie noble, car Narzim vient d'apprendre combien il aime la vertu. L'ange a lu dans toutes ses pensées.

„Eh bien! Narzim," lui dit-il avec un sourire presque divin, „en ce moment te crois-tu créé uniquement pour le malheur?"

— „Puissant Depta", lui dit le fils de Missour avec un transport qu'il n'avait jamais éprouvé, „en ce moment Narzim se sent heureux."

„Tu le vois", dit l'ange, „dans la plus profonde détresse il t'est resté encore des biens si précieux, que tu n'as pu te résoudre à en faire le sacrifice; cesse donc de te plaindre, et n'ose plus dire que

13) dormir. 14) savoir. 15) appartenir.

des êtres capables d'aimer la vertu soient uniquement créés pour le malheur.“

En ce moment les yeux de l'ange étincelèrent d'une si vive flamme, que Narzim n'en put soutenir l'éclat; il se prosterna, et en se relevant ne vit[16]) plus ni l'ange, ni son cachot, ni le malheureux qui partageait ses fers. Ses yeux s'ouvrirent, il s'éveilla; le jour éclairait sa chaumière, Elima et Missour y reposaient encore. Narzim n'avait rien perdu; il sentit son coeur se dilater de joie; elle y coulait comme d'une source inépuisable qu'avaient fait jaillir les paroles de l'ange. La force était dans son âme et semblait se communiquer à ses membres. Narzim croyait avoir passé les jours de l'enfance, tant une vigueur nouvelle animait alors tout son être. La vertu qu'il venait de contempler se présentait à lui avec tous ses devoirs, et ces devoirs à remplir lui paraissaient des éléments de bonheur.

„Ma mère,“ dit-il à Missour aussitôt qu'elle eut ouvert les yeux à la lumière du jour naissant, „je me suis plaint du malheur sans songer que je n'avais pas encore acheté le bonheur. Occupé seulement du plaisir de partager les jeux d'Elima, j'ai trop prolongé mon enfance, et ta tendresse pour moi a trop oublié les années qui, en s'écoulant, devaient amener le travail. Regarde les bras de Narzim, ils sont forts et cultiveront pour toi notre champ de riz.

Sa mère sourit et lui remit[17]) entre les mains les instruments du travail. Narzim apprit à en faire usage, et l'usage augmenta ses forces. La fatigue n'accabla plus Missour, et la fin de ses journées ne fut plus enveloppée de cette amertume que répand un corps abattu dans une âme malade. La joie revint[18]) habiter sur les lèvres d'Elima et dans les regards de Narzim; quelquefois il les élevait vers le ciel, comme au moment où il avait

16) voir. 17) remettre. 18) revenir.

appris[19]) combien il aimait la vertu; alors son âme se remplissait d'une sainte et douce confiance, d'une reconnaissance profonde pour l'être puissant qui a placé dans le coeur de l'homme le germe d'un bonheur qu'il ne peut perdre que par sa propre volonté.

Mme Guizot.

Les Enfants. Contes à l'usage de la jeunesse.

---

25. La Compagne.

Chers enfants, à qui le franc et joyeux rire va[1]) si bien, je voudrais[2]) avoir à vous raconter une histoire ingénieuse et divertissante; malheureusement je ne sais qu'un conte assez triste et pas beaucoup amusant peut-être, mais dans lequel vous pourrez[3]), je crois, puiser une utile leçon: ainsi lisez-moi.

Lisez-moi si vous êtes las de jouer, si la pluie vous chasse du jardin; mais aussitôt que vous aurez repris haleine, dès qu'un rayon de soleil aura percé les nuages et séché la terre, abandonnez bien vite mon conte pour ressaisir le cerceau et vous envoyer la balle; car s'il est beau, mes chers amis, de vous montrer attentifs aux leçons de vos maîtres durant vos heures d'étude, c'est, pour nous, un touchant spectacle que de vous voir vous élancer, courir, lutter d'agilité, vous disputer le prix de la force, de l'adresse et de la gaîté, quand le moment de la recréation est venu.

19) apprendre. 1) aller. 2) vouloir. 3) pouvoir.

Courez donc, enfants, couvrez votre front d'une sueur salutaire; rompez vos membres aux fatigues des jeux, pour qu'un jour les fatigues du travail vous trouvent forts et pleins de courage; brunissez votre teint à l'éclat du soleil, pour qu'un sang généreux circule plus rapide dans vos veines; femmes, vous en serez plus franches et plus aimables; hommes, vous en deviendrez plus robustes et meilleurs; car c'est presque toujours la faiblesse du corps qui fait les lâches, les hypocrites et les jaloux.

Je commence:

Ernest Duhausset était bien jeune quand il la rencontra pour la première fois; c'était, comme vous allez le voir, dans une circonstance bien grave pour un enfant de son âge. Il faisait nuit, et notre Ernest, que sa mère croyait au lit depuis deux heures, était sorti furtivement de sa chambre, et se préparait à franchir le mur mitoyen qui séparait la maison de ses parens du jardin d'un pauvre maraîcher.

Voilà qui était bien mal déjà; Ernest trompait sa mère; une mère si confiante envers son enfant, qu'elle lui disait bonsoir avec un doux baiser sur le front, puis redescendait chez elle sans vouloir fermer à clé la porte de la chambre de son fils; enfin, pour vous figurer combien elle était une bonne et tendre mère, pensez à la vôtre mes enfants, vous comprendrez alors quel crime c'était que de la tromper; cependant Ernest roulait dans sa pensée le projet d'un crime plus grand encore que celui-là.

Ce n'était pas seulement pour courir dans le jardin, par une belle nuit de pleine lune, qu'il s'échappait ainsi à bas bruit de sa chambre. Ernest quittait son lit et descendait mystérieusement l'escalier, tremblant sur ses jambes, étouffant sa respiration, frissonnant à la pensée d'une surprise: il allait dérober les plus belles pêches de son voisin, le cultivateur; ces pêches venues à leur maturité au prix de tant de soins, et que le brave

homme comptait et recomptait tous les jours avec tant de satisfaction: car la meilleure récolte du pauvre maraîcher, c'était son bel espalier où pendaient les fruits roses et veloutés, objets de la convoitise du jeune Ernest.

Elle, vous saurez son nom plus tard. Elle, dis-je, arrêta le petit voleur comme il passait une de ses jambes de l'autre côté du mur, et que son coeur gros de plaisir, ses yeux, brillants dans l'obscurité, cherchaient à percer les ténèbres de la nuit pour arriver, au moins du regard, vers les délicieuses pêches dont la vente calculée d'avance devait, pour une bonne partie de l'année, assurer du pain noir à la famille d'un maraîcher.

Où vas-tu?" lui demanda-t-elle; mais d'un ton de reproche qui voulait dire: „J'ai compris[1]) ton projet, épié tes démarches, et je sais où tu veux aller."

Ernest se retourna; d'abord il eut grand peur de cette voix inconnue; mais quand il vit à côté de lui une petite fille de son âge à peu près, le petit voleur se rassura et lui dit:

„Chut! petite, donne-moi plutôt la main pour m'aider à descendre, et je promets de te faire une belle part."

— „Du tout," reprit-elle; „moi qui ne suis ni trompeuse, ni gourmande, je ne veux pas, même pour toi, de ce qui ne nous appartient pas."

— „Oh! c'est que tu n'as pas vu combien les pêches du maraîcher sont belles!"

— „Il ne doit y avoir de beaux fruits pour toi que ceux qui te sont donnés par ta maman; d'ailleurs te refuse-t-elle jamais quelque chose? Ferme-t-elle le buffet à double tour quand tu as faim, et place-t-elle si haut sur les planches de l'armoire, ses bonnes confitures de Bar, que ta bonne ne puisse y atteindre quand l'heure de ton goûter est venue?"

— „Je sais bien que chez nous je n'ai qu'à demander pour avoir aussitôt tout ce qui me plaît,

1) comprendre.

répliqua Ernest; mais les pêches du maraîcher sont plus fraîches que nos confitures de Bar, et je ne peux pas les demander à maman; tu vois bien qu'il faut[5]) que je les prenne."

— „Ce mur est bien haut, Ernest; tu te blesseras peut-être?"

— „Laisse donc, je veux te prouver que je suis adroit."

— „Mais ne vois-tu pas là-bas quelqu'un qui veille derrière ce buisson? C'est le maraîcher; il guette les voleurs, et le canon de son fusil que je vois briller au-dessus des broussailles me fait peur pour toi."

— „Bah! je ne suis pas poltron."

En parlant ainsi, Ernest essayait toujours de descendre dans le jardin du voisin.

Elle reprit: „Encore un mot, Ernest, après cela tu pourras accomplir ton projet si tu en as le coeur; mais fais-moi d'abord la grâce de m'écouter." En parlant ainsi Elle retenait toujours l'enfant qui cherchait à se débarrasser de ses mains, et s'étonnait qu'un obstacle si faible en apparence pût l'arrêter si long-temps.

— „Voyons ce mot," répondit-il avec impatience; „mais dis-le vite, car j'aperçois d'ici le maraîcher qui s'endort; c'est le bon moment ou jamais, de descendre dans son jardin."

— „Le maraîcher s'endort; mais je veille, moi!" continua-t-elle, „et ainsi que tu me vois là près de toi, demain, à ton réveil, tu me retrouveras à tes côtés, toujours prête à te reprocher ta vilaine action, et puis, quand tu iras pour donner le bonjour à ta mère et l'embrasser, songes-y, Ernest, je serai là encore, et je ferai si bien qu'il faudra que la rougeur te monte au front, et que tu lui avoues ta faute; car je te forcerai de parler. Alors elle pleurera, ta bonne mère, elle te repoussera de ses bras en s'écriant: Je suis bien malheureuse; l'enfant que j'aimais a trompé mon amour; je croyais l'éle-

5) falloir.

ver pour être ma consolation et ma gloire, il fait mon désespoir et ma honte; c'est un voleur!"

A mesure qu'elle disait cela, Ernest, attentif à cette terrible menace, cédait sans s'en apercevoir aux mouvements de la petite qui l'attirait vers la maison de sa mère. Il repassa d'abord sa jambe de l'autre côté du mur, descendit un à un les échelons, donnant encore un coup d'oeil de regret aux pêches du voisin; mais quand il eut cessé de les voir, son coeur éprouva un soulagement inexprimable. Elle lui dit: „C'est bien, Ernest; je suis contente de toi", et il sentit comme un tressaillement de plaisir; sa joie venait de ce qu'il la voyait sourire. Elle le reconduisit jusqu'à sa chambre: „Dors bien", lui dit-elle, „tu auras de bons rêves, je t'en réponds." Il ferma les yeux quand elle eut cessé de parler. „Ne nous reverrons[6])-nous plus?" lui demanda-t-il d'une voix à peu près éteinte par le sommeil.

— „Toujours, Ernest; je suis ta compagne pour la vie, je t'aiderai dans tes études; je partagerai tes jeux pour les rendre plus doux; mais n'oublie pas que si je dois ajouter à ton bonheur par ma présence, c'est à la condition que tu me consulteras toujours quand tu seras sur la route d'une mauvaise action."

Il s'endormit: et, comme la petite le lui avait prédit, Ernest n'eut que des rêves joyeux: récompense que Dieu envoie aux enfants qui craignent de chagriner leurs mères.

Fidèle à sa promesse, Elle assistait au réveil d'Ernest; en rouvrant les yeux il la vit auprès de lui; Elle souriait: il lui sourit, comme pour la remercier du conseil qu'elle lui avait donné la veille. Ce fut-Elle qui le conduisit auprès de sa mère, et jamais il ne vola avec plus de joie dans les bras de Madame Duhausset. Il rougit bien un peu de son projet de la veille; mais sa petite compagne

6) revoir.

lui dit tout bas: „Je ne t'en veux plus", et le nuage qui avait passé sur le front d'Ernest se dissipa.

Ainsi tous les jours, à toutes les heures, il la retrouvait auprès de lui, toujours prête à lui donner des encouragements ou de sages avis. Il croyait en ce qu'elle lui disait, et sa confiance était bien placée; car, soit qu'il la consultât à part ou qu'il prît conseil de sa mère, il obtenait toujours une réponse semblable.

Elle blâmait ce que madame Duhausset trouvait blâmable; et ce que la mère d'Ernest avait cru devoir approuver, la compagne d'Ernest l'approuvait aussi. Quelques années se passèrent dans ce doux échange de confiance d'une part, de bons conseils de l'autre. Présente aux premières leçons qu'il recevait, mêlée aux jeux d'Ernest, Elle était la première à le féliciter de son aptitude au travail; sa voix toute-puissante auprès du jeune écolier décidait dans les débats qui s'élevaient entre Ernest et ses petits camarades de plaisir, au sujet d'une bille en litige, ou sur une grave discussion de but touché dans un défi à la course. On s'étonnait qu'un enfant de son âge pût mettre tant d'ardeur à l'étude, pût montrer tant de résignation quand les lois du jeux le condamnaient; c'est qu'on ignorait avec quelle sollicitude sa compagne veillait à ses progrès et aux développements de sa raison. Elle ne le conseillait que tout bas; mais c'était beaucoup déjà que de se laisser guider par Elle. La première vertu des enfants, c'est la docilité envers ceux qui leur conseillent le bien; c'est aussi une vertu pour tous les hommes, mes amis, et vous le saurez[7]): la vertu, c'est le bonheur.

Un jour, comme Ernest était devenu un grand garçon de dix-sept ans, il lui fallut quitter la maison de sa mère pour venir étudier à Paris dans une de ces savantes écoles où l'on instruit les jeunes gens dans l'art de conserver la vie de leurs semblables, et dans le métier non moins noble de

7) savoir.

défendre leurs droits devant les tribunaux institués pour le repos de la société et le triomphe de la justice.

Ernest Duhausset choisit la profession d'avocat; et, après qu'il eut reçu la bénédiction de sa mère, il se mit[8]) en route, chargé d'un léger bagage, car madame Duhausset n'était plus riche; des pertes considérables qu'il lui avait fallu souffrir depuis la mort de son mari réduisaient son patrimoine à une légère pension, encore la sacrifiait-elle presque tout entière à l'éducation de son fils. C'était son devoir de mère que de s'imposer des privations pour donner un état à son enfant, mais aussi quelle dette les enfants ne contractent-ils pas envers une mère qui leur consacre ainsi tout ce qu'elle possède!

— „Oh! oui", disait-il à sa compagne, qui suivait avec lui la route de Paris, „j'étudierai avec courage; je passerai les jours et les nuits au travail, afin de mériter des récompenses et de rendre bientôt à ma mère ce qu'elle a fait pour moi."

— „Pense toujours de même, Ernest, et tu verras[9]) que le bonheur que tu promets à ta bonne mère sera aussi du bonheur pour toi."

Elle et lui arrivèrent à Paris. Un ami de la famille Duhausset avait donné à Ernest une lettre de recommandation pour l'un des premiers professeurs de l'école. Le jeune homme fut accueilli avec bonté par ce sage et savant avocat, et dans les premiers mois de son admission à l'école de droit, on n'eut que des éloges à donner à sa bonne conduite. Il ne quittait les leçons des professeurs que pour visiter les bibliothèques publiques où les sciences s'offrent généreusement à qui veut les acquérir; mais peu à peu sa vie d'études et de promenades instructives se changea en une vie de plaisir et de dissipation. Aux heures des cours publics sa voix ne répondait plus à l'appel du maître; ses studieux compagnons de l'école ne le

8) mettre. 9) voir.

retrouvaient plus le soir à leurs conférences particulières et sa compagne, autrefois si joyeuse, cherchait en vain à lui faire entendre le langage de la raison. Ernest s'était lié d'amitié avec quelques mauvais sujets qui lui avaient dit: „L'étude use la vie; les jours de la jeunesse ne doivent être donnés qu'à la débauche; ce qu'on appelle devoir n'est qu'une prison dont il faut briser les barreaux lorsqu'on a assez de force et de courage pour le faire; viens avec nous qui avons l'expérience du plaisir, et quant à ta mère que tu crains encore d'affliger, rassure-la dans tes lettres sur ce qu'elle appellerait ton inconduite; le mal n'est pas de la tromper, mais bien de lui laisser soupçonner la tromperie."

Voilà comment parlaient ces perfides amis dont l'exemple semblait si doux à suivre pour Ernest. Lorsqu'après une journée passée avec eux, le jeune Duhausset se retrouvait seul, j'entends seul avec Elle, sa compagne reprenait bien un peu de son empire sur lui; alors il avait des regrets, il éprouvait des remords; mais dès que la voix de l'un de ces mauvais sujets qui perdaient Ernest venait à se faire entendre, la pauvre compagne était forcée de se taire et de se cacher: Ernest eût rougi, comme il rougissait autrefois d'une mauvaise action, s'il avait pu être surpris par ses joyeux compagnons dans un de ses combats avec Elle.

La compagne du jeune débauché, si belle, si fraîche autrefois, commençait à s'enlaidir et se flétrissait de jour en jour. Il n'y avait pas quinze jours qu'Ernest était entré dans la route du vice, que sa compagne était devenue méconnaissable, tant le chagrin avait altéré ses traits: elle lui faisait peur! Aussi, dans les intervalles de ce qu'il nommait ses plaisirs, Ernest mettait tous ses soins à lui imposer silence et à la chasser. Il ignorait, le coupable, qu'Elle était liée à sa vie, et qu'heureuse de ses bonnes qualités, ou malheureuse par ses vices, rien ne pouvait les séparer. S'il était au pouvoir du jeune Duhausset de s'éloigner d'Elle

quelquefois, il n'était pas le maître de l'empêcher de revenir s'asseoir à ses côtés, lui montrer son visage enlaidi, ses yeux pleins de larmes, et de faire taire cette voix qui prenait alors un accent plus terrible pour lui reprocher ses fautes.

Jusque-là, Ernest, d'apres le conseil de sa mère, s'était logé seul dans une petite chambre de l'hôtel garni que lui avait indiqué le vieux professeur de l'école de droit. Cette solitude, où il la retrouvait toujours au retour de ses parties de plaisir, finit bientôt par lui être insupportable; il dit à ses amis: „J'irai demeurer avec vous," et tout bas il pensa qu'Elle n'irait pas le retrouver là.

Son installation fut un jour de fête pour les mauvais sujets qui s'étaient emparés de l'esprit d'Ernest, on passa une partie de la nuit à boire et à jouer, mais enfin le sommeil finit par s'emparer des camarades du jeune homme; les uns s'endormirent sur la table, d'autres dans leurs fauteuils. Ernest allait se mettre au lit, satisfait de passer un jour sans essuyer les remontrances de sa compagne, quand Elle parut au milieu des débris de l'orgie.

Ce n'était plus avec un visage triste et des larmes qu'elle l'abordait cette fois; il y avait de la colere dans son regard; et sur ses habits en désordre et tachés de vin, il lut ces mots tracés en caractères de feu: „Ta mère sait tout." Il tomba à la renverse et s'évanouit.

A son retour à la vie, ses amis l'entouraient de leurs soins: sur quelques paroles que le remord lui arrachait, on s'empressa de le rassurer: „Ce n'est qu'une vision qui apparaît aux commençants", lui dit-on; „quand tu seras familiarisé comme nous avec les vraies idées du bonheur, tu ne verras plus que des visages riants; reprends courage et abandonne-toi à notre amitié." Ernest avait besoin de les croire, il se laissa guider par ceux qui promettaient de lui faire un rempart contre les atteintes de sa trop fidèle compagne, et ils s'y prirent si

bien qu'en effet Elle ne s'offrit plus à ses regards durant toute une année.

Comment employèrent-ils cette année-là? Permettez-moi de couvrir d'un voile les crimes d'Ernest; qu'il vous suffise de savoir que ses crimes furent si grands qu'on le chassa de l'école, et que sa pauvre mère en tomba dangereusement malade de chagrin.

La vie ruineuse qu'ils menaient les mit à la fin dans la nécessité de se procurer de l'argent par des moyens abominables; l'un des compagnons d'Ernest vola au jeu, d'autres firent des emprunts qu'ils savaient bien ne pas pouvoir rendre; enfin, on les signala tous comme des vagabonds dangereux, et les portes des prisons s'ouvrirent. Ils étaient si fort endurcis dans l'inconduite, qu'ils se félicitaient encore d'être prisonniers ensemble, afin de pouvoir jouer et boire comme ils l'avaient fait jusqu'alors; mais leur espérance fut trompée: on leur donna des cachots séparés.

Ernest était donc seul dans le sien, s'arrangeant sur sa paille pour dormir, en attendant l'heure de son interrogatoire, quand il vit distinctement, malgré l'obscurité de sa prison, une femme en haillons, les cheveux épars, les yeux ardents comme deux flammes livides, venir se placer devant lui.

— „C'est moi", lui dit-elle; „je t'ai promis de te suivre partout, tu vois que je sais tenir ma parole; regarde-moi bien, Ernest, tu dois me reconnaître?"

Il frissonna de tous ses membres, ses dents claquèrent de terreur, et d'une voix étranglée par la peur, il murmura.... „Grâce! grâce! va-t-en."

— „Oh!" reprit-elle avec un horrible sourire, „tu veux m'éloigner, mais c'est impossible; celui qui m'a ouvert les portes sans réveiller le geolier, celui qui ma placée auprès de toi pour que je t'apprenne à lire dans ton âme, celui-là est fort et puissant; et tes bras que tu raidis pour me repous-

ser seront brisés avant que tu ne puisses me faire faire un pas en arrière. Soumets-toi donc au malheur que tu as cherché, soumets-toi au supplice de m'entendre; car le bruit du tonnerre est moins éclatant que la voix qui m'a été donnée par celui qui dispose de tout."

Alors avec un accent qui retentissait douloureusement au coeur du coupable, la compagne vieillie, flétrie, hideuse à voir, commença le récit des crimes d'Ernest; elle le força de passer en revue toute sa vie d'erreur et de débauche, et termina sa terrible récapitulation par ces mots: „Ta mère sait tout, et elle se meurt![10]"

— „Grâce! grâce!" cria-t-il épuisé et à genoux se cachant la tête dans ses mains, et voyant toujours les yeux flamboyants de sa compagne attachés sur lui: le dernier cri du malheureux fut si déchirant, qu'il attira l'attention du geolier.

— „Eh bien! qu'est-ce qu'il y a garçon", dit celui-ci en ouvrant la porte du cachot; „est-ce que tu donnes bal dans ton chenil? Tâche de faire taire ta musique, nous n'aimons pas les concerts à l'heure qu'il est."

— „Par pitié", s'écria Ernest, „chassez cette femme, chassez-la."

— „Une femme?" continua le geolier, en promenant la lueur de sa lanterne dans le cachot; „ah! ça, rêves-tu tout éveillé?"

— „Ne la voyez-vous pas? elle est-là qui me regarde! qui me parle! qui s'attache à moi pour ne pas me quitter!"

— „Bon! je sais ce que c'est," dit froidement le geolier, „tous nos coupables ont de ces visites-là quand ils sont seuls vis-à-vis de leurs crimes.. celle dont tu te plains est condamnée à vivre avec toi, à te suivre au bagne si l'on juge à propos de t'y envoyer, ou à rentrer avec toi dans le monde, pour être ton bourreau, si l'indulgence des juges

10) mourir.

te fait grâce: cette femme, c'est ta compagne inséparable; c'est la Conscience."

Le geolier referma la porte. Ernest, éclairé sur la nature de ses visions, laissa parler sa conscience, et pleura amèrement sur sa vie passée: quand il fut devant le juge d'instruction, il dit naïvement ses torts et se recommanda à la clémence de son juge, en lui avouant les visions qui le poussaient à cet aveu, quand ses complices s'embarrassaient dans les détours d'une défense de mauvaise foi.

Le juge, touché du repentir d'Ernest qui promettait, avec un ton de sincérité qu'on ne pouvait méconnaître, de revenir dans le chemin de la vertu, crut[11]) devoir l'absoudre et il fit bien; car sa condamnation devait tuer la mère d'Ernest. Elle revint à la vie à mesure que son fils revenait à de meilleurs sentiments; le coupable Duhausset corrigé des vices qui n'étaient pas dans son coeur, poursuivit une honorable carrière, et à force de soins et de bonnes qualités, rendit à sa compagne sa fraîcheur, sa beauté, et cette douce voix qui lui faisait tant de bien à entendre quand elle lui disait: „Je suis contente de toi."

Michel Raymond.

26. Le Zombi de l'Atelier

ou

Le Mulâtre de Murillo.

Vers l'an 1630, un beau jour d'été, à Séville, plusieurs jeunes gens, débusquant de rues différentes s'avançaient en chantonnant vers la maison du fa-

11) croire.

meux peintre Murillo. Arrivés presque en même temps sous la porte cochère, ils se saluèrent avec amitié, s'appelant tous par leur nom, Isturitz, Carlos, Fernandès, Mendès, Gonzale, Cordova, et, s'élançant dans l'escalier, ils atteignirent[1]) lestement l'entrée de l'atelier.

Le maître n'y était pas encore, et chaque élève s'approcha avec empressement de son chevalet pour examiner le travail de la veille, savoir si la peinture avait séché, voire même pour admirer son ouvrage.

— „Par saint Jacques de Compostelle!“ s'écria Isturitz, „lequel de vous, Messieurs, est resté à l'atelier?“

— „N'es-tu-pas encore réveillé?“ répondirent à la fois Cordova et Fernandès; „et ne te rappelles-tu pas que nous sommes sortis tous ensemble?“

— „C'est un très mauvais badinage, Messieurs“, dit Isturitz d'un ton d'humeur; „hier, j'ai nettoyé ma palette avec un soin particulier, et ce matin elle est aussi sale que si l'un de vous s'en était servi toute la nuit.“

— „Tiens, encore une petite figure sur le coin de ma toile“, s'écria Carlos; „ce n'est pas mal du tout. Ah ça! qui donc s'amuse ainsi tous les matins à faire des figures, tantôt sur ma toile, tantôt sur le mur? Jusque sur ton chevalet, hier, Fernandès, il y en avait une.“

— „C'est Isturitz; sa palette dépose pour toi,“ dit Fernandès.

— „Je vous jure que non, Messieurs.“

— „Ne jure pas, va, nous te croyons; tu n'es pas assez fort pour faire cette figure-là, toi.“

— „Ah! je ne fais pas encore si mauvais que toi, Carlos; on dirait que tu le fais exprès.“

— „Et mes pinceaux qui sont tout mouillés,“ s'écria Gonzale à son tour; „par le vieux patron des Espagnes! il se passe quelque chose d'extraordinaire ici toutes les nuits.“

1) atteindre.

— „Ne vas-tu pas croire, comme le nègre Gomès, que c'est le Zombi qui revient?“ dit Isturitz.

— „Ma foi! si c'est le Zombi des nègres qui peint ces petites figures“, s'écria Mendès, qui n'avait encore rien dit, occupé qu'il était à considérer une de ces figures, composition hardie, étonnante, et que tous les matins on trouvait en plus ou moins grand nombre éparses ça et là, et comme surgies dans la nuit, — „il devrait bien faire la tête de ma vierge dans ma descente de croix; j'ai beau la rêver pure et chaste, mon pinceau ne peut pas la rendre.“

En disant ces mots avec nonchalance, Mendès s'approchait de son chevalet, lorsqu'une exclamation lui échappa, et qu'il resta muet et pâle devant sa toile.

Une belle tête de vierge ébauchée seulement, mais d'une expression admirable, ressortait si pure de lignes, si gracieuse de contours au milieu des autres personnages qui l'environnaient, qu'elle semblait être venue là comme une apparition indécise.

— „Hé bien! que vous est-il donc arrivé?“ s'écria une voix dure et cassée, qui arracha les élèves à leur étonnement, et les fit[2]) tous s'incliner respectueusement devant celui qui parlait.

— „Regardez vous-même, Seigneur Murillo,“ répondirent-ils tous, en indiquant du doigt le chevalet de Mendès.

— „Qui a peint ça? qui a peint cette tête? Messieurs,“ dit Murillo vivement; „mais parlez, parlez donc; celui qui a ébauché cette vierge sera un jour notre maître à tous. Hé bien!... hé bien! ...“ ajouta-t-il, voyant que tout le monde se taisait; „hé bien! personne ne parle. Mais Murillo voudrait l'avoir faite, Messieurs. Par l'âme de mon père, quelle touche, quelle délicatesse, quelle suavité! Mendès, mon cher élève, est-ce toi? parle!“

— „Non, Seigneur,“ dit Mendès d'un air peiné.

2) faire.

— „C'est donc toi, Isturitz, ou toi, Fernandès, ou toi, Gomès?“

Mais tous répondirent du même ton que Mendès:

— „Non, Seigneur, ce n'est pas moi.“

— „Elle n'est pourtant pas venue là toute seule“, dit le seigneur Murillo avec impatience.

— „Je le crois, Seigneur,“ répondit Cordova, „le plus jeune des élèves, que ces apparitions de peinture effrayaient considérablement; et ce n'est pas la première chose surnaturelle qui arrive dans votre atelier. Il y a des revenants chez vous, Seigneur.“

— „Et des allants aussi,“ répondit le Seigneur Murillo en riant.

— „Certes, je ne suis pas aussi bête que Cordova,“ dit Fernandès.

— „Merci,“ dit Cordova.

— „Il n'y a pas de quoi, mon cher. Donc, comme je vous disais, Seigneur, je ne suis pas aussi bête que Cordova, toutefois, est-il vrai de dire que depuis long-temps il arrive ici des choses qui passent toute croyance.“

— „Quoi donc?“ dit Murillo sans cesser d'admirer la tête de Vierge faite par le pinceau inconnu.

— „Selon vos ordres, Seigneur,“ continua Fernandès, „nous ne quittons jamais l'atelier sans tout remettre en ordre, nettoyer notre palette, essuyer nos pinceaux, ranger notre chevalet, et le matin, quand nous arrivons, non seulement tout est sens dessus dessous, nos pinceaux pleins de peintures, nos palettes chargées de couleurs, mais encore, ce sont par-ci, par-là, des figures, ma foi, ravissantes, tantôt une tête d'ange, ou bien celle d'un démon, puis, c'est le profil d'une jeune fille, ou une figure de vieillard, mais tout cela admirable, Seigneur; pour aujourd'hui, vous le voyez vous-même; et si celui qui travaille mieux la nuit que nous le jour n'est pas vous, il faut croire, comme Cordova, que c'est le diable.“

— „Je voudrais que ce fût moi, Messieurs, et certes je ne désavouerais ni un de ces traits ni une

de ces lignes; cette ébauche manque un peu de dessin pourtant; mais c'est égal, c'est senti... Sébastien! Sébastien!" cria-t-il en s'interrompant; Sébastien! — Nous allons bientôt savoir qui a fait ça, Messieurs. Sébastien," ajouta-t-il, en s'adressant à un petit mulâtre tout au plus âgé de quatorze ans, accouru à sa voix, — „ne t'ai-je pas donné l'ordre de coucher ici tous les soirs?"

— „Oui, maître," dit l'enfant tout intimidé.

— „Et y couches-tu?"

— „Oui, maître."

— „Alors parle. Qui est entré ici cette nuit, ce matin, avant ces Messieurs?... Parle donc, méchant esclave, ou je te fais faire connaissance avec mon cachet" répliqua Murillo en colère à l'enfant, qui tortillait le gland de sa résille sans répondre.

— „Ah! tu ne veux pas répondre," ajouta Murillo en lui tirant l'oreille.

— „Personne, maître, personne," s'empressa de dire Sébastien tout tremblant.

—„Tu mens." [3])

— „Personne que moi, je vous le jure maître," dit Sébastien en se jetant à genoux au milieu de l'atelier, et tendant ses petites mains suppliantes devant son maître.

— „Ecoute-moi bien," répliqua Murillo. „Je veux savoir qui a fait cette tête de vierge et toutes ces figures que mes élèves trouvent chaque matin en entrant à l'atelier; cette nuit, au lieu de dormir, tu veilleras, et si demain, tu n'as pas découvert le coupable, tu auras vingt-cinq coups de martinet; tu entends, c'est dit: va broyer tes couleurs; et vous, Messieurs, à l'ouvrage."

Puis l'heure de la leçon commença, d'abord avec assez de calme; maître Murillo était là, et, peintre dans l'âme, il trouvait son art trop sublime pour tolérer dans son atelier d'autres paroles que celles qui avaient rapport à la peinture; mais après son départ on s'en vengea et comme pour l'instant, ce

3) mentir.

qui occupait le plus l'imagination des élèves étaient ces petites figures si délicates et si suaves qui semblaient naître chaque nuit pour faire place à de nouvelles la nuit suivante, la conversation roula sur ce sujet.

Mendès s'écria le premier:

— „Gare le martinet, Sébastien, si demain tu ne nommes pas le coupable. — Fais-moi passer du jaune de Naples.“

— „Vous n'en avez pas besoin, Seigneur Mendès; vous faites assez jaune déjà... Quant au coupable, je vous dis que c'est le Zombi.“

— „Sont-ils drôles et bêtes, ces nègres, avec leur Zombi!“ dit Gonzale en riant.

— „Le Zombi, c'est comme qui dirait un revenant. Mais prenez donc garde, Seigneur Gonzale,“ dit Sébastien d'un air malin, „car le Zombi sans doute a tellement étiré le bras de votre Saint-Jean, que si l'autre lui ressemble, il pourra dénouer les rosettes de ses souliers sans se baisser.“

— „Savez-vous, Messieurs, que Sébastien fait des observations très justes,“ dit Isturitz, jetant un regard sur le Saint-Jean de Gonzale.

— „Oh! on dit que les nègres ressemblent à des singes, plus la langue du perroquet,“ dit Gonzale affectant un air indifférent.

— „Seulement, le perroquet ne fait que redire, et Sébastien dit et rencontre juste,“ observa Fernandès.

— „Par hasard, comme le perroquet,“ dit encore Gonzale.

— „Au reste, à force de broyer des couleurs, il n'est pas étonnant qu'il ait fini par les distinguer,“ dit Mendès, qui avait le jaune de Naples sur le coeur.

— „A les distinguer, oui, mais à savoir s'en servir, c'est différent, Messieurs,“ répliqua Sébastien, auquel la liberté de l'atelier permettait souvent de mêler ses paroles aux discours des élèves; et puis, il était vrai de dire que l'intelligence et le coup d'oeil de cet esclave étaient tels, que souvent chaque

élève indécis pour une nuance, un ton, ne dédaignait pas de le consulter et de suivre sa réponse, toujours juste et vraie; aussi, tout en le taquinant, les élèves l'aimaient-ils beaucoup, et, le soir de ce jour que vous savez, il n'y en eut pas un qui, en sortant, ne lui dit, en lui donnant une tape d'amitié sur l'épaule.

— „Veille bien, Sébastien; attrape le Zombi, ou gare les vingt-cinq coups de martinet!“

. . . . . .

. . . . . .

. . . . Il faisait nuit, et l'atelier du Seigneur Murillo, le plus fameux peintre de Séville, cet atelier si gai dans la journée, si bruyant, si animé, était devenu silencieux et solitaire; une seule lampe brûlait posée sur une table de marbre, et, non loin de cette table, un jeune enfant, dont la couleur se confondait avec l'ombre qui régnait autour de lui, mais dont les yeux étincelaient comme des diamants, se tenait debout, appuyé contre un chevalet.

Immobile, droit et fixe, on l'aurait cru endormi, tant cet enfant semblait absorbé dans ses réflexions; il fallait même qu'elles fussent d'une nature bien sérieuse, puisque la porte de l'atelier avait été ouverte sans trop de précaution, et qu'un individu, dont l'ombre empêchait de distinguer les traits, s'approcha de lui, et l'appela par son nom — „Sébastien“ — sans obtenir de réponse. A la troisième, il le toucha.

Sébastien leva les yeux: un grand et beau nègre était près de lui.

— „Que voulez-vous, père?“ lui dit-il mélancoliquement.

— „Te tenir compagnie, Sébastien.“

— „C'est inutile, père, allez vous coucher, je veillerai seul.“

— „Et si le Zombi vient?“

Sébastien sourit tristement.

— „Je ne le crains pas, père.“

— „Il n'aurait qu'à t'enlever, fils, et le pauvre nègre Gomès n'aurait plus de consolation dans son esclavage.“

— „Oh! que c'est affreux d'être esclave, père“, dit l'enfant en pleurant.

— „Que veux-tu, fils? Dieu l'a voulu!“ dit le nègre avec résignation.

— „Dieu!“ dit l'enfant en levant les yeux vers le dôme vitré de l'atelier, à travers lequel on voyait briller les étoiles au ciel, — „Dieu! je le prie tant, mon père, qu'un jour il m'écoutera, et nous ne serons plus esclaves... Mais allez reposer, père, allez; tenez, je vais me coucher là, moi, sur cette natte de paille, et puis dormir... Bon soir, père, bonne nuit.“

— „Et tu n'as pas peur du Zombi, Sébastien, la vérité?“

— „Mon père, le Zombi est une superstition de notre pays; Fray Eugenio vous a expliqué comme à moi qu'il n'existait dans la nature aucun être surnaturel. Dieu ne le permet pas.“

— „Alors, pourquoi, quand les élèves te demandent qui a fait toutes ces petites figures qu'on trouve ici chaque matin, leur réponds-tu: le Zombi?“

— „Pour m'amuser, père, et les faire rire, voilà tout.“

— „Alors, bon soir, fils,“ dit Gomès; „et après avoir embrassé son fils, il se retira.

Lorsque Sébastien se vit seul, il fit un bond de joie. — „A l'ouvrage maintenant“ cria-t-il; mais, tout-à-coup, se ravisant, il reprit: — „Vingt-cinq coups de martinet demain, si je ne dis pas qui a fait les figures, et peut-être davantage si je le dis. Oh! mon Dieu, inspire-moi.“

Et Sébastien s'agenouilla sur la natte qui lui servait de lit tous les soirs. Mais bientôt le sommeil surprit l'enfant au milieu de sa prière, et son corps ayant trouvé un point d'appui contre les murs de marbre de l'atelier, il y resta endormi.

Un demi-jour pénétrait dans l'atelier, lorsque

Sébastien se réveilla. Il était trois heures du matin; un autre enfant se fut couché et rendormi; mais lui, lui, Sébastien, qui n'avait à lui que trois heures dont il pouvait disposer, que trois heures de liberté, força son corps à se réveiller, força ses yeux à se tenir ouverts, ses jambes à se remuer, ses bras à agir. — „Du courage, du courage! Sébastien!“ se disait-il en se secouant lui-même; „trois heures à toi, mon garçon, rien que trois heures; profite-s-en, le reste est à ton maître, esclave; —soyons notre maître au moins trois heures.“

Et l'enfant était réveillé.

— „D'abord,“ dit-il, „effaçons toutes ces figures“ et il prit un pinceau qu'il trempa dans de l'huile; puis il s'approcha de la vierge, qui, éclairée qu'elle était par la demi-teinte du jour, paraissait plus suave et plus pure.

— „L'effacer,“ ajouta-t-il, „l'effacer!... non, je préfère être battu, être tué, l'effacer! ils ne l'ont pas osé, eux, et moi, j'aurais plus de courage qu'eux! oh! non, cette tête vit[4]), elle respire, elle parle... Mon Dieu! mais si je l'effaçais il me semblerait que son sang va[5]) couler, que je la tuerais. Non, non, finissons-la plutôt.“

Et cette idée à peine exprimée, la palette se trouvait dans les mains de Sébastien, les couleurs s'y agglomeraient en foule; bientôt elle est chargée, et Sébastien est à l'ouvrage.

Le jour se levait, et Sébastien absorbé par son tableau, qui prenait vie sous ses doigts, travaillait, peignait:

— „Encore un point,“ disait-il, „puis, une nuance plus douce ici, puis, cette bouche... oh! mon Dieu, elle s'ouvre! ces yeux me regardent... ce front! quelle pureté!.. Oh! ma belle Sainte-Vierge!“ Et Sébastien oubliait l'heure, il oubliait son esclavage, et les vingt-cinq coups de martinet promis; il oubliait tout, tout, le jeune artiste, devant sa composition; il ne voyait que la tête de la Vierge-Ma-

4) vivre. 5) aller.

rie, qui lui souriait. Aussi il crut mourir, le pauvre enfant, quand il entendit du bruit derrière lui, qu'il se retourna, et qu'il vit tous les élèves, et son maître en tête.

Il n'eut pas même la pensée de chercher à se justifier: sa palette d'une main, ses pinceaux de l'autre, il baissa la tête, et attendit en silence la punition qu'il croyait avoir méritée.

Il y eut un moment de silence de part et d'autre; car si Sébastien était pétrifié de se trouver pris en flagrant délit, maître Murillo et ses élèves n'étaient pas moins surpris de ce qu'ils voyaient.

Murillo, imposant de la main silence à ses élèves, qui ne pouvaient retenir l'élan de leur admiration, s'approcha de Sébastien, et cachant son émotion sous un air froid et sévère, promenant alternativement ses regards de son esclave, qui semblait changé en statue, à cette belle tête de vierge qui paraissait animée, il dit:

— „Quel est ton maître, Sébastien?“

— „Vous . . .“ répondit l'enfant d'une voix à peine intelligible.

— „Ton maître en peinture, Sébastien?“

— „Vous, Seigneur...“ répondit encore l'esclave tremblant.

— „Jamais je ne t'ai donné de leçons,“ dit Murillo étonné.

— „Mais vous en donniez aux autres, et je les écoutais,“ dit l'enfant enhardi par le ton radouci de son maître.

— „Et tu faisais mieux que d'écouter, par le vieux patron des Espagnes! tu en profitais,“ repartit le peintre, dont l'admiration se décelait malgré lui. — „Messieurs,“ — ajouta-t-il en se tournant vers ses élèves, „cet enfant mérite une punition — ou une récompense.“

Au mot de punition, Sébastien s'était senti défaillir; le mot de récompense le ranima; toutefois, croyant avoir mal entendu, il leva un oeil timide vers son maître, comme pour l'implorer.

— „Une récompense, Seigneur," s'écrièrent tous les élèves à la fois.

— „C'est bien; mais laquelle?"

Sébastien commença à respirer.

— „Dix ducats au moins," s'écria Mendès.

— „Oh! quinze, Messieurs," ajouta Fernandès.

— „Non," dit Gonzale, „mais un bel habillement neuf pour la fête de la Sainte-Vierge."

— „Voyons, parle, Sébastien," dit Murillo, regardant son esclave, qu'aucune de ces promesses ne semblait émouvoir, „parle; ces récompenses sont-elles de ton goût ... Je suis si content de toi, enfant, de tes compositions, de ta touche légère et admirable, de ton coloris, de cette tête de Vierge, enfin, que ton pinceau a créée, que je t'accorderai tout ce que tu voudras[6]), tout; parle, fais-moi connaître tes désirs; ne crains rien, Sébastien, je te jure, par l'âme de mon père, que ce que tu me demanderas, s'il est en mon pouvoir, te sera accordé."

— „Oh! maître, si j'osais..."

Et Sébastien tomba à deux genoux devant son maître; il joignit[7]) les mains, et on voyait sur les lèvres entr'ouvertes de cet enfant, on lisait dans ses yeux expressifs, sur son front de génie, comme une pensée dévorante, que la timidité seule empêchait d'éclater au dehors.

Croyant l'enhardir, ou lui suggérer une pensée, chaque élève le poussait amicalement, en lui soufflant à l'oreille:

— „Demande-lui de l'or, Sébastien."

— „Demande-lui de riches habits, Sébastien."

— „Demande-lui de te recevoir au nombre de ses élèves, Sébastien."

Un faible éclair de joie brilla dans les yeux de l'enfant à ces paroles de Mendès; mais il secoua la tête:

— „Demande-lui aussi la meilleure place au jour," dit Gonzale, dont le chevalet était le plus mal placé, comme étant entré le dernier à l'atelier.

6) vouloir. 7) joindre.

— „Allons, Sébastien, du courage," disait le Seigneur Murillo, en souriant dans sa barbe, de l'indécision où il pensait que l'enfant était plongé; „décide-toi, parle."

— „Le maître est si bon aujourd'hui," lui dit Fernandès presque haut, „risque-toi, demande-lui la liberté, Sébastien."

Sébastien jeta un cri d'angoisse; puis, levant les yeux sur son maître, il cria d'une voix étouffée par les larmes:

— „Oh! la liberté de mon père, la liberté de mon père, maître!"

— „Et la tienne aussi, enfant," dit Murillo, ne pouvant plus contenir son émotion, se précipitant sur Sébastien, l'enlevant dans ses bras, et le serrant contre son sein; „ton pinceau a décelé en toi un homme de génie, ta demande prouve que tu es un homme de coeur; l'artiste est complet; à compter d'aujourd'hui non seulement tu es mon élève, mais mon enfant. Heureux Murillo! j'ai plus fait que de faire des tableaux, j'ai fait un peintre."

Murillo tint parole, mes amis; et Sébastien Gomès, plus connu sous le nom du mulâtre de Murillo, devint[8]), grâce à lui, un des plus grands peintres dont l'Espagne s'honore; on admire encore dans les églises de Séville sa Notre-Dame avec l'Enfant-Jésus dans ses bras, ainsi qu'une Sainte-Anne admirable, un Saint-Joseph fort beau, et surtout un Christ attaché à sa colonne, ayant Saint-Pierre à ses pieds.

Eugénie Foa.

---

8) devenir.

27. Une Scène d'Atelier.

Antoine van Dyk. — 1599.

— „Oh! mon cher Ruys!“ — disaient une après-midi du mois de Juin 1616 une douzaine de jeunes gens à un vieux serviteur occupé à broyer des couleurs dans une antichambre d'une des plus belles maisons d'Anvers, — „ouvre-nous l'atelier du maître, nous t'en prions.“

— „Je me suis promis que non, Messieurs,“ — répondit Ruys, secouant la tête négativement, — et ce que je me promets, je me le tiens.“

— „Tu te tiens donc plus parole à toi qu'aux autres,“ répliqua un des jeunes gens, avec ironie; „car on prétend que tous les jours tu jures à ta femme que tu ne boiras plus de bière, et tous les soirs on te rapporte le ventre tellement plein, que la tête n'y est plus et les jambes encore moins.“ —

— „Bast! bast! ce sont des contes, tout-ça, Mr. Diepenbeke; et puis quand même; qu'est-ce que cela prouve, je vous le demande? qu'a de commun la bière, ma femme, l'atelier du Seigneur Rubens, ma tête et mes jambes?“

— „Voyons donc, maître Ruys,“ — cria un autre jeune homme aux oreilles du serviteur, — „ouvre cette porte; qu'as-tu peur?“

— „Peur! Monsieur van Dyk, peur!“ — répliqua le vieillard en se redressant. — „J'ai servi sur mer, dans ma jeunesse, s'entend,.. et un homme qui a servi sur mer n'est pas un poltron, savez-vous? Un homme qui a vu tous les jours la mort comme je vous vois, Messieurs; qui faisait tous les jours connaissance avec elle...“

— „Je ne te ferai[1]) pas compliment sur ta con-

1) faire.

naissance," répondit van Dyk, — „mais nous voulons faire, nous, connaissance avec les procédés de maître Rubens; et pour cela, il faut étudier ses tableaux commencés, plus ou moins; sa manière d'ébaucher, de conduire ses ouvrages jusqu'au fini; tu vois bien, Ruys, qu'il est de toute nécessité que tu nous ouvres l'atelier particulier du patron."

— „Certes, M. van Dyk," — répondit le serviteur, sans se déranger, — „si vous et tous ces Messieurs n'aviez que des motifs aussi louables, je ne demanderais pas mieux que de vous satisfaire, mais c'est que je vous connais; une fois entrés ce n'est plus ça; au lieu de travailler et d'étudier, vous jouez, vous mettez tout en désordre, vous ne respectez rien, rien; encore hier, cette petite statuette de plâtre, une Vénus grecque, ou romaine, ou d'Anvers, je ne sais pas trop, vous l'avez brisée, et il m'a fallu dire au Seigneur Rubens que c'était le vent. Le vent? m'a-t-il répondu, la chaleur a été étouffante aujourd'hui; pas même le plus léger zéphyr. Je n'y avais pas fait attention. Bref, il croit que c'est moi qui l'ai cassée . . . Moi, son serviteur. Quelle idée, dites, Messieurs, quelle idée voulez-vous que mon maître se fasse de mon caractère? Aussi hier, quand je l'ai entendu se plaindre de ma pétulance, moi qui boite, et avec ça qui ai un rhumatisme par la moitié du corps... Non, en vérité . . . Messieurs, vous vous jouez de ma bonté... je n'ouvrirai pas la porte."

Alors ce fut un concert de tous les élèves:

— „Oh! mon cher Ruys! Oh! mon petit Ruys!"

— „Voyons, laisse-toi attendrir! Tiens, un paquet de cigares contre la clé. Tiens, ma belle pipe d'écume de mer contre la clé."

Puis comme un brouhaha assourdissant, on n'entendit plus qu'un seul cri:

— „La clé! la clé! la clé!"

Et pendant que Ruys, étourdi, se bouchait les oreilles, les élèves, apercevant le bout d'une clé qui dépassait la poche du pourpoint du serviteur,

l'enlevèrent et ouvrirent la porte de l'atelier; ce fut si vite fait, que Ruys entendait encore crier la clé, que la moitié des élèves étaient déjà entrés.

— „Mes chers Messieurs," dit alors le pauvre serviteur, s'adressant successivement tantôt à l'un, tantôt à l'autre, le plus souvent à tous à la fois, „par pitié pour moi, respectez ici chaque chose; regardez, mais ne touchez pas... Heim! ... Vous me le promettez, n'est-ce pas?"

Mais aucun ne répondait; l'un regardait un tableau, celui-ci une ébauche; cet autre était occupé à examiner les tons encore frais sur la palette que Rubens venait de quitter. Plusieurs, groupés devant un chevalet, admiraient une toile commencée, représentant une Sainte-Madelaine et une Sainte-Vierge priant au pied de la croix.

Le silence de la contemplation régnait partout. Voyant cela, et ces jeunes élèves si tranquilles, si sérieux, Ruys cessa de parler; il se dirigeait vers la porte pour se retirer, lorsqu'une réflexion le fit revenir sur ses pas, et s'approcher d'un très jeune homme brun, et dont la physionomie exprimait à la fois le feu de la jeunesse et du génie.

— „Seigneur van Dyk," — lui dit-il, — „je me recommande à vous; vous êtes le plus studieux, le plus raisonnable de l'école; ayez l'oeil sur ces jeunes fous: vous me le promettez?"

Et van Dyk ayant dit oui, avec un charmant sourire, le vieux serviteur se décida à s'en aller.

L'atelier de Rubens donnait sur la plus belle place d'Anvers; il était gai, large, spacieux, et les élèves y venaient autant pour se récréer à voir passer le beau monde sur la promenade, que pour y surprendre les secrets du pinceau du grand maître.

Pendant un moment, on leur doit la justice de dire que la conduite qu'ils tinrent[2]) fut exemplaire: occupés de ce qu'ils voyaient, ne songeant qu'à l'art auquel ils se destinaient, ils discutaient tranquillement soit sur un tel ton de chair, soit sur l'effet

2) tenir.

de telle draperie, soit sur la couleur ou sur tout autre sujet, comme l'auraient pu[3]) faire, je vous l'assure, de vieilles gens dont l'âge aurait refroidi le cerveau et affaibli les jambes. C'était exemplaire, toutes ces jeunes têtes, si sérieuses et si graves.

— „Quel grand maître que Rubens!“ dit l'un.

— „Et une si brillante carrière!“ — ajouta un autre.

— „Savez-vous, Messieurs,“ — répliquait un troisième, — „qu'il est bien rare de présenter à la fois comme Rubens, l'artiste dans le grand seigneur et le grand seigneur dans l'artiste?“

— „Mon père,“ dit van Dyk, „me racontait l'autre jour, que lorsque Rubens était ambassadeur à Vienne, un jour, à la table de prince de Kaunitz, ministre de l'empereur d'Autriche, un seigneur entendant vanter les tableaux de Rubens, dit à un convive placé près de lui: „Ce Rubens est donc un ambassadeur qui s'amuse à faire de la peinture? Casanova répondit: „Son Excellence se trompe, c'est un peintre qui s'amuse à être ambassadeur.“

Pendant cette conversation, Richard s'éloignant du groupe, aperçut dans un coin une balle élastique oubliée sans doute la veille par un d'eux; il la ramassa, et sans penser à autre chose qu'à faire mouvoir ses bras que le travail de la matinée avait engourdis, il lança sa balle en l'air, la rattrapant adroitement à mesure qu'elle tombait.

Une fois elle roula à terre.

— „Es-tu maladroit!“ — s'écria celui aux pieds de qui elle tomba, lequel, s'en saisissant, la lança à la face de Richard; celui-ci para le coup, ressaisit la balle et riposta;

Le jeu s'établit en règle, chacun voulut y prendre part, et Diepenbeke surtout, y déployait une habileté peu commune.

Soudain, au milieu du jeu, échauffés par l'action, par le désir de surpasser son voisin, voici mes jeunes gens qui oublient complètement l'endroit où ils sont; sans respect pour les arts dont l'atelier de

3) pouvoir

Rubens était le sanctuaire, sans égard pour les chefs-d'oeuvre qui les entourent, ils s'élancent, courent, se heurtent, se prennent à bras le corps, luttent; bref, et aucun ne peut dire comment la chose arriva, mais Diepenbeke, poussé par on ne sait qui, alla rouler et tomber, devinez sur quoi? sur le chevalet de Rubens; le chevalet céda, la toile avec, et sur la toile, Diepenbeke s'étendit tout de son long.

Il se relève, un cri de douleur échappe à toutes les bouches; la belle Madelaine a le bras effacé, et la Sainte-Vierge a la joue et le menton enlevés.

Le silence de la consternation a succédé à la bruyante hilarité des élèves.

— „Oh! Messieurs! qu'avons-nous fait?“ — s'écrièrent-ils en se regardant les uns les autres avec effroi.

— „Nous sommes perdus,“ dit Richard.

— „Plus de doute, demain, le maître va nous chasser tous de l'école.“

— „Ce qu'il y a de sûr,“ — dit un autre, „c'est que je n'attendrai pas le congé, je le prendrai à l'avance.“

— „Et moi aussi,“ — ajoute un voisin.

— „Et où aller, Messieurs,“ — s'écria van Dyk, „où trouver un second maître comme Rubens? Non, il n'y a pas de choix, et dût-on s'exposer à toute sa colère, il faut rester.“

— „C'est qu'il n'est pas tendre?“ dit Diepenbeke.

— „Il n'est pas doux,“ — ajouta un autre.

— „Moi, son regard seul me fait trembler,“ dit Richard.

— „Et le son de sa voix, lorsqu'elle est plus élevée que d'habitude, me glace,“ ajouta tristement van Dyk.

— „Mon Dieu! que faire! que faire!“ — disaient-ils tous d'un air consterné.

— „Remettre chaque chose à sa place,“ — dit Richard, „et nous retirer sans rien dire.“

— „Fi donc,“ — ajouta van Dyk, „et l'on

accusera encore ce pauvre Ruys, on le chassera peut-être, et nous aurons sur la conscience le malheur d'un vieillard à nous reprocher: ce n'est pas un plâtre cassé, ici, Messieurs, un plâtre qu'on remplace avec de l'argent; c'est une partie d'un chef-d'oeuvre enlevée, effacée, et quel est le pinceau, dites, autre que celui de Rubens qui peut repeindre ce que Rubens a peint?"

— „Mais alors, que faire, que faire?" — disait la voix désolée de Diepenbeke.

— „Attendre notre sort et le supporter, puisque nous l'avons mérité," répondit van Dyk.

— „Messieurs, une idée," — s'écria le plus jeune de la troupe, „nous avons fait le mal, il faut le réparer: qu'un de nous se mette à l'ouvrage, et travaille; moi, si vous voulez?"

— „Toi, Cohen," — lui dit son voisin avec mépris, — „et à peine si tu sais tenir un pinceau, mon pauvre garçon."

— „La bonne volonté fera le reste, James," — répondit Cohen.

— „Comme si la bonne volonté tenait lieu de talent," — répliqua Diepenbeke; „toutefois l'avis de Cohen n'est pas mauvais; qu'un de nous se mette à l'ouvrage, mais le plus habile."

— „Et le plus habile, quel est-il?" — se demandèrent-ils tous en se regardant.

Aussitôt comme une seule voix, toutes les voix nommèrent van Dyk.

— „Moi," — dit van Dyk, effrayé de la tâche que lui imposent ses camarades.

— „Oui, toi," — répondirent-ils tous, „tu es le plus fort, tu as trois heures devant toi, du courage, mon ami, et sauve-nous."

Etourdi par cette détermination, van Dyk prit d'une main tremblante la palette qu'on lui présentait, il s'assit[4]) devant le tableau, choisit ses pinceaux, et au moment de toucher à un si bel ouvrage, il s'arrêta encore.

4) s'asseoir.

— „Quelle audace!“ — dit-il, l'oeil courageusement fixé vers ses amis groupés autour de lui.

— „Allons, allons, van Dyk,“ — lui répondirent-ils en joignant les mains, — „tout notre espoir est en toi, toi seul peut réparer le dommage, va donc!“ Le coeur palpitant d'émotion, van Dyk céda enfin aux désirs de ses amis; il s'assit devant le chevalet, et d'une main timide et cependant assurée, il se mit à l'ouvrage; plus il craignait la colère de son maître, plus il faisait d'efforts pour se montrer son égal.

— „Rien que trois heures de jour,“ — disait-il, — „et tâcher de rendre ce ton frais et jeune des chairs de Rubens, ce coloris brillant, cette touche si pure, mon Dieu! aidez-moi.“

Le bras de la Madelaine est fait, les éloges de ses amis l'encouragent, il attaque la joue de la Vierge, son menton, le jour tombe, le travail est achevé, van Dyk se relève baigné de sueur.

Une des plus grandes difficultés était vaincue: mais, demain, que dira Rubens, quand il s'apercevra de la fraude?

Aucun des élèves ne dormira cette nuit-là, c'est bien sûr.

„Allons je suis content de vous,“ dit Ruys, à l'élève qui lui rendit la clé, „il y a environ deux heures que je n'ai pas quitté l'antichambre de l'atelier, et je ne vous ai pas plus entendus que si vous n'y étiez pas; c'est exemplaire, vous avez été sages comme des petits saints de plâtre.“

Aucun ne sourit à l'expression naïve du vieux serviteur, chacun se retira soucieux; le même air assombrissait encore leur front le lendemain en se rendant à l'ouvrage.

L'entrée de Rubens dans l'école leur fit éprouver une sensation pleine d'angoisse, mais le visage du maître était rayonnant.

— „Il ne sait[5]) rien encore,“ — murmurèrent-ils entr'eux; et ils se rassurèrent pour le moment,

5) savoir.

Rubens allait de chevalet en chevalet, donnant un encouragement à l'un, un conseil à celui-ci, faisant un reproche à un autre.

Soudain il s'adressa à toute l'école.

— „Messieurs," — leur dit-il, — „je veux vous montrer mon tableau, un tableau d'église que je fais pour la chapelle d'un cardinal; suivez-moi."

Un frisson parcourut les veines de chaque élève; toutefois, ils se levèrent et suivirent le maître en silence; arrivés dans l'atelier de Rubens, ce dernier alla droit au tableau de la Madelaine, et désignant du doigt l'ouvrage qu'il croit avoir fait la veille, il s'écrie:

— „Ce n'est pas là ce que j'ai fait de moins bien!

Eh bien! regardez!"

Mais tout-à-coup, il s'interrompt, s'approche vivement du tableau, regarde, se frotte les yeux, et regarde encore. Ce moment fut terrible; on aurait pu saigner chaque élève sans leur tirer une goutte de sang.

— „C'est singulier," — répliqua Rubens, l'oeil attaché sur les parties réparées par van Dyk, — „c'est moi et ce n'est pas moi; c'est admirablement peint, je n'en disconviens pas, mais une main étrangère a ici travaillé à mon tableau."

Et se tournant vers ses élèves, la consternation qu'il vit peinte sur tous ces jeunes visages, lui dévoila une partie de la vérité.

— „Vous êtes entrés hier dans mon atelier?" dit-il si vivement qu'on n'aurait pu définir au juste si c'était la colère ou l'impatience qui renforçait ainsi le timbre de sa voix; — „vous avez touché à tout, comme de jeunes fous que vous êtes... et il vous est arrivé un malheur... n'est-il pas vrai? ... Mais parlez donc, mais répondez donc!.... Cette toile a été effacée, et un de vous a réparé le dommage? Voulez-vous bien répondre... par l'âme de mon grand-père mort en Terre sainte.... Vous me faites bouillir la bile, avec vos mines silen-

cieuses... Voyons, lequel de vous a fait le coup, c'est-à-dire réparé la maladresse?... Eh bien! personne ne dit mot?" — ajouta le maître, en regardant alternativement chaque élève... — „Pourquoi ne se nomme-t-il pas?... Que craint-il?... Que je le gronde?... Je l'embrasserais plutôt, car c'est sublime, ce qu'il a fait là; je le proclamerai dès aujourd'hui mon élève, mon successeur; celui qui a fait ces tons de chairs. Messieurs, celui dont le pinceau a exprimé ce coloris sera notre maître à tous; c'est moi, moi, Rubens, qui vous le dis. Eh bien! son nom?"— „van Dyk!" — s'écrièrent tous les élèves, en s'écartant pour laisser la place libre à van Dyk, qui se reculait en rougissant.— „Van Dyk!" répéta Rubens en tendant la main à son jeune élève, — „j'aurais dû le deviner. Bravo! mon jeune ami. Vive Dieu! tu peux me quitter aujourd'hui... je n'ai plus rien à t'apprendre... rien... rien... Il faut partir pour l'Italie maintenant, mon garçon; aller étudier les grands maîtres, à Rome, à Florence, à Venise... Je n'ai plus qu'un conseil à te donner, et ce sera le dernier... Il y a des gens qui s'imaginent que le portrait déshonore le pinceau d'un artiste. Loin de ça, mon garçon, un portrait bien fait a son mérite, et ce mérite sera le tien. Je te proclame d'ors et déjà le roi du portrait... La tête est la partie où tu excelles... „Messieurs," — ajouta Rubens, — „je pardonne votre folie en faveur de la réparation.—"

En voyant sortir chacun si content de l'atelier du maître, et le maître lui-même s'appuyant familièrement sur l'épaule de van Dyk, le vieux Ruys se disait à part lui: — „Mes remontrances ont fait effet hier; le patron les complimente sur leur sagesse. Ces bons jeunes gens! je ne leur refuserai plus la clé... certes non." van Dyk avait alors dix-sept ans; né en 1599, son père, peintre sur verre, lui avait donné les premiers principes du dessin, et l'avait placé ensuite chez Henri van Palen. Ce fut au sortir de là qu'Antoine van Dyk, ayant

fait de grands progrès sous ce maître, sollicita et obtint l'honneur d'être admis dans l'école de Rubens.

En quittant Rubens, et avant de partir pour l'Italie, van Dyk, voulant lui témoigner sa reconnaissance, fit trois tableaux d'histoire qu'il lui donna. Rubens en décora les principales pièces de son appartement, et se plaisait à les faire remarquer comme les plus beaux morceaux de sa collection.

Déjà digne lui-même d'être compté entre les grands peintres, van Dyk ne dédaigna pas toutefois d'étudier les grands coloristes à Venise, et de copier les ouvrages du Titien et de Paul Véronèse; il travailla aussi à Rome et à Gènes, puis revint dans sa patrie, où il se fit admirer par un grand tableau représentant saint Augustin en extase. Les chanoines de Courtray lui ayant demandé un tableau pour le maître-autel de leur collégiale, il fit un Christ attaché sur une croix. Quand l'artiste apporta son ouvrage, le chapitre accourut, et les chanoines, qui se connaissaient mieux en oeuvres de charité qu'en objets d'art, prononcèrent unanimément que la peinture était détestable, et le peintre un misérable barbouilleur. Van Dyk n'en fit pas moins placer son tableau qu'on lui paya; mais, dégoûté d'être jugé ainsi, il se rendit à la Haye, où il peignit le prince d'Orange, toute sa famille, les seigneurs de la cour, les ambassadeurs, les plus riches négociants, et même les étrangers qui faisaient exprès le voyage de la Haye pour avoir leur portrait peint de sa main. Les mêmes succès le suivirent en Angleterre, où il avait été mandé par Charles I., prince ami des arts. Surchargé de demandes, il fut obligé de se borner malgré lui au portrait; il gagnait tout ce qu'il voulait. Cependant il ne s'enrichit pas, car il tenait table ouverte, avait un nombreux domestique, et ouvrait sa bourse à ses amis et à ceux qui se donnaient pour tels; outre cela, il donna dans les prestiges de l'alchymie, et vit s'évaporer dans les creusets l'or que lui procuraient ses pinceaux.

Il épousa la fille du lord Ruthven, comte de Gorée, d'une illustre maison d'Ecosse, mais sa femme ne lui porta en dot qu'une grande naissance et de la beauté. Il mourut de phthisie en 1641, âgé de quarante deux ans. Sa veuve recueillit une somme considérable des débris de sa fortune.

Eugénie Foa.

28. La Marchande de chiffons.

N'oubliez jamais, mes amis, que la reconnaissance est la plus belle des vertus qui honorent l'humanité, et que l'ingratitude est le plus affreux des vices. Partout on méprise, on déteste celui dont le coeur froid et égoïste oublie en peu de temps le bien qu'on lui a fait ou les services qu'on lui a rendus, qui se moque de ses bienfaiteurs; et, s'ils ont à leur tour besoin de lui, les évite et les abandonne. Un pareil caractère est affreux, et l'on ne saurait[1]) trop le flétrir.

Mais que celui dont l'âme douce et tendre, dont le coeur noble et généreux n'oublient jamais un bienfait, qui ne se croit pas quitte envers celui qui l'oblige pour un remercîment; que celui-là, dis-je, a des droits à notre estime et à notre considération. Un jeune sourd-muet, auquel on adressait cette question: „Qu'est-ce que la reconnaissance?“ écrivit: „c'est la mémoire du coeur;“ et cette définition est d'une justesse admirable. Oui, le coeur, quand il est bon, a aussi une mémoire, et une mémoire fidèle que le temps ni les changements de fortune ne peuvent mettre en défaut.

1) savoir.

C'est surtout lorsque celui qui nous a obligé est placé dans une classe inférieure qu'il est bien de ne pas l'oublier; c'est dans ce cas qu'il est vraiment beau d'acquitter sa dette; et ne croyez pas, mes amis, qu'il suffise de rendre la valeur ou le double de la valeur du bienfait pour être reconnaissant. Non, quoi que l'on puisse faire pour celui qui nous a été utile, on n'est jamais quitte avec lui, car tout le bien qu'on lui prodigue n'ôte rien au mérite de ce qu'il a fait pour nous.

Je pourrais vous citer une grande quantité d'anecdotes qui vous prouveraient combien la reconnaissance est douce et facile aux âmes généreuses. Les annales de la révolution de 1789 fourmillent de traits qui viennent[2]) à l'appui de ce que j'avance, et consolent un peu du spectacle qui afflige nos yeux en parcourant l'histoire de cette époque.

Vous ne savez sans doute pas encore, mes amis, ce que c'est que le régime de la terreur, je vais tâcher de vous l'expliquer, car il est nécessaire que vous en ayez une idée pour bien comprendre ce que je vais[3]) vous raconter. Ce n'est point une histoire inventée à plaisir; l'héroïne de ce drame touchant existe encore, elle habite la France, et l'estime générale la paye depuis long-temps du noble exemple qu'elle a donné.

Il y a quarante ans que régnait sur la France un roi bon et généreux, un roi que la voix publique avait surnommé le plus honnête homme de son royaume, ce roi fut renversé de son trône, emprisonné, condamné!... Vous pensez bien que pour qu'il arrivât de pareils événements, il fallait qu'un bouleversement général se fût opéré; et en effet, la France, cette patrie de la civilisation, ce beau pays, dont les habitants avaient toujours été renommés pour leur douceur et leur aménité, semblait être en proie à un accès de fièvre chaude.

Le pouvoir qui dominait alors ne se soutenant que par la terreur, devait nécessairement chercher

2) venir. 3) aller.

à propager et à maintenir cette terreur. Aussi les chefs qui agissaient à Paris députèrent-ils dans les provinces des commissaires chargés d'activer la régénération, c'est-à-dire de faire tomber sous la hache tout ce qui n'était pas à la hauteur d'un patriotisme aussi sanguinaire.

Le plus fougueux de ces émissaires fut, sans contredit, Carrier, député à la convention nationale, qui se précipita au milieu des troubles politiques, non en citoyen qui veut servir sa patrie, mais en furieux que tourmente le besoin de renverser et de détruire. Il fut envoyé à Nantes, qui devint bientôt le théatre de sanglantes exécutions.

Trouvant les formes de la justice, pourtant fort expéditive de ce temps, trop lentes au gré de son envie, il inventa un supplice qui laisse loin derrière lui tout ce que la cruauté la plus ingénieuse avait encore trouvé de moyens pour donner la mort. Il fit pratiquer dans le fond de grandes galiotes hollandaises des soupapes au moyen desquelles un nombre considérable de victimes étaient précipitées à la fois dans la Loire. Et, pour que pas une ne pût échapper, des mariniers, armés de leurs avirons, assommaient ceux qui, sachant nager, cherchaient à gagner le rivage!...

Vous avez peine à croire à de semblables horreurs, mes jeunes amis, vous pensez que j'exagère; tant mieux, vos coeurs purs, vos âmes innocentes ne peuvent encore comprendre tant de perversité, mais hélas! un jour vous lirez l'histoire de cette terrible époque, et vous verrez que ce que je vous dis est l'exacte vérité, et il faut que vous sachiez la vérité, car dans cette partie de notre histoire il y a de grandes, de hautes leçons pour votre avenir et vous ne sauriez trop tôt les prendre, ces leçons!

C'est ainsi que se passaient les choses à Nantes, en 1793. Chaque soir la Loire engloutissait plusieurs centaines de victimes dont les cadavres, qu'il était défendu de retirer du fleuve, allaient porter au loin la terreur et l'épouvante. Vieillards,

femmes, jeunes filles, enfants encore au berceau, tout était entassé pêle-mêle dans les barques fatales. La famille d'A... était trop noble, et surtout trop riche, pour échapper à la fureur du proconsul de la convention, il la fit[4]) arrêter et jeter dans ses cachots infects, où il enfermait les malheureux qu'il destinait, suivant son expression favorite, à aller boire à la grande tasse. Toute la noble famille fut prise en même temps, père, mère, enfants, petits-enfants, tous furent condamnés au même supplice.

Il y avait à Nantes, à cette époque, une brave femme qui, aidée par son mari, avait établi un petit commerce de chiffons qui les faisait vivre tous les deux aussi bien qu'on pouvait vivre alors; mais du moins l'humilité de leur condition les mettait à l'abri des fureurs populaires; et ces deux braves gens faisaient leur petit commerce sans s'occuper des événements, et en tâchant au contraire d'oublier les malheurs qui pesaient sur la ville.

Par une de ces contradictions du coeur humain qu'on ne saurait ni expliquer ni comprendre, Carrier avait permis aux habitants d'arracher à la mort un enfant en bas âge, mais il fallait saisir le court instant où l'on tintait la cloche qui donnait le signal du départ des bateaux homicides. Il fit valoir cette indulgence quand il voulut se défendre devant le tribunal qui le condamna à expier tous ses forfaits sur l'échafaud; mais moi je pense que ce n'était qu'un raffinement de cruauté, et qu'il espérait que la mère, qui verrait[5]) arracher de ses bras son enfant au moment de mourir, et sans pouvoir lui dire un dernier adieu, souffrirait encore du doute où elle serait sur le sort qu'on lui réservait.

Un jour donc la bonne marchande de chiffons causait avec son mari; ils déploraient les crimes affreux qui se commettaient et en plaignaient les malheureuses victimes: „Femme," lui dit celui-ci, „nous n'avons pas d'enfants, le ciel nous a refusé

4) faire. 5) voir.

ce bonheur, et cependant notre petite industrie nous donnerait bien le moyen d'en élever un; tu devrais bien, puisque c'est permis, aller ce soir au bateau, peut-être y aura-t-il quelqu'innocente créature que tu pourras soustraire à la mort; choisis-moi un bon gros garçon, nous l'adopterons, et il deviendra notre fils." — „Tu es un brave homme," répondit la marchande de chiffons, il y a déjà long-temps qu'en voyant passer ces malheureux qu'on va noyer je me suis senti saigner le coeur; et quand j'apercevais une mère tenant dans ses bras ces pauvres petites créatures, les mains me démangeaient d'aller en prendre une, mais je n'osais pas le faire sans ton ordre. A présent que tu y consens je vais me déterminer à voir tous ces malheurs-là, dans l'espoir de sauver un enfant que j'aimerai et soignerai ni plus ni moins que s'il était de notre sang." „C'est ça" reprit le mari, „nous élèverons notre garçon pour l'état que nous exerçons, nous lui laisserons un jour notre établissement, et il sera plus heureux et plus tranquille dans notre magasin de vieux chiffons que dans le château de ses parens."

Cela dit, la brave femme jeta sa mante sur ses épaules, et se dirigea vers le port, en priant Dieu de protéger son entreprise. Elle arriva au bord du fleuve au moment où l'on amenait tous les prisonniers que ce soir-là Carrier avait condamnés pendant une orgie. Notre bonne femme tremblait de tous ses membres, et regardait tant qu'elle pouvait si elle ne verrait pas quelqu'enfant bien petit, car s'il avait pu marcher, il était défendu de le sauver. Oh si vous saviez, mes petits amis, combien elle vit passer de belles et nobles demoiselles, de braves et beaux jeunes garçons qui, allant à la mort, à une mort affreuse, oubliaient leur malheur pour soutenir les pas chancelants de leur vieux père, que les privations avaient affaibli! . . . Que d'exemples touchants de tendresse et de dévouement émurent le coeur bon et sensible de la pauvre chiffonnière. De grosses larmes roulaient dans ses

yeux, elle s'efforçait de les retenir, car dans ce temps la pitié même était un crime, un crime qu'on punissait de mort.

Elle attendait déjà depuis quelque temps, et commençait à désespérer de réussir, lorsqu'elle aperçut dans le nombre des victimes une femme jeune et belle encore, malgré sa pâleur; elle pressait avec tendresse contre son coeur un enfant enveloppé d'un mauvais morceau de laine, et qui paraissait souffrir. Cette pauvre mère n'apercevait rien de ce qui se passait autour d'elle, ni le fleuve, ni les barques fatales, ni la foule qui l'entourait; elle ne voyait que son enfant, son enfant qu'elle était obligée de porter elle-même à la mort. A cette vue la pauvre chiffonnière ne put résister, et au moment où la jeune mère allait mettre le pied dans le bateau elle s'avança, et tendant les bras, elle lui dit à voix basse: „Donnez-moi votre enfant, j'en aurai soin comme du mien, et je lui apprendrai à prier Dieu pour vous.“ Le premier mouvement de la mère fut de presser plus fortement son enfant, comme pour le retenir; mais lorsque, relevant la tête et parcourant d'un oeil scrutateur la physionomie de la pauvre chiffonnière, elle aperçut cet air de franchise et de bonté qui y était empreint, lorsqu'elle vit la bonne femme les bras tendus et des larmes dans les yeux, attendre le précieux fardeau qu'elle réclamait, par un mouvement rapide, elle le lui abandonna. Pas un mot ne sortit de sa bouche, son coeur était trop oppressé; mais qu'il y avait d'éloquence dans son regard, dans ces deux mains jointes qu'elle tendait vers la mère que le ciel envoyait pour la remplacer. Son enfant allait vivre!... Elle monta plus lestement dans la barque, qui aussitôt s'éloigna du rivage où elle ne devait ramener aucun de ses nombreux passagers!

Pendant le court trajet qui séparait la rive du lieu où le fleuve, plus rapide et plus profond, ne laissait aucun espoir de salut, la jeune mère ne

cessa de suivre des yeux celle qui emportait son enfant; et, lorsqu'au signal donné les soupapes s'ouvrirent et engloutirent ces infortunés, on vit encore pendant quelques secondes deux mains suppliantes paraître au-dessus des flots agités et se diriger du côté où fuyait la généreuse marchande de chiffons.

La brave rentra chez elle le coeur navré de tout ce qu'elle venait de voir. Et vous concevrez facilement que son attachement pour l'enfant qu'elle venait de sauver, s'était accru de tout ce qu'elle avait éprouvé. Il y a dans la vie des positions tellement extraordinaires, où les émotions sont tellement violentes, qu'elles développent en peu d'instants des sentiments qui ne sont ordinairement que le fruit du temps et des soins. C'est ce qui arrivait à la marchande de chiffons; le danger qu'avait couru l'être faible qu'elle s'était chargée de protéger dans un moment si solennel, la vue de cette mère, qui avait à peine eu le temps de peindre ce qu'elle éprouvait, tout cela avait pour ainsi dire vieilli l'attachement de la bonne femme pour l'enfant, et elle l'aimait déjà comme si elle le voyait depuis long-temps.

„Voici," dit-elle à son mari, en arrivant, „un enfant que j'ai pris dans les bras d'une pauvre dame qui n'est plus maintenant. Je lui ai promis de prendre soin de ce petit orphelin, tu m'aideras à tenir ma promesse, n'est-il pas vrai, mon homme?" Et comme il s'avançait pour le prendre „non," dit-elle, „tu n'as pas été comme moi témoin de tout cela, le pauvre enfant est souffrant, l'air malsain de la prison, le manque de nourriture et de soins ont un peu altéré ses traits; laisse-moi le soigner pendant quelques jours, le mieux couvrir, et puis alors je te le montrerai, et, j'en suis sûre, tu l'aimeras aussi."

Il fut ainsi convenu, et la brave femme ne négligea rien pour que son protégé lui fît honneur; elle l'enveloppa de langes bien chauds, lui donna

du bon lait, et en moins de quatre jours l'enfant avait déjà repris de la fraîcheur et de la gaieté.

Mais pendant ces quatre jours un grand embarras était venu tourmenter l'esprit et le coeur de la marchande de chiffons. Son mari lui avait bien recommandé, et à plusieurs reprises de choisir un garçon, et l'enfant qu'elle avait apporté était une fille; une petite fille charmante, et qu'elle aimait déjà de toute son âme, mais elle tremblait d'être obligée de détromper son mari qui paraissait tant tenir à un garçon, et qui, depuis quatre jours ne cessait de parler de ses projets sur son fils adoptif; il fallut cependant bien s'y décider; et un soir, pendant que la petite dormait, et que le mari recommençait ses châteaux en Espagne, faisant un effort, la pauvre femme se détermina à tout lui avouer. Elle commença par lui raconter encore tout ce qui s'était passé, elle lui fit un tableau déchirant de la scène du bateau, puis, quand elle le vit ému, elle lui dit: „Quand j'aperçus cette jolie petite créature sur le point d'entrer dans la galiote, je n'y tins pas, je m'élançai et la pris dans les bras de sa mère sans lui demander si c'était un garçon ou une fille . . .“ „Mais c'est un garçon,“ reprit vivement le mari? „Hélas non, je n'ai pas eu la main heureuse, c'est une fille.“ — „Une fille! je n'en veux pas,“ s'écria-t-il avec colère, „que veux-tu que nous fassions d'une fille dans notre état, je n'en veux pas, c'est décidé!“ — „Alors répondit la marchande de chiffons, je ne vois qu'un moyen, je l'ai prise dans le bateau il y a quatre jours, il faut la reconduire dans celui de ce soir. Mais tu penses bien que ce ne sera pas moi qui ferai une pareille chose; vois si tu te sentiras ce courage-là.“ Cette idée fit frémir le brave homme, il tourna les yeux vers l'enfant qui s'éveillait en ce moment et lui tendait ses petits bras en souriant; puis se levant et le pressant contre son coeur, il s'écria: „la volonté de Dieu soit faite, nous aurons une fille et nous ne l'en aimerons pas moins.“

Dix années se passèrent pendant lesquelles les deux époux rivalisèrent de soins pour celle qu'ils appelaient leur fille; c'était à qui des deux lui donnerait le plus de preuves de tendresse et d'attachement; de son côté la petite fille, qui se croyait véritablement leur enfant, les aimait beaucoup et leur donnait toutes sortes de sujets de contentement.

Pendant ces dix années, de grands événements avaient eu lieu; les hommes qui avaient si longtemps décimé la France avaient à leur tour porté leurs têtes sur l'échafaud. Vous lirez un jour, mes amis, l'histoire des événements qui amenèrent Bonaparte au consulat. L'espace ne me permet pas de vous les conter ici; apprenez seulement qu'il publia une loi qui permettait à tous ceux qui, au commencement de la révolution avaient quitté la France, et qu'on nommait les émigrés, de rentrer dans leur patrie. M. le comte d'A..., qui était de ce nombre, profita du bénéfice de cette loi pour accourir à Nantes savoir si quelqu'un de sa famille n'aurait pas échappé aux massacres. Ses recherches furent infructueuses; on lui répéta partout que sa famille entière avait été noyée, on lui indiqua le jour; et bientôt il n'eut plus aucun doute sur son malheur. Il se retira dans une de ses terres, et là seul, sans parents, sans amis, car tous étaient tombés sous les coups des sicaires, il passa deux ans à déplorer, dans la solitude, la perte de tout ce qui lui était cher.

Un jour où quelques affaires l'avaient obligé à venir à Nantes, il aperçut au détour d'une rue une jeune fille de treize ans environ, dont la physionomie le frappa; elle lui rappela des traits gravés dans son coeur; il s'arrêta en extase devant la jeune enfant qui allait faire quelques petites emplettes dans le voisinage, puis entrant dans une boutique d'où elle venait de sortir, il demanda qui elle était. „C'est la fille de la marchande de chiffons, lui répondit-on.“ Ces mots lui serrèrent le coeur, sans qu'il pût s'expliquer pourquoi, et il ne put résister

à l'envie d'aller chez cette marchande de chiffons, pour y revoir encore cet enfant, dont l'image le poursuivait malgré lui. Il y arriva presque en même temps qu'elle, et trouva la bonne femme occupée à quelques détails peu intéressants de son commerce. „Madame," lui dit-il, „excusez ma curiosité, plus tard vous en saurez le motif, et daignez me répondre: Cette jeune fille vous appartient?" — „Oui, Monsieur," reprit la chiffonnière, „c'est notre fille, notre bonne et gentille Marie que nous aimons de tout notre coeur, et qui nous le rend bien; bien, pas vrai Marie?" Et pour toute réponse Marie sauta au cou de sa mère. — „Vous aimez bien votre maman," dit M. d'A... en s'adressant à la jeune fille? — „Oh! oui, Monsieur." A ce son de voix M. d'A... tressaillit, et, les yeux attachés sur l'enfant, il répéta d'un ton ferme: — „Et c'est bien votre fille, votre véritable fille?" — „Sans doute," reprit la bonne femme un peu interdite par cette question; qu'est-ce donc que cela a d'étonnant?" — „Rien," dit M. d'A... „mais voudrez-vous bien me permettre de venir quelquefois voir votre enfant: son regard, sa voix, ont pour moi un charme indéfinissable, ils me rappellent des gens que j'aimai beaucoup, et qui ne sont plus." „Tant que vous voudrez, Monsieur, nous serons toujours bien aises de vous recevoir." Pendant quelque temps monsieur d'A... venait voir presque chaque jour la petite fille, à laquelle il s'attachait de plus en plus.

Enfin, un jour, au moment où il allait partir pour venir chez sa protégée, on lui remit une lettre ainsi conçue:

„Monsieur le Comte!

„J'étais sur le port le jour où votre malheureuse famille fut conduite au supplice, et je puis vous certifier qu'une femme du peuple, profitant du moment où madame votre soeur allait monter dans le fatal bateau, prit l'enfant qu'elle portait dans ses bras. Je ne puis vous dire ce qu'elle est de-

venue depuis, étant parti peu de jours après pour l'armée etc.“

Cette lettre fut un trait de lumière pour M. d'A..., ses vagues soupçons prirent un caractère de réalité: aussi, en arrivant chez la marchande de chiffons, il dit aux époux d'un ton sérieux: — „Vous m'avez trompé, cet enfant n'est point le vôtre, vous l'avez pris sur le port, dans les bras de ma soeur, à telle époque.“ A cette attaque directe les pauvres gens se troublèrent, balbutièrent quelques dénégations, mais M. d'A... insistant fortement, ils tombèrent à ses pieds en pleurant, et lui avouèrent la vérité. „N'avez-vous rien trouvé sur elle qui pût la faire reconnaître.“ — „Rien,“ dit la bonne femme, qui cherchait à se rattacher à ce moyen de conserver son enfant. — „Ecoutez,“ reprit M. d'A... avec douceur, „je sais tout ce que vous avez fait pour elle, je sais combien vous l'aimez; mais si cette enfant se trouvait, par sa naissance, appelée à prendre dans le monde un rang distingué, à posséder une fortune immense, la priver de tous ces avantages seulement pour la garder auprès de vous, ce serait de l'égoïsme, ce serait détruire en un instant tout le bien que vous avez fait; vous en êtes incapables; dites-moi tout ce qui peut servir à éclaircir mes doutes, je vous récompenserai comme vous le méritez, mais ne me cachez rien, c'est au nom de notre petite Marie, c'est au nom de son bonheur que je vous le demande, ne privez pas celle que vous aimez du sort brillant qui lui est réservé.“

L'idée que Marie serait plus heureuse l'emporta dans le coeur de ces braves gens sur toutes les résolutions, et la bonne femme en pleurant fut chercher un petit médaillon qu'elle avait trouvé au cou de la petite le jour où elle l'avait sauvée. Ce médaillon était aux armes de la maison d'A.... C'était donc bien elle, c'était la fille de sa soeur chérie. M. d'A... n'allait plus être seul sur la

terre! Dans les transports de sa joie, et croyant la rendre bien heureuse, il annonça à la jeune fille le bonheur qui lui arrivait; mais, se jetant dans les bras de la marchande de chiffons, l'enfant s'écria — „Je ne veux pas quitter maman!“ En vain son oncle, et jusqu'aux pauvres époux eux-mêmes, lui expliquèrent-ils et l'opulence et les plaisirs qui l'attendaient; en vain chercha-t-on a exciter sa coquetterie, son amour-propre, ses désirs. — „Je ne veux pas quitter maman,“ fut la seule réponse qu'elle faisait en se cramponnant de plus belle au cou de la bonne femme, qui pleurait autant de plaisir que de chagrin.

Mr. d'A..., qui jugeait par la force de l'attachement de sa nièce pour ses bienfaiteurs, des soins qu'ils avaient eus pour elle, vaincu par une résistance aussi opiniâtre, dit enfin: „Il y a un moyen d'arranger tout cela; ma nièce ne veut pas vous quitter, eh bien! venez avec elle, suivez-nous; vous avez pris soin de son enfance, elle prendra soin de votre vieillesse, et ainsi vous serez toujours ensemble.“ Alors la scène changea, cette fortune que, tout à l'heure la jeune fille rejetait pour elle-seule, elle l'acceptait, maintenant qu'il s'agissait de la partager avec ceux qu'elle aimait tant; larmes, supplications, caresses, elle employait tout pour les persuader à la suivre, répétait toujours qu'elle ne les quitterait jamais. Attendris par des preuves si touchantes d'attachement et de reconnaissance, les braves gens se décidèrent à quitter leur modeste demeure; et, quelques jours après, un brillant équipage entraînait rapidement vers le château d'A... la marchande de chiffons, son mari et leur fille, car elle voulut toujours garder ce nom.

En 1828 j'étais à Angers, on m'offrit de me présenter chez le comte de G.. J'y fus invité à dîner. Jugez de mon étonnement lorsque je vis entrer dans le salon une bonne vieille femme, dont le costume et les manières un peu communes con-

trastaient avec la brillante société qui se trouvait réunie, et que j'aperçus la brillante madame de G. s'élancer au devant d'elle, l'embrasser tendrement en l'appelant — ma mère, lui prodiguer les soins, les attentions les plus délicates Ma surprise ne cessa que lorsqu'à la fin du dîner, et sur la prière de plusieurs convives, madame de G. nous raconta avec une grâce charmante et une modestie enchanteresse l'histoire intéressante que je viens de vous conter, anecdote aussi honorable pour madame de G., qui était la petite fille, que pour la bonne vieille, qui n'était autre que la marchande de chiffons de Nantes.

Maintenant, dites-le moi, mes bons amis, si mademoiselle d'A., lorsqu'elle eut retrouvé son rang et sa fortune, s'était contentée de donner à sa bienfaitrice une récompense, quelque considérable qu'elle eût été, eût-elle montré de la reconnaissance, non; malgré ses dons, ce n'eût été qu'une ingrate. Mais lorsqu'on vit sans cesse à ses côtés, dans son brillant salon, à sa table où se trouvait une société choisie, cette bonne et simple femme, lorsqu'on vit la comtesse de G. entourer de soins et de respects la pauvre chiffonnière, on la cita partout comme un modèle de reconnaissance; et je vous le répète, la reconnaissance est la marque d'un coeur noble et généreux: c'est la mère de toutes les vertus.

A. Jadin.

29. Mylord Shirley.

Charles I. avait cessé de vivre; Cromwell, tout couvert du sang de son roi, se précipita en Irlande, à la tête d'une armée formidable, fit lever le siège de Dublin au marquis d'Osmond, emporta d'assaut la ville de Tredalh, et ordonna le massacre général de la garnison. Un seul homme fut épargné: Cromwell le réservait à un supplice plus horrible et plus ignominieux. La mort toute unie était trop douce à ses yeux pour les ennemis de son exécrable pouvoir, il voulait des tourments, des larmes, des opprobres, des tortures; le bourreau venait après.

Cet infortuné promis à la hache du Covenant, était le jeune comte de Shirley. Son extrême jeunesse, sa bravoure, l'éclat de son mérite personnel et de sa naissance, auraient pu désarmer la vengeance d'un autre homme que Cromwell; mais le farouche général ne connaissait ni la générosité ni la clémence; implacable comme l'enfer, comme lui il ne rendait rien.

Après une captivité de quatorze mois, le comte de Shirley sortit de son obscur cachot pour paraître devant des juges iniques et vendus à la tyrannie. Sa défense fut celle d'un brave, d'un héros; il ne chercha point à disputer longuement une vie promise aux sanguinaires plaisirs de la populace. Résigné à son sort, il ne combattit les prétendus crimes qu'on lui reprochait que par la loyale énumération de ses devoirs de soldat, de sujet fidèle, de citoyen dévoué. Sa sentence fut prononcée. Edouard, comte de Shirley fut condamné à être décapité le lendemain matin, sur la principale place de Dublin. Un sourire infernal passa sur les lèvres de ses juges; un murmure approbateur s'éleva dans l'auditoire; les sbires emmenèrent Shirley, qui, la tête haute, le regard assuré, semblait défier le tré-

pas qu'il avait tant de fois affronté sur les champs de bataille.

De retour, cependant, dans l'humide prison qu'il habitait depuis plus d'une année, l'amour de la vie se réveilla puissamment dans son coeur. Cette paille flétrie qui formait sa couche, cette lampe sombre dont la mourante clarté remplaçait les rares rayons qu'un étroit soupirail laissait pénétrer jusqu'à lui; cette pierre grossière recouverte d'un lambeau de tapisserie; ces fers profondément rouillés par les pleurs du désespoir de tant de misérables, tout cela se revêtit pour lui de couleurs moins funèbres, moins horribles. „Il faut donc quitter tout cela!" s'écria-t-il en promenant ses regards autour de sa prison. Et il prononça ces mots avec un accent de tendresse et de découragement.

Quoi donc! ces limbes effroyables où l'homme enchaîne l'homme, deviennent-ils donc des séjours tranquilles pour ceux qui les ont habités long-temps? Sans doute; et puis, qu'est-ce qu'une prison à vingt ans, quelque affreuse qu'elle puisse être? Une jeune âme est si pleine d'avenir, le coeur bat si vite! C'est la halte d'un enfant sur un tombeau.

Mais la mort! la mort! c'est un abîme, c'est une mer sans rivages, où à vingt ans on est jeté malgré soi. On peut bien dans un combat la regarder en face, elle est si belle sur un champ de bataille! sa longue robe de pourpre est pleine d'épées, de couronnes, de croix, d'épaulettes; elle jette tout cela avec profusion de sa main décharnée, et pour ramasser un de ces brillants hochets, on peut risquer le fatal coup de faux (car elle est avare, la mort des batailles: elle ne vous a pas si tôt donné, qu'elle veut reprendre avec usure). Mais la mort d'échafaud, grands dieux! il faut être plus qu'un homme pour la regarder sans trembler.

Shirley le sentait bien. Malgré son courage, malgré sa philosophie, son coeur bondissait dans sa poitrine avec force, il n'était plus là, dans ces ténèbres, soutenu par les regards de la multitude.

Réduit à lui-même, il n'était qu'un homme, il n'était qu'un enfant.

La tête appuyée dans ses deux mains, il repassait dans son esprit toutes les douleurs de sa vie, quand la pensée d'une mère et d'une soeur chéries, qu'il laissait sans protecteurs dans le monde, lui arracha un cri; des larmes brûlantes comme la lave d'un volcan s'échappèrent alors de ses yeux, et il s'écria:

— „Quoi donc! ne pourrai-je pas les recommander avant de mourir, à un être compatissant?... Ne pourrai-je pas leur tracer quelques mots d'adieu?.. O ma mère, o ma soeur, ma chère Jenny! pas même un baiser d'adieu, un dernier baiser!...“

— „Il ne faut pas vous chagriner comme cela, Sir Edouard,“ répondit une voix rauque et sauvage.

Cette voix était celle d'un homme qui venait d'entrer dans le cachot du comte. Shirley, en proie à une espèce de délire, ne l'avait point entendu, et il y avait déjà quelques minutes que l'inconnu était devant lui, les bras croisés et comme dans l'attente d'une réponse. Il reprit:

— „M'avez-vous compris? Il ne faut pas vous chagriner ainsi; rien n'est peut-être désespéré: il ne faut pas jeter la hache après le manche... Calmez-vous.“

Edouard leva alors les yeux, et reprenant sa fermeté habituelle, il dit: „Que me voulez-vous?“

— „Je vais vous l'apprendre. Permettez-moi de m'asseoir, et d'abord de m'assurer si l'on peut venir nous écouter.“

Tandis que l'inconnu prenait le soin qu'il jugeait utile à la sûreté. Edouard eut tout le loisir de le regarder. C'était un homme de quarante ans, d'une figure basse et commune; ses cheveux longs, roux et gras, assez courts sur le derrière de la tête, descendaient jusque sur son front et encadraient des yeux vifs et penétrants, ses joues rouges comme de la lie de vin tombaient de l'un et de l'autre côté du visage comme celles des dogues, et sa bouche,

large, grande et ornée de dents noires et longues, présentait quelque chose de si difforme et de si effrayant, que les paroles qui en sortaient devaient dégoûter ou faire frémir. Cet homme singulier était vêtu d'une large camisole de drap vert et d'un pantalon rouge si étroit et tellement juste qu'on eût pu le prendre à une certaine distance pour un écorché de quelque amphithéâtre d'anatomie.

L'inspection d'un tel personnage n'était pas faite pour prévenir en sa faveur. Le comte de Shirley lui demanda donc, dès qu'il se fut assis sur la pierre où il était lui-même, ce qu'il venait faire dans sa prison.

— „Ne vous en doutez-vous pas?“ répliqua l'homme, en remettant sur sa tête un énorme bonnet de poil de chèvre qu'il avait ôté en entrant, par respect machinal.

— „Non.“

— „En ce cas je vais donc vous le dire. Je suis le...“

— „Achevez.“

— „Bourreau,“ ajouta l'homme d'un ton de voix plus plein, mais plus adouci.

Le bruit des sept trompettes du jugement dernier n'aurait pas fait plus d'impression sur l'âme d'Edouard que ce mot sinistre et solennel: une sueur froide coula sur son front, ses cheveux se hérissèrent; il se leva précipitamment pour ne point partager plus long-temps son siège avec cet affreux visiteur; mais en se levant il trébucha, le bourreau avança la main pour le retenir. Cette main longue et chaude atteignit avec force le bras d'Edouard.

— „Finissez, finissez!“ s'écria le comte, repoussant avec mépris l'appui qui lui était offert... „Suis-je déjà votre proie; l'heure du supplice a-t-elle sonné?... Marchons, allons... Sinon, laissez-moi maître de mes derniers instants, et délivrez-moi de votre épouvantable présence.“

— „Comte de Shirley,“ répliqua le bourreau, „j'avais ouï dire que tu n'étais pas seulement un

brave soldat, mais encore un homme de sens; démentiras-tu à ton dernier jour cette réputation? Quoi! mon malheureux titre de bourreau te fait frémir, ma présence te fait frissonner ... allons donc! quel enfantillage... Je suis le soldat de la justice, voilà tout; j'obéis aux juges comme tu obéissais jadis au comte d'Osmond, au duc de Richemond, à bien d'autres encore. On te disait de faire feu à la tête de ton régiment, et tu faisais feu; à moi on me dit tue, et je tue: vois donc si je suis plus féroce que toi."

— „Que toi! que toi!" répéta Edouard avec un accent de rage et de mépris.

— „Oui que toi," reprit le bourreau; „tu veux te fâcher de ce que je te tutoie. Vous avez tort, Comte: la destinée d'un gentil-homme qui va mourir et d'un bourreau qui se porte bien est égale. Voulez-vous donc de l'étiquette de White-Hall dans ce cachot? j'y consens. Eh bien! Comte, je viens proposer un marché à votre Seigneurie."

— „Malheureux! l'ironie est-elle donc au nombre de tes instruments de torture, et Cromwell réserve-t-il à ses victimes, pour coup de grâce, les insultes de ses bourreaux?"

— „Là, là, comme votre Seigneurie s'emporte! Je vous ai dit, et je veux bien vous répéter que je suis tout-à-fait étranger aux massacres ordonnés par le parlement: je ne fais qu'obéir à mes supérieurs, entendez-vous? à mes supérieurs immédiats. Demain, à la pointe du jour, je vous exécuterai par l'ordre du tribunal; après demain, j'exécuterais Cromwell et Fairfax si la même cour me donnait le même ordre. Monsieur le Comte, tous les bourreaux ne sont pas habillés de rouge."

Le bourreau assaisonna cette réflexion de son rire sardonique; puis ôtant son bonnet et rejetant ses cheveux roux sur les côtés de son énorme tête, il reprit:

— „Mais il ne s'agit pas de tout cela. J'ai avancé l'heure à laquelle je devais venir vous vi-

siter pour vous faire part d'un projet, je me trompe, dût le terme vous offenser encore, d'un marché que j'ai à faire avec vous. Ecoutez-moi donc sans m'interrompre, et promettez-moi d'être sobre d'injures envers un homme qui n'a d'autre tort à vos yeux que d'être chargé d'un office nécessaire."

— „Parlez, parlez, je vous écoute," répondit le jeune homme, qui, revenu à des idées plus raisonnables, avait recouvré tout son sang-froid.

— „Depuis trente ans j'exerce à Dublin le métier de bourreau, mon père était bourreau, mon grand-père était bourreau: je devais l'être, je l'ai été, quoique assez peu fait pour le devenir. Peterson, me suis-je dit, il y a long-temps déjà, vous n'êtes pas né pour votre profession, mon ami; il faudra donner un beau jour votre démission, et vous retirer dans le fond du Northumberland, dont vous êtes originaire, et là vivre en paisible citoyen. Vous avez de quoi exister noblement; tranchez le mot, vous êtes riche: eh bien! vous ferez le seigneur; vous direz: Mes chiens, mon château, mes fermiers . . . C'était un beau rêve, sans doute; . . . mais zest! la guerre civile est arrivée, l'échafaud a été en permanence, et moi j'ai été comme l'échafaud, immobile. Enfin, Comte, il faut l'avouer, l'éloignement que j'avais pris pour cette profession depuis long-temps s'est changé depuis dix-huit mois en horreur invincible; oui, et ce qu'il y a de pis, c'est que du dégoût de mon métier je suis passé au dégoût de la vie."

Peterson s'arrêta un instant, tira de sa poche une large tabatière d'or, prit du tabac, après en avoir offert au comte, qui refusa par un signe de tête, et continua:

— „Oui, Comte, l'existence est un fardeau pour moi, et ce fardeau je ne puis le traîner plus long-temps. Combien de fois ai-je envié, depuis six mois, le sort de tous ces braves hommes qui me sont passés par les mains; car (ajouta-t-il en montrant son pantalon rouge) il y a sur ce vêtement

du sang des plus illustres maisons de la Grande-Bretagne: avec un peu d'étude, je vous ferais distinguer celui des Treetford, des Southampton, des Lindsay, des..."

— „De grâce, épargnez-moi ces affreux détails," interrompit Edouard en se couvrant les yeux avec horreur, „et venons au fait, je n'ai plus que quelques heures à vivre... l'éternité m'attend."

— „Qui n'attend-elle pas?" repartit Peterson; „mais oui, arrivons au fait; car le coq ne va pas tarder à chanter, et quand il chantera il n'y aura plus une minute à perdre. Je suis donc décidé à mourir; mais je veux que ma mort profite à quelqu'un, et ce quelqu'un ce sera vous, si vous voulez."

— „Moi!!! Et pourquoi ce dévouement?"

— „Ce dévouement? il n'y a pas de dévouement là dedans; je vous dis que je suis las de la vie, que je veux absolument la quitter. Vous l'aimez, vous devez la perdre, je me mets à votre place; c'est tout simple. Mais, comme un service en vaut un autre, j'exige de vous une promesse, une grande promesse."

— „Parlez, quelle somme, quelle récompense exigez-vous?"

— „Ah! ah! ah! une somme, une récompense!!! Le bourreau de Dublin est plus riche que le comte de Shirley, soyez en sûr. Voilà, sans préambule, ce que j'exige de vous, ou plutôt ce que vous devez faire pour vous sauver la vie. D'abord vous prendrez mes habits et je prendrai les vôtres."

— „Quoi!"

— „Oui; en d'autres termes, vous ferez le bourreau, et moi le comte de Shirley; nos deux rôles finiront en même temps: qu'avez-vous à vous plaindre? Ensuite vous me conduirez sur l'échafaud vous me trancherez la tête;... Etes-vous adroit?"

— „Peterson, n'espérez pas."

— „Que je n'espère pas? Parbleu, Comte; vous êtes bon avec votre espérance. Si vos idées de grandeur, si vos préjugés repoussent ce moyen de

vous sauver, soyez convaincu que tout le monde ne sera pas aussi difficile, et que je trouverai avant trois jours un criminel de bonne volonté qui voudra bien m'égorger pour sauver sa vie. Vous, je dois le dire, vous me conveniez; votre naissance, votre âge, votre bravoure, vos talents, tout cela me plaisait."

— „Que doivent vous importer et ma naissance et mes talents?"

— „Beaucoup, car je ne vous ai pas tout dit. J'ai une fille unique, une fille charmante; sa malheureuse naissance la rendrait la proie d'un bourreau; car, sans enfants mâles, je dois me choisir un successeur, un gendre parmi les bourreaux du comté. Quel malheur pour ma belle, pour ma sensible Betty, de perpétuer une race proscrite par les préjugés du monde! Cette fille charmante, je vous la donne avec tout ce que je possède. L'exécution faite, vous courez chez moi; ma fille est avertie, ma fortune en bons billets de banque est là; vous descendez dans une barque la Liffey, et une fois en pleine mer, vous vous dirigez vers la France ou l'Italie. C'est sur le continent que vous lui donnerez votre main et qu'elle recevra de vous pour prix du sang de son père, le titre de comtesse de Shirley."

Le bourreau se tut. Edouard, les yeux baissés vers la terre, garda quelques instants un silence profond; puis comme cherchant à combattre les divers sentiments qui s'agitaient dans son coeur, il finit par dire d'une voix altérée. „Peterson, cela ne se peut pas."

— „Cela ne se peut pas, Comte? Tant pis, pour vous," dit le bourreau; prenons que nous n'avons rien dit. Mais songez bien à ce que vous allez faire; dans quelques minutes, il ne serait plus temps de vouloir. Vous voulez apparemment subir le même sort que ce pauvre marquis de Montrose."

— „Quoi! le marquis de Montrose?"

— „A été pendu à Edimbourg il y a quelques

semaines, et ses quatre membres ont été envoyés par les ordres de Cromwell aux quatre principales villes du royaume. Nous avons ici une jambe de ce noble marquis, et il vous sera loisible de la voir de l'échafaud, elle est fichée sur le grand mur de la prison du côté du sud."

— „O comble d'atrocité!" s'écria le comte. „Quoi! ils ont aussi assassiné l'homme qui faisait la gloire et l'honneur de l'Ecosse, les barbares!..."

— „Je ne vous ai pas dit assassiné," reprit froidement Peterson, „je vous ai dit pendu, ce qui est bien différent."

— „Ainsi ils me réservent le même sort qu'à ce grand capitaine? Il est glorieux pour moi de mourir pour la même cause."

— „Bon, pour la même cause, mais non pas de la même manière; car vous serez décapité, ce qui vaut infiniment mieux. Mais, jeune homme, parce que Montrose et beaucoup d'autres braves gens sont morts, il ne s'en suit pas que vous deviez mourir aussi. Il est au contraire fort probable que si on eût offert à l'illustre Ecossais la vie et la liberté au prix qu'on vous les offre, il les eût acceptées. Montrose avait sans doute des parents, une mère, une soeur? Il avait des amis..."

Les mots de mère, de soeur retentirent dans le coeur du jeune homme; son enthousiasme s'était glacé, la ferveur du martyre était éteinte, l'amour filial réveillait l'amour de la vie, et tous les deux ébranlaient les dernières résolutions de l'orgueil.

— „Eh bien, Peterson?.."

— „Chut, chut!" dit le bourreau en étendant sa main vers le soupirail.

On entendit un coq chanter, puis des pièces de bois que l'on semblait joindre à force de coups de marteau.

— „Qu'est-ce?" demanda Edouard.

— „Ce n'est rien: c'est le coq qui chante, et votre échafaud que l'on dresse."

— „Peterson,“ s'écria le jeune comte tout tremblant d'horreur, „est-il temps encore?“

— „Encore trois minutes,“ répliqua froidement le bourreau en regardant sa montre.

— „Veux-tu toujours, dis!“

— „Moi? toujours... Mais ne manque pas!“

— „Je tâcherai.“

— „Epouse ma fille.“

— „Je te le promets.“

— „Tu me le jures?“

— „Foi de gentil-homme!“

— „Foi d'homme d'honneur! cela vaut mieux.“

— „Foi d'homme d'honneur!“

— „Bien. M'embrasseras-tu? serreras-tu une fois, une seule fois dans tes bras le père de celle que tu vas bientôt nommer ton épouse!“

Edouard l'embrassa en frémissant, et lui dit: „Tu me pardonnes ta mort?“

— „Comme tu m'aurais pardonné la tienne... On vient... du courage, de la force, de l'adresse surtout. Aussitôt après le coup fatal, cours à ma maison, près de l'église de Ste Placide; ma fille s'y trouvera avec un domestique fidèle: elle te suivra à la vue de cet anneau. Une embarcation est préparée sur le port; vous gagnerez d'abord les côtes du Danemark; et que Dieu vous conduise...“

C'était en effet le funeste cortège qui venait chercher la victime. La double métamorphose s'était opérée. Peterson, la tête couverte d'un voile noir, marcha au supplice d'un pas ferme, et Shirley le suivit d'un pas chancelant. Sa faiblesse pourtant fit place à l'audace quand il fut arrivé sur l'échafaud: les cris de ce peuple sanguinaire qui demandait sa tête allumèrent sa fureur; il saisit la hache brillante qu'un valet lui présenta, et la faisant tournoyer entre ses mains nerveuses, il l'abaissa tout-à-coup... Un bruit sourd succéda à l'éclair de l'acier, et un jet de sang frappa le front hâve de la populace avide de carnage.

Six mois après l'événement, on citait à la cour

de Copenhague la magnificence du comte de Shirley et les grâces, l'amabilité et la douceur angélique de sa femme. Cette femme si pure et si belle était la fille du bourreau de Dublin.

Amédée de Bast.

---

30. Louise de Lorraine.

Nouvelle historique.

C'est le 30 avril 1553, à Noméni dans un château gothique, sur les bords de la Seine, que Marguerite d'Egmond, première femme de Nicolas, duc de Mercoeur, comte de Vaudemont, mit au jour la princesse Louise. A sa naissance, il n'y avait aucun prince de la branche aînée de la maison de Lorraine. Le duc Nicolas désirait un fils; la petite Louise fut reçue avec plus de résignation que de plaisir. On ne prit pas même le soin de la faire baptiser avec la pompe dûe à son rang, dans la cathédrale de Nancy, ville où régnait alors son cousin germain le duc Charles de Lorraine. Elle fut modestement portée sur les fonts baptismaux de l'église de Noméni; elle eut pour parrain, l'évêque de Toul; pour marraine, la comtesse Louise de Salins, qui lui donna son nom.

Sa mère tomba malade à la suite de ses couches et la petite Louise n'avait pas encore deux ans, lorsque madame de Champy, sa gouvernante, vint en pleurant la chercher, pour la conduire auprès du lit de sa mère mourante. Des cierges brûlaient au chevet de ce lit, tandis qu'un prêtre, à genoux, disait les prières des agonisants; ces prières, répétées d'une voix triste par plusieurs personnes prosternées autour du lit, inspiraient la terreur. A ce

tableau funèbre, Louise jette des cris. Sa voix semble ranimer la malade; elle lui tend les bras, et Louise oublie sa frayeur pour embrasser sa mère. Alors, la duchesse détache de son cou un rang de perles, auquel est suspendue une sainte relique. „Qu'elle te protège ainsi qu'elle m'a protégée! dit la mourante en passant le collier par dessus les blonds cheveux de Louise; ne la quitte jamais.“

Puis n'ayant plus la force de parler, elle colle ses lèvres déjà froides sur le front de Louise, et fait signe à madame de Champy de l'emmener bien vite, tant elle a peur que son enfant la voie mourir.

Le comte de Vaudemont aimait tendrement sa femme, et, dans l'excès de ses regrets, il resta longtemps sans pouvoir supporter la vue de l'enfant dont la naissance était cause d'une perte si douloureuse. Louise fut donc entièrement confiée aux soins de sa gouvernante. L'attachement de madame de Champy pour son élève s'augmenta en raison de l'abandon où le comte laissait sa fille. Uniquement occupée de la santé de Louise, du soin de former son coeur, d'y faire germer le sentiment de cette piété fervente, qui distinguait les chefs de la maison de Lorraine, madame de Champy ne vivait que pour son élève. Mais cette affection si rare avait l'inconvénient des sentiments passionnés; elle la rendait parfois injuste envers ceux qui ne partageaient pas son culte pour Louise. Mademoiselle de Montvert, sous-gouvernante de la jeune princesse, dont la place était dépendante de madame de Champy, n'avait garde de la contrarier dans son admiration passionnée; elle cherchait plutôt à la dépasser par flatterie; si bien qu'il fallait tout le bon naturel de Louise pour ne pas devenir, malgré les soins parfaits de sa gouvernante, la petite personne la plus insupportable.

Mais si les qualités naturelles n'ont rien à craindre d'un excès d'indulgence, le meilleur esprit ne peut être à l'abri des préventions données par les gens qu'on aime.

Le comte de Vaudemont, n'ayant point de fils, devait penser à un second mariage. On sut bientôt qu'il avait demandé la main de Jeanne de Savoie, soeur du duc de Némours. Cette nouvelle jeta la désolation dans le coeur de madame de Champy: „La pauvre enfant va donc avoir une belle-mère, s'écria-t-elle, ou plutôt une marâtre! Ah! que le ciel prenne pitié d'elle!“

Et, sans penser à l'impression que ces paroles devaient produire sur l'esprit de Louise qui avait déjà quatre ans, elle les commentait sans cesse. Puis, quand l'enfant la questionnait sur le malheur dont elle était menacée; sa gouvernante lui répondait qu'il fallait se soumettre à la volonté de Dieu; ce qui ne calmait point les craintes de la jeune princesse.

— „Qu'est-ce que c'est qu'une marâtre?“ demanda-t-elle, un jour à mademoiselle de Montvert.

— „C'est un monstre, qui fait le désespoir des familles,“ répondit-elle; „une belle-mère, enfin!“

„Ah! mon Dieu!“ reprit Louise avec effroi, „c'est donc une femme qui bat les enfants?“

— „Trop souvent,“ reprit mademoiselle de Montvert; puis, se repentant des préventions qu'elle faisait naître, elle tâcha de les affaiblir, en ajoutant que toutes les belles-mères n'étaient point des marâtres; qu'il y en avait même de très bonnes pour les enfants de leurs maris. Mais l'impression était produite, et lorsque, le jour des noces de Jeanne de Savoie avec le comte de Vaudemont, celui-ci ordonna à la princesse Louise d'embrasser sa seconde mère, l'enfant s'enfuit en pleurant, et rien ne put la décider à recevoir les caresses de celle qu'elle appelait sa marâtre.

Affligée de cet éloignement, mais le trouvant assez naturel, la comtesse prit contre son mari le parti de Louise, et s'opposa à ce qu'elle fut mise, le soir même, au couvent, comme le comte de Vaudemont l'avait décidé dans sa colère.

Deux années se passèrent, sans qu'on pût triom-

pher de l'éloignement qu'éprouvait Louise à l'approche de sa belle-mère. Ce sentiment, entretenu par les doléances de madame de Champy, était devenu invincible; et la comtesse, désespérant de se faire aimer de Louise, ne la voyait plus qu'aux solennités de famille.

A sept ans la princesse fut atteinte d'une petite-vérole violente, qui la mit dans le plus grand danger. Dans la crainte de la contagion pour ses deux jeunes frères, on la fit aussitôt transporter au château de Noméni. Là, madame de Champy s'enferma avec la malade, ne la quitta ni jour ni nuit, et tomba dans un tel désespoir, quand les médecins lui déclarèrent que la princesse était au plus mal, qu'on fut obligé de l'emporter évanouie dans sa chambre, où la fièvre et le délire la retinrent plusieurs jours.

Mademoiselle de Montvert avait fui le château, dès les premiers symptômes de la maladie, tant elle en avait peur pour elle. Qui donc allait soigner la pauvre petite princesse?

La maladie avait porté sur les yeux; depuis quatre jours, elle ne pouvait plus les ouvrir, mais la connaissance lui était revenue, elle demandait sa bonne amie. C'est ainsi qu'elle appelait Madame de Champy. —„Pourquoi donc n'est-elle pas là?“ disait l'enfant, en se plaignant. „Parce qu'elle est souffrante elle-même,“ répond une voix douce et affectueuse, „et qu'elle a besoin de repos. Mais, je suis là pour vous soigner aussi tendrement qu'elle vous soignait, ma chère petite. Ne vous inquiétez pas, et buvez cela; car c'est-elle qui me charge de vous prier de m'obéir.“

Cette prière était faite d'un ton si implorant, que, malgré sa répugnance, Louise avala la cuillerée de potion qui touchait ses lèvres.

— „Qui êtes vous?“

— „Une nouvelle bonne qui doit remplacer votre gouvernante jusqu'à ce qu'elle soit guérie.“

„Ah! vous ne resterez pas, comme elle, là toute la nuit?...“

— „Si, mon enfant, je resterai nuit et jour, tant que mes soins vous seront nécessaires; et quand vous serez plus forte, nous tâcherons de vous amuser; mais, vous m'aimerez un peu, n'est-ce pas?“

— „Oh! oui,“ répondit Louise, en cherchant avec sa main brûlante celle de la personne qui lui parlait. „Je vois bien que c'est ma bonne amie qui vous envoie. Vous aimez les enfants; vous n'êtes pas une belle-mère, vous?“

La main qui tenait celle de Louise se retira; il se fit un long silence. — „Comment vous nommez-vous?“ demanda la malade. — „Jeanne,“ lui répondit-on.—„Eh bien! Jeanne, savez-vous de belles histoires, comme celles que me racontait madame de Champy, où il y avait toujours de beaux chevaliers de Lorraine, des tournois, des ermites?“

— „Certainement j'en sais de fort intéressantes, et qui vous endormiront aussi bien que les siennes.“

En effet dès le premier conte, Louise s'était assoupie, et ce sommeil bienfaiteur devait triompher de sa fièvre.

Deux jours après, on n'avait plus d'inquiétude pour sa vie, mais on craignait beaucoup pour son visage. Les médecins déclarèrent qu'elle serait défigurée, si elle portait ses mains sur les boutons qui couvraient tous ses traits, et proposèrent de lui attacher les bras à sa couverture. L'idée d'être ainsi garrottée désespérant la petite malade, sa nouvelle gouvernante s'engagea à la veiller avec tant de soin qu'elle l'empêcherait de se gratter le visage.

Louise voulut l'embrasser de reconnaissance, et Jeanne embrassa la malade; ce qui n'était pas moins courageux que de rester jour et nuit les yeux fixés sur elle.

Les malades sont capricieux, volontaires. Louise importunée de l'odeur de camphre d'un collyre avec lequel on bassinait ses yeux, ne voulut plus s'en laisser mettre. Les menaces de rester aveugle, les

prières, rien ne put la décider à obéir; et le médecin sortit de la chambre, en disant: „Puisqu'elle ne veut pas qu'on l'empêche d'être laide et infirme je n'y puis rien.“

— „Qui est-ce qui pleure là?“ demanda Louise.

— „C'est moi,“ dit Jeanne. „Comment ne pas s'affliger en pensant que vous resterez ainsi par votre faute.“

— „Eh bien! ne pleure plus,“ reprit Louise d'une voix attendrie, „et viens me bassiner les yeux. Je ferai tout ce que tu voudras, mais ne pleure plus.“

Alors Jeanne prit la fiole, et baigna les yeux malades à plusieurs reprises, en remerciant Louise de sa docilité.

„Oh!“ s'écria l'enfant avec une joie délirante, „ma bonne, je vois clair!..“

En effet, ses paupières s'étaient entr'ouvertes; mais l'éclat du jour les avait fait subitement se refermer.

Jeanne se précipite aussitôt vers la fenêtre, tire les épais rideaux de damas, et l'obscurité qui règne, sans être complète, permet à la jeune princesse de regarder autour d'elle.

— „Jeanne, Jeanne,“ dit-elle, „viens donc que je te voie!“

Mais Jeanne se cache derrière les courtines qui sont au chevet du lit.

— „Où donc es-tu? Ah! mon Dieu, il ne fait plus nuit! Que je suis contente! C'est toi qui m'as guéri les yeux... Viens, viens, que je te remercie. N'es-tu donc pas contente aussi?...“

— „Oui, je suis bien heureuse,“ répond Jeanne en s'avançant pour prendre la main que lui tend Louise. Mais celle-ci frappée d'une terreur soudaine, s'écrie: „Ciel! la comtesse ...“ Et elle retombe sur son oreiller, presque sans connaissance.

— „Non, c'est ta mère!“ dit Jeanne de Savoie en baignant de ses larmes les bras de Louise. „Vois la peine que tu lui fais. Ranime-toi pour la consoler.“

Les accents de cette voix douce rappellent au coeur de Louise des soins si tendres, que son effroi se dissipe. — „Vous m'aimez donc?“ dit-elle. Et les embrassements de sa belle-mère lui répondent seuls. Alors l'intimité s'établit entre la noble garde et sa malade.

Et Louise, repentante de son injuste prévention contre la femme de son père, lui promet toute la tendresse d'une fille soumise.

Cette promesse, dictée par la reconnaissance, fut très facile à tenir; car la comtesse de Vaudemont devint dès ce moment la meilleure des mères pour la jeune princesse. On en peut juger par ce trait. — Louise de Lorraine devint en grandissant d'une beauté surprenante, et sa belle-mère la conduisit elle-même à la cour du duc Charles, pour être placée auprès de la duchesse Claude, fille de Henri II et de Catherine de Médicis. Là, Jeanne de Savoie s'appliqua à développer dans sa belle-fille toutes les qualités qui la faisaient chérir dans son enfance, et à lui donner cette politesse de langage, cette grâce de manières que la duchesse Claude avait apportées de la cour de France à celle de Lorraine.

Mais cette seconde mère, si parfaite, si adorée, la princesse devait bientôt déplorer sa perte, et lui voir succéder Catherine de Lorraine, fille du duc d'Aumale, femme altière, jalouse, que la beauté de Louise devait rendre son ennemie. Dès lors, l'existence de la princesse devint aussi cruelle qu'elle avait été douce. Chaque jour ramenant quelques mauvais traitements de la part de sa belle-mère, elle imagina de s'y soustraire quelques moments en obtenant de son père la permission de faire chaque semaine à pied le pélerinage de St. Nicolas. L'histoire nous apprend qu'elle y allait habillée en paysanne, accompagnée de ses filles d'honneur, d'un gentil-homme et d'un laquais, employant elle-même en aumônes les vingt-cinq écus qu'elle avait par mois pour ses menus plaisirs.

Un soir, qu'elle revenait fatiguée de cette course, et se disposait à se coucher, quoiqu'il fût encore de bonne heure, Catherine de Lorraine entre chez elle en disant d'un ton ironique: „Y pensez-vous, Mademoiselle, de vouloir vous retirer à cette heure, et de vous soustraire à l'admiration qui vous attend? N'êtes-vous pas l'astre de la cour de Lorraine, et peut-on y recevoir un roi sans lui montrer ce que nous avons de plus beau?"

— „Pardon, mais je ne vous comprends pas, Madame," dit Louise.

— „Quoi, vous ne devinez pas que le jeune roi qui doit passer ici pour aller se faire couronner à Varsovie, est arrivé, qu'il repart demain, et que le duc Charles veut profiter de cette soirée pour le fêter, et lui présenter ce qu'il a de plus remarquable à sa cour?"

— „A ce titre, il me semble, Madame, que je pourrais me dispenser..."

— „Non, non," reprit la comtesse, „votre père vous ordonne de vous habiller sur le champ, et de me suivre au château."

Il fallait obéir à cet ordre impérieux. Louise passa dans son cabinet de toilette, et revint bientôt vêtue d'un habit de cour simple, mais élégant, qui faisait valoir sa taille noble et svelte. Sans parure, elle était charmante; parée, elle surprenait et fixait tous les regards. Dès que le duc d'Avignon l'aperçut, il resta quelques instants muet d'admiration; aucune des jeunes beautés dont Catherine de Médicis aimait à s'entourer, n'avait donné à son fils l'idée d'un visage aussi ravissant, d'un ensemble aussi parfait. Trop ému pour oser lui adresser la parole, après l'avoir saluée, Henri fut se placer auprès de sa soeur la duchesse Claude, et l'accabla de questions sur sa belle cousine. La duchesse répondit que Louise était aussi bonne que belle, et cita, pour preuve de sa douceur, sa constante résignation à supporter les mauvais procédés de sa belle-mère. Henri laissa échapper quelques mots

d'indignation contre le démon acharné à cet ange, et il affecta une sévère froideur envers le comte de Vaudemont et sa femme.

L'itinéraire du voyage d'un roi est toujours fixé; le retarder d'un jour, ou le changer d'un pas, c'est en détruire l'ordre et s'exposer à des inconvénients sans nombre. Malgré les représentations de ses courtisans, Henri voulut rester encore un jour à Nancy. C'était, disait-il, pour être quelques moments de plus auprès de sa soeur, qu'il causait tout ce dérangement; et puis l'on a toujours tant de peine à quitter cette belle France, même pour aller chercher une couronne!

La chasse, le banquet, le bal, remplirent cette seconde journée. Jamais le duc d'Avignon n'avait paru plus aimable; il avait tant de grâce, d'élégance, ses traits nobles et fins prenaient une expression si séduisante lorsqu'il voulait plaire. Enfin, tout le monde pensa qu'il était bien malheureux qu'un prince si agréable, quittât la France, pour aller régner en Pologne, et Louise pensa comme tout le monde.

Le départ du duc d'Avignon la rendit à toute la tristesse de sa situation. La jalousie de sa belle-mère, excitée par les brillants succès que la princesse venait d'obtenir, inventa de nouvelles ruses pour lui nuire dans l'esprit du comte de Vaudemont. Injustement traitée par son père, persécutée par sa belle-mère, le courage de Louise était épuisé, elle pensait à se retirer dans un cloître.

La mort de Charles IX venait d'appeler au trône de France le jeune roi de Pologne. Cet événement réjouissait le peuple et les grands, car le souvenir des victoires de Jarnac et de Montcontour remportées, à dix-huit ans par Henri, prouvaient sa valeur; sa générosité était connue; et l'on aime tant en France un roi brave et généreux!

Louise, seule, ne se réjouit pas de cet événement. Que lui importait l'élévation d'un prince qu'elle n'avait vu qu'une fois, et dont elle était sans

doute complètement oubliée; oserait-elle lui demander protection contre son ennemie: non, cette ennemie était la femme de son père; elle lui devait respect et soumission.

Un matin qu'elle dormait encore, la princesse Louise est réveillée tout-à-coup par le bruit de sa porte qu'on ouvre. C'est la comtesse de Vaudemont. Louise ne doute pas qu'elle ne vienne la gronder, et s'excuse de ne s'être pas trouvée à son lever.

— „C'est à moi à me trouver au vôtre, Madame," lui répond la comtesse, „et à m'excuser d'avoir peut-être manqué à ce que je vous devais .... Vous êtes reine de France. Vous épousez le roi; je me hâte de vous en apprendre la nouvelle. Mais vous êtes née bonne et généreuse, Madame, oubliez les mécontentements que j'ai pu vous donner; ne refusez pas votre protection à mes enfants, vos frères, et à cause d'eux pardonnez à leur mère."

La princesse crut rêver encore. La surprise l'empêcha de répondre. Elle, la fille d'un cadet de la maison de Lorraine, prétendre à l'alliance du plus grand roi de l'Europe! ce ne pouvait être qu'une feinte pour éprouver son orgueil. Elle allait enfin ouvrir la bouche pour témoigner qu'elle n'était pas dupe de cette démarche, lorsque le duc de Lorraine, son cousin, et le comte de Vaudemont, son père, vinrent l'instruire de la demande du roi, et la préparer à recevoir les révérences que le marquis de Guast allait venir lui faire au nom de son illustre maître.

Ce n'était point un rêve. Henri III, séduit par la beauté de la princesse Louise, et plus encore par les éloges mérités qu'on lui fit de son noble caractère, la préféra aux plus grands partis de l'Europe.

A peine revenue de son étonnement, la princesse se prépara à recevoir les personnes de la cour de Lorraine admises par leur rang à lui adresser leurs compliments; puis elle fut conduite à la messe en

reine de France. Au moment d'entrer dans la chapelle son regard tomba sur la comtesse de Vaudemont: elle la vit pleurer.

— „Embrassez-moi," dit-elle; „sur le trône on oublie ses amis, dit-on. Moi, je n'y veux oublier que mes ennemis."

A ces mots, la comtesse de Vaudemont tombe aux genoux de celle qui pardonne, et tout le peuple s'écrie: „Vive notre bonne reine!"

Madame Sophie Gay.

31. Pic de la Mirandole.

Nouvelle historique du 15me siècle.

Je voudrais, enfants, faire pénétrer dans votre coeur une pensée qui vous vient trop tard, c'est que le travail n'est pas seulement un devoir dans la vie, mais souvent aussi une source de gloire et de félicité.

L'histoire que je vais vous conter vous prouvera à quel bonheur et à quelle renommée peut conduire l'amour de l'étude.

Près de Modène en Italie, dans un vieux château fortifié, vivait, au quinzième siècle, François de la Mirandole, comte de Concordia. — Ses ancêtres avaient été des princes puissants et des guerriers célèbres. Ils s'étaient fait redouter de tous leurs voisins et principalement des Bonacossi, seigneurs de Mantoue qui avaient voué une haine héréditaire aux comtes de la Mirandole. Au moment où commence notre histoire, cette haine n'était pas éteinte. Des querelles toujours renaissantes l'alimentaient, et François de la Mirandole se tenait constamment sous les armes pour repousser les attaques du seigneur Bonacossi, qui avait de puis-

sants partisans dans le gouvernement de Modène. Le comte François avait trois fils: les deux aînés, partageant son humeur belliqueuse, avaient embrassé avec joie la carrière des armes, mais le plus jeune, Jean Pic de la Mirandole, qui n'avait que dix ans, enfant rêveur et doux, fuyait tous les exercices bruyants et passait les heures à étudier auprès de sa mère qui avait pour lui une tendre prédilection. Son père contrariait ses goûts paisibles; il le traitait durement et lui disait parfois qu'il serait la honte d'une famille dont tous les ancêtres s'étaient fait un nom dans la guerre; l'enfant ne versait pas de larmes à ces reproches, il y était presque indifférent, car il sentait qu'il avait en lui de quoi se justifier un jour.

Sa mère, douée d'un esprit éclairé, était heureuse de voir un de ses fils se consacrer à l'étude; elle suivait les progrès de cette jeune intelligence, et elle était étonnée de la voir embrasser sans effort les diverses branches des sciences et des arts.

A dix ans, il connaissait déjà toute la littérature ancienne, et il faisait des vers qui remplissaient d'admiration tous ceux qui les entendaient. Sa mère aimait à les lui faire répéter, et souvent dans un transport d'orgueil et de tendresse maternelle, elle s'écriait: „Jean est un enfant providentiel, destiné à de grandes choses.“

Elle n'avait pu faire partager cette opinion au comte François son époux, mais elle avait enfin obtenu de lui qu'il laisserait grandir en paix le noble enfant dont il ne comprenait pas le génie.

Cependant une nouvelle discussion entre le seigneur Bonacossi et le comte de la Mirandole devint la cause d'une guerre où les deux familles jurèrent, en prenant les armes, de ne les quitter qu'après que l'une d'elle serait anéantie. Les combats furent longs et meurtriers; des deux côtés la valeur était la même et la victoire ne se serait point décidée à nombre égal; mais le comte François, qui n'était pas aimé, vit se coaliser contre lui plusieurs

princes voisins, et il fut vaincu par Bonacossi; celui-ci aurait exterminé la race entière du comte, si le gouvernement de Modène n'était intervenu. Les Mirandole eurent la vie sauve, mais tous leurs biens furent confisqués, et on les exila des états de Modène où ils ne pouvaient rentrer sous peine de mort.

Ce fut un jour de grande douleur pour le comte que celui où il fut chassé avec sa famille du château de ses pères et où il dut aller mendier sur la terre étrangère le pain de l'hospitalité; il versa des larmes de rage en passant sous la porte blasonnée de son manoir féodal, et ses fils aînés, forcés de contenir leur indignation contre le vainqueur, poussèrent un cri semblable au rugissement des jeunes lionceaux. Leur mère, qui tenait par la main son plus jeune fils, était accablée d'un morne désespoir; l'enfant comprit tout ce que sa douleur muette avait de profond, et il lui dit d'une voix ferme et pleine de conviction: „Consolez-vous, ma noble mère, nous reviendrons un jour, nous ne mourrons pas sur la terre d'exil!“

La comtesse de Mirandole avait un frère, prieur d'un couvent près de Bologne; elle résolut d'aller lui demander asile pour sa famille. Fra Rinaldo accueillit les exilés avec tous les égards et tout l'empressement dûs au malheur; il mit à leur disposition une petite villa dépendante du monastère; ils y trouvèrent une vie douce et calme. — Mais le comte et ses fils aînés accoutumés au luxe et au commandement ne pouvaient se faire à cette existence obscure. Ils se lièrent d'amitié avec plusieurs gentils-hommes des environs, ils allaient chasser sur leurs terres, prenaient parti dans leurs querelles et tâchaient enfin de gagner leur amitié et de les décider à leur prêter des troupes pour reconquérir leur patrimoine. Jean ne suivait pas son père et ses frères dans ces excursions. Il restait toujours auprès de sa mère et de son oncle le prieur, homme sage, plein de science et de bonté, qui avait pour

lui la plus tendre affection et qui dirigeait ses études. L'intelligence de l'enfant grandissait chaque jour sous un pareil maître, et bientôt il surpassa en esprit et en érudition tous les religieux du monastère. Il restait des heures entières enfermé avec son oncle dans la vaste bibliothèque du couvent; ils apprirent ensemble le latin, le grec, le chaldéen, l'hébreu et l'arabe, et ils étudièrent tous les ouvrages écrits dans ces diverses langues.

Je ne pourrais vous dire, enfants, que de plaisirs vifs, que de joies complètes ces études variées firent goûter au jeune Pic de la Mirandole. Il vivait avec tous les peuples anciens qui venaient tour à tour lui parler leurs idiomes et l'entretenir de leurs gloires.

En cultivant son esprit, son oncle n'avait pas négligé son âme; avant de lui enseigner les sciences de la terre, Fra Rinaldo l'avait initié à une science vraiment divine, à celle qui ne nous apprend pas à connaître Dieu, — car Dieu nous est révélé par un instinct de l'âme et par les oeuvres sublimes de la création, — mais qui nous apprend à distinguer la vérité de l'erreur. Jean étudia les livres saints avec foi, il en pénétra les mystères et le sens que Dieu dérobe souvent aux esprits superficiels; puis, lorsqu'il eut approfondi les grands symboles de nos croyances, les saints écrits de la Bible, il lut les écrits que les saints pères et les docteurs nous ont laissés sur ces livres divins, et fut bientôt versé dans toutes les profondeurs de cette grande science qu'on appelle la théologie. Cette science était alors en honneur dans toutes les universités de l'Europe; chaque année, les plus célèbres professeurs faisaient soutenir des thèses par leurs élèves et ceux qui pouvaient résoudre les questions difficiles proposées par leur maître étaient couronnés en public.

Jean, quoique absorbé par le travail et l'étude, ne pouvait être indifférent au chagrin de ses parens. Bien qu'il ne partageât pas les idées et les goûts de son père, il admirait avec respect le vieux

guerrier vaincu, qui brûlait de recouvrer par les armes les domaines de ses ancêtres et qui se consumait en voyant chaque jour s'éloigner son espérance. Un soir, le comte était rentré avec ses fils aînés, plus mécontent que de coutume; il arrivait d'un château voisin habité par un seigneur puissant qui lui avait promis plus d'une fois le secours de ses armes, et qui, sommé de tenir parole, venait de lui faire une réponse évasive. De retour dans sa modeste habitation, le comte exhala toute l'amertume de ses pensées, s'écriant qu'il aimerait mieux se donner la mort que de vivre dans l'abaissement où ses revers l'avaient placé. Ses fils aînés répétèrent ces paroles et ils jurèrent d'aller se faire tuer dans quelque guerre étrangère plutôt que de languir dans l'obscurité. Témoin de cette douleur violente, la comtesse versa des larmes, et son fils Jean tâcha de calmer le désespoir de son père et de ses frères. Mais voyant qu'il ne pouvait y réussir et qu'on répondait par le sarcasme à ses paroles de paix, le noble enfant resta rêveur, réfléchissant s'il ne trouverait pas quelque moyen de rendre à ses parens le bonheur et la tranquillité.

Tandis que la famille exilée se livrait à la douleur, Fra Rinaldo entra dans l'appartement où elle était réunie. „Je vous annonce," dit-il, „une nou„velle qui sera, sans doute, fort indifférente à quel„ques uns d'entre vous, mais que Jean apprendra „avec intérêt."— „Laquelle?" dit avec vivacité le jeune Pic de la Mirandole accourant vers son oncle. „L'arrivée du célèbre professeur Lulle: il vient pour faire soutenir des thèses de théologie aux élèves de l'université de Modène "— „Oh! que je voudrais le voir," s'écriait l'enfant avec enthousiasme. „Lulle, le plus grand savant de l'Europe! Oh! mon oncle, ce doit être un homme bien supérieur à nous." Puis, s'apercevant que son admiration naïve excitait l'ironie de ses frères, il se tut, mais il prit en silence une grande résolution.

Lorsque le prieur se leva pour sortir il le sui-

vit, et aussitôt qu'il put lui parler sans témoin, il lui dit: „Mon oncle, je veux aller à Modène, je veux voir le célèbre professeur Lulle, je veux soutenir une thèse devant lui et faire honneur au nom de mon père! Mon oncle, croyez-vous que je serai vainqueur, ou que mon désir soit une illusion de l'orgueuil?“— „Enfant,“ répondit Fra Rinaldo, „ta pensée est noble et grande, et, quoique bien jeune encore, je te crois assez savant pour soutenir une thèse devant Lulle; mais comment aller à Modène? Ta famille en est proscrite et elle ne peut y rentrer sous peine de mort; toi-même, malgré ton âge, tu as été compris dans cette horrible proscription. Ce serait un acte de démence d'exposer ta vie pour un vain désir de gloire!“ „Oh! vous ne m'avez pas compris,“ s'écria Jean avec douleur, „ce n'est point un désir de gloire qui m'anime, c'est une pensée meilleure!“ — Et alors il dit à son oncle ce qui le poussait à ce périlleux projet, et le religieux, touché et convaincu par la sagesse de ses paroles et de la sublimité de son dévouement, lui promit de le seconder. Il fut résolu qu'on cacherait son voyage à sa famille et que le lendemain il partirait accompagné d'un frère lai, sous prétexte de se rendre à un couvent voisin, dont le supérieur désirait le connaître, mais qu'il prendrait en réalité la route de Modène, où il arriverait sous le seul nom de Jean, comme un jeune écolier recommandé au célèbre Lulle par Fra Rinaldo dont il avait été autrefois le condisciple.

Après avoir obtenu cette promesse du prieur, l'enfant tomba à ses genoux et le remercia en pleurant d'avoir consenti à son voyage, le religieux le bénit, puis ils se séparèrent. Jean ne put dormir de la nuit; tout ce qu'il aurait à dire au professeur Lulle s'agitait dans son esprit; la crainte d'un échec le tourmentait et l'espérance d'un succès jetait du feu dans ses veines. Quand le jour parut, il se leva et courut au monastère chercher son oncle. Fra Rinaldo vint à lui et ils s'en retour-

nèrent ensemble auprès de sa mère. Ce fut avec beaucoup de peine que le prieur obtint de la comtesse que Jean irait passer quelques jours chez le supérieur d'un couvent voisin; la pauvre mère n'avait jamais quitté son enfant et elle sentait qu'elle allait se trouver bien isolée pendant son absence. Cependant Fra Rinaldo lui ayant représenté que ce voyage aurait un but d'utilité pour son fils, elle ne s'y opposa pas, mais elle versa des larmes en le voyant partir.

Fra Nicolo frère lai à qui étaient confiés les embellissements du jardin du monastère et qui avait une affection particulière pour Jean, fut chargé de l'accompagner, de l'entourer de ses soins et de le protéger de son expérience. Il monta sur une petite mule blanche qui servait aux frères quêteurs du couvent, assez fringante pour les mener d'un bon pas, assez douce pour les conduire sans danger. Jean, après avoir embrassé ses parens, sauta en croupe derrière Fra Nicolo, et ils prirent ainsi la route de Modène.

L'enfant avait caché dans son sein la lettre que son oncle lui avait donnée pour le docteur Lulle, et il avait mis dans un petit sac attaché à sa ceinture toutes les thèses de théologie qu'il avait écrites d'après ses études; il savait qu'en les relisant souvent attentivement avant de soutenir celle qui lui serait proposée par le docteur, il pourrait en résoudre hardiment toutes les questions, car son intelligence avait épuisé la science de la théologie comme toutes les autres. Plein de sécurité sur ce qu'il aurait à répondre au célèbre professeur, il fit son voyage gaiement et en se livrant à toutes les distractions de l'enfance; car, chose remarquable, il joignait au plus grand savoir tous les goûts de son âge; c'est ce qui faisait qu'on l'admirait et qu'on l'aimait en même temps. Dieu lui avait donné un génie qui pénétrait tout facilement, et l'enfant, travaillant sans effort, n'était pas vieilli par l'étude.

Aussitôt qu'ils furent arrivés à Modène, Jean,

accompagné de Fra Nicolo, se présenta chez le docteur Lulle. Celui-ci prit la lettre du prieur sans regarder l'enfant qui la lui présentait, et la lecture de cette lettre le disposa d'abord en sa faveur; mais quand il leva les yeux et qu'il vit cette jeune tête de treize ans, il crut un instant que Fra Rinaldo avait voulu se moquer de lui, en lui parlant de Jean comme de l'écolier le plus célèbre de l'Italie; cependant la lettre était si précise, et celui qui la lui remettait y était recommandé avec de si vives instances, qu'il se décida à lui adresser quelques questions pour le mettre à l'épreuve. Jean y répondit avec tant de netteté et de profondeur, que le docteur en fut confondu et l'admit tout de suite au concours; les candidats devaient soutenir une thèse de théologie en présence des magistrats de la ville et de tous les savants de l'Italie.

Ce jour si vivement attendu par Jean arriva, et au moment de son entrée dans l'enceinte où devait se livrer le docte combat, il sentit une force d'esprit surnaturelle. Dieu semblait avoir doublé son intelligence pour le faire triompher.

Le podestat de Modène entouré des magistrats et des princes feudataires de cet état était assis sur un fauteuil couvert de pourpre d'où il dominait toute l'assemblée. Parmi les hauts seigneurs, Jean reconnut tout-à-coup Bonacossi, ennemi de sa famille et cause de sa ruine; sa présence l'enflamma d'une nouvelle ardeur, et il résolut de rendre au nom de son père l'éclat dont on l'avait dépouillé.

La salle était remplie, on se pressait dans les tribunes livrées au public, et le docteur Lulle, couvert de sa longue robe noire bordée d'hermine, était monté dans sa chaire. En face de lui se tenaient debout les six élèves qu'il allait interroger; ils étaient aussi vêtus d'une robe noire, mais sans hermine. Parmi eux le jeune Pic de la Mirandole attirait tous les regards et excitait l'étonnement général. C'était en effet un spectacle extraordinaire que de voir cet enfant à la chevelure blonde, aux

joues roses et fraîches, aux yeux vifs, mais pleins de candeur, couvert d'une robe de docteur et prêt à soutenir une thèse de théologie. L'enfant un peu embarrassé par tous les regards qui se fixaient sur lui, tenait la tête baissée et écoutait attentivement les réponses que les autres élèves faisaient aux arguments du docteur. Quand leur examen fut fini et que son tour arriva, enhardi par leur faiblesse, il leva les yeux avec assurance sur le docteur Lulle qui l'interrogeait; mais dans ce moment, son regard se porta involontairement vers une des tribunes publiques, et il fut près de laisser échapper un cri, en reconnaissant sa mère au milieu de la foule; sa mère qui avait deviné, puis arraché la vérité sur l'absence de son fils, et qui était accourue à Modène pour mourir avec lui, s'il était reconnu par leur ennemi. — Le jeune savant comprima l'émotion qui l'avait saisi en apercevant sa mère, et inspiré par tous les sentiments qui élèvent l'âme, il répondit avec une clarté parfaite et une éloquence entraînante à tous les points de science posés par le docteur. Celui-ci étonné d'une pareille supériorité, tâchait de prendre en défaut cette haute intelligence; mais il multiplia vainement toutes les subtilités de la scolastique; l'enfant trouvait toujours le sens et semblait se jouer des difficultés. Enfin Lulle, vaincu par son génie et entraîné par l'enthousiasme de l'assemblée, le déclara digne de la récompense promise par le podestat de Modène àcelui de six candidats qui soutien drait sa thèse avec le plus d'éclat.

Jean, conduit par le docteur, s'avançait vers les gradins où étaient assis les magistrats et les princes. Plein de joie, mais sans orgueil, il tenait les yeux fixés sur sa mère dont l'émotion se trahissait par des larmes; tout-à-coup une voix s'éleva, c'était celle du seigneur Bonacossi. „Le nom! demandez le nom de cet enfant," criait-il au podestat, car son regard haineux venait de reconnaître le fils du comte de la Mirandole. A ces paroles qu'elle a

comprises, la mère, pleine d'effroi, fend la foule et s'élance auprès de son fils; elle l'entoure de ses bras, comme pour le défendre de tout danger.

Mais l'enfant intrépide se dégage de l'étreinte maternelle, et, se plaçant devant le podestat, il lui dit d'une voix forte: „Je me nomme Jean Pic „de la Mirandole, comte de Concordia; je sais que „ma famille est proscrite et nul de nous ne peut „rentrer dans ces murs sous peine de mort. Je „vous livre ma tête, Seigneur Bonacossi, mais je „vous demande à vous, Podestat de Modène, la ré„compense qui m'est dûe pour mon triomphe d'au„jourd'hui. Vous le savez, le choix de cette ré„compense m'est laissé! Eh bien! accordez-moi la „grâce de ma famille, rendez ses biens, ses hon„neurs, sa patrie, à mon père, puis faites-moi mou„rir, si vous le trouvez juste!"

Mille voix s'élevèrent pour l'applaudir; tous les coeurs étaient attendris, des larmes coulaient de tous les yeux; le podestat lui-même ne pouvant contenir son émotion, embrassa le noble enfant, et lui accorda sa grâce et celle de sa famille. Bonacossi fut contraint de restituer au comte de la Mirandole les domaines de ses ancêtres, et cet héritage perdu par les armes fut conquis par l'éloquence sublime d'un enfant.

Pic de la Mirandole devint l'homme le plus savant de son siècle; il voyagea dans toute l'Europe; les universités les plus célèbres retentirent de son éloquence, celle de Paris lui accorda de grands honneurs, et Charles VIII, qui régnait alors en France, l'appela son ami.

Louise Colet née Révoil.

32. La Chienne de Florian.[1])

L'aimable auteur de cette collection, si recherchée par tous ceux qui, dans leurs lectures, aiment à trouver la grâce unie au sentiment, Florian, qui fut le plus habile traducteur de Michel Cervantes[2]) et fit parler avec tant d'esprit et de naturel les Arlequins et les bergers, se procurait souvent les plus douces indemnités qu'on puisse obtenir dans la carrière des lettres. Honoré de la confiance et de l'amitié du vertueux duc de Penthièvre, dont il était le premier gentil-homme, il trouvait amplement dans les honoraires que lui faisait accepter ce prince, de quoi pourvoir à ses besoins. Tout ce que sa plume élégante et féconde pouvait lui produire, était employé secrètement à des bienfaits, dont il jouissait avec d'autant plus de sécurité, qu'il feignait de les répandre au nom du duc si bienfaisant dont il avait l'honneur d'être chaque jour et l'émissaire et l'interprète.

Déjà Galatée et les nombreuses éditions d'Estelle avaient doté plus d'une jeune villageoise qu'une disproportion de fortune eût empêchée de s'unir à celui qui possédait son coeur; les Deux Billets en avaient acquitté bien d'autres auxquels des malheurs imprévus ne permettaient pas de faire honneur; le Bon Ménage empêchait souvent que la gêne et le besoin ne troublassent la paix de celui qui habite sous le chaume; et la Bonne Mère, qui, à cette époque, faisait courir tout Paris, partageait entre ses semblables le produit de son succès. En un mot, Florian pouvait compter plus d'un heureux par chacun de ses ouvrages.

1) J. P. de Florian naquit en 1758 au château de Florian dans les Basses Cévennes. 2) Cervantes, auteur de Don Quichotte, naquit à Alcala de Henarés, ville de la nouvelle Castille, le 9 Octobre 1547.

Un jour qu'il était chez son libraire, homme probe; mais sévère dans le commerce, le commis de ce dernier, qui avait été toute la matinée en recette, entre dans son cabinet, et, après lui avoir rendu compte de sa tournée, il lui remet un billet à ordre de six cents livres, que le débiteur s'était trouvé dans l'impossibilité d'acquitter. „Eh bien, faites protester," dit brusquement le libraire.—„Ah! Monsieur! un artiste malade depuis plusieurs mois, sa femme souffrante, et trois enfants."— „J'en suis bien fâché, mais il faut que je me mette en règle." — „Quel est donc ce débiteur qui vous intéresse tant?" demande au commis le chantre d'Estelle et de Galatée.— „C'est un Languedocien, homme d'honneur, mais un peu trop facile à obliger des amis dont il est dupe."— „Un Languedocien!" reprend Florian; „il m'intéresse comme vous en qualité de compatriote, et je me charge de sa dette. — Elle est de six cents livres, si j'ai bien entendu?"—„Oui," répond le libraire: „c'est un emprunt qu'il a fait par un billet à ordre, tombé dans mes mains."— „Eh bien, retenez ces six cents livres sur le prix du manuscrit de Numa, que je vous remis l'autre jour. Si l'artiste paie la somme, vous m'en ferez compte, mais vous me promettez bien de ne jamais la lui demander, et, surtout, de lui taire mon nom." — „En ce cas, je vais acquitter le billet et vous le rendre."— „Non, non; je ne veux aucunement connaître ce débiteur; il suffit qu'il soit du Languedoc et père de famille."

Plusieurs mois se passèrent: Florian accoutumé à faire du bien, tant au nom du duc de Penthièvre, que pour son propre compte, avait entièrement oublié cet acquit de six cents livres; mais celui qu'il avait obligé si généreusement, sans qu'il pût s'en douter, et qui se croyait toujours débiteur de cette somme envers le libraire, vint le trouver dès qu'il fut rétabli de sa longue maladie. Ce débiteur se nommait Quéverdo, graveur et dessinateur, élève du célèbre Eïsen, et qui déjà s'était fait, dans la

capitale, une réputation méritée. Il remercie d'abord son créancier de l'obligeance qu'il avait eue, et lui propose de renouveler son billet pour six mois, époque où il est certain d'y faire honneur, lui offrant d'ajouter au capital de la somme les intérêts pour la prorogation qu'il réclame. „Vous ne me devez rien," lui répond le libraire; „votre billet est acquitté." — „Comment! Et par qui?" — „Par quelqu'un qui ne veut pas se faire connaître, et qui vous accorde tout le temps que vous voudrez .... Oh! il n'est pas difficile en affaire celui-là; je gagerais même qu'il a déjà tout-à-fait oublié ce qu'il a fait pour vous." — „Mais je ne me laisse obliger à ce point que par ceux que je connais. Artiste et né sur la Durance, j'ai trop de fierté pour vouloir ignorer à qui je dois un semblable service." — „Et c'est précisément pour cela que vous devez, sans crainte de blesser la délicatesse, accepter le secours d'un compatriote." — „Quoi! c'est un Languedocien? Cet aveu me fait grand bien, je ne puis le dissimuler. Mais, de grâce, achevez de me nommer ce généreux appui que le ciel m'envoie. Mon coeur a besoin de le connaître; et si vous me refusez, vous allez me forcer à vendre le peu d'argenterie que je possède, ou l'un de mes tableaux que je chéris le plus, pour acquitter cette dette sacrée, qui ne permet plus le moindre délai." Le libraire voulut persister à cacher le nom du nouveau créancier; mais Quéverdo mit tant d'instances, et lui témoigna un si pénible tourment de son silence, que celui-ci n'eut pas le courage de le laisser dans une plus longue incertitude, et lui confia que c'était le chevalier de Florian. „J'aurais dû m'en douter," reprit l'artiste, „ce sont là de ses tours; et je connais plusieurs de mes confrères qu'il a secourus de même avec le produit de ses ouvrages. Mais j'espère m'en venger bientôt, et lui prouver que ce n'est pas gratuitement qu'on m'oblige avec tant de grâce et de générosité."

Plusieurs mois s'écoulèrent encore, sans que le

graveur languedocien, malgré tous ses efforts et son économie, pût amasser de quoi retirer son billet resté dans les mains du libraire. Florian, depuis quelque temps travaillait à ses nouvelles, qui ne sont pas la moins intéressante de ses oeuvres. Il venait de terminer Claudine, où il dépeint, sous des couleurs si touchantes, les malheurs et les remords qu'entraînent une première faute. Content de son travail, il voulut s'assurer s'il avait bien exprimé la douleur de l'innocence abusée, et le tourment rongeur de l'auteur de ses maux. Il fit une lecture de cette nouvelle au cercle du duc de Penthièvre, qu'on pouvait consulter avec confiance, en fait de morale et de sentiment; ce prince, ainsi que toutes les personnes qui l'entouraient, éprouva la plus vive émotion au récit des malheurs de la jeune pastourelle de Chamouni. On ne savait, en effet, ce qu'on devait admirer le plus dans cette charmante production, ou les situations adroitement ménagées, ou le style pur, toujours local, et souvent entraînant. Des applaudissements unanimes donnèrent à Florian la certitude d'avoir peint fidèlement la nature, et surtout d'avoir atteint le but moral qu'il s'était proposé.

La lecture de cette nouvelle avait produit un effet très remarquable sur un des jeunes pages du duc de Penthièvre, nommé Ernest, fils d'un officier mort aux armées, et doué d'une sensibilité qu'il cachait sous la plus aimable espièglerie. Il était ce jour-là même de service, et se trouvait placé derrière le fauteuil du prince: il ne perdit pas un seul mot de la nouvelle de Florian. Comme cette pauvre Claudine l'intéressa! comme l'Anglais Belton lui parut coupable! Oh qu'il aurait eu de plaisir à secourir cette jeune mère proscrite, errante, et portant dans ses bras l'enfant qui seul ranime tout son courage! Oh qu'il aurait voulu la rencontrer sur la place royale de Turin, déguisant son sexe et réprimant l'amour maternel, courbée sous de lourds fardeaux, ou prosternée aux pieds des passants, dont

elle nettoie les chaussures! Le moment surtout où elle s'aperçoit que l'étranger qui met le pied sur sa sellette, est ce même Belton qui ne peut reconnaître dans le pauvre Savoyard la pastourelle qu'il a trahie, et qu'il cherche en vain depuis longtemps; ce moment, dis-je, fit sur Ernest la plus vive impression. Sans cesse il voyait ce délicieux tableau: partout il racontait cette nouvelle avec la chaleur et l'enthousiasme d'une âme neuve et d'une ardente imagination.

Il allait souvent visiter un de ses parents, ancien officier d'artillerie, et grand amateur de tableaux, qui demeurait dans la petite rue Baillif, attenant à l'hôtel de Penthièvre. Dès que le service d'Ernest lui laissait un instant de loisir, il courait chez le vieux capitaine, et prenait plaisir à nettoyer, à ranger lui-même tout ce qui composait sa riche et nombreuse collection. Souvent il s'y faisait suivre par une chienne de chasse appartenant à Florian, très belle épagneule nommée Diane, et dont il s'amusait à développer l'instinct; à exercer l'intelligence: aussi le jeune page était, après son maître, celui que chérissait le plus cet excellent animal. On les voyait toujours ensemble; Ernest et Diane étaient inséparables.

Un jour qu'il était, avec sa compagne fidèle, chez son parent, entre Quéverdo, portant sous le bras un petit Guillaume Miéris, très bel original, qu'il propose au vieil amateur. Celui-ci, grand connaisseur et franc appréciateur du vrai talent, trouve qu'en effet cette production est une des plus estimables de son auteur, et demande à Quéverdo combien il veut la vendre. „En tout temps," répond ce dernier, „cela vaudrait cinquante louis: donnez-m'en la moitié et il est à vous." En prononçant ces derniers mots, il laisse échapper un soupir, et ne peut s'empêcher d'exprimer le regret qu'il éprouve de se dessaisir de ce chef-d'oeuvre de son auteur. „Pourquoi," lui dit le capitaine, „vendre à moitié prix un objet d'une valeur réelle?" „Que

voulez-vous? les artistes parfois éprouvent des moments de gêne: une longue maladie, une famille nombreuse, une dette d'honneur à acquitter.“ Tout en causant ainsi il fait tomber la conversation sur Florian, et raconte le service qu'il en avait reçu, ajoutant que ses forces affaiblies ne lui ayant pas permis d'amasser par son travail de quoi satisfaire au billet de six cents livres, il se déterminait à vendre son Guillaume Miéris. „Si Mr. de Florian“, dit Ernest, „savait que vous faites pour lui ce pénible sacrifice, il n'accepterait point votre argent: permettez-moi de lui parler de votre dette, et je suis sûr qu'il vous accordera tous les délais qui vous conviendront.“—„Eh! Ce n'est point pour lui que je veux m'acquitter,“ répond Quéverdo; „mais pour moi-même. Je ne suis point habitué à porter si long-temps le poids de la reconnaissance, et je prétends l'alléger, à quelque prix que ce soit.“

La conversation continue sur Florian: le jeune page, qui sans cesse avait présente à l'imagination la lecture de Claudine, annonce que l'auteur charmant d'Estelle et de Galatée faisait des nouvelles qui ajouteraient à sa réputation: il exprime alors tout l'effet qu'avait produit une de ces nouvelles dans le salon du duc de Penthièvre; il en détaille tous les incidents avec tant de vérité, dépeint si bien le site, l'époque et les personnages, que Quéverdo voit la scène, en est ému lui-même; et pressant Ernest dans ses bras, il s'écrie: „Eh bien, si vous voulez me seconder, je puis conserver mon Guillaume Miéris, et m'acquitter envers Florian d'une manière digne du service qu'il m'a rendu, et de la reconnaissance que je lui dois. Je ne puis m'expliquer d'avantage; mais veuillez vous trouver ici dans huit jours, à cette même heure, et je vous confierai le reste de mon secret . . .“ En achevant ces mots, il sort, emportant son tableau, et comme frappé d'une idée qui déjà répandait sur sa figure l'expression de la joie et de l'honneur satisfait.

Ernest, toujours accompagné de la belle épagneule, ne manqua pas de se retrouver à l'entrevue, qui produisit les détails intéressants qu'on va lire, et que je tiens du page lui-même, aujourd'hui l'un des officiers les plus distingués de l'armée française.

Florian, après avoir retracé dans Claudine, les dangers qui souvent environnent l'innocence et la beauté, voulut rendre hommage à la nation qui lui avait fourni ses premiers modèles; il voulut peindre la noblesse, la galanterie et la vivacité du caractère espagnol, et composa sa nouvelle intitulée Célestine. Un matin qu'il se livrait à ce travail, et que, parcourant avec son héroïne le beau pays de Grenade, il lui faisait entendre cette romance qu'on a tant répétée:

„Plaisir d'amour ne dure qu'un moment:
Chagrin d'amour dure toute la vie..“

au moment, dis-je, où Florian éprouvait un plaisir inexprimable à décrire les sites romantiques où il retrouvait les traces d'Estelle et de Galatée, Diane, sa chienne fidèle, entre dans son cabinet dont la porte était entr'ouverte, s'approche de son bureau de travail, et posant sa belle tête sur un bras de son fauteuil, lui présente, avec un air de joie et de triomphe, un petit porte-feuille de cuir noir, attaché par un simple cordon. Florian le prend, l'ouvre avec empressement, et trouve une petite planche de cuivre admirablement gravée, et à laquelle étaient jointes plusieurs épreuves avant la lettre, d'une vignette représentant Claudine vêtue en simple commissionnaire, sur la Place Royale de Turin, avec son fils Benjamin, qui la prend pour son frère: un étranger, le pied sur la sellette, regarde avec intérêt ce jeune Savoyard si prévenant, et dont tous les mouvements sont si doux: Claudine, de son côté, portant un regard sur celui dont elle nettoie les bottes, reconnaît le lord Belton, et la brosse lui tombe des mains.... Cette scène charmante était rendue avec une perfection et une vérité qui causèrent à Florian une surprise

inexprimable. „Quand j'aurais," se disait-il, „donné moi-même le programme de cette gravure, et fait faire l'esquisse sous mes yeux, elle ne serait pas plus fidèle. Jamais hommage ne fut plus flatteur et plus inattendu ... Mais qui peut en être l'auteur? Point de nom, et Diane pour messagère!..." A ces mots, la chienne qui s'entend nommer, vient de nouveau lécher les mains de son maître, et semble partager tout le plaisir qu'il éprouve. „Comme j'ai lu cette nouvelle dans le grand salon du prince," se dit encore Florian, „et qu'elle a paru vivement intéresser mes nombreux auditeurs, il s'y sera trouvé quelqu'un qui m'aura joué ce tour ingénieux. Oh! je le connaîtrai: il m'est devenu trop cher pour que je ne parvienne pas à le découvrir."

Quelques jours après, sa seconde nouvelle étant terminée, il la lit de même au duc de Penthièvre, mais en petit comité, et sans avoir aucunement annoncé cette lecture. Au bout d'une semaine, lorsqu'il travaillait encore, entre Diane, portant un nouveau porte-feuille de cuir, qui contenait, comme le premier, la planche et plusieurs exemplaires d'une jolie gravure représentant Célestine, qui, sous le nom de Marcélio, et les habits d'un alcade pénètre dans la prison de don Pèdre, qu'elle presse dans ses bras, et qu'elle rend à la vie, à tous les charmes de l'amour le plus constant. Chaque détail était d'une exactitude remarquable, et les figures semblaient proférer ce que Florian fait dire dans sa nouvelle à ses deux personnages. Surpris de nouveau il cherche vainement dans sa tête, et ne peut concevoir d'où lui vient un si rare présent. „Quand j'ai lu," se dit-il, „ma seconde nouvelle au duc, il n'y avait auprès de son altesse que la duchesse de Chartres. Sa fille, et la princesse de Lamballe, sa bru. Serait-ce donc l'une ou l'autre de ces dames qui daignerait honorer à ce point mes nouvelles, en les analysant à quelque artiste célèbre?" Il questionne, avec discrétion, ces deux

aimables princesses à qui il fait part de ce singulier évènement, le confie au duc de Penthièvre lui-même, s'informe à tous les gens de l'hôtel, et ne peut en tirer un seul indice, ni même asseoir le moindre soupçon.

Après avoir retracé dans Claudine et Célestine les malheurs et la constance de l'amour, Florian voulut peindre les moeurs et la chevalerie des premiers temps de la monarchie française; il s'occupa d'une troisième nouvelle intitulée Bliombéris. Il s'y livrait avec d'autant plus de zèle, qu'il avait l'intention d'offrir dans la fille bien-aimée de Pharamond, l'image fidèle de cette jeune et charmante princesse qui venait de s'unir au fils unique du duc de Penthièvre. Cette nouvelle étant terminée et revue avec le plus grand soin, Florian propose au duc de l'entendre; mais voulant savoir l'effet qu'elle produirait sur Madame de Lamballe, dont il croyait avoir fait un portrait ressemblant, il supplie son altesse de permettre qu'il n'y ait à cette lecture que la jeune princesse sa bru. On se réunit donc dans une pièce séparée des grands appartements; on ferme les portes avec soin, et Bliombéris produit tout l'effet que pouvait espérer son auteur. Jamais chevalier ne s'était montré plus digne de posséder le coeur et d'obtenir la main de la fille de son roi; jamais princesse n'avait uni à l'éclat de la naissance un plus rare assemblage de vertus et de charmes. On félicite Florian et sur le choix du sujet et sur le talent avec lequel il est traité. Madame de Lamballe qui, malgré sa modestie, s'est reconnue dans les traits charmants de Félicie, remercie elle-même, en rougissant, l'heureux auteur de tout le plaisir que lui a fait éprouver sa nouvelle, et prédit qu'elle sera une des plus intéressantes de son recueil, dont elle agrée la dédicace. Le duc de Penthièvre serre avec expression la main de Florian, et lui fait sentir combien il approuve ce juste hommage rendu publiquement à la jeune princesse qui lui est devenue si chère.

Cette lecture achevée, on veut se retirer; Florian ouvre une des portes du salon particulier; et aussitôt Diane, qui attendait dans la pièce voisine, entre plus triomphante que jamais, et remet à son maître un troisième portefeuille, contenant la gravure de la nouvelle même qu'il vient de lire.' Elle représentait le preux Bliombéris venant de sauver Félicie de la fureur d'un sanglier étendu sur la poussière, et délivrant un tourtereau des serres d'un milan, qui tombe percé d'une flèche lancée par ce héros. La frayeur et la joie empreintes à la fois sur la charmante figure de Félicie, la solitude où se passe la scène, la fraîcheur du bois, les battements d'ailes des deux tourtereaux qui semblent remercier leur intrépide libérateur; tout offre un charme, une expression qui rendent Florian comme stupéfait d'étonnement. „Pour le coup," s'écrie-t-il, „cela passe l'imagination: Je n'ai lu cette nouvelle qu'à vous-seuls; ce matin j'y retouchais encore, et à peine en ai-je fait la première lecture, que la gravure qui représente la situation la plus intéressante, arrive comme par enchantement, et semble sortir des mains d'un génie créateur aussi prompt que la pensée! Cela, je l'avoue pique ma curiosité à un point que je ne saurais exprimer." L'étonnement de Florian est partagé par le duc et la jeune princesse qui ne peuvent se lasser d'admirer cette ingénieuse vignette, où l'artiste anonyme, pour lui prêter encore plus de charme, semblait avoir donné à la belle Félicie les traits ravissants de Madame de Lamballe.— Cette princesse prodigue elle-même à Diane mille caresses; jamais émissaire ne fut mieux récompensé. Bientôt les soupçons se portent sur tel ou tel artiste qui avait l'honneur d'être reçu chez le duc de Penthièvre. Ce dernier, qui joignait à une bienfaisance universellement reconnue un coup d'oeil sûr et un bon sens inaltérable, présume que le jeune page, qu'on rencontre sans cesse avec la chienne de Florian, ne peut ignorer entièrement d'où vient cet étrange message; il ordonne qu'à l'in-

stant même on fasse venir Ernest. Celui-ci que déjà vainement avait interrogé l'auteur des nouvelles, arrive d'après l'ordre qui lui en est donné, et veut, sous les dehors de son espièglerie accoutumée, cacher le secret qu'on lui a tant recommandé; mais, serré de près par Florian, intimidé par les questions réitérées du duc de Penthièvre, à qui il n'a pas la force d'en imposer, il fait l'aveu de tout, instruit le prince du trait généreux de l'auteur des nouvelles, du désir ardent qu'avait témoigné l'artiste languedocien de s'en venger, et du plaisir qu'il avait pris lui-même à l'y aider, en lui reportant d'abord le sujet de Claudine, dont la lecture était encore présente à sa mémoire, et en saisissant ensuite tous les momens que le chevalier de Florian passait auprès de son altesse, pour se glisser dans son cabinet, lire à la hâte sur son bureau de travail ce qu'il avait écrit, et courir aussitôt en faire le récit le plus fidèle à l'heureux Quéverdo qui, sur le champ, prenait ses notes, esquissait le dessin, et donnait à ses figures toute l'expression qui leur convenait.

„C'est ainsi," ajouta Ernest, „qu'il a fait sous ma dictée, les trois premières gravures de vos nouvelles, et que dans ce moment même il commence celle de Sélico, que je n'ai pu lire encore toute entière: le moment où ce bon fils se dévoue au plus affreux supplice, pour donner du pain à celle qui l'avait fait naître, m'a si fort mouillé les yeux que je ne distinguais plus votre écriture: oh, comme vous peignez éloquemment ce qu'on doit à sa mère! Il faut que vous ayez bien aimé la vôtre ...." Florian ne peut répondre au page qu'en le pressant dans ses bras, qu'en le mouillant de ses larmes.

„Vous méritez bien un pareil tour," lui dit le duc de Penthièvre, qui partageait son émotion; „vous ne cessez de m'approprier vos bienfaits." — „Et son altesse n'en a pas besoin," ajoute le page; „elle est si riche d'amour et de reconnaissance!" — „Ernest," reprend le prince, affectant un ton sévère,

„vous avez commis une indiscrétion coupable, en lisant, à son insu, les manuscrits de monsieur de Florian; et, pour vous en punir.... je vous donne une sous-lieutenance dans le régiment qui porte mon nom, et j'aurai les yeux sur vous. La première fois que vous irez chez Mr. Quéverdo, n'oubliez pas de venir prendre mes ordres.“ En achevant ces mots, il sort avec madame de Lamballe, et les laisse tous les deux concerter ensemble sur les moyens de faire partager à l'habile graveur le bonheur qu'ils éprouvent. „Il me vient une idée,“ dit le chevalier; „et, d'abord je vais chez mon libraire, lui demander de passer à mon ordre le billet de six cents livres; il est nécessaire à mon projet. Vous, cher Ernest, ne tardez pas à venir me trouver dans mon appartement, et je vous confierai le plan que j'ai formé.“

Dès le lendemain donc, lorsque Quéverdo était dans son modeste appartement, entouré de sa nombreuse famille, et travaillant à la vignette de Sélico, dont le site et les personnages devaient si bien contraster avec ceux des autres nouvelles, il entend heurter à sa porte, ouvre et voit Diane, qu'il avait tant de fois reçue et caressée, lui rapporter le porte-feuille de cuir dans lequel il avait envoyé la première vignette de Claudine. Il s'imagine d'abord qu'on lui renvoie ses gravures; et sa fierté ne pourra supporter une pareille humiliation. Il n'ouvre qu'en tremblant le porte-feuille ..., et il y trouve son billet à ordre avec cet acquit de la main de Florian: „Reçu de M. Quéverdo le montant ci-dessus, en trois planches gravées, qui valent plus du double de la somme.“ — „Tout est découvert,“ s'écrie-t-il, „et le page m'a trahi.“ Mais sa surprise redouble, et son dépit se calme, lorsqu'il voit dans le même porte-feuille un autre écrit; c'était un brevet de dessinateur du cabinet du duc de Penthièvre, aux appointements de trois mille livres, avec un appartement dans l'hôtel, pour toute sa famille... Il relit ce brevet, rédigé par Florian, et signé du

prince; il ne peut en croire ses yeux; le relit encore à sa femme, à ses enfants qui entourent Diane, dont la joie semble exprimer qu'elle partage l'ivresse de toute la maison. A l'instant même, Quéverdo s'habille, sort accompagné du fidèle émissaire, se rend à l'hôtel de Penthièvre, et demande à parler au chevalier de Florian. Ernest l'aperçoit à travers une croisée, parlant au suisse; il accourt à sa rencontre, lui explique tout ce qui s'est passé, et s'empresse d'aller l'annoncer à Florian, en ce moment auprès du prince. Celui-ci veut voir et connaître l'artiste estimable, l'homme délicat qui sait si dignement reconnaître un service. Il l'accueille avec cette touchante bonté qui lui conciliait tous les coeurs, et lui dit: „Si je vous ai choisi, Monsieur, pour diriger mon cabinet de peinture, c'est dans l'espoir que j'y verrai bientôt une production de votre savant burin qui représentera le chevalier de Florian, recevant de sa fidèle Diane la première gravure de ses nouvelles; c'est un sujet charmant, qui vous honore tous les deux.“ — „Prince,“ répond Quéverdo, „Votre altesse est trop juste pour confondre ainsi le bienfaiteur et l'obligé. Mes vignettes ne sont qu'un faible à-compte de la reconnaissance: mais ce qu'à fait pour moi votre premier gentil-homme, sans me connaître, sans même s'informer si j'étais en état de lui restituer la somme qu'il avançait, le met trop au dessus de moi pour que je souscrive au parallèle.“ „Il serait bien difficile,“ réplique à son tour Florian, „de décider qui de nous deux doit être le plus content de soi; mais j'ose ici me proclamer le plus heureux, puisqu'avec le premier produit du manuscrit de Numa, j'ai pu servir un compatriote, obliger un artiste célèbre, assurer le bonheur d'une famille honorable, et peut-être me faire un ami.“ „Jusqu'à la mort!“ s'écrie Quéverdo. A l'instant même, ils tombaient dans les bras l'un de l'autre, et le duc de Penthièvre, les désignant à la jeune princesse de Lamballe, lui dit: „Qu'ils sont heu-

„reux! est-il rien de comparable à ce noble échange „des talents? Non, le rang, la fortune, la puissance „même, ne procurent jamais des plaisirs aussi dé- „licieux que ceux qu'on éprouve en secret, et sans „envie, dans l'honorable carrière des lettres et de „l'amitié."

J. N. Bouilly.
Les Encouragements de la Jeunesse.

33. Milton et Davenant.*)

Charles avait péri: des bourreaux commissaires,
Des lois qu'on appelait révolutionnaires,
L'exil et l'échafaud, la confiscation . . . .
C'était la France enfin sous la convention.

Dans les nombreux suivants de l'étendard du crime,
L'Angleterre voyait un homme magnanime:
Milton, le grand Milton (pleurons sur les humains)
Prodiguait son génie à de sots puritains;
Il détestait surtout, dans son indépendance,
Ce parti malheureux qu'une noble constance
Attachait à son roi. Par ce zèle cruel
Milton s'était flétri des honneurs de Cromwell.

Un matin que de sang il avait appétence,
Des prédicants-soldats traînent en sa présence,
Un homme jeune encore, mais dont le front pâli
Est prématurément par le chagrin vieilli,
Un royaliste enfin. Dans le feu qui l'anime,
Milton d'un oeil brûlant mesure sa victime,
Qui, loin d'être sensible à ses propres malheurs,
Semble admirer son juge et plaindre ses erreurs,
„Dis-nous quel est ton nom, sycophante d'un maître,
„Vassal au double coeur d'un esclave et d'un traître,
„Réponds-moi?" Mon nom est Davenant." A ce nom
Vous eussiez vu soudain le terrible Milton
Tressaillir, se lever, et renversant son siège,
Courir au prisonnier que la cohorte assiège.

„Ton nom est Davenant, dis-tu? ce nom chéri!
„Serais-tu ce mortel par les Muses nourri,
„Qui dans les bois sacrés égarant sa jeunesse,
„Enchanta de ses vers les rives du Permesse?

*) Milton, auteur du Paradis perdu, naquit à Londres le 9 Décembre 1608; il mourut le 10 Novembre 1674.

Davenant repartit: „Il est vrai qu'autrefois
„La lyre d'Aonie *) a frémi sous mes doigts.“
A ces mots, répandant une larme pieuse,
Oubliant des témoins la présence envieuse,
Milton serre la main du poète admiré;
Et puis de cette voix, de ce ton inspiré
Qui d'Eve raconta les amours ineffables: **)
„Tu vivras, peintre heureux des élégantes fables;
„J'en jure par les arts qui nous avaient unis,
„Avant que d'Albion le sort les eût bannis.
„A des coeurs embrasés d'une flamme si belle,
„Eh! qu'importe d'un Pym ***) la vulgaire querelle?
„La mort frappe au hasard les princes, les sujets;
„Mais les beaux vers, voilà ce qui ne meurt jamais,
„Soit qu'on chante le peuple ou le tyran injuste:
„Virgile est immortel en célébrant Auguste!
„Quoi! la loi frapperait de son glaive irrité,
„Un enfant d'Apollon? . . Non, non, postérité!
„Soldats, retirez vous; merci de votre zèle.
„Cet homme est sûrement un citoyen fidèle,
„Un grand républicain: je sais de bonne part
„Qu'il s'est fort réjoui de la mort de Stuart.“
— „Non!“ criait Davenant, que ce reproche touche.
Mais Milton, de sa main en lui couvrant la bouche.
Au fond d'un cabinet le pousse tout d'abord,
L'enferme à double tour; puis avec un peu d'or
Econduit poliment la horde jacobine.
Vers son hôte captif ensuite il s'achemine,
Fait apporter du vin qu'il lui verse à grands flots,
Sème le déjeûner d'agréables propos:
De politique point, mais beaucoup de critiques
Sur l'esprit des Latins et les grâces attiques.
Davenant récita l'idylle du Ruisseau.
Milton lui repartit par le vif Allégro,
Du doux Penseroso redit le chant si triste,
Et déclama les choeurs du Samson agoniste,
Les poètes, charmés de leurs talents divers
Se quittèrent enfin, en fredonnant leurs vers.
Cependant, fatigué de ses longues misères,
Le peuple soupirait pour les lois de ses pères:
Il rappela son roi; les crimes reniés
Furent par un édit sagement pardonnés.
On excepta pourtant quelques hommes perfides,
Complices et fauteurs des sanglants régicides:
Milton, au premier rang, s'était placé parmi.

*) Béotie, où était situé l'Hélicon,
**) Poëme du Paradis perdu.
***) John Pym, républicain et chef de parti, membre du Long-parlement où Charles I. fut condamné à mort.

Dénoncé par sa gloire, au toit d'un vieil ami,
Il avait espéré trouver ombre et silence.
De son sort une nuit il pesait l'inconstance:
D'une lampe empruntée à la tombe des morts,
La lueur pâlissante éclairait ses remords.
Il entend tout-à-coup vers la douzième heure
Heurter de son logis la porte extérieure;
Les verroux sont brisés par de nombreux soldats.
La fille de Milton accourt, on suit ses pas.
Dans l'asile secret un chef se précipite:
Un chapeau de ses yeux venant toucher l'orbite
Voile à demi ses traits; il a les yeux remplis
De larmes qu'un manteau reçoit dans ses replis.
Milton ne le voit point: privé de la lumière,
La nuit règne à jamais sous sa triste paupière.
„Eh bien, que me veut-on?“ dit le chantre d'Adam.
„Parlez: faut-il mourir?“ „C'est encore Davenant,“
Répond l'homme au manteau. Milton soudain s'écrie:
„Oh noire trahison! moi qui sauvai ta vie!“
— „Oui, repart le poète interdit, rougissant,
„Mais vous êtes coupable, et j'étais innocent.
„Ferme stoïcien, montrez votre courage!
„Mon vieil ami, la mort est le commun partage:
„Ou plus tôt, ou plus tard, le trajet est égal
„Pour tous les voyageurs. Voici l'ordre fatal.“
La fille de Milton, objet rempli de charmes,
Ouvre l'affreux papier qu'elle baigne de larmes:
C'est elle qui souvent dans un docte entretien
Relit le vieil Homère à l'Homère chrétien;
Et des textes sacrés interprète modeste,
A son père elle rend la lumière céleste,
En échange du jour qu'elle reçut de lui.
Au chevet paternel empruntant un appui,
D'une voix altérée elle lit la sentence:
„Voulant à la justice égaler la clémence.
„Il nous plait d'octroyer, de pleine autorité,
„A Davenant, pour prix de sa fidélité,
„La grâce de Milton. *Charles.*“ Qu'on se figure
Les transports que causa la touchante aventure,
Combien furent de pleurs dans Londres répandus,
Pour les talents sauvés et les bienfaits rendus.

Chateaubriand.

34. Haydn.*)

Bien souvent le hasard nous dispense la gloire:
D'Haydn, pour le prouver, je vous dirai l'histoire.
Artisan par devoir, par goût musicien,
On prétend que son père avait trouvé moyen
D'être dans le canton célèbre à plus d'un titre.
Le dimanche il chantait au lutrin du chapitre;
Il y faisait merveille, et, le soir, sous l'ormeau,
Son violon charmait les filles du hameau.
Façonné par son père aux lois de l'harmonie,
Haydn, dès son enfance, annonça son génie.
A peine il avait vu pour la douzième fois,
Reverdir au printemps le feuillage des bois
Que les chants inspirés de sa lyre champêtre
Déjà dans un enfant révélaient un grand maître.
Il obtint de Reyter un regard protecteur;
Des concerts de la cour c'était le directeur.
Haydn quitte, à sa voix, la campagne natale.
Il part: et des Césars la riche capitale
Le reçoit dans ses murs. Un pauvre perruquier
Offrit au jeune Haydn son toit hospitalier.
„Soyez le bienvenu, lui dit gaîment son hôte,
„Si vous vous trouvez mal, ce ne sera ma faute.
„Ce modeste logis ne flatte point votre oeil;
„Mais les chagrins jamais n'en ont franchi le seuil.
„Le toit le plus heureux n'est pas celui qui brille.
„Vous le trouverez beau quand vous verrez ma fille:
„Ma fille, un jour, pour dot aura beaucoup d'attraits.
„Devenez un grand homme et nous verrons après.“
Haydn, avec transport acceptant ce présage,
L'embrasse, et dans un coin dépose son bagage.
A son appartement, son hôte le conduit . . .
Là, souvent, en plein jour, on dirait qu'il fait nuit.
Une étroite lucarne en gros papier vitrée,
Aux rayons du soleil en interdit l'entrée;
Aucun vain ornement n'en décore le mur.
D'un lit, qu'un soldat même aurait pu trouver dur,
D'une escabelle en bois sur trois pieds établie,
La chambre en long en large est à moitié remplie.
Dans ce modeste gîte, Haydn se trouve au mieux . . .
Haydn n'a que quinze ans et tout rit à ses yeux;
Sous le plus humble toit on peut rêver la gloire.
Il se dit qu'un grand homme au temple de mémoire,
N'obtient pas, tout d'abord, l'honneur d'être placé,

*) Célèbre musicien et compositeur, né le 31 Mars 1732, mort le 31 Mai 1809.

Que d'autres, comme lui, sans doute ont commencé,
Et qu'on les vit bientôt par une heureuse audace,
S'élancer d'un grenier au sommet du Parnasse.
O noble illusion! Dans l'avenir lointain
L'homme inspiré par toi voit briller son destin.
Nul revers ne l'abat, nul péril ne l'arrête,
Dès qu'il voit le laurier qui doit ceindre sa tête;
Et c'est toi qui fais luire à son oeil enchanté
Le jour étincelant de l'immortalité.
C'est là, dans ce réduit, que, pendant cinq années,
Haydn, par le travail mûrit ses destinées,
Guidé par Reyter, devine par degrés
De son art enchanteur les secrets ignorés.
L'instinct de son génie entretient son courage,
Et bientôt un chef-d'oeuvre est son premier ouvrage,
Il le porte à Reyter, qui d'aucun mot flatteur
N'applaudit au travail de notre jeune auteur.
Haydn, déconcerté, n'accuse point son maître:
„J'ai mal fait," se dit-il, „je ferai mieux peut-être."
Trois ouvrages nouveaux, pleins de mâles beautés,
Au dédaigneux Reyter sont en vain présentés,
Et du public ingrat la crédule ignorance
Confirme de Reyter l'injuste indifférence.
Haydn veut retourner au champêtre séjour;
„Mais non: à mon travail donnons encore un jour."
Un an s'écoule encore sans que la Germanie
Daigne s'apercevoir qu'Haydn a du génie.
Un jour qu'il s'affligeait de cet oubli fatal,
Le hasard sous sa main fait tomber un journal.
A l'article de Londres, où son regard s'arrête.
Haydn a lu ces mots: «Dans une grande fête,
„Ordonnée à la cour par notre souverain,
„Pour la troisième fois on entendra demain
„De l'immortel Haydn la grande symphonie."
„Quel est donc," se dit-il, „ce sublime génie,
Cet immortel Haydn, ce grand musicien,
Dont le nom par hasard se trouve être le mien?"
Il va trouver Reyter qui lui-même s'étonne.
„Haydn," dit il, „ce nom n'est connu de personne."
Il court chez l'empereur qui veut, le même jour,
Entendre ce chef-d'oeuvre inconnu dans sa cour.
Tout est prêt: à son maître Haydn demande en grâce
D'occuper à l'orchestre une petite place.
„J'y consens," dit Reyter, „mais ne vous montrez pas."
Tout-à-coup du monarque accompagnant les pas
Haydn des courtisans voit le cortège immense.
On se place, on écoute, et le concert commence.
O surprise! Son coeur a soudain palpité.
Il reconnaît ses chants: cet Haydn si vanté,

Dont les brillants accords énivrent l'auditoire,
Cet Haydn, c'est lui-même: il ose à peine y croire.
Tandis que du triomphe en secret il jouit,
Dans l'orchestre un instant le trouble s'introduit.
Il écoute: ô douleur à nulle autre pareille!
Le son faux d'une flûte a blessé son oreille,
Le cor a détonné, la basse est en retard,
Reyter même interdit les dirige au hasard,
Et, pour comble de maux, c'est au plus beau passage
Qu'on fait à sa musique un si cruel outrage.
Il n'y peut plus tenir, et, prompt comme l'éclair,
Il s'élance au pupitre à côté de Reyter,
Parmi les concertants rétablit l'harmonie,
Au milieu des bravos conduit la symphonie,
Et d'un si beau succès, confus, embarrassé,
Revient cacher sa joie où Reyter l'a placé.
Mais c'est en vain qu'Haydn se dérobe à sa gloire:
Reyter, en l'embrassant, proclame sa victoire;
Et le monarque, au bruit d'un murmure flatteur,
Du chef-d'oeuvre applaudi vient couronner l'auteur.
A la modeste Claire Haydn toujours fidèle
Ne fut point ébloui de sa grandeur nouvelle;
Il revint le soir même habiter son grenier,
Et quelques jours après, notre bon perruquier
Daigna permettre enfin, en lui donnant sa fille,
Qu'un homme de génie entrât dans sa famille.

Ed. Mennechet.

35. La Chapelle du Rivage.

Sous les remparts de Pise, aux champs de la Toscane,
Une veuve indigente, et jouet du malheur,
Attendait ses deux fils qui loin de sa cabane,
Jusqu'aux rivages de Catane,
Avaient conduit la barque d'un pêcheur.
La saison du retour s'écoulait, et les ondes
Ne lui rendaient point ses enfants.
Ils erraient sur les mers profondes,
En butte à la fureur des vents.
C'est en vain qu'éloignant une image terrible,
Cette mère pour eux prépare incessamment
Ou la laine tissue en léger vêtement,
Ou le modeste abri d'une couche paisible.
Rien ne distrait sa peine, et le jour tout entier
La voit seule, pleurant auprès de son foyer.

La nuit vient . . . elle pleure encore ; elle s'oublie
En des pensers de deuil et de mélancolie.
Le sommeil pour jamais a fui loin de ses yeux.
Enfin n'écoutant plus qu'un sentiment pieux,
Unique appui de sa misère,
Vers une église solitaire,
Que baignait les flots orageux,
La triste Séphora, pour ses fils malheureux,
Résolut d'aller en prière.
Le coeur rempli de son dessein,
Elle revêt du pélerin
L'humble tunique, le rosaire ;
Et quittant sa propre chaumière,
Du rivage suit le chemin.
Par-tout l'infortunée avec persévérance,
De la moindre cabane interroge le seuil :
Par-tout elle redit ses craintes, sa souffrance,
Et le long de la mer, va d'écueil en écueil,
Redemandant ses fils, sa dernière espérance.
La fatigue enchaînait déjà ses pas tremblants,
Quand au déclin du jour, se présente à sa vue
Un large promontoire à la cîme touffue,
Et dont les flots émus venaient battre les flancs,
Du milieu des forêts qui dominaient la plage
Une croix montait vers les cieux ;
Et d'une humble chapelle élevée en ces lieux,
Les rayons du couchant embrasaient le vitrage.
Incertaine des bords heureux
Où finit son pélérinage,
Séphora du rocher sauvage
Gravit péniblement les sentiers tortueux.
Soudain, à travers la verdure
Des mélèzes, des pins confusément épars,
La triste voyageuse égarant ses regards,
Croit entendre un léger murmure.
Surprise, elle s'avance, et découvre à la fois
Tout un peuple à genoux, le front dans la poussière,
Ecoutant la simple prière
Du vieux Ermite de ces bois.
Par un doux intérêt auprès d'elle amenée,
Une vierge l'accueille et la presse en ses bras.
„O ma fille!“ lui dit l'étrangère étonnée,
„Parlez : où donc le ciel a-t-il conduit mes pas ?
Et quel pieux abri s'offre sur cette rive ?“
„Ma mère,“ lui répond la bergère naïve,
Vous voyez la chapelle où viennent les pasteurs
Prier, chaque printemps, pour les navigateurs.
A Notre Dame des Tempêtes,
Cet humble asile est consacré.

La sainte fait taire à son gré
Les vents qui grondent sur nos têtes;
Par-tout son nom est adoré,
Et nous l'invoquons dans nos fêtes."
A ce touchant hommage, à ces mots consolants
Séphora reconnut l'autel où dès long-temps
Par une voix secrète elle était appelée.
Mais tandis qu'elle prie et joint ses voeux ardents
Aux voeux de la peuplade en ces bois rassemblée,
Voici que du hameau, les vierges, les enfants,
Sur deux files rangés, s'avancent à pas lents
Vers le sommet de la roche isolée.
Leurs cantiques naïfs, leurs chants tristes et doux,
Se prolongent dans la campagne:
Au bord des ondes en courroux
L'étrangère les accompagne;
Et là, d'un regard douloureux,
Qui trahit de son coeur la secrète amertume,
Elle contemple au loin ces écueils dangereux,
Où la vague bondit et se brise en écume.
Cependant aux pieux accords
D'une touchante mélodie,
Les filles des pasteurs, belles de modestie,
Entourant le rocher, se pressent sur ses bords,
Comme de blancs troupeaux sur les monts d'Arcadie.
Chacune d'un bouquet vermeil
Marche naïvement parée;
Leur sein a la fraîcheur de l'aube à son réveil
Et de simples chapeaux d'une paille dorée,
Défendent leurs attraits des rayons du soleil.
Choisie entre ses soeurs, la plus jeune bergère,
Sur la face des eaux, balance mollement,
Des lis qu'elle a tressés en guirlandes légères;
Et quand le saint Ermite annonce le moment
Où doit cesser le choeur des célestes louanges,
Pleine d'émotion et de recueillement,
Elle adresse ces mots à la Reine des Anges:
«Chaste Marie, espoir des matelots,
Astre propice au milieu des naufrages;
Loin de ces bords écartez les orages,
Et répandez le calme sur les eaux.
Pour nos époux, nos enfants, et nos frères,
Nous vous prions, Marie, entendez-nous,
Qu'un doux zéphyr nous les ramène tous,
Ces nautonniers battus des vents contraires,
Dans leur fureur, pour enchainer les flots,
Il vous suffit d'une simple guirlande,
Recevez donc cette modeste offrande,
Chaste Marie, espoir des matelots.»

Telle fut des pasteurs la prière ingénue;
Et de même qu'on voit au sommet d'un vieux pin
Après un ouragan la colombe abattue,
Recueillir avec soin, dans son aile étendue,
Les premiers rayons du matin;
De même Séphora, languissante, plaintive,
D'un espoir renaissant accueillit la douceur;
Et prêtant aux bergers une oreille attentive,
Sourit à des accents qui pénétraient son coeur.
Soudain s'arrondissant au gré d'un vent prospère.
Trente voiles au loin blanchissent l'horizon.
Faveur céleste! l'étrangère,
L'oeil attaché sur l'onde amère,
Poursuit sa pieuse oraison,
Mais bientôt à l'aspect des barques désirées,
Tous, élevant de joyeuses clameurs,
Au sein des vagues azurées,
Lancent leurs couronnes de fleurs.
La foule descend sur la plage;
Le bruit léger de l'aviron
Frappe les échos du rivage,
Et déjà pour les bords, terme d'un long voyage,
Les pêcheurs ont quitté leur flottante prison.
Déjà dans tous les yeux le plaisir étincelle,
Ici l'épouse embrasse son époux,
Plus loin, l'amante à l'amant qui l'appelle,
Jette un regard où l'amour se révèle.
Et que l'absence a su rendre plus doux,
Mais parmi cette foule émue,
De la pélerine inconnue
Oh! comment peindre le bonheur!
Quand au bord de l'onde écumante,
Le sort tout-à-coup lui présente,
Les deux fils qu'appelait son coeur!
Eperdue, elle accourt, malgré le poids de l'âge,
Les serre dans ses bras avec ravissement,
Et bénit le pressentiment
Qui l'attira vers le rivage.

Alors, tous à la fois, chantent le sol natal.
Une impatiente jeunesse,
Le front rayonnant d'allégresse,
Des jeux a donné le signal;
Et soudain, formant une chaîne,
Elle s'élance sur l'arène,
Au son du fifre pastoral.
Des nymphes sur les fleurs la danse est moins légère,
Moins rapide le vol du timide alcyon,
Quand menacé par l'aquilon,
Il effleure, en fuyant, la vague solitaire.

Ah! tant que parmi vous, le pélerin viendra
De la reine des cieux implorer l'assistance,
Bergers! n'oubliez pas sa bonté, sa puissance
Et le pieux espoir qui soutint Séphora.
Adorez d'une foi sincère
Celle dont la main tutélaire,
Rend le calme aux flots courroucés,
Aux amantes leurs fiancés,
Et l'enfant aux pleurs de sa mère.

S. E. Geraud.

Vocabulaire.

Explication de quelques abréviations employées dans ce vocabulaire.

Prés. Ind. lisez: Présent de l'Indicatif.
Déf. — Défini.
Imp. — Impératif.
Cond. — Conditionnel.
Prés. subj. — Présent du subjonctif.
Passé du subj. — Passé du subjonctif.
Part. prés. — Participe présent.
n. lisez: nous. v. lisez: vous.
qn — quelqu'un qch — quelque chose.
com. lisez: comme. adj. — adjectif. m. pl. masculin pluriel.
f. pl. — féminin pluriel. adv. — adverbe.

A

A, an, zu, in, nach.
à plus de, noch weiter als.
abaissement, *m.* Erniedrigung.
abaisser, niederschlagen, erniedri-
abandon, *m.* Hingebung. (gen.
abandonner, verlassen s'abdn.
à qn., à qch. sich überlassen,
— hingeben, — ergeben.
abattement, *m* Entkräftung.
abattre, niederreißen, nieder-
schießen niederschlagen. com.
abattu, niedergeschlagen. (battre.
abbé, *m.* Abt.
abcès, *m.* Geschwür.
abîme, *m.* Abgrund, Schlund,
Unergründlichkeit.
abjection, *f.* Verachtung, Er-
niedrigung.
abnégation, *f.* Selbstverläug-
abominable, abscheulich. (nung.
abondance, *f.* Ueberfluß.
abord, *m.* Zugang; Augenblick.
aborder, sich nähern. (haben.
aboutir, grenzen; zum Zwecke
abreuver, tränken; überhäufen.
abreuvoir, *m.* Tränke, Schwem-
abri, *m.* Schutz, Zuflucht. (me.
absence, *f.* Abwesenheit.
absolu, e, unumschränkt.
absolument, durchaus; gerade.
absorbé, ée, verzehrt; vertieft;
beschäftigt.
absoudre, freisprechen. Prés.
Ind. J'absous, tu absous, il ab-
sout, nous absolvons, vous
absolvez, ils absolvent. Pré-
sent du subj. que j'absolve
etc. Part. prés. absolvant.
Part. passé absous ou ab-
absurde, abgeschmackt; (sout, e.
unvernünftig.
abus, *m.* Mißbrauch, Fehler.
abuser, mißbrauchen; täuschen,
s'abuser, sich irren.
académique, akademisch.
accablement, *m.* Ermattung.
accabler, überhäufen, beschwe-
ren, niederschlagen, ermatten.
accent, *m.* Accent.
accepter, annehmen; unter-
zeichnen.
acception, *f.* Bedeutung.
accès, *m.* Anfall.
accident, *m.* Zufall; Unfall.
acclamation, *f.* Freudengeschrei,
Zuruf.
accompagner, begleiten; folgen.
accompli, e, vollender, voll-
kommen gebildet.
accomplir, vollenden; erfüllen;
vollziehen, s' — vorgehen, sich
zutragen.

accomplissement, *m.* Erfüllung.
accord, *m.* Uebereinstimmung.
accorder, bewilligen, gestatten.
accourir, herbeilaufen, herzueilen, com: courir.
accoutumé, ée, gewohnt.
accoutumer, gewöhnen, s'— sich etwas angewöhnen.
accréditer, s'— sich Ansehen erwerben.
accrocher, hängen, anhängen.
accroître, vermehren, s'—sich vergrößern, com: croître.
s'accroupir, sich niederkauern.
accueil, *m.* Aufnahme.
accueillir, aufnehmen, empfangen, com: cueillir.
accumuler, s'—sich häufen; sich vermehren.
accusation, *f.* Beschuldigung.
accuser, beschuldigen, anklagen.
acéré, ée, scharf.
acharné, ée, begierig; erbittert.
acheminer, s'— sich auf den Weg machen.
acheter, kaufen; erkaufen.
achever, endigen, vollenden.
acier, *m.* Stahl, Schwert.
acquérir, erlangen. Ind. prés. J'acquiers, etc. n. acquérons, v. acquérez, ils acquièrent. Défini: J'acquis, etc. Imp. acquiers, acquérons etc. Fut. j'acquerrai etc. Cond. j'acquerrais. etc. Prés. du subj. que j'acquière etc. Imp. que j'acquisse. Part. passé: acquis, e.
acquisition, *f.* Ankauf.
acquit, *m.* Quittung.
acquittement, *m.* Auszahlung.
acquitter, quittiren; auszahlen; s'— seine Pflicht erfüllen.

acte, *m.* Handlung, Werk.
acteur, *m.* die handelnde Person.
actif, ive, wirksam, thätig.
action, *f.* Handlung, That, Bewegung.
activer, beschleunigen.
activité, *f.* Thätigkeit.

adapter, anpassen.
adhésion, *f.* Einwilligung.
adieu, *m.* Lebewohl, adv. Lebewohl.
adjuger, zuerkennen.
admettre, zulassen, com: mettre.
admirable, bewundernswürdig.
admiration, *f.* Bewunderung.
admirer, bewundern.
admission, *f.* Zulassung.
adopter, an Kindesstatt annehmen.
adoptif, ive, an Kindesstatt angenommen.
adorer, anbeten, verehren.
adosser, anlehnen.
adoucir, versüßen, sanfter machen.
adoucissement, *m.* Milderung, Linderung.
adresse, *f.* Geschicklichkeit.
adresser, richten, s'— sich an Jemand wenden.
adroit, geschickt, behend.
adroitement, geschickt.
adversaire, *m.* Gegner.
adversité, *f.* Widerwärtigkeit, Trübsal.
affabilité, *f.* Leutseligkeit, das freundliche Benehmen.
affaiblir, schwächen, entkräften.
affaire, *f.* Geschäft; Sache; Werk, avoir affaire à qn. mit Jemanden zu thun, zu schaffen haben.
affaisser, sinken; beugen; zusammenstürzen.
affamé, ée, ausgehungert.
affecter, affectiren, sich stellen.
affection, *f.* Zuneigung, Liebe; prendre en—, lieb gewinnen.
affectueux, euse, einnehmend.
affermir, bestärken.
affliction, *f.* Betrübniß.
affliger, betrüben, kränken.
affranchir, s'—sich frei machen.
affreux, euse, schrecklich, entsetzlich.
affronter, trotzen.
afin que, afin de, damit, um.
âge, *m.* Alter; bas—, die früheste Jugend.

âgé, alt, bejahrt.
agenouiller, s'— niederknieen.
agent de change, *m.* Wechsel-
s'agglomérer, sich ballen. (mäkler
agilité, *f.* Behendigkeit.
agir, handeln, thätig sein, wir-
ken; il s'agit, es handelt sich,
es ist die Rede.
agissant, e, thätig.
agitation, *f.* heftige Bewe-
gung, Unruhe.
agiter, hin und her bewegen,
s'— unruhig werden.
agonie, *f.* Todeskampf.
agonisant, *m.* der Sterbende.
agrafe, *f.* Spange, Agraffe.
agrandir, vergrößern, erweitern.
agréable, angenehm.
agréer, annehmen, genehmigen,
genehm halten.
agrément, *m.* Annehmlichkeit.
aide, *f.* Hülfe.
aide de camp, *m.* Adjutant.
aider, helfen. (mutter.
aïeul, *m.* e, *f.* Großvater, Groß-
aïeux, *m.* pl. Vorahren.
aigrette, *f.* Busch (von Federn.)
aigrir, erbittern.
aigu, e, scharf.
aiguille, *f.* Nähnadel.
aiguillon, *m.* Stachel.
aiguillonner, antreiben.
aiguiser, schärfen; reizen.
aile, *f.* Flügel.
aimable, liebenswürdig.
aimer, lieben, —mieux, lieber
aîné, ée, der, die ältere. (wollen.
ainsi, so, also, —que, eben sowie.
air, *m.* Luft, Miene, Ansehen.
airain, *m.* Erz.
aisance, *f.* Wohlstand.
aise, froh, erfreut.
aisé, ée, leicht.
aisément, leicht, bequem.
ajourner, verschieben.
ajouter, hinzusetzen.
alarmer, beunruhigen, s'— sich
Albion, *m.* En. land (ängstigen.
alcade, *m.* Spanischer Richter.
alchymie, *f.* Alchymie, Gold-
macherei.
aliment, *m.* Nahrung, Speise.
alimenter, ernähren.
allègement, *m.* Erleichterung,
alléger, erleichtern. (Linderung.
allégresse, *f.* Jubel, Freude.
Allemagne, *f.* Deutschland.
allemand, e, deutsch.
aller, gehen, im Begriff sein,
nahe daran sein, aller cher-
cher holen, aller trouver,
besuchen, aufsuchen, s'en al-
ler, weggehen, fortgehen.
Prés. Ind. je vais, ich gehe,
tu vas, il va; nous allons,
vous allez, ils vont. Fut.
j'irai, as, a, ons, ez, ont;
Condit. j'irais, ais, ait,
ions, iez, aient; Impératif:
va, qu'il aille, allons, allez,
qu'ils aillent; Prés. du subj.
Que j'aille, ailles, aille,
allions, ailliez, aillent.
alliance, *f.* Verbindung.
allumer, anzünden. (lender.
almanach, *m.* (spr almana) Ka-
alonger, verlängern; ausdehnen.
alors, damals, alsdann, dann.
altéré, ée, verändert.
altérer, verändern.
alternativement, abwechselnd.
alternative, *f.* Wahl zwischen
zwei Dingen, Wechselwahl.
altesse, *f.* Durchlaucht.
altier, ère, hochmüthig, stolz.
amabilité, *f.* Liebenswürdigkeit,
amant, *m*, e, *f.* Liebhaber, inn.
amarrer, ankern. (bringen.
amasser, sammeln, zusammen-
amateur, Liebhaber, Liebhaberinn
ambassadeur, *m.* Gesandter.
ambitieux, euse, ehrgeizig,
ehrsüchtig
ambition, *f.* Ehrgeiz.
âme, *f*, Seele; Geist.
amener, mit sich führen.
aménité, f. Anmuth.
amer, ère, bitter.

amèrement, bitterlich.
amertume, *f.* Bitterkeit; Schmerz; Gram.
améthyste, Amethyst; (Edelstein)
ami, *m.* Freund.
amie, *f.* Freundinn. (schaftlich.
amical, e, adv.—ment, freund-
amitié, f. Freundschaft.
amollir, erweichen; erschlaffen.
amour, *m. f.* pl. amours, Liebe.
amphithéatre, *m* Zergliederungs-
amplement, reichlich. (gerüst.
amplification, *f.* Erweiterung; Uebertreibung.
amusant, e, unterhaltend.
amusement, *m.* Zeitvertreib.
amuser, angenehm unterhalten, die Zeit vertreiben, scherzen.
an, *m.* Jahr.
analyser, auseinander setzen.
anatomie, *f.* Anatomie.
ancêtres, *m.* pl. Vorfahren.
ancien, nne, alt.
ancien, *m.* alter Schriftsteller.
ancre, *m.* Anker.
âne, *m.* Esel.
anéantir, vernichten.
anecdote, *f.* Anecdote.
ange, *m.* Engel.
angélique, englisch. (adj. englisch
Anglais, m. e. f. Engländer, inn;
Angleterre, f. England.
angoisse, *f.* Herzensangst.
animal, *m.* Thier.
animation, *f.* Belebung Le ben.
animé, ée, belebt.
animer, beleben; aufmuntern.
annales, *f.* pl. Jahrbücher.
anneau, *m.* Ring; Haarlocken.
année, *f.* Jahr.
annoncer, ankündigen, melden.
annuel, lle, jährlich.
anonyme, ungenannt.
antichambre, *f.* Vorzimmer.
antipathie, *f.* Abneigung, natürlicher Widerwille.
antique, alt.
antiquité, Alterthum.
Anvers, *m.* Antwerpen. (gung.
anxiété, *f.* Angst, Beängsti-
août, (spr. oût,) *m.* August.
apaiser, besänftigen.
apercevoir, bemerken, wahrnehmen, erblicken.
aplomb, *m.* sichere Haltung; ungezwungenes Wesen.
apparaître, erscheinen; com:
appareil, *m.* Prunk. (connaître
apparemment, vermuthlich.
apparence, *f.* Schein, Ansehen; en — dem Scheine nach.
apparition, *f.* Erscheinung.
appartement, m. Wohnung
appartenir, gehören, angehören. com: tenir. (ruf;
appel, *m*, Aufforderung, Auf;
appeler, nennen, heißen; rufen
appétence, f Begehren. (anrufen.
applaudir, Beifall geben.
applaudissement, *m.* Beifall.
application, *f.* Anwendung; Fleiß.
appliquer, auflegen, aufdrücken; s'—, sich befleißigen.
appointement, *m.* Gehalt.
apporter, bringen; anwenden.
appréciateur, *m.* Schätzer.
apprécier, schätzen.
appréhension, f. Besorgniß.
apprendre, lernen, erfahren; mittheilen; com: prendre.
apprenti, *m.* Lehrling.
apprentissage, *m.* Lehrzeit; Erfahrung. (richtung.
apprêt, *m.* Zubereitung, Zu-
apprêter, bereiten; s'—, sich bereiten, anschicken.
approbateur, *m.* trice f. Billiger, Gutheißer.
approbation, *f.* Billigung; Einwilligung. (näherung.
approche, *f* Herannahen, An-
approcher, nähern.
approfondir, ergründen.
approprié, ée, geeignet.
s'approprier, sich zueignen.
approuver, billigen, gut heißen.
appui, *m.* Stütze.
appuyer, stützen, anlehnen.
après, nach, — quoi, worauf.

après-demain, übermorgen.
apreté, *f.* Rauhigkeit, Strenge.
aptitude, *f.* Geschick, Anlage,
aquilon, m. Nordwind. (Fleiß.
arabe, arabisch.
arbre, *m.* Baum.
arc *m.* Bogen.
architecte, *m.* Baumeister.
architecture, *f.* Baukunst.
arctique nördlich: pôle, — *m.*
ardent, e, feurig, (Nordpol. glühend, brennend; eifrig.
ardeur, *f.* Hitze; Eifer.
ardoise, *f.* Schiefer.
arène, *f.* Sand.
argent, *m.* Geld.
argenter, versilbern.
argenterie, *f.* Silber.
argentin, e, silberfarbig, wie Silber klingend, silberhell.
argument, *m.* Beweisgrund.
aride, dürre.
arlequinade, *f.* Possenspiel.
arme, *f.* Waffe.
armé, ée, bewaffnet.
armée, *f.* Armee, Heer.
armoire, *f.* Schrank
armoiries, *f* pl. Wappen.
arracher, aus- entreißen.
arranger, ordnen einrichten; schlichten; s'— sich vergleichen.
arrestation, *f.* Verhaftung.
arrêter, anhalten; beschließen; s' stehen bleiben; sich aufhalten; aufhören.
arrière, en—, zurück.
arrivée, *f.* Ankunft.
arriver, ankommen; gelangen; sich treffen, geschehen, sich ereignen.
s'arrondir, schwellen, aufblasen.
arroser, begießen benetzen.
art, *m.* Kunst, —divin, Zauber-
article, *m.* Punct Artikel (kunst
artisan, *m.* Handwerker.
artistement, künstlich.
asile, *m.* Zuflucht.
aspect, *m.* Anblick. (trachten.
aspirer, nach etwas streben,
assaillant, *m.* Angreifer, Stürmender.
assaillir, überfallen. Prés. J'assaille, n. assaillons etc.
assaisonnement. *m.* Würzung; höflicher Ausdruck. (machen.
assaisonner, würzen, angenehm
assassin, *m.* Mörder.
assassiner, ermorden.
assaut, *m.* Sturm.
assemblage, *m.* Vereinigung.
assemblée, *f.* Versammlung, Zusammenkunft.
assembler. versammeln.
assentiment, *m.* Beistimmung.
s'asseoir, sich setzen, niedersetzen. Prés. Ind. Je m'assieds, tu t'assieds, il s'assied, n. n. asseyons, v. v. asseyez, ils s'asseyent. Déf. je m'assis, n. n. assîmes, etc. Fut. je m'asseyerai oder m'asseirai oder: je m'assiérai etc. Cond. je m'assiérais, oder: je m'asseirais oder: je m'asseyerais etc. Prés. du subj. que je m'asseye, etc. Part. Prés. asseyant Part. passé: assis, e.
assez, genug; ziemlich.
assidu, e, fleißig.
assiduité, *f.* Fleiß.
assiéger, belagern; umgeben.
assigner, anweisen.
assis, e, sitzend: gelegen.
assistance, *f.* Beistand.
assister, beistehen, unterstützen.
assombrir, verfinstern; betrüben.
assommer, erschlagen, todt schlagen.
assoupir, einschläfern; s' einschlummern.
assourdissant, e, betäubend.
assujettir, unterwerfen; befe-
assuré, ée, versichert sicher (stigen
assurément, sicherlich, gewiß.
assurer, versichern; bezeugen.
astre, *m.* Gestirn.
atelier, *m.* Werkstätte.

atmosphère, *f.* Dunstkreis, Luftkreis, Atmosphäre.
atroce, abscheulich, grausam.
atrocité, *f.* Abscheulichkeit, Grausamkeit.
attachement, *m.* Anhänglichkeit, Zuneigung.
attacher, anbinden, anheften, fesseln, s'— anhänglich werden.
attaque, *f.* Angriff, Anfall.
attaquer, angreifen.
atteindre, erreichen; com. craindre.
atteint, e, erreicht; befallen.
atteinte, *f.* Anfall, Eingriff.
attenant, e, anstoßend, angrenz.
attenant, adv dicht an, neben an.
en attendant, unterdessen, en attendant que, so lange bis.
attendre qn. ou qch. warten auf, erwarten; s'— à qch. etwas vermuthen, auf etwas gefaßt sein com. vendre.
attendrir, erweichen, rühren.
attendrissement, *m.* Rührung,
attendu, Prépos. in Rücksicht wegen, —que, weil, da.
attente, *f.* Erwartung.
attenter à qch. sich an etwas vergreifen. (sam, andächtig.
attentif, ive, adv. ment, aufmerkattention, *f.* Aufmerksamkeit, Achtung.
attestation, *f.* schriftliches Zeugniß, Beglaubigungsschein.
attester, bezeugen, betheuern.
attirer, an sich ziehen, s'— qch. sich etwas zuziehen.
attitude, *f.* Stellung, Haltung.
attrait, *m.* Reiz, Lockung; Hang.
attraper, fangen, erwischen.
attribuer, zuschreiben, beimessen.
attrister, betrüben. (Tages.
aube, *f.* — du jour, Anbruch des
auberge, *f.* Wirthshaus, Gasthof, Herberge (wirth.
aubergiste, *m.* Wirth, Gastaucun, jemand; mit ne, keiner, keine, keines. (nicht.
aucunement, keinesweges, gar
audace, *f.* Verwegenheit.
audacieux, euse, verwegen.
auditeur, *m.* Zuhörer. (sammlung
auditoire, *m.* Hörsaal, Versammlung
augmenter, vermehren
augure, *m.* Vorbedeutung.
augurer, muthmaßen.
aujourd'hui, heute, heut zu Tage
aumône, *f.* Almosen, Geldstrafe zum Besten der Armen.
auprès, bei, nahe bei, neben, an.
aurore, *f.* Morgenröthe, —boréale, Nordlicht.
auspice, *m.* Zeichen; Vorbedeutung; Schutz.
aussi, auch; ebenso; noch.
aussitôt, sogleich, den Augenblick, — que, sobald als.
autant, so viel, eben so viel, eben so oft, so sehr; d'autant que um so mehr.
autel, *m.* Altar, maître-autel, *m.* Hochaltar. (Verfasser.
auteur, *m.* Urheber, Stifter;
automne, *m.* et *f.* Herbst.
autorité, *f.* Gewalt, Ansehen.
autour, um, herum, umher.
autre, ander. der, die, das andere; anders; l'un l'autre, einander; l'un et l'autre, alle beide.
autrefois, ehemals, vor diesem.
autrement, anders, sonst.
Autrichien, *m.* enne, *f.* Oesterreicher rinn, adj. österreichisch
auvent, *m.* Schirmdach, Wetterdach.
avaler, verschlucken verschlingen
avances, *f. pl.* erste Schritte; Aufforderung; d'avance, par —, à l'—, im voraus.
avancer, vorwärtsrücken, oder strecken vorrücken, ausstrecken; beschleunigen; vorschießen; behaupten; äußern; s'— sich nähern
avant, vor, vorher, eher als. —peu, binnen kurzem.
avantage, *m.* Vortheil; Vorzug.
avantageux, euse, vortheilhaft.
avare, geizig, —de qch. spar-

sam mit etwas (umgehen.)
avarice, *f.* Geiz.
avec, mit, et avec ça, und noch dazu.
avenir, *m.* Zukunft.
aventure, *f.* Zufall Abentheuer.
aventureux, euse, verwegen; waghalsig.
avenue, *f.* Allee.
avertir qn. de qch., einen von etwas benachrichtigen; ihm etwas mittheilen; einen vor etwas warnen.
aveu, *m.* Zugang; Baumgang; Geständniß, Bewilligung.
aveugle, blind; *m.* Blinder.
avide, gierig; begierig.
avilissant, e, erniedrigend, herabwürdigend.
aviron, *m.* Ruder für kleine Fahrzeuge.
avis, *m.* Meinung, Rath; Bericht, Nachricht.
aviser, Nachricht geben; — à qch. auf etwas bedacht sein, sinnen; s'— de qch. sich etwas einfallen lassen
avocat, *m.* Advokat, Sachwalter.
avoir, haben; **avoir lieu**, Ursache haben; **avoir beau dire**, vergebens reden. Prés. Ind. j'ai, tu as, il a, n. avons, v. avez, ils ont. Déf. J'eus, tu eus il eut, n. eûmes, v. eûtes, ils eurent; (spr. eu wie u.) Fut. j'aurai, as, a, ons, ez, ont. Cond. j'aurais, ais, ait, ions, iez, aient. Imp. aie, qu'il ait, ayons, ayez, qu'ils aient. Prés. du subj. que j'aie, aies, ait, ayons, ayez, aient. Part. prés. ayant. Part. passé eu, (spr. ü) il y a, es giebt es ist, es sind.
avoisiner, angrenzen.
avouer, bekennen, gestehen.
avril, *m.* April
azuré, ée, hochblau, himmelblau.

B.

Babil, *m.* Geschwätz.
babillard, —**arde**, geschwätzig.
-ard, e, *m. f.* Schwätzer, inn.
bac, *m.* Fähre.
badinage, m. Scherz, Spaß.
badine, *f.* Reitgerte.
bagage, *m.* Reisegeräth, Gepäck.
bagatelle, *f.* Kleinigkeit, Spielerei.
bagne, *m.* Sklavenkerker, Zuchthaus.
bague, *f.* Ring.
baigner, baden; benetzen; in etwas Nassem liegen, weichen.
bâillement, *m.* Gähnen.
bâiller, gähnen.
bailler, geben, übergeben.
baiser, küssen; *m.* Kuß.
baisser, herunterlassen, senken; sich bücken; neigen; sinken.
balai, *m.* Besen.
balancer, se — sich schaukeln.
balbutier, stammeln, stottern; (spr. balbucier.)
balle, *f.* Spielball.
ballotter, hin und her werfen, durch Kugeln loosen; ballotiren.
ban, *m.* Landesverweisung, Bann
banal, e, gemein, alltäglich
banc, *m.* Bank.
bande, *f.* Binde, Band; Schmarotzer.
banni, *m.* Verbannter.
bannière, *f.* Panier, Banner, Fahne.
bannir, verbannen
banquet, *m.* großes Gastmahl.
baptême, *m.* Taufe.
baptiser, taufen.
barbarie, *f.* Barbarei, Grausamkeit, Wildheit.
barbe, *f.* Bart.
barbouilleur, *m.* Schmierer, Sudler.
barreau, *m.* Gitterstange; Gerichtsstube.
barrière, *f.* Schlagbaum; plur. Schranken; Hindernisse.
bas, sse, unten, niedrig, leise; **bas âge**, zartes Alter; die früheste Jugend.
bas, *m.* Strumpf.
base, *f.* Grund, Basis.
basse, *f.* Baßgeige, Baß.

bassiner, bähen, feuchte Umschläge machen; wärmen.
bataille, *f.* Schlacht; champ de —, Schlachtfeld.
bateau, *m.* Fahrzeug, Kahn.
bâtir, bauen.
bâton, *m.* Stock. (gen.
battement, *m.* Klopfen; Schla-
battre, schlagen. Prés. Ind. Je bats, tu bats, il bat, n. battons, v. battez, ils battent. Déf. je battis etc. Prés. du subj. que je batte etc. Part. passé, battu; battre des mains, in die Hände klatschen.
baume, *m.* Balsam. (gesperrt.
béant, e, klaffend, off n, auf-
beau, *m.* bel, *m.* belle, *f.*
beaucoup, viel, sehr. (schön.
beauté, *f.* Schönheit.
bec, *m.* Schnabel
belle-mère, *f.* Stiefmutter.
belliqueux, euse, kriegerisch.
belvéder, *m.* Luftwarte, Aussichtshaus.
bénédiction, *f.* Segen.
bénéfice, *m.* Freiheit, Begünstigung. Nutzen.
bénir, segnen.
berceau, *m.* Wiege.
bercer, wiegen, schmeicheln.
berger, *m.* ère, *f.* Schäfer, inn.
bergère, *f.* bequemer Lehnstuhl.
bergerie, *f.* Schäferei.
besogne, *f.* Arbeit.
besoin, *m.* Noth; avoir — etwas nöthig haben.
bête, *f.* Thier; Dummkopf.
bête, dumm.
bien, gut; bien-portant, gesund.
bien, *m*, Gut. (behagen.
bien-être, *m.* Wohlstand, Wohl-
bienfaisance, *f.* Wohlthätigkeit.
bienfaisant, e, wohlthätig.
bienfait, *m.* Wohlthat.
bienfaiteur, *m.* trice, *f.* Wohlthäter, -rinn.
bien que, obgleich, wiewohl.
bientôt, bald. (Gewogenheit.
bienveillance, *f.* Wohlwollen;
bienveillant, e, günstig, gewogen
bienvenu, e, willkommen.
bière, *f.* Bier.
bijou, *m.* Kleinod.
bile, *f.* Galle.
bille, *f.* Ball, (Billardkugel.)
billet, *m.* Billet, Zettelchen, —de banque Bankschein.
bise, *f.* Nordostwind.
bizarre, seltsam.
blafard, e, bleich, blaß.
blâmable, tadelnswerth.
blâmer, tadeln, mißbilligen.
blanc, che, weiß; en blanc, weiß gekleidet
blanchâtre, weißlich.
blanchir, bleichen. (ken.
blasonner, mit Wappen schmükblasphème, *m.* Gotteslästerung.
blesser, verwunden, verletzen; bleu, e, blau. (kränken.
bleuâtre, bläulich.
blond, e, blond.
se blottir, sich kauern, ducken.
boire, trinken. Prés. Ind. je bois, tu bois, il boit, n. buvons, v. buvez, ils boivent. Imp. je buvais etc. Déf. je bus, n. bûmes etc. Imper. bois, qu'il boive, buvons, buvez, qu'ils boivent. Prés. du subj. que je boive, boives boive, buvions, buviez, boivent. Part. prés. buvant. Part. passé, bu.
boire, *m.* Trinken.
bois, *m.* Holz, Wald.
boiter, hinken.
bond, *m.* Aufsprung.
bondir, auf- abspringen, hüpfen.
bondissant, e, hüpfend.
bonheur, *m.* Glück.
bonne, *f.* Hofmeisterinn.
bonnet, *m.* Mütze, Haube.
bonsoir, *m.* guten Abend.
bord, *m*, Ufer.
border, einfassen, besetzen.

bordure, *f.* Einfassung, Rand.
borne, *f.* Grenze.
borner, begrenzen; s' — sich beschränken, einschränken.
botte, *f.* Stiefel, — à revers, Stulpstiefel
bouche, *f* Mund.
boucher, zustopfen, versperren.
boucherie, *f.* Gemetzel, Blutbad
boucle, *f.* Haarlocke.
bouffon, *m.* Spaßmacher; adj. spaßsoft, drollig.
bouillir, aufbrausen, Prés. Ind. je bous, tu bous, il bout, n. bouillons etc.
bouillon, *m.* Fleischbrühe.
bouillonner, aufwallen, sprudeln
bouleau, *m.* Birke.
bouleversement, *m.* Zerstörung; Umwälzung. (ren.
bouleverser, umstürzen verwir-
bouquet, *m.* Blumenstrauß.
bourbier, *m.* Pfütze, Morast.
bourdonner, summen, murren.
bourreau, *m.* Henker; Peiniger.
bourreler, martern, quälen.
bourse, *f.* Börse. (Verlauf.
bout, *m.* Ende, au—de nach
boutique, *f.* Bude, Kramladen, Gewölbe.
bouton, *m.* Knospe; Hitzblatter.
braise, *f* Kohlengluth, glühende Kohle
branche, *f.* Zweig.
brandir, schwingen schwenken.
bras, *m.* der Arm
brave, tapfer, brav; ehrlich.
bravement, brav tapfer.
braver qu. einem trotzen.
bravo, *m.* Beifall, adv. brav. bravo! schön!
bravoure, *f.* Tapferkeit.
bref, brève, kurz.
breuvage, *m.* Getränk, Trank.
brevet, *m.* Patent, Diplom.
bride, *f.* Zaum.
brigand, *m.* Räuber.
brillant, e, glänzend.
briller, glänzen, schimmern.
brise, *f.* gelinder, periodischer Wind. (untergraben.
briser, zerbrechen, abmatten;
brochet, *m.* Hecht.
broder, sticken.
brosse, f. Bürste.
brosser, ab- ausbürsten.
brouhaha, *m.* lärmender Beifall, Lärmen.
brouillard, *m.* Nebel.
broussailles, f. pl. Gesträuch.
broyer, reiben, zerreiben.
bru, f. Schwiegertochter.
bruissement, *m.* Rauschen.
bruit, *m.* Getöse, Lärmen; Gerücht.
brûler, brennen, verbrennen.
brume, f. dichter Nebel.
brun, e, braun.
brunir, braun machen, braun anstreichen; braun werden; (sich bräunen).
brusquement, ungestüm, heftig.
brusquerie, f. trotzige Rede; anfahrendes Wesen.
brutalité, f. Rohheit, Heftigkeit.
bruyant, e, lärmend, rauschend;
bruyère, f. Heidekraut. (tobend.
buffet, *m.* Schrank, Speise-
buisson, *m.* Strauch schrank.
bulbe, f. Gewächszwiebel.
bure, f. der Bure, grobes Wol-
bureau, *m.* Schreibtisch (lentuch
burin, *m.* Grabstichel.
but, *m.* Zweck, Absicht.
butte, Scheibenhügel être en—, ausgesetzt, blosgestellt sein.

C.

Ça, das, ça et là, hier und da, hin und her, c'est ça, das meinte ich, en deça diesseits.
cabane, f. Hütte. (haus.
cabaret, *m.* Schenke, Wirths-
cacher, verbergen, verhehlen.
cachet, *m.* Petschaft, Siegel,
cachot, *m.* Kerker. (Stempel.
cadavre, *m.* Leiche, Leichnam.
cadeau, *m.* Geschenk.

cadet, *m.* der Jüngere; jüngere
caducité, f. Hinfälligkeit (inie
cage, f. Käfig.
calamité, f. Elend, Trübsal.
calculer, ausrechnen, berechnen.
cale, f. der unterste Schiffsraum.
calèche, f. Kalesche, leichte Kutsche.
calme, still, *m.* Stille, Ruhe.
calmer, stillen, beruhigen.
camarade, *m.* et f. Kamerad, Gefährte.
camard, e, stumpfnasig.
camisole, f. Kamisol, Weste mit Aermeln.
campagne, f. Feld, Feldzug; Landhaus; Gefilde.
camphre, *m.* Kampher.
canard, *m.* Ente.
candeur, f. Aufrichtigkeit.
candide, offenherzig, aufrichtig.
canon, *m.* Lauf, Pistolenlauf.
canoniser, kanonisiren, heilig sprechen.
cantique, *m.* geistliches Lied.
canton, *m.* Canton, Bezirk.
capable, fähig, im Stande seiend
capitaine, *m.* Capitain, Hauptmann, Feldherr.
capital, Kapital, Hauptsumme.
capitale, f. Hauptstadt.
capitaliste, *m.* et f. Capitalist, Rentner. (mantel.
capote, f. Mantel Soldaten-
caprice, *m.* Grille, Laune.
capricieux. euse, eigensinnig, launenhaft.
captif, ive, gefangen, m. der, die Gefangene.
captivité, f. Gefangenschaft.
car, denn. (stabe Charakter.
caractère, *m.* Zeichen, Buch-
cardinal, *m.* Kardinal (vornehmster Geistlicher nach dem Pabste).
caressant, e. einschmeichelnd.
caresse, f. Liebkosung.
caresser, liebkosen, streicheln.
cargaison, f. Schiffsladung.
carnage, *m.* Blutbad.
carrer, se—, sich breit machen, sich brüsten.
carrière, f. Laufbahn.
carriole, f. Carriol, unbedeckter Wagen.
carrosse, *m.* Kutsche.
cas, *m.* Fall.
cassé, ée, gebrochen, zerbrochen; gebeugt; schwach.
casser, brechen.
cassette, f. Kästchen, Schatulle.
castor, *m.* Bieber
cathédrale, f Kathedrale, Hauptkirche.
cause, f. Ursache; Sache, Angelegenheit, à cause de, wegen à cause que, weil.
causer, verursachen, plaudern.
causeur, euse, geschwätzig.
caution, f. Bürgschaft.
cavalier, *m.* Reiter.
cave, hohl.
caveau, *m.* kleiner Keller; Todtengruft.
caverne, f. Höhle.
ceci, dieses hier.
céder, abtreten, überlassen; nachgeben, weichen.
cèdre, *m.* Ceder, Cedernbaum.
ceindre, umgürten. com. craindre,
ceinture, f. Gürtel, Gurt.
célèbre, berühmt.
célébrer, feiern.
céleste, himmlisch. (schätzt.
censé, ée, wofür gehalten, gecent, hundert.
centaine, f. Hundert.
cependant, indessen, doch.
cercle, *m.* Kreis, Zirkel.
cercueil, *m.* Sarg. (erlichkeit.
cérémonie, f. Ceremonie, Feicertain, e, gewiß, zuverläßig.
certainement, gewiß.
certes, gewiß.
certifier, versichern.
certitude, f. Gewißheit.
cerveau, *m.* Gehirn.

césar, *m.* Kaiser.
cesser, aufhören.
c'est, das ist, c'est-à dire, das heißt; c'est que, weil.
chacun, e, jeder jede, jedes.
chagrin, *m.* Kummer, Gram.
chagriner, ärgern; se — sich ärgern, grämen.
chaîne, f. Kette.
chair, f. Fleisch. (Katheder.
chaire, f. Kanzel, Lehrstuhl;
chaise, f. Stuhl; Chaise; leichter Wagen.
chaldéen, nne, chaldäisch.
chaleur, f. Wärme, Hitze.
chambranle, *m.* Simswerk
chambre, f. Stube, Zimmer; — à coucher, Schlafzimmer.
chambrette, f. Zimmerchen, Kämmerchen.
chamois, *m.* Gemse
champ, *m.* Feld, sur le champ, auf der Stelle, champ du repos, Gottesacker.
champêtre, ländlich.
chance, f. Chance, die Möglichkeit des Gelingens oder Mißlingens. (melnd.
chancelant, e, wankend, tau-
changement, *m.* Veränderung.
changer, verändern, verwandeln
chanoine, *m.* Kanonikus, Dom- oder Stiftsherr.
chanson, f. Lied.
chant, *m.* Gesang.
chanter, singen.
chantonner, leise singen.
chantre, *m.* Kantor, Sänger,
chapeau, *m.* Hut. (Dichter.
chapelle, f. Kapelle.
chapitre, *m.* Kapitel.
charge, f. Last, Ladung; Amt.
charger, beladen, belästigen, beauftragen, se — übernehmen
charitable, mildthätig
charité, f. christliche Liebe, Mildthätigkeit. (Windbeutel)
charlatan, *m.* Quacksalber,
charmant, e, reizend.
charme, *m.* Reiz, Anmuth.
charmé, ée, entzückt.
chasse, f. Jagd. (treiben.
chasser, jagen, fortjagen, ver-
chasseur, *m.* euse, f. Jäger, -inn, Jagdliebhaber, -inn.
chaste, keusch.
chat, *m.* Katze.
château, *m.* Schloß; châteaux en Espagne, Luftschlösser. (fe.
châtiment, *m* Züchtigung Strachaton, *m.* Kätzchen; Kasten des Ringes; Samenhülse.
chaud, e, warm, heiß.
chauffer, wärmen, heizen.
chaume, *m.* Stroh, Strohdach.
chaumière, f. Strohhütte.
chausser, Schuhe, Strümpfe
chaussure, f. Fußwerk anziehen
chaux, f. Kalk. (von Kähnen.
chavirer, umschlagen, umfallen,
chef, *m*, Oberhaupt, Befehlshaber, chef-d'oeuvre, *m.* Meisterwerk.
chemin, *m.* Weg
cheminée, f. Kamin Schornstein
chemise, f. Hemd
chêne, *m.* Eiche Eichenholz.
chenil, *m.* Hundestall, schlechte unordentliche Wohnung.

cher, ère, lieb, theuer.
chercher, suchen, aufsuchen.
chère, f. Essen, bonne —, mauvaise chère, gute, schlechte Kost.
chéri, e, zärtlich geliebt.
chérir, zärtlich lieben.
chétif, ive, armselig, schlecht.
cheval, *m.* Pferd.
chevalerie, f. Ritterthum.
chevalet, *m.* Staffelei, (beim
chevalier, *m.* Ritter. (Malen.
chevelure, f. Haupthaar, Haar.
chevet, *m.* Kopfkissen.
cheveu, *m.* Haar, (des menschlichen Hauptes.)
chèvre, f. Ziege.

chien, *m.*, nne, f. Hund, Hündinn
chiffon, *m.* Lumpen. (lerinn.
chiffonnière, f. Lumpenhändchiffre, *m.* Ziffer, Zeichen,

Namens-Zug Geheimschrift.
chimère, f. Grille; Täuschung.
choeur, m, (spr. coeur,) Chor.
choisi, e, gewählt, ausgewählt.
choisir, wählen, aussuchen.
choix, m. Wahl.
choquer, anstoßen; beleidigen.
chose, f. Sache, Ding; peu de chose, geringe Kleinigkeit, pas grand chose, nicht viel.
chrétien, m. nne, f. Christ, adj.
chronique, f. Chronik. (christlich)
chuchoter, flüstern.
chut! still! st! (dort.
ci, hier, par-ci, par-là, hier u.
cicatriser, se —, zuheilen.
ciel, m. Himmel.
cierge, m. Wachskerze.
cigare, m. Cigare.
cigogne, f. Storch.
cime, f. Gipfel
cimetière, m. Kirchhof.
circonscription, f. Umfang.
circonspection, f. Bedachtsamkeit, Vorsicht.
circonstance, f. Umstand.
circonvallation, f. Circumvallation, Umschanzungslinie.
circuler, umlaufen.
cité, f. Stadt.
citer, anführen.
citoyen, m. nne, f. Bürger, Staatsbürger, -inn.
civil, e, bürgerlich; höflich.
civilisation, f. Civilisation, Ausbildung.
civiliser, höflich, gesittet machen
clair, e klar, hell.
clair de lune, m. Mondschein.
clameur, f. großes Geschrei.
clan, m. Klan, (in Schott- u. Irland) Stamm. (nen.
claquer, klappern mit den Zähclarté, f. Klarheit, Schein.
classe, f. Klasse.
clef, clé, f. Schlüssel.
clémence, f. Gnade; Nachsicht.
client, m. et f. Klient, -inn.
clientèle, f. Schutzgenossenschaft, sämmtliche Klienten;
climat, m. Klima. (Praxis.
clinquant, m. Flittergold.
cloche, f Glocke.
cloître, m. Kloster.
clos, e, verschlossen.
coaliser, se —, sich verbünden.
cocher, m. Kutscher.
coeur, m. Herz.
coffre, m. Koffer.
coffret, m. Kästchen.
cohorte, f. Trupp, Haufen.
coin, m. Winkel, Ecke.
colère, f. Zorn. (essen.
collation, f. Mahlzeit. Abendcollection, f. Sammlung.
collège, m. Kollegium.
collégiale, f. Kollegialkirche.
coller, anleimen; aufdrücken.
collier, m. Halsband.
colline, f. Hügel.
collyre, m. äußeres Augenmittel.
colombe, f. Taube.
colon, m. Kolonist, Ansiedler.
colonel, m. Oberster (Obrist).
colonie, f. Kolonie, Pflanzstadt.
colonne, f. Säule.
coloris, m. Kolorit. (mischer.)
coloriste, m. Kolorist. (Farbencombat, m. Kampf, Gefecht, Treffen.
combattre, kämpfen, bekämpfen. com. battre.
comble, m. Uebermaß; Dachwerk; höchster Grad.
combler, überhäufen.
comédie, f. Komödie; pl. Possen.
comité, m. Ausschuß; kleine Gesellschaft.
commandement, m. Kommando, Befehl. (wenn.
comme, wie, weil, da, als,
commençant, m. —e, f. Anfänger, -rinn.
commencer, anfangen, angehen.
comment, adv. wie?
commentaire, m. Auslegung.

commenter, auslegen; übel auslegen.
commérage, m. Weibergeklätsch.
commerçant, m. Kaufmann.
commerce, m. Handlung, Handel
commercial, e, zum Handel gehörig; affaires commerciales, Handelsgeschäfte.
commettre, begehen, ausüben; bestellen; anvertrauen. com. mettre.
commis, m. Handlungsdiener.
commisération, f. Erbarmen.
commissaire, m. Kommissär, Verordneter. (führer, Faktor.
commissionnaire, m. Geschäfts-
commode, bequem.
commodité, f. Bequemlichkeit.
commun, e, gemein, gemeinschaftlich; häufig.
commune, f. Gemeinde.
communication, f. Umgang; Verbindung. (spielinn.
compagne, f. Gefährtinn, Ge-
compagnie, f. Gesellschaft, Handlungsgesellschaft.
compagnon, m. Gesellschafter; —d'armes, Kriegsgefährte.
comparaître, erscheinen. com. connaître.
comparer, vergleichen.
compassion, f. Mitleiden.
compatissant, e, mitleidig.
compatriote, m. et f. Lands-
compensation, f. Ersatz. (mann.
complaire, se — à qch. Wohlgefallen an etwas finden. com. plaire.
complaisance, f. Gefälligkeit.
complément, m. Ergänzung.
complet, ète, vollständig, vollkommen. (lich.
complètement, vollständig, gänz-
complice, m. et f. Mitschuldiger
compliment, m. Kompliment.
complimenter qn, einen bewillkommen, einem gratuliren.
complot, m. Komplott.
composer, zusammensetzen.
composition, f. Komposition, Zusammensetzung.
comprendre, begreifen, com. prendre. (sammendrücken.
comprimer, unterdrücken, zu-
compromettre, sich etwas vergeben, compromittiren gefährden. com. mettre.
compte, m. Rechnung, rendre —de qch. Rechenschaft von etwas ablegen, à compte, auf Abschlag.
compter, zählen, rechnen.
comte, m. Graf.
comté, m. Grafschaft.
comtesse, f. Gräfinn.
concentrer, koncentriren, vereinigen; sich verschließen.
concerner, betreffen.
concert, m. Koncert; Uebereinstimmung.
concertant, m. Koncertspieler.
concerter, verabreden.
concession, f. Bewilligung, Einräumung.
concevoir, begreifen; abfassen.
concilier, verschaffen; se—, sich erwerben (Wohlwollen.)
conclure, schließen, abschließen; folgern. Prés. Ind. je conclus, n. concluons, etc. Déf. Je conclus, n. conclûmes, Part passé. conclu, e.
concours, m. Preisbewerbung.
condamnable, strafbar.
condamnation, f. Urtheil, Verurtheilung.
condamner, verdammen, verurtheilen; zwingen.
condenser, verdicken.
condisciple, m. Mitschüler.
condition, f. Bedingung; Lage.
conducteur, m. trice, f. Führer, inn.
conduire, führen. Prés. Ind. Je conduis, n. conduisons. Déf. Je conduisis etc. Part. passé: conduit, e. (gen.
conduite, f. Führung, Betra-

confectionner, verfertigen.
conférence, f. Zusammenkunft,
confiance, f. Vertrauen (Sitzung
confiant, e, ver- zutraulich.
confidence, f. Vertrauen, faire —, etwas anvertrauen.
confier, anvertrauen.
confirmation, f. Bestätigung.
confirmer, bestätigen, bekräftigen
confiscation, f. Konfiskation, gerichtliche Einziehung.
confisquer, konfisciren, gerichtlich einziehen. (machtes.
confiture, f. Konfect, Eingeconfondre, vermengen; überführen; bestürzt machen.
confrère, m. Mitbruder.
confus, e, verwirrt; bestürzt.
confusément, durcheinander.
confusion, f. Verwirrung.
congé, m. Abschied; Entlassung.
conjecture, f. Vermuthung.
conjugal, e, ehelich.
conjuration, f. Verschwörung.
conjurer, beschwören, sich zusammen verschwören.
connaissance, f. Kenntniß; Bewußtsein; Bekanntschaft.
connaisseur, euse, Kenner, -inn.
connaître, kennen, se — à qch sich auf etwas verstehen; Prés. Je connais, n. connaissons etc. Déf. je connus, n. connûmes etc. Part. passé. connu, e.
conquérant, m. Eroberer.
conquérir, erobern. com. acquérir.
conquête, f. Eroberung.
consacrer, weihen, einweihen; einsegnen; widmen.
conscience, f. Gewissen.
consciencieux, euse, gewissenconseil, m. Rath. (haft.
consentir, einwilligen
conséquence, f. Folge adv. en— zufolge, dem zufolge.
conserver, erhalten, beibehalten; aufrecht erhalten; bewahren.
considérable, beträchtlich, bedeuconsidérablement, be- (tend.
deutend; sehr.
considération, f. Betrachtung; Hochachtung; Ansehen; Rückconsidérer, betrachten; (sicht.
schätzen.
consolation, f. Trost.
consoler, trösten.
consomption, f. Auszehrung.
constamment, beständig.
constance, f. Standhaftigkeit, Beharrlichkeit.
constant, e, standhaft; beständig.
constater, darthun, beweisen.
consternation, f. Bestürzung.
consterner, bestürzt machen.
constituer, ein Ganzes ausmaconstitution, f. Konsti- (chen.
tution, Leibesbeschaffenheit.
construction, f. Bau, Bauart.
construire, bauen, com. conduire.
consulat, m. Konsulat, Amt des Konsuls.
consulter, zu Rathe ziehen.
consumer, verzehren; zerstören.
contagieux, euse, ansteckend.
conte, m Erzählung, Märchen.
contemplation, f. Beschauung, tiefe Betrachtung.
contempler, betrachten.
content, e, zufrieden.
contentement, m. Zufriedenheit, Vergnügen.
contenter, befriedigen; se —, sich begnügen.
continent, m. das feste Land, Kontinent.
continu, e, anhaltend.
continuel, lle, beständig.
continuer, fortsetzen, fortdauern.
contour, m. Umriß. (zogen.
contracté, ée, krampfhaft vercontracter des dettes, Schulden machen.
contradiction, f. Widerspruch.
contraindre, nöthigen, zwingen. com. craindre.

contraire, schädlich; m. Gegentheil. (derstreben.
contrarier, widersprechen; wi-
contrariété, f. Widerspruch; Unannehmlichkeit. (chen.
contraster, kontrastiren, abste-
contre, wider, gegen.
contre-balancer, das Gleichgewicht halten.
contre-danse, f. Kontratanz.
contredit, m. Widerspruch; **sans**—, ohne Widerrede, unstreitig.
contrée, f. Gegend.
contrefaire, nachthun, nachmachen. **com. faire.**
contrevent, m. Fensterladen.
contribuer, beitragen, mithelfen.
contrôler, untersuchen; sich in etwas mischen.
contusion, f. Quetschung.
convaincre, überzeugen, überführen. **com. vaincre.**
convalescent, e, auf dem Wege der Genesung.
convenable, adv. **-ment**, wohlanständig, schicklich.
convenance, f. Schicklichkeit.
convenir, übereinkommen; eingestehen; anstehen. **com. tenir.**
convention, f. Uebereinkunft; —**nationale**, f. Nationalkonvent.
conversation, f. Unterhaltung.
conviction, f. Ueberzeugung, Ueberführung.
convier, einladen.
convive, m. Gast. (gierde.
convoitise, f. Lüsternheit, Be-
convulsion, f. Konvulsion, Zuckung der Glieder.
copier, nachzeichnen.
coq, m. Hahn
coquetterie, f. Gefallsucht.
cor, m. Horn. Waldhorn
corde, f. Strick.
cordon, m. Schnur, Band.
corps, m. Körper, Corps.
correction, f. Züchtigung
correspondance, f. Briefwechsel, Korrespondenz.
corriger, bessern, verbessern.
cortège, m. Gefolge.
costume, m. Kostüm, Tracht,
côte, f. Rippe; Seeküste. (Anzug.
côte à côte, adv. neben einander.
côté, m. Seite; adv. **à**—, neben, de côté, par à côté seitwärts.
coteau, m. Hügel.
côtoyer, längs einer Küste fahren, längs einer Sache gehen.
cou, m. Hals.
couchant, m. Untergang (der Sonne); die untergehende Sonne; Westen.
couche, f. Bett, Lager; Schicht.
couches, f. pl. Niederkunft.
coucher, zu Bette bringen; **se**—, sich schlafen legen; untergehen.
coude, m. Ellbogen.
coudre, nähen. Prés. Ind. Je cous, ich nähe, tu cous, il cout, n. cousons, v. cousez, ils cousent. Déf je cousis etc. ich nähte; Part. prés. cousant, Part passé: cousu, e.
coulant, m. Schleife, Schlinge.
couler, fließen; verleben.
couleur, f. Farbe.
coup, m. Schlag, Hieb; Streich; Glücksfall; **d'oeil**, Blick; Anblick; — **de grâce**, der letzte Schlag. **à**—**sûr**, gewiß.
coupable, schuldig, strafbar, m. u. f. Schuldiger, ge.
coupe, f. Schnitt. Trinkschale.
couper, hauen, schneiden.
couplet, m. Strophe eines
cour, f. Hof. (Liedes.
courage, m. Muth. (muthig.
courageux, euse, adv. — **ment**,
courant, m. Fluth, Strom.
courber, krümmen, beugen; **se**—, sich neigen.

courir, laufen. Prés. Ind. Je cours, ich laufe, tu cours, il court, n. courons, v. courez, ils courent; Déf. je courus etc. Fut. je courrai etc. Cond. je courrais etc. Imp. cours, qu'il coure etc. Prés. du subj. que je coure etc. Part. passé: couru.

couronne, f. Kranz, Krone.

couronner, bekränzen, krönen.

courroucé, ée, erzürnt, tobend.

courroucer, heftig erzürnen.

cours, m. Lauf; Kursus; Vorlesung.

course, f. Lauf, Rennen.

court, e, kurz; tout court, auf der Stelle, rester court, stecken bleiben.

courtine, f. Bettvorhang.

courtisan, m. Hofmann, Höfling

courtisanesque, politesse, civilité —, übertriebene Höflichkeit; Falschheit.

cousin, m. Vetter; **cousine** f. Base; **cousin-germain**, m. Geschwisterkind.

couteau, m. Messer, — de chasse, Hirschfänger.

coûter, kosten, theuer sein.

coutume, f. Gewohnheit; avoir —, pflegen. adv. de coutume, gewöhnlich.

couture, f. Nähterei, Nähen.

couturière, f. Nähterinn.

couvent, m. Kloster.

couvert, e, bedeckt; adv. à —, bedeckt, sicher, être à —, geborgen, gedeckt sein.

couverture, Decke, Bettdecke.

couvrir, decken, bedecken. Prés. Ind. je couvre, ich bedecke, tu couvres, il couvre, n. couvrons, v. couvrez, ils couvrent. Part. passé: couvert, e.

craindre, fürchten, befürchten besorgen. Prés Ind. je crains, ich fürchte, tu crains, il craint, n. craignons, v. craignez, ils craignent. Déf. je craignis etc. Part. passé: craint, e.

crainte, f. Furcht.

craintif, ive, furchtsam.

cramponner, se —, sich anklammern

crâne, m. Hirnschale. (mern.

craquer, krachen, knacken.

créance, f. ausstehende Schuld, Schuldforderung. (ger. -inn.

créancier, m, ère, f. Gläubi-

créateur, trice, schöpferisch.

création, f. Schöpfung.

créature, f. Geschöpf.

crédit, m. Kredit; Ansehen.

crédule, leichtgläubig.

crédulité, f. Leichtgläubigkeit.

créer, schaffen, erschaffen.

crépu, e, kraus.

creuset, m. Schmelztiegel.

creux, euse, hohl.

crever, zersprengen; — les yeux, die Augen ausstechen.

cri, m. Schrei, Geschrei.

cribler, sieben, sichten; — de dettes, verschuldet sein.

crier, schreien; knarren, krachen.

crime, m. Verbrechen.

criminel, m, lle, f. Verbrecher, -inn, adj. verbrecherisch.

crin, m. Roßhaar; Haar.

crise, f. Krisis.

critique, f. Kritik.

croire, glauben, faire —, weiß machen. Prés. Ind. je crois, ich glaube, tu crois, il croit, n. croyons, v. croyez, ils croient. Déf. je crus, n. crûmes etc. Part. prés. croyant; Part. passé: cru, e.

croix, f. Kreuz, — d'honneur, Ehrenkreuz

crotter, kothig machen, bespritzen

crouler, einstürzen; sich senken.

croupe, f. Kreuz der Pferde und Lastthiere, monter en —, auf dem Kreuze reiten, d. h.

hinter dem Reiter aufsitzen.

croûte, f. Rinde, Kruste.

croyance, f. Glaube.

cruauté, f. Grausamkeit.

cruel, lle, grausam.

cueillir, pflücken. Prés. Ind. je cueille, ich pflücke, tu cueilles, il cueille, n. cueillons, v. cueillez, ils cueillent. Fut. je cueillerai etc. Cond. je cueillerais etc.

cuillerée, f. ein Löffel voll.

cuir, m. Leder.

cuisine, f. Küche.

cuisse, f. Schenkel, Keule.

cuivre, m. Kupfer. dienst.

culte, m. Verehrung; Gottes-

cultivateur, m. Ackersmann, Landwirth.

cultiver, das Feld bauen, anbauen; pflegen. bildung.

culture, f. Bau, Anbau; Aus-

cupidité, f. Gierigkeit, Lüsternheit.

curé, m. Pfarrer. (heit.

curieux, euse, neugierig, wiß-

curiosité, f. Neugierde. (begierig

cytise und citise, m. Baumklee, Geißklee.

czar, m. Czar, (spr. Sfar) Kaiser; Titel des Beherrschers von Rußland.

D.

D'abord, adv. alsbald, gleich,

daigner, würdigen. anfangs.

d'ailleurs, adv. überdies, sonst.

dalhias, f. Dalhie, Georgine.

damas, m. Damast (Zeug).

dame, f Dame, Frau; Gebieterinn.

dame! wahrlich! potztausend!

danger, m Gefahr.

dangereux, euse, gefährlich.

danse, f. Tanz, Tanzen.

danser, tanzen.

danseur, m. euse, f Tänzer, inn.

dater, datiren, den Schreibtag u. Ort angeben; à dater de von der Zeit an.

davantage, adv. mehr, noch mehr

débarrasser, befreien.

débat, m. Streit, Streitigkeit.

débauche, f. Schwelgerei, Ausschweifung.

débauché, m. liederlicher Mensch adj. liederlich.

débiteur, m. trice, f. Schuldner, —inn.

déblayer, Schutt wegführen; weg- auf- abräumen.

déborder, austreten, sich ergießen; überströmen.

debout, aufgerichtet, stehend; aufrecht, auf.

débris, m. pl. Trümmer, Ueberbleibsel.

débusquer, hervorrücken, aufmarschiren.

décapiter, enthaupten.

déceler, entdecken, verrathen.

déchaîner, losketten; aufhetzen; se contre qn. gegen einen toben, wüthen

décharger, se—de qch. sur qn. sich auf Jemand wegen etwas verlassen; Jemanden etwas übertragen.

décharné, ée, entfleischt; hager, mager; abgezehrt

décharner, abzehren, abmagern.

déchiffrer, entziffern.

décider, entscheiden, Jemand zu einem Entschlusse bringen. se —, sich entschließen.

décimer, decimiren, den zehnten Mann ausheben; um den zehnten Mann losen; weg-

décisif, ive, entscheidend. (raffen.

décision, f. Entscheidung; Entschluß.

déclamer, deklamiren, kunstmäßig reden lesen, wider Jemand eifern

déclarer, erklären, entdecken.

déclin, m. Abnehmen, Sinken.

décoloré, ée, blaß, bleich.

décombres, m. pl. Schutt.

déconcerter, aus der Fassung bringen. (renzeichen.
décoration, f. Verzierung; Ehdécorer, verzieren; zieren.
découragement, m. Muthlosdécouverte, f. Entdeckung(sigkeit
découvrir, entdecken. com. couvrir.
décrépit, e abgelebt; abgezehrt.
décrépitude, f. Abgelebtheit; Gebrechlichkeit.
décret, m. Decret; Beschluß.
décrire, beschreiben. com. écrire. (fach nehmen.
décupler, verzehnfachen; zehndédaigner, verschmähen.
dédaigneux, euse, adv. ment, höhnisch, geringschätzig.
dédain, m. Geringschätzung; Verschmähung.
dedans, hinein, darin; darinnen; inwendig. (eignung.
dédicace, f. Einweihung; Zudédommager, entschädigen.
défaillir, schwinden; verschmachten. Prés. Ind. statt der 1. 2. u 3. Person in der Einzahl sagt man: je tombe, tu tombes, il tombe en défaillance; n. défaillons, v. défaillez, ils défaillent. Imparf. je défaillais, etc Déf. je défaillis etc. Part. passé, défailli.
défaire, losmachen, se - de qch. etwas loswerden. com. faire.
défaut, m. Fehler; Mangel.
défectuosité, f. Mangelhaftigkeit, Mangel. (ten.
défendre, vertheidigen; verbiedéfense, f Vertheidigung; Verdéfenseur, m. Vertheidiger bot.
déférence, f. Ehrerbietigkeit.
défiance, f. Mißtrauen; Argdéfiant, e, mißtrauisch. (wohn.
défier, herausfordern, se — de qn., nicht trauen, ein Mißtrauen in Jemand setzen.

défigurer, entstellen; verunstaldéfinir, bestimmen; schildern. (ten
définition, f. Erklärung; Bedéfunt, e, verstorben. (stimmung.
dégager, einlösen; se — de qch. sich von etwas losmachen.
dégeler, aufthauen.
dégoûter, verleiden, verekeln; überdrüßig werden.
dégoutter, tröpfeln.
dégrader, herabwürdigen.
degré, m. Stufe, Grad; adv. par degrés, stufenweise. (lumpt.
déguenillé, ée, zerrissen, zerdéguiser, verstellen, verbergen; verhehlen; se —, sich verkleiden.
dehors, draußen, de — von außen, von draußen herein oder hinein.
dehors, m. pl. äußerer Schein; adv. au dehors, äußerlich.
déjeûné oder déjeûner, m. Frühstück.
déjeûner, frühstücken.
délabrement, m. zerrütteter Zustand.
délai, m. Aufschub.
délaisser, verlassen.
délasser, se —, sich erholen.
délayer, verdünnen.
délibérer, überlegen.
délicat, e, adv. ment, zart, zärtlich; niedlich; fein fühlend.
délicatesse, f. Leckerhaftigkeit; Zartgefühl. (Wonne.
délice, m délices, f. pl.
délicieux, euse, adv. ment, köstlich, lieblich; angenehm.
délirant, e, wahnsinnig; imagination délirante, überspannte Einbildungskraft.
délire, m. Wahnsinn; Phantasiren.
délit, m. Verbrechen; Frevel.
délivrance, f. Befreiung; Erdélivrer, befreien; erlösen (lösung
demain, morgen. (Bitte.
demande, f. Frage; Bestellung;

demander, bitten; fragen; verlangen; anhalten.
démanger, jucken.
démarche, f. Gang; Schritt; Betragen.
déménagement, m. Ausziehen aus einem Hause. (Hause.
déménager, ausziehen aus einem
démence, f. Wahnsinn.
dé m e n t i r, verläugnen; widersprechen. **com. m e n t i r.**
demeure, f. Wohnung; Aufenthalt.
demeurer, wohnen; bleiben.
demi, adv. halb.
démission, f. Abdankung, Niederlegung eines Amtes; Entlassung.
demoiselle, f. Jungfrau, Fräulein, — **de compagnie**, Gesellschafts-Fräulein.
démon, m. Dämon, böser Geist; Teufel.
démonter, zerlegen; aus der Fassung bringen; wankend machen. (menschlich.
dénaturé, ée, unnatürlich, un-
dénégation, f. Abläugnung.
dénoncer, anzeigen, angeben.
dénonciateur, m. Angeber; Ankläger. (gebung.
dénonciation, f. Anzeige; An-
dénoter, anzeigen.
dénouer, aufknüpfen, auflösen.
dent, f. Zahn.
dénué, ée, entblößt, ohne (etwas)
dénuement, m. Entblößung; große Dürftigkeit.
départ, m. Abreise, Weggehen.
dépasser qch. übertreffen; hervorragen; sich belaufen über etwas (z. B. eine Summe.)
dépaver, das Pflaster aufreißen, entpflastern.
d é p e i n d r e, beschreiben, schildern. **com. c r a i n d r e.**
dépelotter, aufwinden; auf-
dépendant, e, abhängig. wickeln.
dépendre, abhängen.
dépens, m. pl. Kosten, Unkosten.
dépense, f. Ausgabe.
dépenser, ausgeben; verwenden.
dépit, m. Unwille, **en de**, einem zum Trotze, zum Possen.
déplier, aus einander legen, entfalten. (erbärmlich.
déplorable, bedauernswürdig;
déplorer, bedauern; bejammern.
déployer, entfalten ausbreiten; zeigen.
déposer, niederlegen; eine Aussage für oder gegen Jemand thun.
dépôt, m. Sammlung Anhäufung (von Feuchtigkeiten).
dépouille, f. die Beute; — **mortelle**, sterbliche Hülle.
dépouiller, ausziehen, berauben; absetzen. (den Indianern.)
depta, m. Geist, Engel; (bei
depuis, seit, von — **que**, seitdem.
députer, abordnen; absenden.
déraciner, entwurzeln, ausreißen. (Störung.
dérangement, m. Unordnung;
déranger, stören.
dernier, ère, der, die, das letzte; verflossen; vergangen.
dernièrement, neulich, unlängst.
dérober, stehlen, entwenden; verbergen; **se —**, sich entziehen.
dérouler, aufwickeln; **se —**, sich entwickeln.
derrière, hinter. (bald als.
dès, von an, seit, — **que**, so-
désagréable, unangenehm.
désaltérer, den Durst löschen, erfrischen.
désappointement, m. das Mißlingen, die getäuschte Hoffnung wider Erwarten.
désarmer, entwaffnen.
désastre, m. Unglück, Unfall.
désastreux, euse, unglücklich; verwüstend.
désavouer, läugnen; widerrufen.
descendant, m. Abkömmling.

descendre, herab, herunter steigen; herabhangen.
descente de croix, f. Kreuz-Abnehmung.
désenchantement, m. Entzauberung.
désert, m. Wüste, Wildniß.
désespérer, verzweifeln, in Verzweifelung bringen.
désespoir, m. Verzweifelung.
deshonneur, m. Schande, Entehrung.
deshonorer, entehren.
désigner, bestimmen, bezeichnen.
désintéressement, m. Uneigennützigkeit.
désir, m. Verlangen, Wunsch.
désirable, wünschenswerth.
désobéissance, f. Ungehorsam.
désolation, f. Zerstörung; große Betrübniß; Herzeleid.
désolé, ée, verwüstet; betrübt, trostlos.
désoler, schmerzlich betrüben.
désordre, m. Unordnung; Verwirrung.
désormais, adv. von nun an.
dessaisir, se— de qch., aus den Händen geben.
dessein, m. Vorhaben, Absicht; **à —**, adv. vorsätzlich; muthwilliger Weise.
dessin, m. Zeichnung; Zeichenkunst.
dessinateur, m. Zeichner.
dessous, darunter; unter unten.
dessus, auf, oben; oben darauf; **le dessus**, m. der Obertheil; die Oberhand.
destin, m. Schicksal, Geschick.
destinée, f. Schicksal, Verhängniß; Bestimmung.
destiner, bestimmen.
destruction, f. Zerstörung.
détacher, losbinden, losmachen; ablegen.
détail, m. umständliche Erzählung, besondere Umstände derselben.
détailler, umständlich erzählen.
détention, f. Verhaft, Gefangenschaft.
détermination, f. Entschluß.
déterminé, ée, entschlossen.
déterminer, entscheiden, bestimmen **se —**, sich entschließen.
détestable, abscheulich, erbärmlich.
détester, verabscheuen; (lich. verwünschen. (blasen.
détonner, falsch singen oder
détour, m. Krümme, Umweg; Winkelzug; Spitzfindigkeit.
détourné, sentier—, Nebenweg.
détourner, se—, ablenken; sich abwenden; sich wegwenden.
détraquer, verderben, verrücken; auseinander treiben.
détresse, f. Angst, Noth.
détromper, einem den Irrthum benehmen.
détruire, zerstören, verderben; vernichten. com. **conduire.**
dette, f. Schuld.
deuil, m. Trauer.
devancer, zuvorkommen.
devant, vor, gegenüber, in Gegenwart. (Verheerung.
dévastation, f. Verwüstung,
développement, m. Entwickelung,
développer, entwickeln; (lung. **se —**, sich entwickeln; sich ausstrecken.
devenir, werden com. **tenir.**
deviner, wahrsagen; rathen, errathen.
dévisager, das Gesicht schänden, zerkratzen
deviser, sich unterreden, plaudern
dévoiler, entschleiern; enthüllen, entdecken.
devoir, m. Pflicht; Schuldigkeit; Aufgabe (zum Lernen).
devoir, schuldig sein, zu verdanken haben, gebühren; sollen, müssen Part passé: **dû, e.**
dévorant, e, verzehrend, reißend.
dévorer, verzehren unterdrücken.
dévotion, f. Andacht, Frömmigkeit.

dévoué, ée, ergeben.
dévouement, m. Ergebenheit; Aufopferung.
dévouer, widmen, weihen; se—, sich widmen; sich aufopfern.
diable, m. Teufel. (scheckig.
diapré, ée, vielfarbig, bunt,
dictée, f. Diktiren; Diktirtes.
dicter, diktiren, vorsagen; eingeben; in den Mund legen.
Dieu, m. Gott. (schiedenheit.
différence, f. Unterschied, Verdifférent, e, verschieden.
difficile, schwer; wunderlich.
difficilement, schwer, schwerlich.
difficulté, f. Schwierigkeit; Bedenklichkeit.
difforme, ungestaltet, häßlich.
digne, würdig.
dignement, würdig; gebührend.
dignité, f. Würde; Ansehen.
dilater, se—, ausdehnen; sich erweitern.
diligence, f. Emsigkeit, Geschwindigkeit: faire —, eilen; adv. en —, eilends.
diligent, e, fleißig.
dimanche, m. Sonntag.
diminuer, vermindern.
diminution, f. Verminderung.
dîné, dîner, m. Mittagsessen.
diplome, m Diplom, Urkunde.
dire, sagen; heißen. Prés. Ind. je dis, ich sage, tu dis, il dit, n. disons, v. dites, ils disent. Déf. je dis, n. dîmes, etc. Part. passé: dit, e.
direct, e, unmittelbar.
directeur, m. trice, f. Direktor, Oberaufseher, -inn.
direction, f. Leitung; Richtung.
diriger, führen, leiten; vorstehen; richten.
discernement, m. Beurtheilungskraft, Einsicht.
disconvenir, läugnen, in Abrede stellen. com. tenir
discorde, f. Uneinigkeit.
discours, m. Rede; Geschwätz.
discret, ète, verschwiegen.
discrétion, f. Behutsamkeit; Verschwiegenheit.
discussion, f. Untersuchung; Wortwechsel.
discuter, erörtern, untersuchen.
disgrâce, f. Ungnade; Unglück.
disgracié, ée, in Ungnade gefallen; ungestaltet
disparition, f. Verschwinden.
disparaître, verschwinden
dispensateur, m. trice, f. Ausspender, -inn, Austheiler -inn.
dispenser, austheilen; befreien;
disperser, zerstreuen (verleihen.
disposé, ée, geneigt, gesinnt.
disposer, bereiten; bewegen; stimmen; se—, sich anschicken.
disposition, f. Anordnung; Anlage; Neigung.
disproportion, f. Ungleichheit; Mißverhältniß.
dispute, f. Streit. (chen.
disputer, streiten, streitig ma-
dissimuler, verbergen, verhehlen; sich verstellen, nicht merken lassen.
dissipation, f. Verschwendung; Zerstreuung.
dissiper, durchbringen; zerstreuen
dissuader, ausreden widerrathen
distance, f. Abstand, Entfernung.
distinct, e, deutlich, vernehmlich; klar.
distinctif, ive, unterscheidend.
distinction, f, Unterschied; Vorzug; vornehmer Stand; Auszeichnung.
distingué, ée, ausgezeichnet.
distinguer, unterscheiden; auszeichnen.
distraction, f. Zerstreuung
distraire, zerstreuen; unterbrechen; Prés. Ind. je distrais, tu distrais, il distrait, n. distrayons, v. distrayez, ils distrayent Imparf je distrayais etc. Part. passé: dis-

trait, e. im Déf. und Imp. du subj. nicht gebräuchlich.
distribuer, austheilen; vertheilen
distribution, f. Austheilung; Vertheilung.
dit, e, besagt; benannt.
divers, e, verschieden, mannigfach.
divertissant, e, lustig; spaßhaft.
divin, e, göttlich.
divorce, m. Ehescheidung.
divulguer, ausplaudern.
dix, zehn.
docilité, f. Gelehrigkeit; Folgsamkeit.
docte, gelehrt.
docteur, m. Doktor.
dogue, m. Dogge (Hund).
doigt, m, Finger. (klagen.
doléances, f. pl. Klagen, Wehdolore sordo, m. (Ital.) dumpfer Schmerz.
domaine, m. Landgut.
dôme, m. Dom, Kuppel; Domkirche.
domestique, adj. häuslich; m. Bedienter; Dienerschaft.
domination, f. Herrschaft; Gewalt.
dominer, herrschen, beherrschen.
dommage, m. Schade, Schaden.
dompter, bezwingen
don, m. Gabe.
donc, demnach, also.
donjon, m. Schloßthurm.
donner, geben, schenken; widmen, —dans qch in etwas vernarrt sein, se— pour, sich ausgeben für. (tige.
dorénavant, künftig, ins Künftdorer, vergolden.
dormir, schlafen. Prés. Ind. je dors, tu dors, il dort, n. dormons, v. dormez, ils dorment. Imp. dors, qu'il dorme, etc. Prés. subj que je dorme, etc.
dos, m. Rücken. (Aussteuer.
dot, (spr. dotte) f. Brautschatz, doter, aussteuern. (Stande.
douairière, f. Wittwe von
double, doppelt, m. das Doppdoubler, verdoppeln. (pelte.
doucement, leise, sachte; behutsam.
douceur, f. Süßigkeit; Annehmlichkeit; Sanftmuth.
douer, begaben.
douleur, f. Schmerz.
douloureux, euse, schmerzhaft, schmerzlich.
doute, m. Zweifel. (then.
douter, zweifeln; se—, vermudouteux, euse, zweifelhaft.
doux, douce, süß; gelinde; sanft.
douzaine, f. Dutzend.
douzième, m. Zwölftel.
drame, m. Schauspiel, Drama.
drap, m. Tuch.
draperie, f. Gewand, Bekleidung der Figuren.
dresser, richten, aufrichten; abrichten.
droit, e. gerade; m. das Recht; Rechtsgelehrsamkeit; tout droit, adv. gerade zu.
droite, f. rechte Hand.
drole, drollig, possierlich.
duc, m. Herzog.
duché, m. Herzogthum.
dûment, gehörig, gebührend.
dupe, f. Betrogener, =ne; Narr, Närrinn.
dur, e, hart; rauh.
durable, dauerhaft.
durant, während.
durcir, härten.
durer, dauern; aushalten.
dureté, f. Härte.

E.

Eau, f. Wasser; eau vive, frisches, klares Wasser.
ébahir und s' , erstaunen.
s'ébattre, sich ergötzen, sich im Freien belustigen. com. battre.

ébauche, f. Abriß, erster Entwurf.
ébaucher, flüchtig entwerfen, aus dem Groben bearbeiten.
éblouir, blenden verblenden
ébranlement, m. Erschütterung.
ébranler, erschüttern. (Hülse.
écaille, f. Schale; Schuppe;
écarlate, f. Scharlach.
écart, m. Seitensprung; Streich; à l'écart, adv. beiseit.
écarter, entfernen; abbringen.
échafaud, m. Gerüst; Blutgerüst, Schaffot.
échange, m. Tausch, Umtausch.
échanger, vertauschen; auswechseln.
échapper, entlaufen, entkommen; entspringen; entfallen; entgehen.
échauffer, s'—, sich erhitzen.
échéance, f. Verfall; Verfallzeit; Zahlungstermin.
échec, m. Unfall; Verlust; Mißlingen.
échelle, f. Leiter.
échelon, m. Sprosse.
écho, m. Echo, Wiederschall.
échoir, zufallen; fällig sein. Pres. Ind. j'échois, tu échois, il échoit oder échet, n. échéons, v. échéez, ils échéent oder échoient. Impf. J'échéais etc. Déf. J'échus, n. échûmes etc. Fut. j'écherrai, as, a, etc. Cond. j'écherrais, ais, ait, etc. Part. prés. échéant; Part. passé: échu, e. Prés. subj. que j'échoie. ou échée etc.
échoppe, f. kleine Krambude.
échouer, mißlingen; scheitern.
échu, e, zugefallen, verfallen.
éclair, m. Blitz; Schein.
éclaircir, aufklären, aufhellen.
éclairé, ée, aufgeklärt, einsichtsvoll.
éclairer, leuchten; erleuchten, beleuchten; scheinen; aufklären.
éclat, m. Span, Splitter; Glanz.
éclatant, e, glänzend; tobend.
éclater, ausbrechen.
éclore, aufblühen. Prés. Ind. il, elle éclôt, ils, elles éclosent. Fut. il éclora, ils écloront. Cond. il éclorait, ils écloraient. Près. subj. qu'il éclose. Part. passé: éclos, e. Die übrigen Zeiten sind nicht gebräuchlich.
école, f. Schule.
éconduire, abweisen. com. conduire.
économe, sparsam.
économie, f. Sparsamkeit.
économiser, sparen.
écorché, m. ée, f. ein Geschundener, einer, dem man die Haut abgezogen hat.
Ecosse, f. Schottland.
écouler, verfließen.
écouter, hören; beherchen.
écraser, zerschmettern, zerdrücken, zertreten.
écrier, s'—, schreien, ausrufen.
écrire, schreiben. Prés. Ind. j'écris, tu écris, il écrit, n. écrivons, v. écrivez, ils écrivent. Def. j'écrivis, n. écrivîmes etc. Part. passé: écrit, e.
écrit, m. Schrift. (schrift.
écriture, f. Schrift; Handécrivain, m. Schriftsteller, -inn.
écrouler, s'—, einsinken, einfallen, zusammenstürzen.
écu, m. Thaler.
écueil, m. Klippe.
écuelle, f. tiefe Schale, Napf.
écumant, e, schäumend.
écume, f. Schaum, de mer, Meerschaum.
écureuil, m. Eichhörnchen.
écurie, f. Stall. Pferdestall.
écusson, m. Wappenschild.
édifice, m. Gebäude. (fehl.
édit, m. Edikt, öffentlicher Bé-
édition, f. Ausgabe.
éducation, f. Erziehung.

effacer, auslöschen, verwischen.
effectif, ive, wirklich; baar; m. baares Vermögen.
effectivement, wirklich, in der
effet, m. Wirkung, That, (That. Eindruck; m. pl. Habe, Habseligkeit, als Kleider, Wäsche, u. s. w. en effet, in der That, à cet effet, zu diesem Zwecke.
effleurer, streifen, ritzen, nur obenhin berühren.
effondrer, einstoßen, eintreten, einschlagen
s'efforcer, sich anstrengen, sich bemühen, sich bestreben.
effort, m. Anstrengung, Bemühung; Mühe. (lich.
effrayant, e, fürchterlich, schreckeffrayer, erschrecken.
effroi, m. Schrecken.
effronté, ée, unverschämt, frech.
effroyable, erschrecklich, entégal, e, gleich. setzlich.
égaler, gleich oder eben machen. —qn. einem gleich kommen.
égalité, f. Gleichheit.
égard, m. Rücksicht; à l'—de in Ansehung, in Betreff.
égarer, irre führen; irre, verlegen machen; s'—, sich verirren
église, f. Kirche.
égoïsme, m. Egoismus, Selbstsucht, Ichsucht
egoïste, m. Egoist, Selbstsüchtiger; Ichling.
égorger, erwürgen umbringen.
eh! ei doch! wohlan!
élan, m. Sprung, Satz; Anlauf; Anwandlung.
s'élancer, auf etwas zuspringen; sich hinaufschwingen; sich stürzen.
élargissement, m. Erweiterung; Loslassung; Befreiung.
élastique, elastisch, schnellend, prallkräftig.
élégant, e, zierlich, schön.
élément, m. Element; élements, m. pl. Anfangsgründe, Grundsätze.
élévation, f. Höhe, Anhöhe; Erhebung; Erhabenheit.
élève, m. et f. Zögling.
élevé, ée, hoch. voix—, laute Stimme. (ziehen.
élever, erheben, errichten; eréloge, m. Lob, Lobeserhebung.
éloignement, m. Entfernung; Abneigung; Widerwille.
éloigner, entfernen.
éloquemment, beredt, auf eine beredtsame Weise.
éloquence, f. Beredtsamkeit.
éloquent, e, beredt (chen.
éluder, vereiteln; listig ausweiémailler, in Schmelzwerk arbeiten; schmücken.
émaner, ausgehen, ausfließen; herrühren. (zeug.
embarcation, f. kleines Fahrembarquer, einschiffen
embarras, m. Hinderniß; Verlegenheit; Schwierigkeit.
embarrasser, hemmen, hindern; verwickeln.
embaumer, balsamiren, einbalsamiren; durchräuchern.
embellir, verschönern. (rung.
embellissement, m. Verschöneembonpoint, m Wohlbeleibtheit.
embraser, anzünden, entzünden; in Brand stecken.
embrassement, m Umarmung.
embrasser, umarmen, umfassen; ergreifen.
émigré, m. ée, f. Emigrirter, —te, Ausgewanderter, —te.
émissaire, m. Emissär, Abgeschickter, Kundschafter.
emmener, weg- fortführen, mitnehmen. (rung.
émotion, f. Bewegung, Rühémouvoir, bewegen; rühren. com. mouvoir.
s'emparer de qch, sich einer Sache bemächtigen.
empêcher, hindern, verhindern.

empereur, m. Kaiser.
empire, m. Gewalt; Herrschaft; Reich; Kaiserthum. (Platz.
emplacement, m. Baustelle,
emplette, f. Einkauf.
emploi, m. Amt, Stelle; Dienst.
employer, anwenden, gebrauchen
empoisonner, vergiften.
emporter, wegtragen, mitnehmen; wegreißen l'—sur qn. u. qch. den Vorzug vor einem, vor etwas haben, ihn, es übertreffen; s'—, sich ereifern, auffahren.
empreindre, aufdrücken, einprägen com. craindre.
empreinte, f. Gepräge, Eindruck, Spur
empressement, m. Eifer, avec-, adv. eifrig. (beeilen.
s'empresser, sich bemühen,
emprisonner verhaften, einsetzen
emprunt, m. Anleihe.
emprunter, entlehnen, borgen.
encadrer, einrahmen, einfassen, umfassen. (Raum.
enceinte, f. Umkreis Umfang,
enchaîner, an die Kette legen; verhindern. (Zauber.
enchantement, m. Bezauberung
enchanteur, teresse, bezaubernd.
enclore, einschließen umgeben. Prés. Ind. j'enclos, tu enclos, il enclòt. Fut. j'enclorrai etc. Cond. j'enclorrais etc. Prés. subj. que j'enclose etc. Part. enclos, e. Die übrigen Zeiten sind nicht üblich
enclume, f. Ambos.
encore, noch. (kerung.
encouragement m. Aufmunencourager, aufmuntern.
encourir qch. sich etwas zuziehen. com. courir.
endolori, e, leidend, wehleidig; erstarrt. (dormir.
endormir, einschlafen. com.
endroit, m. Ort, Stelle.
endurcir, abhärten, verhärten.
énergie, f. Kraft.
enfance, f. Kindheit.
enfant, m. et f. Kind.
enfantillage, m. Kinderei.
enfer, m. Hölle.
enfermer, einschließen
enfin, endlich. (flammen.
enflammer, entzünden, entenfoncer, einschlagen, einstoßen; versinken.
s'enfuir, entfliehen, davon laufen. Pres. Ind. je m'enfuis, tu t'enfuis, il s'enfuit n. n. enfuyons, v. v. enfuyez, ils s'enfuyent etc.
engagement, m. Verbindlichkeit; Anwerbung.
engager, anwerben; nöthigen; veranlassen; s'—, sich verpflichten; sich in etwas verwickeln, sich einlassen.
engloutir, verschlingen.
engourdir, erstarren; s'—, erschlaffen. (muntern.
enhardir, beherzt machen, aufénivrer, berauschen, s'—, sich betrinken.
enjoué, ée. aufgeräumt, munter.
enlaidir, häßlich machen, häßlich werden.
enlever, in die Höhe heben, wegtragen, wegnehmen; verwischen.
ennemi, m. e, f. Feind, -inn.
ennui, m. lange Weile; Kummer.
ennuyer, s'—, lange Weile haben
énorme, ungeheuer, groß.
s'enquérir, sich erkundigen, nachfragen. com. acquérir.
enquête, f. gerichtliche Untersuchung, Nachforschung.
enrichir, s'—, sich bereichern.
enrôler, s'—, sich anwerben lassen
enseignement, m. Lehre, Unterenseigner, lehren, zeigen. (richt.
ensemble, zusammen, mit einander, m. das Ganze; der Zusammenhang.

ensevelir, vergraben, begraben.
ensuite, hernach, hierauf.
entassé, ée, gehäuft.
entasser, aufhäufen, anhäufen.
entendre, hören, verstehen; vernehmen; meinen. cela s'entend, das versteht sich.
enterré, ée, beerdigt, begraben.
enthousiasme, m. Begeisterung, Entzückung.
entier, ère, ganz; gänzlich.
entièrement, völlig, gänzlich.
entourer, umgeben, umringen.
entraîner, fortreißen, hinreißen, nach sich ziehen. (derniß.
entrave, f. Spannkette; Hin-
entre, zwischen, unter; entre autres, unter andern.
entrechat, m. Kreuzsprung.
s'entrechoquer, an einander stoßen. (unterbrechen.
entrecouper, durchschneiden,
s'entrecroiser, sich kreuzen.
entrée, f. Eingang, Eintritt; Einzug.
entr'ouvrir, halb aufmachen; öffnen. com. ouvrir.
entreprendre, unternehmen com. prendre.
entreprise, f. Unternehmung.
entrer, hineintreten (sehen.
s'entreregarder, einander an-
entre sol, m. Zwischenstock, Halbgeschoß.
entretenir, erhalten, unterhalten, nähren. com. tenir.
entretien, m Unterhaltung.
entrevue, f. Zusammenkunft.
énumération, f. Herzählung.
envahir, überfallen, einfallen; sich verbreiten.
envelopper, einwickeln; verwickeln; hineinziehn; einhüllen.
envers, gegen.
envie, f. Lust, Begierde; Neid.
envier, beneiden. (günstig.
envieux, euse, neidisch, miß-
environ, ungefähr.
environner, umgeben, umringen.
environs, m. pl. Gegend, Um-
envisager, betrachten; gebungen. ins Gesicht sehen.
s'envoler, davon fliegen.
envoyé, m. Abgesandter.
envoyer, senden, schicken. Fut. j'enverrai, as, a, ons, ez, ont. Cond. j'enverrais etc.
épagneul, m. e, f. Wachtelhund, -hündinn.
épais, sse, dick.
épaisseur, f. Dicke.
épanchement, m. Ergießung.
épanouir, aufblühen; s'— sich erheitern, sich erfreuen.
épargner, sparen, ersparen; schonen, verschonen.
éparpiller, zerstreuen.
épars, e, zerstreut.
épaule, f. Schulter. (stück.
épaulette, f. -paulett, Achsel-
épée, f. Degen. ßer sich.
éperdu, e, bestürzt, ganz au-
épervier, m. Sperber; Wurfnetz.
épidémique, ansteckend.
épier, belauern, ausspähen.
épingle, f. Stecknadel.
éploré, ée, ganz in Thränen.
époque, f. Epoche, Zeitpunkt.
épouser, heirathen. (setzlich.
épouvantable, erschrecklich, ent-
épouvante, f. -ntsetzen, Schrek-
épouvanter, erschrecken. (ken.
époux, m. Gatte, pl. Eheleute.
épreuve, f. Probe, Prüfung; (épreuve avant la lettre, Probe-Abdruck.)
éprouver, prüfen, erfahren; empfinden.
épuiser, erschöpfen.
équilibre, m. Gleichgewicht.
équipage, m. Equipage, Reisegeräth; Schiffsvolk.
équité, f. Billigkeit.
équivoque, zweideutig, unsicher.
ermitage, m. Einsiedelei.
ermite, m. Einsiedler.
errant, e, herumirrend.
errer, herumirren.

erreur, f. Irrthum, Versehen.
érudition, f. Gelehrsamkeit.
escabelle, f. Schemmel.
escalier, m. Treppe.
escarmouche, f. Scharmützel.
escarpé, ée, steil, schroff.
esclavage, m. Sklaverei.
esclave, m. et f. Sklave, -inn.
escompter, abziehen, — une signature, eine Unterschrift nachahmen; falsche Wechsel im Umlauf setzen.
escorte, f. Bedeckung.
espace, m. Raum.
Espagne, f. Spanien.
espagnol, m. e, f. Spanier, -inn, adj. spanisch. -länder.
espalier, m. Spalier, Baumgeespèce, f. Gattung Art.
espérance, f. Hoffnung.
espérer, hoffen.
espièglerie, f. Muthwille.
espion, m. Spion.
espoir, m. Hoffnung.
esprit, m Geist; Verstand.
esquif, m. Kahn.
esquisse, f. Skize, Abriß.
esquisser, skizziren, entwerfen.
essai, m. Versuch, Probe
essayer, ver uchen. (ausbalten.
essuyer, abtrocknen, abwischen; estimable, schätzbar, geschätzt.
estime, f. Achtung.
estimer, achten, schätzen.
estropié, ée, verstümmelt; lahm.
estropier, verstümmeln.
étable, f. Stall; Kuhstall.
établir, feststellen; einführen; anlegen; s' — sich niederlassen; sich einrichten.
établissement, m. Niederlassung; Anstalt; Geschäft.
étalage, m. Prunk.
étaler, auskramen, auslegen; zur Schau legen.
état, m. Stand; Zustand, Staat; Gewerbe, état major, m. Generalstab.
été, m. Sommer.
éteindre, auslöschen, erlöschen; s' —, ausserben. com. craindre. (Fähnlein.
étendart, m. Standarte, -ahne,
étendre, ausbreiten, ausstrecken; s' —, sich erstrecken.
étendue, f. Umfang, Größe.
éternel, lle, ewig.
éterniser, verewigen.
éternité, f. Ewigkeit.
étincelant, e, funkelnd.
étinceler, funkeln, hell glänzen.
étiquette, f. Etikette, Hofceremoniel; Hofsitte.
étirer, strecken, ausdehnen.
étoile, f. Stern.
étonnant, e, erstaunend, wunderbar, außerordentlich.
étonnement, m. Erstaunen, Verwunderung. (wundern.
étonner, verwundern; s' —, sich
étouffant, e, erstickend; schwül.
étouffer, ersticken; unterdrücken.
étourdir, betäuben. (sonderbar.
étrange, seltsam; wunderlich,
étranger, m. ère, f. Fremder, de, Ausländer, -innadj. ausländisch
étranglé, ée, erwürgt, voix —, kreischende Stimme.
étrangler, erwürgen.
être, sein. Prés. Ind. je suis, tu es, il est, n. sommes, v. êtes, ils sont. Imparf. j'étais etc. Déf. je fus, n. fûmes etc. Fut. je serai, as, a, ons, ez, ont. Cond. je serais, ais, ait, ions, iez, aient. Imp. sois, qu'il soit, soyons, soyez, qu'ils soient. Prés. du subj. que je sois, que n. soyons etc. Imparf. que je fusse etc. Part. prés. étant. Part. passé: été.
être, m. Dasein, Wesen.
étreinte, f. Zusammendrücken, Umarmung.
étrenne, f. Neujahrsgeschenk.
étroit, e, eng; schmal.
étude, f. Studiren, Studium.

étudiant, m. Student.
étudier, studiren; s'—, sich selbst kennen lernen.
évangelique, evangelisch.
s'évanouir, ohnmächtig werden; vergehen, verschwinden.
s'évaporer, verrauchen, verflie-
évasif, ive, ausweichend. (gen.
évasion, f. Entweichung.
éveiller, wecken, aufwecken; erregen, s'éveiller, aufwachen.
événement, m. Begebenheit.
évêque, m. Bischof.
éviter, meiden, vermeiden.
ex, (in Zusammensetzung) ehemalig. (nau, sorgfältig.
exact, e, -ment, pünktlich, ge-
exactitude, f. Genauigkeit, Pünktlichkeit, Sorgfalt.
exagérer, übertreiben.
examen, m. Prüfung.
examiner, prüfen, untersuchen;
exaucer, erhören. (betrachten.
excellence, f. Vortrefflichkeit; Excellenz; par—, vorzugsweise
excellent, e, vortrefflich.
exceller, (dans qch.) sich besonders in etwas auszeichnen.
excepté, ée, ausgenommen,
excepter, ausschließen. (außer.
exception, f Ausnahme.
excès, m. Uebermaaß, Ausschweifung. (trieben.
excessif, ive, übermäßig, über-
exciter, reizen, erregen
exclamation, f. Ausrufung, Ausruf. (flug.
excursion, f. Streiferei; Aus-
excuse, f. Entschuldigung.
excuser, entschuldigen, verzeihen
exécrable, abscheulich. verrucht
exécuter, vollziehen, ausführen; hinrichten.
exécution, f. Vollziehung; Zurichtung; Hinrichtung.
exemplaire, exemplarisch, musterhaft; m. Exemplar (Abdruck eines Buches ꝛc).
exercer, üben, treiben.
exercice, m. Uebung, Bewegung.
exhaler, ausdünsten, ausdüften; ausschütten. (anspruchsvoll.
exigeant, e, viel verlangend;
exiger, verlangen, fordern.
exil, m. Verbannung.
exilé, m. ée, f. Verbannter, te.
exiler, verbannen.
existence, f. Dasein, Existenz.
exister, vorhanden sein, existiren.
expatrier, aus dem Vaterlande vertreiben; s'—, auswandern.
expédier, befördern, ausfertigen; ertheilen.
expéditif, ive, rasch, geschwind.
expérience, f Erfahrung; Versuch
expiation, f Büßung, Abbüßung
expier, büßen, abbüßen.
expirer, verscheiden, sterben.
explication, f. Erklärung.
expliquer, erklären.
explorer, auskundschaften; sorgfältig untersuchen (e. Gegend)
exposer, aussetzen.
exprès, esse, ausdrücklich, exprès, adv. mit Fleiß, vorsätz-
expressif, ive, ausdrucksvoll (lich
expression, f. Ausdruck.
exprimer, ausdrücken.
expulser, austreiben; ausstoßen.
expulsion, f. Vertreibung.
extase, f. Entzückung.
extenué, ée, entkräftet.
exténuer, entkräften.
extérieur, e, äußerlich, auswendig; m. das Aeußere.
exterminer, ausrotten, vertilgen.
extraordinaire, außerordentlich.
extravagance, f. Thorheit, Ungereimtheit.
extrême, äußerst, außerordentlich
extrémité, f. äußerstes Ende; äußerste Noth.

F.

Fable, f. Fabel, Mährchen.
fabricant, m. Fabrikant, Gewerksherr.
fabriquer, verfertigen.

face, f. Gesicht; Fläche; en —, gegenüber.
fâcher, ärgern; leid thun.
facile, leicht.
façon, f. Form, façons, f. pl. Umstände, de façon que, sodaß
façonner, bilden. (Gabe.
faculté, f. natürliche Kraft,
fade, fade, abgeschmackt.
faible, schwach.
faiblesse, f. Schwäche.
faillir, fehlen; auf dem Punkte sein. Prés. Ind. Je faux, tu faux, il faut, ist veraltet. Déf. je faillis, n. faillîmes, etc. Imparf. du subj. que je faillisse etc. Fut. je faudrai etc. Cond. je faudrais etc. Part. passé: failli; und auch in den zusammengesetzten Zeiten gebräuchlich; diejenigen Zeiten aber, welche hier nicht angeführt, sind nicht üblich.
faim, f. Hunger.
fainéant, m. e, f. Faulenzer, -inn, Müssiggänger.
faire, machen; lassen; schaffen. faire peur, erschrecken, Abscheu erregen, faire effet od. son effet, den Zweck erreichen, faire vivre, ernähren. Prés. Ind. je fais, tu fais, il fait, n. faisons, (spr. fesons), v. faites, ils font. Imparf. je faisais oder fesais, etc. Déf. je fis, n. fîmes etc. Fut. je ferai, as, a etc. Cond. je ferais etc. Imp. fais, qu'il fasse, fesons od. faisons, faites, qu'ils fassent Prés. du subj. que je fasse, n. fassions, v. fassiez, qu'ils fassent Part. prés. faisant (spr. fesant). Part. passé. fait, e.
fait, e, bien —, wohlgebildet.
fait, m. That; en fait de, adv. in Sachen, betreffend.
falloir, müssen; nöthig, erforderlich sein. Prés. Ind. il faut. Déf. il fallut. Fut. il faudra. Cond. il faudrait Prés. du subj qu'il faille. Imparf. il fallût, Part passé: fallu. (tigt.
fameux, euse, berühmt berüchfamiliariser se-, vertraut werden
familier, ère, — ment, vertraulich, vertraut. (welken.
faner, Heu machen; se —, verfaneur, m. euse, f. Heumacher -inn. (Laune.
fantaisie, f. Einfall Wunsch; fantasque, wunderlich.
fantastique, phantastisch, einfantôme, m. Gespenst (gebildetfardeau, m. Last, Bürde.
farouche, wild.
fashionable, m. Stutzer.
faste, m. Prunk.
fatal, e, unglücklich.
fatigue, f. Müdigkeit; fatigues, f. pl. Strapazen.
fatigué, ée, ermüdet; überdrüssig.
faussaire, m. Verfälscher; Meinfaute, f. Fehler; -schuld. eidiger.
fauteuil, m. Lehnstuhl.
fauteur, m. Begünstiger (einer Partei).
faux, f. Sense.
faux, fausse, falsch.
faux, m. Falsum, Betrug.
faveur, f. Gunst, en de qn. zu Gunsten jemandes.
favori, m. Günstling, Liebling.
favoriser, begünstigen.
fécond, e fruchtbar.
feint, e, verstellt, falsch.
feinte, f. Verstellung List.
félé, ée, zersprungen (z. B. v.
félicité, f. Glückseligkeit. (Glase)
féliciter, Glück wünschen.
femelle, f. Weibchen (v. Thieren)
femme, f. Frau, -de chambre, Kammerjungfer, — de charge Haushälterinn.

fendre, spalten; —la foule, durch die Menge dringen.
fenêtre, f. Fenster.
fente, f. Spalte, Ritz.
féodal, e, zum Lehen gehörig.
fer, m. Eisen; Schwert; Dolch; m. pl. Fesseln.
ferme, fest, standhaft.
fermer, zumachen; zuschließen.
fermeté, f. Festigkeit, Standhaftigkeit.
fermier, m. ère, f. Pächter, -inn.
féroce, grimmig, grausam.
fertilité, f. Fruchtbarkeit.
fervent, e, eifrig; inbrünstig.
ferveur, f. Eifer; Inbrunst.
fête, f. Fest.
fêter, feiern; wohl empfangen.
feu, m. Feuer, —du ciel, Blitz, faire feu, Feuer geben; losschießen. (mann, Lehensfrau.
feudataire, m. et f. Lehens-
feuillage, m. Laubwerk.
feuille, f. Blatt; Bogen.
février, m. Februar.
fi! fi donc! pfui!
fiançailles, f. pl. Verlobung.
fiancé, m. ée, f. Verlobter, te.
ficher, einschlagen; einrammen.
fidèle, treu.
fidélité, f. Treue.
fier, se — à qn., sich einem vertrauen, ihm trauen; à qch. sich auf etwas verlassen.
fier, ère, stolz.
fierté, f. Stolz.
fièvre, f. Fieber, — chaude, hitziges Fieber.
fifre, m. Querpfeife.
figue, f. Feige.
figure, f. Gestalt; Gesicht; Figur.
figurer, eine Rolle spielen; se —qch. sich etwas vorstellen.
fil, m. Faden; Zusammenhang; — de l'eau, Strom.
file, f. Reihe.
filer, spinnen.
filet, m. Netz.
filial, e, kindlich.
fille, f. Tochter; Jungfrau; (Mädchen.
fils, m. Sohn.
fin, e, fein; schlau; listig.
fin, f. Ende.
fini, m. schöne, vollendete Arbeit; Vollendung in der Kunst.
finir, endigen.
fiole, f. Fläschchen.
firmament, m. Sternhimmel.
fissure, f. Ritz, Spalte.
fixe, unbeweglich, starr.
fixer, festsetzen, bestimmen; heften
flagrant, en — délit, auf frischer (That.
flambeau, m. Fackel.
flamboyant, e, blitzend.
flamboyer, blitzen.
flamme, f. Flamme. (asche.
flammèche, f. Funken; Loder-
flanc, m. Seite.
flatterie, f. Schmeichelei.
flatteur, euse, schmeichelhaft.
fléau, m. Plage; Geißel.
flèche, f. Pfeil; — aimantée, Blitzableiter.
fléchir, beugen; erbarmen.
flétrir, verwelken; brandmarken.
fleur, f. Blume.
fleuve, m. Fluß.
flocon, m. Flocke, Flocken.
flot, m. Welle, Fluth.
flottant, e, schwimmend; schwebend; wehend. (schweben.
flotter, schwimmen; fliegen;
flûte, f. Flöte.
foi, f. Glaube; Wort; bonne foi, Redlichkeit, mauvaise foi, Gewissenlosigkeit; ma foi, bei meiner Treue.
fois, f. Mal; à la fois, adv. mit einem Mal; zugleich.
fol, fou, folle, thöricht, närrisch.
folâtrer, Muthwillen treiben.
folie, f. Wahnsinn; Thorheit; Jugendstreich. (Geschäft.
fonction, f. Amtsverrichtung;
fond, m. Grund, Boden.
fondement, m. Grund.
fonder, gründen.

fondre, schmelzen; thauen; — sur qn. od. qch. stürzen auf jemand, auf etwas; — en larmes, in Thränen zerfließen.
fonds, m. Kapital, Geldsumme.
fontaine, f. Quelle.
fonts, m. pl. und — baptismaux, Taufstein.
force, f. Kraft, Gewalt; à force de, durch viel; par force, de force, mit Gewalt.
forcer, zwingen; erbrechen.
forêt, f. Wald, Forst.
forfait, m. Missethat.
forgeron, m. Schmied.
formalité, f. Formalität, Förmforme, f Gestalt, Form. (lichkeit.
former, formen, bilden; entwerfen
formidable, furchtbar. (machen.
formule, f Formel, (Vorbild zu Verhandlungen.)
fort, e, stark.
fort, m. Festung.
fortement, stark; heftig.
forteresse, f. Festung.
fortifier, befestigen; stärken.
fortune, f. Glück; Vermögen,
fossé, m. Graben.
fou, m. Wahnsinniger; Narr.
foudre, f. Blitz.
fouet, m. Peitsche.
fouetter, peitschen; heftig gegen etwas anschlagen.
fougueux, euse, jähzornig, hitzig, aufbrausend.
fouiller, durchsuchen. (Menge.
foule, f. Haufen; Gedränge;
fourmiller, wimmeln, kriebeln.
fournir, verschaffen; versorgen;
fourrure, f. Pelzwerk. (versehen.
foyer, m. Heerd.
fracas, m. Zerschmetterung; Geprassel; Lärmen; Toben;
fracasser zerschmettern (Brausen
fragment, m. Bruchstück.
fraîcheur, f. Kühle, Frische; lebhafte Farbe.
frais, fraîche, frisch.
frais, m. pl. Kosten, Unkosten.
franc, m. Frank. (freimüthig.
franc, franche, frei, aufrichtig,
France, f. Frankreich.
français, m. e, f. Franzose, =ösinn adj. französisch. (schreiten.
franchir, hinüberspringen; überfranchise, f. Freimüthigkeit.
frappé, ée, betroffen.
frapper, schlagen, klopfen; auffallen; erstaunen; — à mort, tödtlich verwunden.
fraude, f. Betrug.
frayeur, f. Schrecken.
frêle, zerbrechlich; schwach.
frémir, schaudern; erzittern.
frénésie, f. Hirnwuth; Raserei.
frénétique, wahnsinnig, rasend.
fréquemment, häufig.
frère, m. Bruder, frère de lait, Milchbruder; frère lai, Laienbruder; frère quêteur, Almosensammler; les frère et soeur, Geschwister.
frictionner, einreiben.
frigotter, zwitschern.
frimas, m. Reif; Frost.
fringant, e, aufgeweckt, lebhaft.
fripon, m. nne, f. Schelm, Spitzbube, Spitzbübinn.
frisson, m. Schauer.
frissonner, schauern, schaudern.
frivole, leicht, leichtfertig; nichtig
froid, m. Kälte.
froid, e, kalt.
froideur, f. Kälte.
froncer, falten. — le sourcil, die Stirn runzeln.
front, die Stirn.
frontière, f. Grenze.
frotter, reiben.
fructueux, euse, einträglich.
fruit, m. Frucht; Obst.
fuir, fliehen. com. s'enfuir.
fuite, f. Flucht.
fumée, f. Rauch.
fumeux, euse, rauchend.
fumier, m. Mist; Dünger.
funèbre, traurig; convoi - Leichenzug.

funérailles, f. pl. Leichenbegängniß.
funeste, traurig; unglücklich.
fureur, f. Wuth; Sucht.
furie, f. Wuth.
furieux, euse, wüthend, rasend.
furtivement, verstohlener Weise.
fusil, m. (spr. fusi), Flinte.
futile, unbedeutend, nichtig.
futur, e, künftig, zukünftig.
fuyard, m. Flüchtling.

G.

Gâche, f. Schließkappe.
gage, m. Pfand.
gager, wetten.
gagner, gewinnen; verdienen; erreichen; sich bemächtigen.
gai, e, munter, fröhlich.
gaiement, lustig, mit Freuden.
gaieté, f. Heiterkeit.
galanterie, f. Höflichkeit.
galiote, f. Galiote, (leichtes Fahrzeug.) (Wallis.
Galles, pays de—, Provinz
galoper, galoppiren. (mann.
garant, m. Bürge, Gewährsgarantie, f. Gewährleistung.
garantir, bürgen; se— de qch. sich vor etwas verwahren; schüzgarçon, m. Knabe; Bursche. (zen.
garde, f Wache; Schutz; Obhut; Wärterinn; — d'épée, Degenheft.
garder, behalten; bewahren; hüten; beobachten.
gardien, m. nne, f. Wärter, -inn; Bewahrer, -inn.
gare! vorgesehen! weh!
garnir, besetzen.
garrotter, knebeln; einem die Hände binden.
gâter, verderben; verziehen.
gauche, links; adv. à— links.
gazon, m. Rasen.
geler, frieren.
gémir, seufzen, ächzen. (seln.
gémissement, m. Seufzen, Wingendre, m. Schwiegersohn.
gêne, f. Zwang; drückende Lage.
gêner, drücken; beschwerlich sein.
général, e, allgemein.
génération, f. Geschlecht; Menschenalter. (müthig; stärkend.
généreux, euse, —ment, großgénérosité, f. Großmuth; Freigebigkeit.
génie, m. Geist; Schutzgeist.
genou, m. Knie; adv. à—, knieend. (Weise.
genre, m. Geschlecht; Art,
gens, m. pl. Leute.
gentil, (spr. genti), gentille, artig; niedlich. (Kammerherr.
gentil-homme, m. Edelmann;
geolier, m. Kerkermeister, Stockmeister. (schnabel.
géranium, m Geranium, Storchgerbe, f. Garbe.
gérer, verwalten; leiten, führen.
Germanie, f. Deutschland.
germe, m. Keim.
germer, keimen.
gésir, liegen. Prés. Ind. ei-git oder il git, ils gisent. Imparf. il gisait, ils gisaient. Part. prés. gisant; in den übrigen Zeiten nicht
geste, m. Gebehrde, (üblich.
gibelotte, f. Frikassee von jungibet, m. Galgen. (gen Hühnern.
gibier, m. Wildpret.
gilet, m. Leibchen, Weste.
gîte, m. Lager.
givre, m. Rauhreif.
glace, f. Eis.
glacé, ée, gefroren; erstarrt.
glacer, erstarren.
glaçon, m. Eisscholle.
glaive, m. Schwert.
gland, m. Eichel.
glaner, lesen; stoppeln. (chen.
glisser, schieben; se-, sich einschleigloire, f. Ruhm.
glorieux, euse, ruhmvoll, rühmlich; stolz; être-, sich glücklich preisen.
goguenard, e, niedrig, plump scherzend, scherzhaft.

gonfler, aufblasen.
gothique, gothisch.
goudronner, theeren.
gouffre, m. Strudel.
gourmand, m. e, f. Leckermaul.
gourmandise, f. Naschhaftigkeit.
gousset, m. Hosentasche.
goût, m. Geschmack; Neigung.
goûter, m. Vesperbrot.
goûter, kosten, genießen; Wohlgefallen an etwas finden.
goutte, f. Tropfen.
gouvernement, m. Statthalterschaft; Regierung; Verwaltung.
gouverner, regieren; verwalten.
gouverneur, m. Gouverneur, Statthalter. (muth; Dank.
grâce, f. Gnade; Gunst; An-
gracieux, euse, anmuthig, hold, angenehm; gnädig.
grade, m. Grad, Ehrenstufe.
gradin, m. Stufe.
graduel, elle, —ment, stufenweise, nach und nach.
graisser, schmieren (mit Fett.)
grammaire, f. Sprachlehre.
grandeur, f. Größe.
grandir, groß werden, wachsen.
gras, sse, fett.
gratter, kratzen. (unentgeltlich.
gratuit, e, — ment, umsonst,
grave, ernsthaft; schwer; bedachtsam; wichtig.
graver, eingraben; stechen.
graveur, m. Kupferstecher.
gravité, f. Gravität, Ernsthaf-
gravure, f. Kupferstich. (tigkeit.
gré, m. Wille; Belieben; au gré, adv. nach dem Willen.
grec, cque, griechisch.
grêle, f. Hagel. (nen klappern.
grelotter, zittern; mit den Zähgrenier, m. Dachboden.
griffe, f. Klaue, Kralle.
griffonner, kritzeln.
grimper, klettern. (schen.
grincer, mit den Zähnen knirgris, e, grau.
grognement, m. Grunzen.
gronder, ausschelten, toben; stürmen; rollen.
gros, sse, dick.
grosseur, f. Größe; Dicke.
grossier, ère, grob, plump; roh.
grotte, f. Grotte, Höhle.
groupe, m. Zusammenstellung; Gruppe. (menstellen.
grouper, gruppieren; zusam-
grue, f. Kranich.
guère, ne—, adv. wenig, nicht oft, fast nur.
guérir, heilen.
guérison, f. Heilung, Genesung.
guerre, f. Krieg.
guerrier, ère, kriegerisch.
guerrier, m. Krieger.
guetter, lauern, aufpassen.
gueule, f. Rachen.
guide, m. Führer.
guider, führen, leiten.
guirlande, f. Blumenkranz, Blumengewinde.
guise, f. Art, Weise; Belieben.

H.

Habile, geschickt.
habileté, f. Geschicklichkeit.
habillement, m. Kleidung, An-
habiller, ankleiden, anziehen (zug
habit, m. Kleid.
habitant, m. e, f. Bewohner, -inn, Einwohner, -inn.
habitation, f. Wohnung.
habiter, bewohnen; wohnen.
habitude, f. Gewohnheit.
habituel, lle, -ment, gewöhnlich.
habituer, gewöhnen.
'hache, f. Axt, Beil.*)
'hagard, e, wild, verstört.
'haillon, m. Lumpen.
'haine, f. Haß.
'haineux, euse, feindselig, zum Hasse geneigt.
'haïr, hassen, verabscheuen. Prés. Ind. je hais, tu hais, il

*) Alle mit (') bezeichneten Wörter werden aspirirt oder mit einem Hauche ausgesprochen.

hait, n. haïssons etc. Imp. hais, qu'il haïsse etc. sonst regelmäßig.
haleine, f. Athem; Lüftchen.
'haletant, e, keuchend.
'halte, f. Haltmachen.
'hameau, m. Weiler, Dörfchen.
'hameçon, m. Angel.
'harceler, necken; oft anfallen.
'hardes, f. pl. Kleidungsstücke.
'hardi, e, dreist, muthig. (heit.
'hardiesse f. Dreistigkeit; Kühn-
'hardiment, dreist. (kisch.
'hargneux, euse, mürrisch zän-
harmonie, f. Harmonie, Wohl-
harmonieux, euse, har- (klang.
monisch, wohlklingend.
'hasard, m. Zufall; adv. par— zufällig, au—, auf gut Glück.
'hasarder, wagen; se—, es wagen
'hâte, f. Eile.
'hâter, se—, eilen.
'hausser, erhöhen, -les épaules, die Achseln zucken.
'haut, e, hoch; du haut, aus der Höhe; le haut, der obere Theil
'hauteur, f. Höhe; Stolz.
'hâve, mager und blaß, abgezehrt.
hébêté, ée, dumm; dumm gemacht; abgestumpft.
hébreu, hebräisch.
'hélas! Ach! leider!
herbage, m Gras; Kräuterwerk.
herbe, f. Gras.
héréditaire, erblich. (deckt.
'herissé, ée, straubig; ganz be-
'hérisser, se sich sträuben; bedek-
héritage, m. Erbe, Erbtheil. (ken.
hériter, erben.
héritier, m. ère, f. Erbe, -inn
hermétiquement, hermetisch,
hermine, f. Hermelin. (luftfest.
hermite, m. Einsiedler.
héroïne, f. Heldinn.
héroïque, heldenmüthig.
héroïsme, m. Heldenmuth.
'héros, m. Held.
hésiter, stocken; unschlüssig sein; anstehen.
'hêtre, m. Buche, Büchenholz.
heure, f. Stunde; Uhr, adv. de bonne heure, früh zeitig, à la bonne heure, nun gut, tout à l'heure, sogleich.
heureux, euse,—ment, glücklich
'heurter, klopfen anstoßen, stören
'hibou, m. Eule, Uhu.
'hideux, euse, gräßlich, scheußlich
hier, gestern.
hilarité, f. Fröhlichkeit.
hirondelle, f. Schwalbe.
histoire, f. Geschichte.
hiver, m. Winter.
'hochet, m. Spielzeug.
'Hollande, f. Holland.
'Hollandais, m. e, f Holländer, -inn, adj. holländisch.
homicide, mörderisch. (furcht.
hommage, m. Huldigung; Ehr-
honnête, ehrlich; höflich.
honneur, m. Ehre, Ehrerbietung adv. à l'honneur, zum Wiedersehen; honneurs, m. pl.; Ehrenbezeigungen.
honoraire, nur dem Titel nach; titre—, Ehrentitel, m. Honorar, Ehrenlohn
honorer, ehren, s'—, sich rühmen, sich eine Ehre aus etwas machen
'honte, f. Schande, Schimpf.
'honteux, se, schändlich schimpfl.
hôpital, m. Hospital Armenhaus
'horde, f. Horde, Haufen, herumirrender Stamm. kreis.
horizon, m. Horizont, Gesichts-
horreur, f. Grausen, Gräuel, Abscheulichkeit.
horrible, entsetzlich, schrecklich.
'hors, außer. (haus.
hospice, m. Herberge; Findel-
hospitalier, ère, gastfrei.
hospitalité f. Gastfreiheit, gastfreundliche Aufnahme, Gast-
hôte, m Wirth Gast- (freundschaft
hôtel, m. Pallast; Haus, — de ville, Rathhaus.
huile, f. Oel.
'huit, acht.

humain, e, menschlich. (lichkeit.
humanité, f. Menschheit Menschhumble, – ment, demüthig, unterthänig, niedrig; bescheiden.
humecter, befeuchten, anfeuchten
humeur, f. Laune, Gemüthsart; avoir de l'—, verstimmt sein.
humide, feucht.
humiliant, e, demüthigend.
humiliation, f. Demüthigung,
humilier demüthigen (Kränkung
humilité, f. Demuth; Bescheidenheit.
hurlement, m. Heulen, Geheul.
hutte, f. Hütte.
hyperborée, nördlich.
hypocrite, m et f. Heuchler, -inn, adj. heuchlerisch.

I.

Ici, hier, d'ici à—, von jetzt über, etc. von hier bis, etc.
idée, f. Idee, Begriff; Gedanke, Einfall.
idiome, m. Mundart.
idolâtre, abgöttisch; närrisch,
idolâtrie, f. Abgötterei. (verliebt.
idole, f. Abgott; Götzenbild.
ignominieux, euse, – ment, schimpflich.
ignorance, f. Unwissenheit.
ignorant, e, unwissend.
ignoré, ée, unbekannt.
ignorer, nicht wissen.
île, f. Insel. (dung.
illusion, f. Täuschung, Einbil-
illustration, f. Glanz, Ruhm.
illustre, berühmt; erlaucht.
image, f. Bild.
imaginaire, eingebildet. (kraft.
imagination, f. Einbildungs-
s'imaginer, sich einbilden; sich vorstellen; glauben.
imbécille, m. Blödsinniger, -ge.
imiter, nachahmen.
immédiat, e, -ment, unmittelbar.
immense, unermeßlich.
imminent, e, nahe bevorstehend; drohend.
immobile, unbeweglich.
immortalité, f. Unsterblichkeit.
immortel, lle, unsterblich.
imparfait, e, unvollkommen.
impassibilité, f. Leidenlosigkeit, Unempfindlichkeit.
impatience, f. Ungeduld.
impénétrable, undurchdringlich
impérial, kaiserlich.
impérieux, euse, gebieterisch.
impétueux, euse heftig ungestüm
impétuosité, f. Heftigkeit, Ungestüm. (lich, unbarmherzig.
impitoyable, – ment, unerbitt-
implacable, unversöhnlich.
implorer, anflehen, anrufen,
important, e, wichtig (erflehen.
importer, daran gelegen sein; angehen.
importun, e, zudringlich, lästig.
importuner, belästigen.
importunité, f. Zudringlichkeit.
imposer auferlegen, auflegen; einschüchtern; hintergehen; belügen
impossibilité, f. Unmöglichkeit.
impossible, unmöglich.
impraticable, ungangbar; unausführbar; unthunlich.
imprégner, einziehen, einsaugen
impression, f. Druck, Eindruck.
impressionner, Eindruck machen
imprévoyant, e, unvorsichtig.
imprévu, e, unerwartet.
imprimer, einprägen; drucken (ein Buch). (reden, dichten.
improviser, aus dem Stegreif
improviste, à l'—, unversehens, unvermuthet.
imprudence, f. Unvorsichtigkeit.
imprudent, e unvorsichtig; un-
impulsion, f. Antrieb. (klug.
impur, e, unrein.
inaccessible, unzugänglich.
inaccoutumé, ée, ungewohnt; ungewöhnlich.
inachevé, ée, unvollendet.
inaction, f. Unthätigkeit.
inaltérable, unveränderlich.
inanimé, ée, leblos.
inattendu, e, unerwartet.

incapable, unfähig.
incendie, m. Feuersbrunst.
incertain, e ungewiß, unbestimmt
incertitude, f. Ungewißheit.
incessamment, unverzüglich.
incessant, e, unablässig.
incident, m. Vorfall; Umstand.
incliner, neigen, s'— sich verneigen
incognito, unerkannt.
incomplet, ète, unvollständig; unvollkommen; unvollendet.
inconduite, f. schlechte Aufführung.
inconnu, e, unbekannt. (rung.
inconsidéré, ée, unbedachtsam.
inconsolable, untröstlich
inconstance, f. Unbeständigkeit.
inconvénient, m. Nachtheil.
incorrigible, unverbesserlich.
incrédule, ungläubig.
incrédulité, f. Unglaube.
incroyable, unglaublich.
indécis, e, unentschieden; unbestimmt. (heit, Unschlüssigkeit.
indécision, f. Unentschlossen-
indéfinissable, unerklärbar.
indémnité, (spr. indamnité) f. Entschädigung.
indépendance, f. Unabhängigkeit
indépendant, e, unabhängig.
indice, m. Anzeige; Zeichen.
indicible, unaussprechlich.
indifférence, f. Gleichgültigkeit.
indifférent, e, gleichgültig.
indigence, f Dürftigkeit, Ar-
indigène, einheimisch. (muth.
indigent, e, dürftig, arm.
indignation, f. Unwille.
indigne, unwürdig.
indiquer, anzeigen; zuweisen.
indirect, e, mittelbar; nicht gerade zu.
indiscret, ète, nicht verschwiegen, plauderhaft; unbescheiden.
indiscrétion, f. Unbesonnenheit.
indispensable, unerläßlich; unentbehrlich. (schied.
indistinctement, ohne Unter-
individu, m. Individuum, (einzelnes Wesen).
individuel, lle, besonders: per-
indolent, e, sorglos; träge (sönlich
indulgence, f. Nachsicht.
indulgent, e, nachsichtig.
industrie, f. Betriebsamkeit.
industriel, m Fabrikant, Gewerbtreibender.
industriel, lle, erwerbsam; productions ind—, Erzeugnisse des Kunstfleißes. (fleißig.
industrieux, euse, erfinderisch;
inébranlable, unerschütterlich.
ineffable, unaussprechlich.
ineffaçable, unauslöschlich.
inépuisable, unerschöpflich.
inespéré, ée, unverhofft.
inévitable, unvermeidlich.
inexpérience, f Unerfahrenheit.
inexprimable, unaussprechlich.
inextinguible, unauslöschlich.
infaillible, —ment, unfehlbar.
infamant, e, entehrend.
infame, ehrlos; schändlich.
infamie, f. Schande.
infect, e, stinkend; faulig.
infecter, anstecken.
inférieur, e, geringer, niedriger.
infernal, e, höllisch.
infidèle, untreu; ungläubig.
infiniment, unendlich.
infirme, schwächlich, gebrechlich; kränklich.
infirmité, f. Gebrechlichkeit;
inflammatoire, Entzündung verursachend; maladie-, Entzündungs-Krankheit. (bittlich.
inflexible, unbiegsam; unerinfliger, eine Strafe auflegen,
influence, f. Einfluß. (zuerkennen
informer, unterrichten, s'—, sich erkundigen.
infortune, f. Unglück.
infortuné, ée, unglücklich.
infructueux, euse, fruchtlos.
ingénieux euse, sinnreich; witzig; künstlich ausgedacht.
ingénu, e, offenherzig; aufrichtig; ungekünstelt.

s'ingérer, sich in etwas mengen; sich einfallen lassen.
ingrat, e, undankbar.
ingratitude f. Undankbarkeit.
inhabité, ée, unbewohnt.
inhumation, f. Beerdigung.
inique, ungerecht.
initier, (spr. inicié) einweihen (in etwas.)
injure, f. Beleidigung, l'— du temps, das Ungemach der Witterung.
injuste, —ment, ungerecht.
injustice, f. Ungerechtigkeit.
innocence, f. Unschuld.
innocent, e, unschuldig.
inonder, überschwemmen.
inquiet, ète, unruhig.
inquiéter, beunruhigen, s'—, sich beunruhigen, sich bekümmern.
inquiétude, f. Unruhe; Besorgniß
inscription, f. Inschrift.
insçu ou insu; adv. à l'—, ohne Vorwissen.
insensible, unempfindlich, gefühllos; unmerklich.
insensiblement, nach und nach; unvermerkt.
inséparable, unzertrennlich.
insérer, einrücken. (renzeichen.
insignes, m. pl. Insignien, Ehinsignifiant, e, unbedeutend.
insister, auf etwas bestehen, dringen. (verschämtheit.
insolence, f. Uebermuth, Uninsolent, e, übermüthig, unverschämt.
insomnie, f. Schlaflosigkeit.
insouciant, e, unbekümmert.
inspection, f. Besichtigung.
inspirer, einflößen; begeistern; eingeben. (weisung.
installation, f. Einsetzung, Eininstaller, einsetzen, einweisen.
instance, f. inständige, dringende Bitte.
instant, m. Augenblick. (trieb.
instinct, m. Instinkt, Naturinstituer, stiften, einsetzen.
instituteur, m. trice, f. Lehrer,
institution, f. Stiftung. (-inn.
instructif, ive, lehrreich.
instruction, f. Unterricht, Belehrung. (conduire.
instruire, unterrichten, com.
instrument, m. Instrument, Werkzeug.
insuffisant, e, unzulänglich.
insultant, e, beleidigend; höhnisch.
insulte, f. Schimpf, Beleidigung
insulter beschimpfen, verhöhnen.
insupportable, unerträglich, unausstehlich. (rührer.
insurgé, m. Insurgent, Aufinsurmontable, unübersteiglich; unüberwindlich. (pörung.
insurrection, f. Aufstand, Eminstact, e, unversehrt.
intelligence, f. Verstand, Einsicht. intelligences, f. pl. geheimes Einverständniß, geheime Verbindung. (schickt.
intelligent, e, verständig; geintelligible, vernehmlich, verständlich.
intempérie, -de l'air, üble, unregelmäßige Witterung.
intendant m. Intendant, Aufseher, Verwalter.
intention f Absicht; Gesinnung.
interdit, e, verboten; bestürzt.
intéressant, e, interessant, einnehmend.
intéresser, s'— à qn., sich Jemandes annehmen, à qch. an etwas Theil nehmen.
intérêt, m. Nutzen; Interesse; Theilnahme; m. pl. Zinsen.
intérieur, e, innerlich, m. das Innere. (Ausleger, -inn.
interprête, m. et f. Dollmetscher
interpréter, auslegen, erklären.
interrogatoire, m. Verhör.
interroger, fragen; ausfragen; verhören.
interrompre, unterbrechen.

intervalle, m. Zwischenraum; Zwischenzeit, adv. par —, von Zeit zu Zeit.
intervenir, ins Mittel, dazwischentreten. com. tenir.
intimé, innig; vertraut.
intimer, ansagen; ankündigen.
intimider, einschüchtern.
intimité f. Vertraulichkeit.
intitulé ée betitelt.
intrépide, unerschrocken.
intrigant, e, ränkesüchtig.
intrigue, f. listiger Kunstgriff; f. pl. Ränke, Intriguen.
introduire, einführen. com. conduire (brauchbar.
inutile unnütz; vergeblich; uninvasion, f. feindlicher Einfall.
inventer erfinden.
invention f Erfindung; Dichtung
invincible, unüberwindlich.
invisible, unsichtbar.
inviter einladen.
involontaire, unwillkührlich.
invoquer, anrufen.
ironie, f. Ironie, Spott.
irrécusable, unverwerflich.
irréparable, — ment unersetzlich, unwiederbringlich.
irréprochable, unbescholten.
irrévocable, unwiderruflich.
irriter, aufbringen; s'—, sich erzürnen. (verlassen.
isolé, ée, einsam; entfernt; isolement, m. Einsamkeit; Verlassenheit.
issue, f. Ausgang. (linie.
itinéraire, m. Reisebuch; Marsch
ivresse, f. Rausch; Freude.

J.

Jacobin, m. e, f. Jakobiner, Empörer (in Frankreich); Dominikanermönch, -Nonne.
jadis, vor Zeiten; ehemals.
jaillir, herausspringen; sprudeln.
jalousie, f. Eifersucht. (günstig.
jaloux, ouse, eifersüchtig; mißjamais, je, jemals; ne —, niemals.
jambe, f. Bein, Fuß.
janvier, m. Januar.
jardin, m. Garten.
jaune, gelb, m. das Gelbe.
Jean, m. Johann.
Jeanne, f. Johanna.
jet, m. Wurf; Schuß.
jeter, werfen, hinwerfen; — à bas, stürzen.
jeu, m. Spiel.
jeudi, m. Donnerstag.
jeune, jung.
jeunesse, f. Jugend.
joie, f. Freude.
joindre, zusammenfügen; falten; hinzufügen; se —, sich anschließen. com. craindre.
joli, e, hübsch, artig.
jonc, m. Binse; Schilf.
joue, f. Wange, Backe.
jouer, spielen.
jouet, m. Spielwerk.
joug, m. Joch.
jouir, genießen.
jouissance, f. Genuß. (Kinder).
joujou, m. Spielzeug (der
jour, m. Tag; Licht; donner le —, das Leben geben
journée, f. Tag; Tageszeit; à la —, auf Tagelohn.
joyau, m. Kleinod; Schmuck.
juge, m. Richter; — d'instruction, Instruktionsrichter (der eine Rechtssache zum Spruche einleitet). (jüngste Gericht.
jugement dernier, m. das
juger, urtheilen, — à propos, für gut halten.
juillet, m. Julius, Heumonat.
juin, m. Junius, Brachmonat.
jument, f. Stute.
jurer, schwören. (Gericht.
juri und jury, m. Geschwornen-
jusque, bis; sogar auch, soweit daß
juste, gerecht, genau; richtig; billig gerade; eng; anliegend.
justesse, f. Richtigkeit.
justice, f. Gerechtigkeit; Billigkeit; Gericht.
justifier, rechtfertigen.

K.

Kiosque, m. Kiosk, Art Pavillon in einem Türkischen Garten; Gartenhaus.

L.

Laborieux, euse, arbeitsam;
lac, m. See. (mühsam.
lacérer, zerreißen.
lâche, feige; niederträchtig.
la Haye, f. Haag, (Stadt).
lai, e, weltlich, **frère-lai**, Laien=
laid, e, häßlich, garstig. (bruder.
laine, f. Wolle.
laisser, lassen; zurücklassen.
lait, m. Milch.
lambeau, m. Lumpen, **lambeau par lambeau**, ein Stück nach dem andern; einer nach dem
lame, f. Klinge (andern.
lamenter, bejammern; wehklagen
lampe, f. Lampe.
lancer, werfen; schießen; **se — sur qn. od. qch.**, sich stürzen auf Jemand, auf etwas.
lande, f. Heide. Steppe.
lange, m. Windel.
langue, f. Zunge; Sprache.
languir, verschmachten.
languissant, e, schmachtend; lei=
lanterne, f. Laterne. (dend.
lapidaire, m. Steinschneider.
laquais, m, Lakei, Diener.
larcin, m. Diebstahl.
large, breit.
largeur, f. Breite.
larme, f. Thräne.
las, sse, müde.
lasser, ermüden; **se —**, überdrüssig werden.
laurier, m. Lorbeer.
lave, f. Lava (Steinfluß aus feuerspeienden Bergen).
laver, waschen.
lécher, lecken. (Lehre.
leçon, f. Unterricht; Lehrstunde;
lecteur, m. **trice**, f. Leser, Vorleser, -inn. (leichtsinnig.
léger, ère, —ment, leicht;
légèreté, f. Leichtsinn.
legs, m. (spr. lé) Vermächtniß.
lendemain, m. morgende Tag.
lent, e, —ment, langsam.
lequel, laquelle, welcher, welche, welches. (flink.
leste, schön geputzt; gewandt;
lettre, f. Buchstab; Brief; **lettres**, f. pl. Wissenschaften.
levantine, f. Levantine, (seidener Zeug.
lever, heben; aufheben; aufrichten; aufgehen, m. Aufstehen, Aufgehen (von d. Sonne)
lèvre, f. Lippe.
libéral, e, freigebig; freisinnig.
libérateur, m. **trice**, f. Befreier, befreien. (freier, -inn.
liberté, f. Freiheit.
libraire, m. Buchhändler.
libre, frei.
lie, f. Hefen, Weinhefen.
lien, m. Band.
lier, verbinden, — **amitié** oder **se lier d'amitié**, Freundschaft knüpfen. (lieu, anstatt.
lieu, m. Ort, Platz; adv. **au**
lieue, f. Meile, Stunde.
ligne, f. Linie; Angelleine.
limbes, m. pl. Vorhimmel;
limpide, klar, hell. (Vorhölle.
linceul, m. Leichentuch.
linge, m. Wäsche.
lion, nne, f. Löwe, -inn.
lionceau, m. junger Löwe.
liqueur, f. Liqueur; Getränk.
liquidation, f. Klarmachung der Schulden.

lire, lesen. **Prés. Ind. je lis, tu lis, il lit, n. lisons, v. lisez, ils lisent. Déf. je lus, n. lûmes etc. Part. passé: lis**, (spr. lice) m. Lilie. (lu, e.

lit, m Bett, Lager, — **de camp**, Feldbett. (Prozeß.
litige, m. Streit vor Gericht;
livide, schwarzblau; grün u. gelb.
livre, m. Buch, f. Pfund.
livrée, f. Livree, Dienertracht.

livrer, überliefern; Preis geben; se—, sich überlassen hingeben.
local, e, lokal, örtlich. (zelle.)
loge, f. Hütte; Zelle; Loge (Schau
logement, m. Wohnung.
loger, wohnen; einquartiren.
logique, f. Logik, Vernunftlehre.
logis, m. Wohnung, Quartier.
loi, f. Gesetz.
loin, weit, fern.
lointain, entfernt, entlegen.
loisible, erlaubt.
loisir, m. Muße, Zeit.
Londres, m. London.
long, longue, —ment, lang.
long, m. Länge, adv. le—du,
long-temps, lange. (längs dem.
longueur, f. Länge.
loquet, m, Klinke; Drücker.
Lorraine, f. Lothringen.
lorsque, als; da; wenn.
lot, m. Loos.
louable, lobenswerth.
louange, f. Lob.
louer, loben; vermiethen.
louis, m. Louisd'or.
lourd, e, schwer, plump.
loutre, f. Fischotter.
loyal, e, treu, redlich; aufrichtig.
loyauté, f. Redlichkeit.
loyer, m. Miethzins.
lucarne, f. Dachfenster, Lucke.
lucide, licht, hell; klar.
lueur, f. Schein.
lugubre, traurig; kläglich.
luire. scheinen, leuchten. Part. passé: lui, du reste com. conduire.
lumière, f. Licht.
lune. f. Mond.
lutrin, m. Pult (im Chor).
lutte, f. Ringen, Kampf.
lutter. ringen, kämpfen.
luxe, m. Luxus, Pracht, Aufl
lyre, f, Leier; Muse. (wand.

M.

Machinal, e,—ment, maschinen=
maçon, m. Maurer. (mäßig.
maçonnage, m. Mauerwerk.
mademoiselle, f. Fräulein.
magazin, m. Magazin; Kaufmannsgewölbe. Niederlage.
magistrature, f. Obrigkeit.
magnanime, großmüthig.
magnificence, f. Pracht, Herrlichkeit.
magnifique — ment, prächtig.
mai, m. Mai.
maigre, mager.
maigreur, f. Magerkeit.
maille, f. Masche, Schlinge.
main, f. Hand.
maintenant, jetzt, nun.
maintien, m. Haltung.
maison, f. Haus, —de fous, oder f. pl. petites maisons, Irrenhaus.
maisonnette, f. Häuschen.
maître, m. Herr, Lehrer. (frau.
maîtresse de maison f. Haus=
majestueux, euse, majestätisch.
majeur, e, großjährig; wichtiger.
mal, m. Uebel; Schmerz; Schade.
mal; schlimm, schlecht.
malade, krank.
maladie, f. Krankheit; —de langueur, schleichende Krankheit.
maladresse, f. Ungeschicklichkeit.
maladroit, e, ungeschickt.
mâle, m. Männchen, adj. männlich; kräftig.
malédiction, f. Fluch.
malentendu, m. Mißverständniß; Irrthum.
malfaiteur, m. Uebelthäter.
malheur, m. Unglück; Unglücksfall, malheur à toi! weh dir!
malheureux, euse, unglücklich.
malheureusement, unglücklicher Weise.
malice, f. Bosheit; Schalkheit.
malignité, f. Bosheit; Bösartig=
malin, maligne, boshaft; (keit.
böse; schalkhaft; durchtrieben.
malle, f. Koffer; Felleisen.
malpropre, schmutzig.
malsain, e, ungesund.
maltraiter, mißhandeln.

manche, m. Stiel; f. Aermel.
mandat, m. Mandat, Befehl.
mander, berufen; bestellen; kom-
manger, essen. (men lassen.
manière, f. Art, Weise; ma-
nières, f. pl. Manieren, Be-
nehmen; adv. de manière,
manoeuvre, m Tagelöhner (sodaß
manoeuvre, f. Bewegung; Ver-
fahren. (licher Sitz.
manoir féodal, m. lehnsherr-
manque, m. Mangel.
manquer, fehlen; mangeln.
mansarde, f. Mansarde, Dach-
stube; Bodenkammer. (muth.
mansuétude, f. Milde, Sanft-
mante, f. Mantel; Trauerschleier
manteau, m. Mantel.
manuscrit, m. Manuskript,
Handschrift.
maraîcher, m. Gemüsegärtner.
marais, m. Sumpf. (mutter.
marâtre, f. Stiefmutter; Raben-
marbre, m. Marmor.
marchand, m. Kaufmann.
marchepied, m. Tritt; Fußtritt.
marché, m. Kauf; Markt.
marcher, gehen, fortgehen.
maréchal, m. Marschall Feldherr
mari, m. Ehemann. (Ehestand.
mariage, m. Heirath; Hochzeit;
marier, verheirathen; se —, hei-
rathen, sich verheirathen.
mariuier, m. Seemann, Schiff-
marmot, m. kleines Kind. (mann.
marque, f. Zeichen.
marquer, bezeichnen; bezeigen.
marraine, f. Pathe.
mars, m. März.
marteau, m. Hammer. (ring.
martinet, m Schulgeißel Siegel-
martyre, m. Märtyrertod.
massacre, m. Gemetzel; Blutbad.
massacrer, niederhauen.
massif, m. dichtes Gehölz.
masure, f schlechtes, baufälli-
matelot, m. Matrose. (ges Haus.
matériel, lle, materiell, körperlich
maternel, lle mütterlich (wesentl.
matin, m. Morgen.
matinée, f. Morgen, Morgenzeit
maturité, f. Reife.
maudire, verfluchen, verdammen
ist ganz regelmäßig; daher
hat es auch im Prés. vous
maudissez, u. nicht maudites.
maudit, e, verflucht, verwünscht;
fatal; abscheulich.
maussade, geschmacklos; trocken;
verstimmt; langweilig.
mauvais, e, schlecht; übel.
maxime, f. Grundsatz. (wille.
méchanceté, f. Bosheit; Muth-
méchant, e, boshaft; unartig.
méconnaissable, unkenntlich.
méconnaître, verkennen.
mécontent, e, mißvergnügt,
unzufrieden. (denheit.
mécontentement, m. Unzufrie-
médaille, f. Gedächtnißmünze,
Denkmünze.
médaillon, m. Medaillon, klei-
nes Rundgemälde am Halse zu
médecin, m. Arzt. (tragen.
médisance, f üble Nachrede Ver-
leumdung.
médisant, e, verleumderisch.
méditer, auf etwas sinnen; nach-
denken; überlegen. (Beste.
meilleur, e, besser; le —, das
mélancolique, — ment, melan-
cholisch; schwermüthig.
mêler, mischen; vermischen.
mélèze, m. Lärchenbaum.
mélodie, f. Melodie, Sangweise.
membre, m. Glied; Mitglied.
même, selbst; der, die, dasselbe
adv. à —, im Stande; de
même, ebenso, auch; pas —,
nicht einmal; quand même,
wenn auch, obgleich.
mémoire, f. Gedächtniß; An-
denken; Erinnerung.
menaçant, e, drohend.
menace, f. Drohung.
menacer, drohen; bedrohen.
ménage, m. Haushaltung.
ménager, sparen; verschaffen.

ménagerie, f. Menagerie; Thiergarten.
mendiant, e, bettelnd; m Bettler.
mendicité, f. Bettelstand; Bettelstab. (Gang, Schlich.
menée, f. geheimer Kunstgriff;
mener, führen.
mentir, lügen. Prés. Ind. je mens, tu mens, il ment, n. mentons, v. mentez. ils mentent. Imp. mens, qu'il mente, mentons etc. Prés. du subj. que je mente etc.
menton, m. Kinn.
menu, m. Küchenzettel.
méprendre, se —, sich irren; sich vergreifen com. prendre.
mépris, m. Verachtung. (ächtlich
méprisant, e, verachtend; ver-
mer, f. Meer, See; —glaciale, Eismeer.
merci, f. Dank; adv. à la —, in der Gewalt, in der Willkühr; Preis gegeben. (Vaterstadt.
mère, f. Mutter; mère patrie,
méritant, e, verdienstvoll.
mérite, m. Verdienst.
mériter, verdienen.
merveille, f. Wunder; adv. à merveille, ganz vortrefflich.
merveilleux, euse, —ment, wunderbar; vorzüglich.
message, m. Botschaft.
messager, ère, Bote; Botenfrau.
messe, f. Messe; grand' —, Hochamt; dire la —, Messe lesen.
mesure, f. Maaß, Takt; à — que, je nachdem; so wie.
mesurer, messen.
métamorphose, f. Verwandlung
métamorphoser, verwandeln.
métier, m. Handwerk; Gewerbe.
mettre, setzen, stellen, legen; bringen; anziehen; aufsetzen. —à l'abri, sicher stellen; gerathen; —au dehors, äußern; se — sich kleiden; anfangen. se — en peine de qch. sich um etwas kümmern. Prés. Ind. je mets, tu mets, il met, n. mettons, v. mettez, ils mettent. Dèf. je mis, n. mîmes etc. Prés. du subj. que je mette, que n. mettions etc. Imparf. du subj. que je misse etc. Part. passé: mis, e. (räth.
meuble, m. Möbel, Hausge-
meule, f. Mühlstein; Schober,
meurtre, m. Mord (Heuschober.
meurtrier, m. ère, f. Mörder, -inn
meurtrir, quetschen, zerquetschen
mi, f. Hälfte, halb, à mi chemin, auf halbem Wege.
midi, Mittag, zwölf Uhr; Süden.
miette, f. Krümchen.
mieux, besser.
milan, m. Hühnergeier.
milice, f. Landmiliz; Kriegsvolk.
milieu, m. Mitte; adv. au — de, mitten in.
millas, m. Mehlspeise.
mine, f. Miene; Gesichtszug;
miner, untergraben. (Aussehen.
ministère, m. Dienst, Amtsverrichtung. (Uhr.
minuit, m. Mitternacht, zwölf
miracle. m. Wunder.
mire, f. Ziel, Visirkorn.
miroir, m. Spiegel.
mise, f. Einsatz; Anzug.
misérable, —ment, elend.
misère, f. Elend.
miséricorde, f. Barmherzigkeit,
mission, f. Mission; Auftrag.
mitoyen, nne, Mittel..., zwischenmur-en, Zwischenmauer.
mobile, beweglich, unbeständig.
mobilier, m. Hausgeräth.
modèle, m. Muster; Vorbild.
modération, f. Mäßigung.
modeste, bescheiden.
modestie, f. Bescheidenheit.
modifier, mildern.
moeurs, f. pl. Sitten.
moindre, geringer, kleiner.
moineau, m. Sperling.

moins, weniger, adv. a—de oder que, wofern nicht, es sei denn daß. (Schulgeld.
mois, m. Monat, —d'école,
moisson, f. Ernte.
moissonner, ernten; wegraffen.
moissonneur, m. euse, f. Schnitter, -inn
moitié, f. Hälfte.
mol, mou, molle, weich.
mollement, weich, weichlich.
monarchie, f. Monarchie, Alleinherrschaft. (herrscher.
monarque, m. Monarch, Alleinmonastère, m. Kloster.
monceau, m. Haufen. (schen.
monde, m. Welt; Leute; Menmonnaie, f. Münze.
monseigneur, m. gnädiger Herr.
monsieur, m. Herr, mein Herr.
monstre, m. Ungeheuer.
mont, m. Berg.
montagne, f. Berg.
montant, m. Betrag.
monter, hinaufsteigen; se - à, sich belaufen auf.
montre, f. Uhr; Taschenuhr.
montrer, zeigen, lehren.
monument, m. Denkmal
moquer, se-, spotten; auslachen; sich nichts daraus machen.
moqueur, euse, spöttisch; höhnisch, m. f. Spötter, -inn.
morceau, m. Stück.
mordre, beißen com. vendre.
morne, finster; traurig; mürrisch.
mort, f. Tod.
mort, e, todt; gestorben. (lich.
mortel, lle, -ment, tödtlich, sterbmot, m. Wort.
motif, m. Ursache, Beweggrund.
motiver, mit Gründen belegen.
mouchoir, m Schnupftuch, Tuchmouiller, benetzen, naß machen,
mousse, f. Moos. (tauchen.
mousseline, f. Musselin, Nesselmouton, m. Hammel. (tuch.
mouvement, m. Bewegung.
mouvoir, bewegen. Prés. Ind je meus, tu meus, il meut, n. mouvons, v. mouvez, ils meuvent. Déf. je mus, n. mûmes etc. Prés. du subj. que je meuve, que tu meuves qu'il meuve, que n. mouvions que v. mouviez, qu'ils meuvent. Imparf. du subj. que je musse etc. Part. passé: mu,
moyen, m. Mittel. (e.
muet, tte, stumm; still.
mulâtre, m. et f. Mulatte, -inn.
mule, f. Mauleselinn.
multiplier, vermehren.
multitude, f. Menge.
munir, versehen, versorgen.
mur, m. Mauer.
mûr, e, reif, reiflich.
muraille, f. Mauer.
murer, zumauern; vermauern.
murmure, m. Murmeln; Rieseln; Zwitschern. (murren.
murmurer, murmeln; rieseln; musicien, m. nne, f. Musikant, Tonkünstler, -inn.
mystère, m. Geheimniß.
mystérieux, euse, —ment, geheimnißvoll.
mystificateur, m. der einen zum Besten hat, Foppen.

N.

Nage, f. das Schwimmen, adv. à la—, schwimmend, être en—, ganz im Schweiße sein.
nager, schwimmen.
naguère, vor kurzem, unlängst.
naïf, ive, - ment, naiv, ungekünnain, m. e, f. Zwerg -inn (stelt.
naissance, f Geburt; Herkommen
naître, geboren werden, entstehen. Prés. Ind. je nais, tu nais, il naît, n. naissons, v. naissez, ils naissent Déf. je naquis, n. naquîmes, etc. Part passé: né, ée. (Einfalt.
naïveté, f. Offenherzigkeit edle
narguer, höhnen; spotten.
narquois, e, schalkhaft; durchnarration, f. Erzählung. (trieben-

natte, f. Strohmatte.
natter, flechten.
nature, f. Natur; Art; Gemüth.
naturel, lle, natürlich.
naturel, m. Natur; Naturgabe; Anlage Gemüth; Gefühl; m. pl. die Eingebornen.
naturellement, natürlich, — bon — mauvais, gut, schlecht von Gemüth.
naufrage, m. Schiffbruch.
nautonnier, m. Schiffer.
navigateur, m. Seefahrer, Seenavire, m Schiff, Seeschiff (mann
navrer, schmerzen, verwunden.
né, ée, geboren. (ungeachtet.
néanmoins, dennoch; doch; dessen
nécessaire, — ment, nöthig, nothwendig. (Nothdurft.
nécessité, f. Nothwendigkeit;
nécessiter, nöthigen, erfordern
nécessiteux, euse, dürftig.
négatif, ive, — ment, verneinend.
négligence, f. Nachläßigkeit.
négliger, versäumen; vernachläßigen. (Kaufmann.
négociant, m. Handelsmann,
nègre, m. nègresse, f. Neger, -inn
négrier, m. Negerhändler; Neneige, f. Schnee. (gerschiff.
ne — que, nur, blos, erst.
nerf, m. Nerve.
nerveux, euse, nervig, kräftig.
net, tte, rein; hübsch; sauber.
netteté, f. Reinheit; Klarheit.
nettoyer, reinigen, säubern.
neuf, neuve, neu.
neuvaine, f. neuntägige Andacht.
neveu, m. Neffe.
nez, m. Nase.
ni, weder, noch.
nid, m. Nest.
nièce, f. Nichte.
noble, edel; anständig.
noblesse, f. der Adel; das Edle.
noce, f. noces, f. pl. Hochzeit.
nocturne, nächtlich.
noir, e, schwarz; finster.
noirâtre, schwärzlich.
noise, f. Streit, Zank.
nom, m. Name.
nomade, herumziehend.
nombre, m. Zahl.
nombrer, zählen, vorzählen.
nombreux, euse, zahlreich.
nommer, nennen.
non, nein, nicht; non plus, auch nicht; non seulement, nicht allein.
nonchalance, f. Nachläßigkeit.
nonchalamment, nachläßig.
notable, ansehnlich.
note, f. Note, kurze Bemerkung.
nôtre, der, die, das unsrige.
Notre-Dame, f. heilige Jungfrau.
nourrice, f. Ernährerinn, Amme
nourrir, nähren; ernähren.
nourriture, f. Nahrung, Nahrungsmittel. (de-, von neuem.
nouveau, nouvel, lle, neu, adv.
nouveau-né, m. Neugeborner.
nouvelle, f. Neuigkeit, Nachricht; Novelle (Erzählung).
novembre, m. November, Wintermonat.
noyer, ertränken, se —, ertrinken.
nu, e, nackt, entblößt.
nuage, m. Wolke. (fung.
nuance, f. Schattirung, Abstunue, f. Wolke.
nuire, schaden. Part. passé: nui; du reste com. conduire.
nuit, f. Nacht, — close, finstere Nacht. (ungültig.
nul, lle, keiner, keine, keines;
nullement, keinesweges.
nulle part, nirgends.
numéro, m. Nummer.

O.

Obéir, gehorchen.
objet, m. Gegenstand.
obligeance, f. Gefälligkeit.
obliger, verbinden, verpflichten; nöthigen. niedrig.
obscur, e, dunkel; unbekannt;
obscurité, f Dunkelheit; Niedrigkeit; zurückgezogenes Leben

observateur, m trice, f Beobachter, -inn; esprit—, Beobachtungsgeist. (obachtung.
observation, f. Bemerkung; Beobserver, bemerken; beobachten; wahrnehmen.
obstacle, m. Hinderniß.
obstination, f. Hartnäckigkeit.
obstiné, ée hartnäckig eigensinnig
obtenir, erlangen; erhalten; über Jemanden etwas vermögen. com. tenir.
occasion, f. Gelegenheit.
occident, m. Abend, Westen.
occupation, f. Beschäftigung, Geschäft. (nommen.
occupé, ée, beschäftigt; eingeoccuper, bewohnen; besitzen; einnehmen; s'— de qch., sich etwas angelegen sein lassen.
octroyer, gewähren, verleihen.
odeur, f. Geruch.
oeil, m. Auge, pl. yeux
oeuvre, f. Werk; Arbeit.
offenser, beleidigen. (tung.
office, m. Amt; Dienst; Verrichofficier, m. Offizier, -de bouche, Mundkoch.
offrande, f. Opfer; Gabe.
offre, f. Anerbieten.
offrir, anbieten. Prés. Ind. j'offre, tu offres, il offre, n. offrons v. offrez ils offrent Part. passé: offert, e.
oie, f. Gans.
oignon, m. (spr. onion) Zwiebel.
oiseau, m. Vogel.
oisiveté, f. Müssiggang, Muße.
ombrage, m. Schatten Verdacht.
ombre, f. Schatten; Dunkelheit;
oncle, m. Oheim. (Schutz.
onde, f. Welle. (wegung.
ondulation, f wellenförmige Beongle, m. Nagel, an Händen u. Füßen); Klaue.
opération, f. Geschäft.
opérer, wirken; zuwege bringen.
opiniâtre, hartnäckig.
opinion, f. Meinung.
opposé, ée, entgegengesetzt.
s'opposer, sich widersetzen, widerstehen. (gensatz.
opposition, f. Widerstand Geoppresser beklemmen; unterdrükoppresseur, m. Unterdrücker (ken
opprimer, unterdrücken.
opprobre, m. Schimpf, Schmach
opulence, f. Ueberfluß Reichthum
opulent, e, reich.
or, m. Gold.
or, nun, nun aber.
orage, m. Sturm, Gewitter.
orageux, euse, stürmisch.
oraison, f. Gebet.
orange, f. Pomeranze; Oranien, Fürstl. Haus in den Niederlnd.
orang-outang, m. Orang-outang, Waldmensch.
orateur, m. Redner.
orchestre, m. (spr. orkester) Orchester, (sprich auch im Deutschen: Orkester, nicht Orschester.) Tonbühne.
ordinaire, —ment, gewöhnlich.
ordonnance f Anordnung; Recept
ordonner, anordnen; befehlen.
ordre, m. Ordnung; Befehl Ororeille, f. Ohr. (dre; Ordenoreiller, m. Kopfkissen.
organisation, f. Einrichtung; Körperbau.
orgie, f. Saufgelag, Trinkgelag.
orgueil, m. Stolz, Hochmuth.
orgueilleux, euse, —ment, stolz; hochmüthig.
originaire, herstammend.
original, m. Urbild, Originalgemälde.
origine, f. Ursprung; Herkunft.
ormeau, m. Ulme, eigentlich: kleine Ulme.
ornement, m. Verzierung.
orner, schmücken, zieren.
orphelin, m. e, f. Waise.
ors, jetzt, nun.
oscillation, f. Schwingung.
oser, unterstehen, dürfen. (ziehen öter wegnehmen; abnehmen; aus-

ou, oder, entweder.
où, wo; par où? wodurch?
oubli, m. Vergessenheit
oublier, vergessen.
ouest, m. Westen.
oui, ja que oui, ja wohl.
ouïr, hören; nur im Déf. und in den zusammengesetzten Zeiten üblich. Déf. j'ouïs n. ouïmes etc. Part. passé: ouï, e.
ouragan, m. Orkan; Sturm.
ourdir, anscheren; anspinnen; ours m. e, f. Bär, -inn [schmieden.
outrage, m Schimpf Beleidigung
outrance, adv. à-auf's Aeußerste. à toute—, über die Maßen.
outre, außer, außerdem.
ouvert, e, offen, geöffnet
ouverture, f. Oeffnung; Anfang.
ouvrage, m. Werk; Arbeit.
ouvrier, m. ère, f. Arbeiter. -inn.
ouvrir öffnen Prés. Ind. j'ouvre n. ouvrons, etc. Part. passé: ouvert, e.

P.

Page, m. Page, Edelknabe, f. Seite (im Buche).
paille, f. Stroh.
paillette, f Flitter, Goldflimmer; Eisensplitterchen
pain, m. Brot.
paisible, friedlich, ruhig.
paître, weiden. Prés Ind. je pais, n. paissons, etc. Imparf. je paissais, etc. Imp. paise etc im Déf. u. Imparf du subj. und in den zusammengesetzten Zeiten nicht gebräuchlich.
paix, f. Friede.
palais, m. Pallast; Gaumen.
pâle, blaß; bleich.
palette, f. Palette, Farbenbrett.
pâleur, f. Blässe.
pâlir, erblassen, blaß werden.
pallier, beschönigen, bemänteln.
palmier, m. Palmbaum.
palpable, handgreiflich.
palpitant, e, zuckend, klopfend.
palpitation, f. Herzklopfen.
palpiter, zucken; pochen.
panier, m. Korb. (Pferd warten.
panser, Wunden verbinden; ein
pantalon, m. Beinkleider.
pape, m. Pabst.
papier, m. Papier.
paquet, m. Paket; Bündel.
par, durch; auf; aus; bei; adv. par jour, täglich.
paraître, erscheinen. com. connaître. (chung.
parallèle, m. Parallele, Vergleiparalysie, f. Lähmung.
parbleu! wahrlich! bei Gott!
parce que, weil. (und wieder.
par-ci, par-là, hin und her; hin
parchemin, m. Pergament.
parcourir, durchreisen, durchlaufen, durchgehen. com.
pardon, m Verzeihung (courir.
pardonner, verzeihen.
pareil, lle, gleich; ähnlich.
parent, m. e, f. Verwandter -te; parens, m. pl. die Eltern.
parenté, f Verwandtschaft.
parer, schmücken, putzen; ablenken, pariren.
paresse, f. Faulheit. (lenzer -inn.
paresseux, euse, faul, m. Fauparfait, e, —ment, vollkommen.
parfois, bisweilen; manchmal.
parfumer, ausräuchern, durchdüften; räuchern.
pari, m. Wette.
paria ou parias, m. ein Mensch a. d. niedrigsten Klasse in Indien; Unglücklicher. (rath.
parlement, m Parlament Reichsparler, reden, sprechen
parmi, unter, mitten unter.
paroi, f. Wand.
paroisse, f. Gemeinde, Kirchspiel
parole, f. Wort, Rede.
parquer, in einen eingeschlossenen Ort legen, pferchen; einferparrain, m. Pathe. (kern.
parsemer, bestreuen; besäen.
part, f. Theil; Antheil; Seite, adv. à—, auf die Seite, be-

sonders; de part et d'autre, von beiden Seiten; de ma part, meinerseits, von mir; de part en part, durch u. durch.
partage, m. Antheil; Erbtheil.
partager, theilen. (=inn.
partenaire, m. et f. Mitspieler,
parti, m. Partei; Entschluß.
particulier, ère, besonders; privat; en —, besonders; einzeln.
partie, f. Theil; Gegner.
partir, abreisen; herrühren, herkommen; ausgehen. Prés. Ind. je pars, tu pars, il part, n. partons, v. partez, ils partent, adv. à partir de là, von der Zeit an.
partisan, m. Anhänger; Parteipar-tout, überall. (gänger.
parure, f. Putz, Schmuck.
parvenir, gelangen. com.
pas, m. Schritt; Paß, (tenir. Pas beim Tanzen.
passable, ziemlich.
passage, m. Durchgang; Stelle, (in einem Buche).
passager, ère, flüchtig; vergänglich m. Reisender Passagier
passe, f. enger Durchgang; être en passe Aussicht haben, passé, m. Vergangenheit; =genes.
passer, übergehen; vorübergehen; durchfahren; reisen; übertreffen; verstreichen; vorgehen; zubringen; — la nuit, übernachten, se —, vorfallen, geschehen, vorgehen; entbehren.
passe-temps, m. Zeitvertreib.
passion, f. Leidenschaft.
passionné, ée, leidenschaftlich.
pasteur, m. Hirte; Pastor, Prepastoral, e, hirtenmäßig. (diger.
pastourelle, f. Schäferinn.
paternel, lle, väterlich.
paternité, f. Vaterschaft.
patience, f. Geduld.
patiemment, geduldig.
patineur, m. Schlittschuhläufer.
pâtre, m. Hirt.
patrie, f. Vaterland.
patrimoine, m. Erbgut.
patriotisme, m. Vaterlandsliebe
patron, m. Patron; Schutzheiliger; Herr.
patte, f. Pfote, Tatze, Klaue.
pâture, f. Futter; Nahrung.
paupière, f. Augenlied.
pause, f. Pause, Ruhepunkt.
pauvre, arm.
pauvresse, f. Arme, Bettlerinn.
pauvreté, f. Armuth.
pavillon, m. Sommerhaus.
payer, bezahlen.
pays, m. Land.
paysage, m. Landschaft.
paysan, m, nne, f. Landmann, Bauer, Bäuerinn.
peau, f. Haut; Fell; Leder.
pêche, f. Fischfang; Pfirsiche.
pêcheur, m. euse, f. Fischer, =inn.
pécuniaire, Geld betreffend.
pédant, m. e, f. Pedant, =inn.
peigner, kämmen.
peindre, malen; anstreichen; com. craindre.
peine, f. Mühe, Kummer; adv. à —, kaum.
peiné, ée, betrübt.
peintre, m. Maler. (Farbe.
peinture, f. Malerei; Gemälde;
pêle-mêle, adv. durcheinander.
pélerin, m. Pilger, Wallfahrer.
pélerinage, m. Wallfahrt.
penchant, m. Abhang; Hang, Neigung.
pencher, neigen, hängen.
pendant, während.
pendre, hängen; aufhängen.
pendule, f. Wanduhr.
pénétrant, e, durchdringend.
pénétrer, eindringen; durchdringen; rühren. (schwerlich.
pénible, mühsam; schwer; **pensée**, f. Gedanke.
penser, denken; m. Gedanke.
pension, f. Kost; Erziehungshaus Gnadengehalt. (stalt.
pensionnat, m. Kostschule; An=

pensum, m. (spr. pénson), Strafaufgabe (eines Schülers).
perçant, e, durchdringend scharf.
percer, durchdringen; durchbohren; durchnässen.
perdre, verlieren; verderben; se — verloren gehen. (Rabenvater.
père, m. Vater. — **dénaturé**,
perfection, f. Vollkommenheit.
perfide, falsch, treulos.
perfidie, f. Treulosigkeit.
péri, m. Peris (Geist bei den Asia-
péricliter, in Gefahr sein. (ten)
péril, m. Gefahr.
périlleux, euse, gefährlich.
périr, vergehen; umkommen; un-
perle, f. Perle. (tergehen.
permanence, f. beständiges Verbleiben; Dauer; Fortdauer.
permettre, erlauben; zulassen. com. **mettre**.
permission, f. Erlaubniß.
perpétuel, lle, immerwährend.
perpétuer, fortpflanzen; verewi-
perplexité, f. Verlegenheit (gen. Bestürzung.
perroquet, m. Papagei.
perruquier, m. Perrückenmacher
persécuter, verfolgen.
persécution, f. Verfolgung.
persévérance, f. Beharrlichkeit.
persévérer, beharren.
persister, bestehen. (Rolle.
personnage, m. Person, Mensch;
personne, f. Person. (mand.
personne, Jemand; — **ne**, Nie-
personnel, lle, persönlich.
perspective, f. Aussicht, **avoir en** —, vor Augen haben.
persuader, überzeugen.
persuasion, f. Ueberredung; Ueberzeugung.
perte, f. Verlust; adv. **à — de vue**, außer Sehweite; unabsehbar.
pervers, e, böse. (derbniß.
perversité, f. Verkehrtheit; Ver-
pesamment, schwerfällig.
peser, wägen; wiegen; drücken; lasten; prüfen; überlegen.
pestiféré, m. ée, f. Pestkranker, -ke; adj. verpestet.
pétillant, e, knisternd, funkelnd;
petit, e, klein. (lebhaft.
petit-enfant, m. et f. Enkelkind.
petit-fils, m. Enkel.
pétrifier, versteinern. (gestüm.
pétulance, f. Heftigkeit; Un-
peu, wenig; **peu à peu**, nach und nach, **à peu près**, beinahe, ungefähr, **peu après**, kurz dar-
peuplade, f. Völkerschaft. (auf.
peupler, bevölkern.
peur, f. Furcht; Besorgniß.
peut-être, vielleicht.
phénomène, m. Erscheinung; Naturerscheinung.
philanthropie, f. Menschenliebe
phrase, f. Satz; Phrase, Redens-
phthisie, f. Schwindsucht. (art.
physionomie, f. Gesichtsbildung
physique, m. Aussehen; Aeußere; adj. physisch; natürlich.
pièce, f. Stück; Fleck; Zimmer.
pied, m. Fuß.
piège, m. Schlinge. (S. 9).
pierrot, m. **pierrette**, f. Sperling
pierre, f. Stein, — **précieuse**, Edelstein.
pierreries, f. pl. Edelsteine.
pieux, euse, gottesfürchtig;
pimpant, e, geputzt, nett (fromm.
pin, m. Fichte, Kiefer.
pinceau, m. Pinsel.
pipe, f. Tabakspfeife.
piquant, e, stechend; einnehmend.
piquer, stechen; kränken; se —, sich einer Sache rühmen; sich
pis, schlimmer, ärger. (einbilden.
pistole, f. Pistole, (Goldmünze in Spanien; 5 Rthlr.
pitié, f. Mitleiden; Erbarmen.
pittoresque, malerisch.
place, f. Platz; Stelle; Amt.
placer, setzen; stellen; anstellen.
plafond, m. Decke eines Zimmers
plage, f. Ufer; Küste.
plaie, f. Wunde. (c. **craindre**.
plaindre, beklagen; bedauern.

plaine, f. Ebene.
plainte, f. Klage; Wehklage.
plaintif, ive, klâglich.
plaire, gefallen; geruhen. Prés. Ind. je plais, n. plaisons, etc. Déf. je plus, n. plûmes, etc. Part. passé: plu; se —, Gefallen an etwas haben; sich an einem Orte gefallen.
plaisant, m. Spaßmacher; adj.
plaisanterie, f. Scherz (spaßhaft.
plaisir, m. Vergnügen, Belustigung; Wille; menus —, m. pl. das Taschengeld.
plan, m. Plan.
planche, f. Brett; Platte.
plancher, m. Fußboden.
planer, schweben.
plantation, f. Anpflanzung.
plante, f. Pflanze.
planter, pflanzen; planter là, im Stiche lassen.
plaque, f. Platte.
plat, m. Schüssel.
plâtre, m. Gyps; Gypsfigur; plein, e, voll. (Mörtel.
plénitude, f. Fülle.
pleurer, weinen.
pleurs, m. pl. Thränen.
pli, m. Falte.
plier, falten.
plonger, tauchen; untertauchen; versinken; versenken; se —, sich
pluie, f. Regen. (stürzen.
plume, f. Feder. (Mehrsten.
plupart, la-, der größte Theil; die
plus, mehr; adv. de — en —, immermehr; au —, höchstens; de —,
plusieurs, mehrere. (ferner.
plutôt, eher, lieber; pas —, kaum.
poche, f. Tasche.
podestat, m. Podesta, Polizeirichter in Italien.
poële, f. Pfanne; m. Ofen; Stube
poète, m. et f. Dichter, =inn.
poétique, poetisch, dichterisch.
poids, m. Last; Gewicht.
poignant, e, (spr. poènian) stechend; brennend.
poignard, m. (spr. poèniar) (Dolch.
poil, m. Haar.
poindre, stechen; keimen; aufgehen; anbrechen (v. Tage) v. irrég. et défectif. Prés. il point; Imp. poignez; Fut. il poindra; Cond. il poindrait. in den übrigen Zeiten nicht
poing, m. Faust. (üblich.
point, m. Punkt; — du jour, Anbruch des Tages adv. au dernier —, im höchsten Grade.
pointe, f. Spitze; witziger Einfall; Ausflug; Streifzug; — du jour, Anbruch des Tages.
pointu, e, spitzig.
poisson, m. Fisch.
poitrine, f. Brust.
poivrer, pfeffern.
poliment, höflich.
politesse, f. Höflichkeit.
poltron, m. nne, f. feige Memme; Hasenfuß.
pompe, f. Pracht; Gepränge.
pompeux, euse, prächtig.
ponceau, m. hochroth.
ponctuel, lle, — ment, pünktlich.
pont, m. Brücke; Verdeck.
populace, f. Pöbel.
populaire, populär, gemein; herablassend; leutselig.
port, m. Hafen. (Thorweg.
porte, f. Thüre; Thor; — cochère
portée, f. Fähigkeit, — de fusil, Schußweite; être à portée de qch. im Stande sein. (Mappe.
porte-feuille, m. Brieftasche;
porter, tragen; se —, sich begeben; sich befinden; sich wenden. (=inn
porteur, m. euse, f. Überbringer,
portier, m. ère, f. Thürhüter, =inn. Pförtner, =inn.
portrait, m. Portrait, Bildniß.
posé, ée, gesetzt; ernsthaft.
pose, f. Stellung.
poser, stellen; legen.
positif, ive, — ment, wirklich. bestimmt; gerade; positiv.
position, f. Stellung, Lage.

posséder, besitzen.
possesseur, m. Besitzer.
possession, f. Besitz.
possible, möglich.
postérité, f. Nachwelt.
pot, m. Topf.
poteau, m. Pfahl.
potion, f. Arzneitrank.
pouce, m. Daumen; Zoll.
poule, f. Huhn; Henne.
pouls, (spr. pou) m. Puls.
poumon, m. Lunge.
pour, für; um zu; wegen; aus.
pourpoint, m. Wamms; Kamisol
pourquoi, warum.
poursuite, f. Verfolgung, Verfolg; Betreibung.
poursuivre, verfolgen; fortsetzen. com. suivre.
pourtant, doch.
pourvoir, für etwas sorgen, versorgen, se — de qch. sich mit etwas versorgen, im Futur und Cond. je pourvoirai u. je pourvoirais. (verleiten.
pousser, stoßen; treiben; ausstoßen
poussière, f. Staub.
poutre, f. Balken.
pouvoir, können. Prés. Ind. je peux oder je puis, tu peux, il peut, n. pouvons, v. pouvez, ils peuvent. Déf. je pus, n. pûmes, etc. Fut. je pourrai, as, a, ons, ez, ont. Cond. je pourrais etc. Prés. du subj. que je puisse que tu puisses, qu'il puisse, que n. puissions, que v. puissiez, qu'ils puissent. Imparf. que je pusse etc. Part. passé: pu. (Machthaber
pouvoir, m. Macht; Gewalt;
prairie, f. Wiese. (bringen.
pratiquer, ausüben, treiben; anpréambule, m. Umschweif.
précaution, f. Vorsicht.
précéder, vorangehen, vorgehen.
précepte, f. Lehre, Vorschrift.
précieux, euse, kostbar.
précipice, m. Abgrund.
précipitamment, eilig.
précipitation, f. Eilfertigkeit; Uebereilung.
précipiter, stürzen; beschleunigen
précis, e, bestimmt.
précisément, genau; bündig; gerade, richtig.
précoce, frühzeitig.
prédécesseur, m. Vorgänger.
prédicant, m. (verächtlich) protestantischer Prediger.
prédiction, f. Weissagung; Prophezeiung.
prédilection, f. Vorliebe.
prédire, vorhersagen; weissagen; prophezeien, wie dire, außer: vous prédisez.
préférable, den Vorzug verdienend; vorzüglich.
préférence, f. Vorzug, adv. de —, vorzugsweise.
préférer. vorziehen.
préjudice, m. Nachtheil.
préjugé, m. Vorurtheil. (tig.
prématuré, ée, ment, frühzeipremier, ère, der, die, das erste.
prendre, nehmen; ergreifen; fassen; fangen; — garde, sich in Acht nehmen; — la fièvre, das Fieber bekommen; — mal krank werden; — pour, halten für; — feu, anbrennen, hitzig werden; — note, bemerken, sich etwas merken, einschreiben; — l'habitude de qch. sich was angewöhnen, sich an etwas gewöhnen; — le café, le thé, le chocolat, Kaffee, Thee Chokolade trinken; — médecine, Arznei einnehmen; — la peine, sich die Mühe geben; aller —, venir —, abholen; se —, sich halten; anfangen; s'en à qn., à qch. Jemanden oder etwas die Schuld geben; s'y — sich benehmen; bien m'en prend, t'en prend, — lui en

prend, etc. wohl mir, dir, ihm etc. d. h. es ist mein, dein, sein Glück. Ind. Prés. je prends, tu prends, il prend, n. prenons, v. prenez, ils prennent. Déf. je pris, n. prîmes etc. Prés. du subj. que je prenne, que n. prenions, que v. preniez, qu'ils prennent. Imparf. du subj. que je prisse etc. Part. prés. prenant. Part. passé: pris, e.

prénom, m. Vorname.

préoccupation, f. vorgefaßte Meinung; Eingenommenheit, eine das Gemüth und den Willen beherrschende bleibende Vorstellung (fixe Idée).

préparatoire, vorbereitend; vorpréparer, bereiten. (läufig.

près, beinahe; nahe.

présage, m. Vorbedeutung.

prescrire, vorschreiben. com.

présence, f. Gegenwart. (écrire.

présent, e, gegenwärtig, jetzt.

présenter, darbieten; überreichen anbieten; vorstellen.

préserver, verwahren; behüten.

présider, vorstehen, den Vorsitz haben.

présomptif, ive, muthmaßlich.

presque, beinahe, fast. (gefühl.

pressentiment, m. Ahnung Vorpressentir, ahnen, vorempfinden. com. sentir.

presser, drücken.

pression, f. Druck.

prestige, m. Blendwerk.

présumer, vermuthen.

prêt, fertig; bereit; nahe daran.

prétendre, verlangen; behaupten; erwarten; Anspruch darauf machen. (geblich.

prétendu, e, vermeintlich; anprétention, f. Anmaßung.

prêter, leihen; verleihen.

prétexte, m. Vorwand.

prêtre, m. Priester.

preuve, f. Beweis.

preux, beherzt; tapfer; m. ein tapferer Ritter.

prévenance, f. Zuvorkommenheit; Gefälligkeit. (fällig.

prévenant, e, zuvorkommend; gepréveni r, zuvorkommen; einnehmen; vorbeugen; in Kenntniß setzen; benachrichtigen. com. tenir.

prévention, f. Vorurtheil; vorgefaßte Meinung.

prévoir, voraussehen; com. pouvoir.

prévoyance, f. Vorsicht.

prier, bitten; beten.

prière, f. Bitte; Gebet.

prieur, m. e, f. Prior, -inn; Vorgesetzter, -te eines Klosters.

prince, m. Fürst, Prinz.

princesse, f Fürstinn, Prinzessinn

principal, e, vorzüglichste, hauptsächlichste.

principes, m. pl Anfangsgründe.

printemps, m. Frühling.

prise, f. Fang, Beute; Eroberung; donner , eine Blöße geben; sich beikommen lassen.

prismatique, prismatisch, eckšäuprisme, m. Prisma, Eckšäule (lig.

prison, f. Gefängniß. (ner, -ne.

prisonnier, ère, m f. Gefangeprivation, f. Beraubung, Entprivé, ée, beraubt. (behrung.

priver, berauben, se — de qch. sich um etwas bringen.

prix, m. Werth, Preis, adv. au — de, in Vergleichung mit, gegen; à tout, um jeden Preis.

probable, -ment, wahrscheinlich.

probe, rechtlich, redlich.

probité, f. Redlichkeit.

problême, m. Problem Aufgabe.

procédé, m. Verfahren, Benehprocéder, verfahren, fort- (men. schreiten.

prochain, e, nahe, nächstens.

prochain, m. Nächste.

proche, nahe, nahe bei.

proclamer, öffentlich ausrufen; verkündigen.
procurer, verschaffen.
prodigalité, f. Verschwendung.
prodige, m. Wunder.
prodigue, verschwenderisch. (den.
prodiguer, verschwenden; spen-
productif, ive, einträglich; fruchtproduction, f. Erzeugniß, (bar. Produkt.
produire, erzeugen, hervorbringen. com. conduire.
produit, m. Produkt, Ertrag.
profanation, f. Entweihung.
proférer, Worte hervorbringen; professeur, m Professor. sprechen
profession, f. Gewerbe; Geschäft; Stand. (Halbgesicht.
profil, m. Profil, Seitenbild,
profit, m. Nutzen. (vortheilhaft.
profitable, nützlich; einträglich;
profiter, benutzen, Nutzen ziehen.
profond, e, —ément, tief.
profondeur, f. Tiefe.
profusion, f. Ueberfluß; Verschwendung.
programme, m. Programm, — d'une gravure, Idee, Vorschrift zu einem Kupferstich (S. 230).
progrès, m. Fortschritt.
proie, f. Raub; Beute; Opfer.
projet, m. Anschlag; Vorhaben; Absicht.
prolonger, verlängern; se—, hervorragen; fortdauern.
promener, herumführen; se—, spazieren gehen. (ger, -inn.
promeneur, euse, Spaziergänpromesse, f. Versprechen.
promettre, versprechen. com. mettre.
promontoire, m. Vorgebirge.
prompt, e, geschwind; hurtig.
promptitude, f. Geschwindigkeit Schnelligkeit; Hitze. (rede.
prône, m. Predigt; Ermahnungs
prononcer, aussprechen; ein Urtheil sprechen.
propager, verbreiten.
prophétie, (spr. prophécie) f. Prophezeiung; Weisagung.
propice, günstig; gnädig.
propos, m. Rede; adv. à—, zur rechten Zeit; bei Gelegenheit; da fällt mir ein.
proposer, vorlegen; vorschlagen.
proposition, f. Vorschlag.
propre, eigen; reinlich.
propreté, f. Reinlichkeit.
propriétaire, m. Eigenthümer.
propriété, f. Eigenthum.
prorogation, f. Aufschub, Frist.
proscription, f. Verbannung; Achtserklärung.
proscrire, ächten; verbannen. com. écrire.
prospère, günstig.
prospérité, f. Glück; Wohlstand.
prosterner, se—, niederfallen, niederknieen.
protecteur, m. trice, f. Beschützer -inn, Gönner, -inn.
protection, f. Schutz.
protégé, m. ée, f. Schützling.
protéger, beschützen.
protester, betheuern; protestiren, Einrede thun.
prouver, beweisen; darthun.
provenir, herrühren. com. tenir.
proverbe, m. Sprüchwort.
providence, f. Vorsehung; Versorger. (S. 2.)
providentiel, lle, enfant—, ein von der Vorsehung zu etwas Großem bestimmtes Kind.
province, f. Provinz, Landschaft.
provision, f. Vorrath. (fig.
provisoire, provisorisch; vorläuprudence, f. Klugheit.
prudent, e, klug; vorsichtig.
public, ique, ment, öffentlich; allgemein; bekannt. (chen.
publier, öffentlich bekannt maspuis, nachher; dann; überdies.
puiser, schöpfen.
puisque, weil, da.

puissance, f. Macht; Kraft; toute—, Allmacht.
puissamment, mächtig.
puissant, e, mächtig; kräftig.
punir, bestrafen.
punition, f. Strafe.
pupille, m. et f. Mündel.
pupitre, m. Pult, Schreibepult.
pur, e, rein.
pureté, f. Reinheit.
puritain, m. Puritaner (strenger Reformirter in England).

Q.

Quadruple, m. Vierfaches; Quadrupel, spanische Goldmünze von 4 Louisd'or.
qualité, f. Eigenschaft.
quand, wenn; als.
quantité, f. Menge.
quarante, vierzig.
quart, m. Viertel.
quartier, m. Stadtviertel; Quartal; Gegend.
quatre, vier.
que, welchen, acc. von qui.
que, daß, que! wie viel! wie sehr!
quel, quelle, welcher, welche, welches, wie groß.
quelque, irgend einer; wie..., so... auch, —chose, etwas; -part, irgendwohin; quelques, einige.
quelqu'un, e, jemand; irgend einer, quelques-uns, einige.
quenouille, f. Spinnrocken.
querelle, f. Streit.
question, f. Frage; Rede; Folter.
questionner, fragen; ausfragen.
questionneur, m. euse, f. Frager,
quêteur, frère—, Almosen- -inn sammelnder Klosterbruder.
queue, f. Schwanz; Schweif.
qui, welcher, welche, welches der, die, das; wer?
qui que ce soit, wer es auch sei.
quinze, funfzehn.
quitte, frei, los; quitt. (Kleid.
quitter, verlassen; ablegen (ein
quoi, was, de quoi, wozu wovon, womit, à quoi, woran, —bon wozu, — que was? sans —, sonst, wo nicht, en quoi, worin, avoir de quoi, Geld, Mittel, Ursache haben, reich sein.
quoi que ce soit, was es auch sei.
quoi qu'il en soit, wie dem auch
quoique, obgleich, wiewohl. (sei.

R.

Raccommoder, ausbessern, flicken
race, f. Geschlecht; Stamm.
racheter, wiederkaufen; loskaufen; erkaufen; wieder gut machen
racine, f. Wurzel.
raconter, erzählen.
radoucir, mildern; besänftigen.
raffinement, m. Künstelei —de cruauté, ausgesuchteste Grausamkeit, f. Wuth, Raserei (rage, f.
raidir, spannen; starr machen.
raisiné, m. Weinbeermuß.
raison, f. Verstand; Recht; Ursache; Grund; en — de, nach dem Verhältnisse.
raisonnable, vernünftig.
raisonner, urtheilen; schließen; vernünfteln; viel Redens machen.
rajuster, wieder in Ordnung bringen. (werden.
ralentir, nachlassen, schwächer
râler, röcheln.
rallumer, wieder anzünden.
ramasser, aufheben.
rame, f. Ruder.
ramener, wieder zurück bringen oder führen.
ramper, kriechen.
rang, m. Rang; Würde; —de perles, Perlenschnur.
rangé, ée, ordentlich.
ranger, in Ordnung stellen; bei Seite oder aus dem Wege räumen.
ranimer, wieder beleben; aufmuntern; se —, sich ermannen.
rapide, — ment, schnell; reißend;
rapine, f. Raub. (steil.
rappel, m. Zurückberufung.
rappeler, zurückrufen, zurückberufen, erinnern.

rapport, m. Ertrag; Hinsicht; adv. par —, mit Bezug.
rapporter, zurückbringen bringen berichten; eintragen; s'en — à qn. sich auf Jemand verlassen; — à qch. es auf etwas ankommen lassen. (Zusammenstellung.
rapprochement, m. Annäherung
rapprocher, wieder nähern.
rare, selten; seltsam.
rasade, f. gestrichen volles Glas.
rassembler, versammeln.
rasseoir, se —, sich wieder setzen. com. asseoir.
rassurer, beruhigen.
rattacher, wieder befestigen; se — à qch. sich an etwas halten.
rattraper, einholen; wieder erwischen; wieder fangen.
rauque, rauh (von der Stimme).
ravager, verheeren; verwüsten.
ravauder, flicken, ausbessern.
rave, f. Rübe.
ravin, m. Schlucht; Hohlweg.
ravir, rauben.
raviser, se —, sich anders besinnen
ravissant, e, reizend; entzückend; bezaubernd.
ravissement, m. Entzückung.
rayon, m. Strahl.
rayonnant, e, strahlend; glänzend
réaliser, erfüllen; ausführen; verwirklichen; zu Gelde machen
réalité, f. Wirklichkeit.
rebelle, m. et f. Rebell; Aufrührer, -inn.
rebut, m. Ausschuß; Auswurf.
récapitulation, f. Wiederholung
récapituler, kurz wiederholen.
récent, e, frisch; neu; kürzlich.
recette, f. Einnahme; Recept; aller en —, Geld einziehen.
recevoir, annehmen; erhalten.
réchauffer, erwärmen; aufwärmen.
recherché, ée, gesucht. (men.
recherche, f. Suchen; Untersuchung; Nachforschung.
rechute, f. Rückfall.
récit, m. Erzählung.
réciter, hersagen; erzählen.
réclamer, zurückfordern; in Anspruch nehmen.
reclus, m. e, f. Einsiedler, Klausner, -inn; adj. eingeschlossen;
récolte, f. Ernte. (einsam.
recommandation, f Empfehlung
recommander, empfehlen anbe-
récompense f Belohnung (fehlen
récompenser, belohnen.
reconduire, zurückführen. com. conduire.
reconnaissance, f. Erkennung; Dankbarkeit; Schuldschein
reconnaissant, e, dankbar.
reconnaître, erkennen; anerkennen. com. connaître.
reconquérir, wieder erobern com. acquérir.
recourber, umbiegen; krümmen.
recourir, seine Zuflucht nehmen. com. courir.
recours, m. Zuflucht.
recouvrer, wieder erlangen; wieder bekommen.
recouvrir, wieder decken; bedecken. com. couvrir.
recréation, Erholung; Muße; Erholungsstunde.
recréer, erholen; ergötzen.
recrutement, m. Rekrutirung; Aushebung.
recueil, m. Sammlung.
recueillement, m. Sammlung der Gedanken; Andacht.
recueillir, sammeln; aufnehmen; einernten abnehmen. com. cueillir.
reculé, ée, entfernt; entlegen.
reculer, zurückgehen, -treten; sein Wort zurücknehmen.
redemander, zurückfordern.
redescendre, wiederherabsteigen
redevable, schuldig, être — à qn. de qch. jemanden etwas zu verdanken haben.
redevenir, wieder werden. com. tenir.
rédiger, verfassen; abfassen.

redingote, f. Reiserock. (dire.
redire, wiedersagen. com.
redoubler, verdoppeln.
redoutable, furchtbar.
redouter, fürchten.
redresser, wieder gerade richten.
réduire, nöthigen; zwingen; beschränken. com. conduire.
réduit, m. Gemach; Winkel.
réel, lle, -ment, wirklich, wahrhft.
refaire, wiedermachen. com.
refermer, wiederzumachen. faire
réfléchir, überlegen; nachdenken.
réfléter, zurückwerfen (das Licht).
réflexion, f. Nachdenken; Betrachtung; Bemerkung.
réfréner, bezähmen.
refroidir, abkühlen.
réfugier, se-; sich flüchten; seine Zuflucht nehmen.
refus, m. Weigerung. (sagen.
refuser, weigern; abschlagen; verregagner, wieder gewinnen; wieregard, m. Blick. (der erreichen.
regarder, sehen; ansehen; angehen; betreffen.
régénération, f. Wiedergeburt.
régicide, m. Königsmörder.
régime, m. —de la terreur, Schreckensperiode.
régiment, m. Regiment.
région, f. Gegend.
règle, f. Regel; Vorschrift.
régler, richten; ordnen; bestimmen
règne, m. Regierung.
régner, regieren, herrschen.
regret, m. Schmerz, Reue. adv. à—, unwillkührlich; mit Widerwillen. (sich sehnen.
regretter, bedauern; vermissen;
régulier, ère, regelmäßig.
reine, f. Königinn.
réitérer, wiederholen. (gen.
rejeter, zurückwerfen; ausschlarejeton, m. Sprößling; Nachkömmling.
rejoindre, wieder zu jemanden kommen; wieder treffen. com. craindre.
réjouir, erfreuen, belustigen.
réjouissance, f. Freude
relâche, m. Nachlassen; Ruhe; Erholung; adv. sans relâche, unaufhörlich.
relâcher, nachlassen; einlaufen, an einem Orte vor Anker liegen.
relatif, ive, sich beziehend, betrefrelation, f. Verhältniß (fend.
relativement, in Rücksicht.
reléguer, verweisen; verbannen.
relever, aufheben; aufrichten.
religieux, euse, fromm, gewissenhaft, m. Mönch, f. Nonne.
religieusement, pflichtmäßig.
relique, f. Reliquie, heiliger Ueberrest.
relire, wieder lesen, oft lesen. com. lire.
remarier, wieder heirathen.
remarquable, merkwürdig; aufremarque f. Bemerkung (fallend.
remarquer, bemerken. (lung.
remboursement, m. Zurückzahremède, m. Mittel; Heilmittel.
remédier, abhelfen.
remercier, danken; sich bedanken
remercîment, m. Dank.
remettre, wieder an seinen Ort legen; übertragen. —qn. jemand erkennen, se—, sich wieder erholen; sich wieder an etwas erinnern; wieder anfangen; s'en— à qn. sich auf Jemanden verlassen. com. mettre.
remonter, wieder hinaufsteigen.
remontrance, f. Vorstellung, Ermahnung.
remords, m. Gewissensbiß.
rempart, m. Wall; Vormauer; Schutz.
remplacement, m Ersetzung, adv en—, in die Stelle.
remplacer, ersetzen.
remplir, erfüllen, ausfüllen.
remporter, davon tragen.
remuer, bewegen; rühren.

rémunération, f. Vergeltung; Belohnung.
renaissant, e, wieder entstehend; auflebend; erneuernd.
rencontre, f. Zusammentreffen; Gefecht. aller, courir à la rencontre, entgegeneilen. (nen.
rencontrer, treffen; finden; begegrendez-vous, m Zusammenkunft; Sammelplatz.
rendormir, wieder einschläfern, se—, wieder einschlafen. com. dormir.
rendre, wiedergeben; machen; service, Dienst erweisen; — compte, Rechenschaft geben, se—, sich begeben; nachgeben.
rendurcir, se—, hart werden.
rêne, f. Zügel. (ten.
renfermer, verschließen; enthalrenforcer, verstärken.
renommée, f. Ruf; Ruhm.
renommer, berühmt machen.
renoncer, entsagen; Verzicht leirenouveler, erneuern. (sten.
renseignement, m. Anweisung; Nachricht.
rente, f Rente; jährliche Einkünfte
rentrer, hineintreten; nach Hause gehen. (lings.
renverse, adv. à la—, rückrenverser, umstürzen; se—, sich anlehnen. (schieben.
renvoyer, zurückschicken; aufrepaître, sättigen; essen. Part passé: repu, e; daher auch in den zusammengesetzten Zeiten gebräuchlich; übrigens wie paître.
répandre, vergießen; ergießen; ausstreuen; verbreiten.
reparaître, wieder erscheinen com. connaître.
réparation, f. Ausbesserung.
réparer, ausbessern, wieder gut machen.
repartir, wieder abreisen; erwiedern. com. partir.
repas, m. Mahlzeit.
repasser, wieder vorbeigehen; nochmals durchsehen; zurückrufen (ins Gedächtniß.)
repeindre, wieder malen; aufmalen. com. craindre.
repentant, e, reuig.
repentir, se—, bereuen, Reue empfinden. Prés. Ind. je me repens, tu te repens, il se repent, n. n. repentons, v. v. repentez, ils se repentent Prés. subj. que je me repente
repentir, m. Reue. (etc.
répéter, wiederholen.
repli, m. Falte.
répliquer, versetzen.
répondre qch. etwas antworten, à qch. auf etwas antworten; entsprechen; -de qch. für etwas gut sagen.
réponse, f. Antwort.
reporter, zurücktragen; zurück
repos, m. Ruhe. (versetzen.
reposer, ruhen; schlafen, se—sur qn. sich auf jemand verlassen.
repoussant, e, zurückstoßend; abschreckend. (weisen.
repousser, zurückstoßen; zurückreprendre, wieder nehmen; wieder vornehmen; versetzen, erwiedern, —haleine, Athem holen. com. prendre.
représentation, f. Vorstellung; Etikette, Hofceremoniel.
représenter, darstellen; vorstellen
réprimer, unterdrücken.
reprise, f. Wiederholung; à plusieurs—, zu wiederholten Ma
reproche, m. Vorwurf. (len.
reprocher, vorwerfen.
reproduire, se—, wieder zum Vorschein kommen. com. conduire.
républicain, m. e, f. Republikaner, -inn, Freistaatsbürger.
répugnance, f. Widerwille.
réputation, f. Ruf, guter Name.
requérir, ersuchen; ansuchen; fordern. com. acquérir.

réquisition, f. Ersuchen.
réserve, f Ausnahme; Rückenhalt
adv. à la -, mit Ausnahme.
réservé, ée, zurückhaltend.
réserver, se -, sich vorbehalten.
résignation, f. Ergebung.
résigné, ée, ergeben.
résille, f. Netz, (Käppchen,) um die Haare zusammen zu halten.
résister, widerstehen; aushalten.
résolu, e, entschlossen.
résolution, f. Entschließung; Entschluß.
résoudre, auflösen; erörtern; entscheiden; beschließen; se—, sich entschließen. Prés. Ind. je résous, tu résous, il résout, n. résolvons, v. résolvez, ils résolvent. Imparf. je résolvais etc. Déf. je résolus, n. résolûmes etc. Fut. je résoudrai etc. Cond. je résoudrais etc. Prés. subj. que je résolve etc. Imparf. que je résolusse, etc. Part. passé: résous, oute, gelöst, résolu, e, entschieden; entschlossen. (tung.
respect, m. Ehrfurcht; Hochach-
respectable, ehrwürdig. (schonen
respecter, achten; verehren; ver-
respectif, ive, beiderseitig; gegen-
respectueux, euse, ehr- (seitig.
erbietig; ehrfurchtsvoll. (men.
respiration, f. Respiration, Ath-
respirer, athmen; einathmen.
ressaisir qch. sich einer Sache wieder bemächtigen; wieder ergreifen.
ressemblant, e, ähnlich; getroffen
ressembler, ähnlich sein.
ressentir, empfinden; fühlen. com. sentir. (Triebfeder.
ressort, m. Feder, Schnellkraft; **ressortir**, hervortreten; abstechen. com. sortir.
ressource, f. Rettungsmittel; Hülfe; Mittel.
reste, m. Rest; Ueberbleibsel.
rester, bleiben. (stellen.
restituer, erstatten; wiederher-
restreindre, einschränken. com. craindre.
résultat, m. Folge; Ergebniß.
résulter, folgen; erfolgen.
rétablir, wiederherstellen, se—, wieder hergestellt werden; genesen. (saumselig sein.
retard, m. Verzug; être en—,
retarder, aufschieben; verschieben
retenir, zurückhalten; auffordern. com. tenir.
retentir, erschallen; ertönen.
retiré, ée, einsam; zurückgezogen.
retirer, zurückziehen; beziehen.
retomber, zurückfallen.
retoucher, durchsehen; verbessern
retour, m. Rückkehr; Wechsel.
retourner, zurückkehren; umwen-
retracer, vorstellen; schil- (den.
dern; zurückrufen.
retraite, f. Einsamkeit; Aufenthalt; Zufluchtsort.
rétrécir, verengen.
rétrograde, rückgängig.
retrouver, wieder finden.
réunion, f. Vereinigung; Versammlung.
réunir, vereinigen; versammeln.
réussir, gelingen.
rêve, m. Traum.
réveil, m. Erwachen.
réveiller, wecken, aufwecken.
révélation, f. Entdeckung; Offenbarung. (verrathen.
révéler, aufdecken; offenbaren;
revenant, m. Gespenst.
revenir, zurückkommen; zu sich kommen. com. tenir. (fen
rêver, träumen; nachdenken; hof-
reverdir, wieder grünen; wieder ausschlagen.
révérence, f. Verbeugung; Gruß-
revers, m. Rückseite; Unfall, Widerwärtigkeit; Mißgeschick.
revêtir, bekleiden; ankleiden. com. vêtir.

rêveur, euse, nachdenkend.
revoir, wieder sehen; durchsehen. com. voir.
révolu, e, verlaufen, geendigt.
révolution f. Revolution Staatsumwälzung.
révolutionnaire, m. Empörer.
révoquer, widerrufen.
rez-de-chaussée, m. Erdgeschoß.
rhumatisme, m. Gliederreißen.
riant, e, fröhlich; lieblich; freundl.
riche, reich.
richesse, f. Reichthum.
ridé, ée, runzelig.
rideau, m. Vorhang.
rien, nichts; m. Kleinigkeit. adv. —du tout, gar nichts.
rigoureux, euse, streng.
rigueur, f. Strenge, Härte.
riposter, erwiedern; schnell und lebhaft antworten.
rire, lachen. Prés. Ind. je ris, tu ris, il rit, n. rions, v. riez, ils rient. Imparf. je riais etc. Déf. je ris, n. rîmes etc. Prés. du subj. que je rie, que n. riions etc. Part. passé: ri.
risquer, wagen.
rivage, m. Ufer, Strand.
rivaliser, wetteifern.
rive, Ufer; Rand.
rivière, f. Fluß; Strom.
ris oder riz, m. Reis.
robe, f. Kleid, Gewand.
robuste, stark.
roc, m. Felsen.
roche, f. Fels, Felsen.
rocher, m. Felsen; Klippe.
roi, m. König.
rôle, m. Rolle.
romance, f. Romanze (Art Lied).
romantique, romantisch, anmuthsvoll.
rompre, abbrechen unterbrechen; zerreißen.
rond, m. Ründung, rond de jambe, Rond de Jambe, ein Pas des Contratanzes.
ronde, f. Runde, adv. à la —, in die Runde, rund herum, im
ronger, nagen. (Umkreise.
rongeur, nagend.
roquet, m. Spitz, (Art Hunde).
rosaire, m. Rosenkranz.
rose, f. Rose, — buissonnière, Buschrose, Strauchrose.
rosé, ée, rosenroth.
roseau, m Schilf.
rosette, f. Schleife.
rouge, roth; m. Röthe, d. Roth.
rougeâtre, röthlich.
rougeur, f. Röthe.
rougir, erröthen.
rouille, f. Rost.
rouiller, rosten; verrosten.
roulement, m. Rollen; Toben.
rouler, rollen; auf einem ruhen; wälzen; drehen.
route, f. Weg. (ouvrir.
rouvrir, wieder öffnen. com.
roux, rousse, roth. (nigs.
royaliste, m. Anhänger des Königs.
royaume, m. Königreich.
royauté, f. Königswürde; Königthum.
ruban, m. Band.
rude, hart; rauh; streng; schwer.
rue, f. Straße, Gasse.
rugissement, m Brüllen.
ruine, f Verfall; Verderben; pl. Ruinen, Trümmer.
ruiner, zu Grunde richten.
ruineux, euse, verderblich.
ruisseau, m. Bach.
ruisseler, rieseln.
ruse, f. List; Hinterlist.
rusé, ée, listig; schlau.
rustique, ländlich. (Flegel.
rustre, m ein grober Bauer;

S.

Sabbat, m Sabbath; Hexentanz
sable, m. Sand. (großer Lärm.
sabot, m. Holzschuh.
sac, m. Sack, Beutel.
sacré, ée, heilig.
sacrifice, m. Opfer; Aufopferung.
sacrifier, opfern; aufopfern.
sagacité, f. Scharfsinn.

sage, —ment, klug; vernünftig; weise; artig.
sagesse, f. Weisheit; Bescheidenheit; Artigkeit.
saigner, bluten; Ader lassen.
saillie, f. Vorsprung, —fumeuse Schornstein (S. 22.); witziger Einfall.
sain, e, gesund, sain et sauf, adv. unversehrt, frisch und gesund.
saint, m. e, f. Heiliger, Heilige.
saisir, ergreifen; benutzen, se—, sich bemächtigen.
saisissement, m. plötzlicher Schrecken; Bestürzung.
saison, f. Jahreszeit.
salaire, m. Arbeitslohn.
sale, schmutzig.
salière, f. Salzfaß.
salle, f. Saal.
salon, m. Saal.
saluer, grüßen; begrüßen.
salut, m. Wohl; Wohlfahrt; Rettung; Gruß.
salutaire, heilsam.
samedi, m. Sonnabend.
sanction, f. Bestätigung.
sanctuaire, m. Heiligthum.
sang, m. Blut, —froid, Kaltblütigkeit. (kränkend.
sanglant, e, blutig; empfindlich;
sanglier, m. Eber, wildes Schwein
sanglot, m. Schluchzen; pousser des —, schluchzen.
sangloter, schluchzen. (stig.
sanguinaire, blutgierig, blutdürsans, ohne, —cela, sonst wo nicht — contredit, unstreitig, — y penser, in Gedanken.
santé, f. Gesundheit, en bonne — gesund und munter.
saphir, m. Saphir, (ein Edelstein von blauer Farbe).
sapin, m. Tanne.
sarcasme, m. bitterer Spott.
sardonique, rire —, krampfhaftes oder gezwungenes bitteres Lachen, sardonisches Lachen.
sarment, m. Weinrebe Rebholz
satisfaction, f. Zufriedenheit; Genugthuung.
satisfaire, befriedigen; genug thun. com. faire.
satisfait, e, befriedigt; zufrieden.
sauf, unbeschadet; mit Vorbehalt; ausgenommen. (Trauerweide.
saule, m. Weide, —pleureur,
saumon, m. Salm, Lachs. (gen.
sauter, springen, in die Luft fliesauvage, wild; leutescheu.
sauvegarde, f. Schutz, Schutzwache; Schutzbrief.
sauve, avoir la vie sauve, mit dem Leben davon kommen.
sauver, retten; ersparen; überheben; se—, sich flüchten.
sauveur, m. Erretter; Erlöser.
savant, m. Gelehrter.
savoir, wissen; können; verstehen. Prés. Ind. je sais, tu sais, il sait, n. savons, v. savez, ils savent. Déf. je sus, n. sûmes etc. Fut. je saurai, as, a, ons, ez, ont. Cond. je saurais, ais, ait, ions, iez, aient. Imp. sache, qu'il sache, sachons, sachez, qu'ils sachent. Prés. du subj. que je sache, que n. sachions, que v. sachiez, qu'ils sachent. Imparf. du subj. que je susse etc. Part. prés. sachant. Part. passé: su, e; que je sache, soviel ich weiß; vous sauvez que, Sie müssen wissen, daß; c'est à savoir si es fragt sich ob.., savoir, à — nämlich), namentlich.
savoir, m. Wissen, Talent.
savourer, schmecken; langsam
sbire, m. Häscher. (genießen-
sceau, m. Siegel; Siegelungscène, f. Schaubühne Schauplatz Theater; Auftritt; Scene.
science. f. Wissen; Wissenschaft.
scolastique, f. scholastische Theologie, Schulweisheit.
scrutateur, trice, forschend.

sculpter, Bildhauerarbeit machen, in Stein hauen, schneiden; schnitzeln.
séance, f. Sitzen; Sitzung.
séant, en son oder sur son séant, aufrecht sitzend.
sec, sèche, trocken.
sécher, trocknen.
sécheresse, f. Trockenheit; unfreundliches Benehmen.
second, e, zweiter, anderer.
seconde, f. Sekunde.
seconder, beistehen, helfen.
secouer, schütteln; abschütteln; rütteln. (hen. com. **courir**.
secourir, unterstützen, beistehen.
secours, m. Hülfe.
secousse, f. Erschütterung.
secret, m. Geheimniß, adv. **en** —, insgeheim, heimlich.
sécurité, f. Sicherheit, Sorglosigkeit.
sédition, f. Aufruhr.
séduire, verführen; bestechen. com. **conduire**.
séduisant, e, verführerisch; reizend.
seigneur, m. Herr.
seigneurial, e, herrschaftlich.
seigneurie, f. Herrschaft; Herrlichkeit.
sein, m. Busen; Brust; Schoß.
sellette, f. Schemmelchen, Fußbänkchen.
selon, nach, gemäß, c'est —, je nachdem es ist; wie es kommt.
semaine, f. Woche.
semblable, gleich, ähnlich, m. **son** —, seines Gleichen.
semblant, m. Schein, Anschein, **faire** —, sich stellen. **ne faire de rien**, nichts merken lassen.
sembler, scheinen; vorkommen; dünken.
semelle, f. Sohle, Schuhsohle.
semer, säen; ausstreuen.
sens, m. Sinn; Verstand; Seite; **sens dessus dessous**, drunter und drüber.
sensation, f. Empfindung; Eindruck; Aufsehen.
sensibilité, f. Empfindsamkeit; Gefühl.
sensible, empfindlich; gefühlvoll.
sentence, f. Lehrspruch; Urtheil.
sentier, m. Fußsteig.
sentiment, m. Gefühl; Gesinnung; Meinung.
sentinelle, f. Schildwache.
sentir, fühlen; empfinden; riechen. Prés. Ind. je sens, tu sens, il sent, n. sentons, v. sentez, ils sentent. (dung.
séparation, f. Trennung; Scheidung.
séparé, ée, getrennt; besonders; abgesondert.
séparer, trennen; absondern.
sépulcre, m. Grab, Grabstätte.
sépulture, f. Begräbniß; Grabstätte.
serein, e, heiter.
sérieux, euse, – ment, ernsthaft, ernstlich.
serment, m. Eid, Schwur.
sermon, m. Predigt.
serre, f. Kralle, Klaue.
serré, ée, gedrängt; beklemmt.
serrement, m. Druck; Beklemmung.
serrer, drücken; klemmen. (mung.
servante, f. Magd, Dienerinn.
service, m. Dienst; Bedienung; Gedeck.
serviette, f. Serviette, Tellertuch
servir, dienen; bedienen; (die Speisen) auftragen. Prés. Ind. je sers, tu sers, il sert, n. servons, v. servez, ils servent.
serviteur, m. Diener, Bedienter.
seuil, m. Schwelle.
seul, e, allein; einzig; einzeln.
seulement, nur; erst; wenigstens.
sévère, strenge, hart; ernsthaft.
sévérité, f. Strenge. (fahren.
sévir, hart behandeln, strenge verse**xe**, m. Geschlecht.
si, wenn, ob; so; ja wohl. **si bien que**, so daß. (dit.
sicaire, m. Meuchelmörder; Bansiècle, m. Jahrhundert; Zeitalter

siège, m. Stuhl, Sessel; Sitz; Belagerung.
siéger, sitzen; Zutritt haben.
sien, nne, der, die, das seine, seinige; ihre, ihrige.
sieste, f. Mittagsruhe.
sifflement, m. Pfeifen; Sausen.
signal, m. Signal, Zeichen.
signaler, signalisiren; der Gestalt nach beschreiben; zu erkennen geben; se —, sich auszeichnen.
signature, f. Unterschrift.
signe, m. Zeichen Wink. (ben.
signer, unterzeichnen; unterschrei
signification, f. Bedeutung.
silence, m. Stillschweigen; Stille
silencieux, euse, — **ment**, still; stillschweigend.
sillon, m. Furche; Runzel. (zeln
sillonner, Furchen ziehen; runsimple, einfach; bloß; einfältig gemein.
simplement, einfach; nur bloß.
simplicité, f Einfachheit Einfalt.
simulacre, m Götzenbild; Schein
sincère, aufrichtig.
sincérité, f Aufrichtigkeit.
singe, m. Affe.
singularité, f. Sonderbarkeit.
singulier, ère, sonderbar; wunderlich; seltsam.
sinistre, unglücklich widrig.
sinon, wo nicht; sonst; wenn nicht.
site, m. Lage; Gegend.
si-tôt, sobald.
situation, f. Lage; Stellung Sisitué, ée, gelegen. (tuation.
sobre, mäßig; nüchtern. haltung.
sobriété, f. Mäßigkeit; Zurück
sobriquet, m Spottname.
social, e, gesellschaftlich.
société, f Gesellschaft.
soeur, f. Schwester; Nonne.
soi, sich. (denhandel
soierie, f. Seidenwaare Seisoif, f. Durst.
soigner, warten; pflegen.
soigneux, euse, —**ment**, sorgsam, sorgfältig.
soin, m. Sorge; pl. — **domestiques**, Hauswesen.
soir, m. Abend. (gnügung.
soirée, f. Abendzeit; Abendver
soit, es sei; **soit que**, es sei daß.
soixante, sechzig.
sol, m. Erdreich; Boden.
soleil, m. Sonne; — **de plomb**, drückende Sonne.
solennel, lle, feierlich; festlich.
solennité, f. Feierlichkeit.
solide, —**ment**, fest; dauerhaft.
solitaire, einsam
solitude, f. Einsamkeit.
solive, f. Balken.
soliveau, m. kleiner Balken.
sollicitation, f. inständiges Ansuchen; Bitte. (bewerben.
solliciter, ansuchen; sich um etwas
sollicitude, f. Sorge; Fürsorge.
sombre, dunkel; düster; dumpf.
somme. f. Summe.
sommeil, m. Schlaf.
sommeiller, schlummern
sommer, auffordern summiren.
sommet, m. Gipfel, Spitze.
somptueux, euse, prächtig; kostsomptuosité, f. Pracht. [bar.
sonate, f. Sonate (Musikstück).
sonder, untersuchen; ausforschen.
songer, träumen; denken
sonner, lauten; klingen; schellen; schlagen (von der Uhr)
sonore, hellklingend; tönend.
sorcier, m ère, f Zauberer, Hexenmeister; Zauberinn, Hexe.
sort, m. Schicksal; Loos.
sorte, f. Art; Gattung; **de la** — , also; **de** — , **en** —, **que**, sodaß, **adv. toute** —, allerhand, allerlei
sortir, ausgehen. **Prés. Ind. je sors, tu sors, il sort, n. sortons v. sortez, ils sortent.**
sot, tte, — **ment**, dumm, einfältig.
sottise, f. Narrheit; Dummheit.
sou, m. Sou, (französ. Kupfermünze) fast 5 Preuß. Pfen.
soucieux, euse, bekümmert; besoudain, e, -**ment**, plötzlich) sorgt.

souffle, m. Hauch; Athem.
souffler, hauchen; blasen; wehen;
souffrance, f. Leiden. (flüstern.
souffraut, e, leidend; geduldig.
souffreteux, euse dürftig; leidend
souffrir, leiden. Prés. Ind. je souffre, tu souffres, il souffre, n. souffrons, v souffrez, ils souffrent. Part. passé: souf-
souhait, m. Wunsch, adv. (fert, e. à —, nach Wunsch.
souiller, beflecken; beschmutzen.
soulagement, m. Erleichterung; Linderung.
soulever, ein wenig heben; aufrichten; empören.
souli r, m. Schuh. (mettre.
soumettre, unterwerfen. com
soumis, e, unterworfen; gehorsam
soumission, f. Unterwürfigkeit; Gehorsam.
soupape, f. Ventil, Klappe.
soupçon, m. Verdacht; Vermuthung (muthmaßen.
soupçonner, Verdacht haben;
soupe, f. Suppe. (essen.
souper, zu Abend essen, m. Abendsoupir, m. Seufzer.
soupirail, m Luftloch.
soupirer, seufzen. (lenk.
souple, geschmeidig; biegsam; gesource, f. Quelle (braue
sourcil, m. (spr. souci), Augensourd, e, ment, taub; dumpf.
sourd-muet, m. sourde-muette, Taubstummer, -me
sourire, lächeln; anlächeln com. rire, m. Lächeln. (Kurzsichtig.
sous, unter; adv. sous peu, binnen
souscrire, unterschreiben; einwilligen. com. écrire.
sous-lieutenance, f. Unterlieutenantsstelle. (Unterschleif.
soustraction, f. Unterschlagung;
soustraire, unterschlagen; entziehen. com. distraire.
soutenir, halten; unterhalten; behaupten; ausstehen. com.
souterrain, e, unterirdisch (tenir
soutien, m. Stütze.
souvenir, se —, sich erinnern. com. tenir.
souvenir, m. Andenken.
souvent, oft.
souverain, m. e, f. Regent, -inn; Beherrscher, -inn
soyeux, euse, zart wie Seide; seidenartig; seidenreich.
spacieux, euse, geräumig. (blick.
spectacle, m. Schauspiel; Anspectateur, m trice, f. Zuschauer
spéculation f Spekulation (-inn Beobachtung; Handelsunterspirituel, lle, geistreich (nehmung
spléen, m. (spr splihn) Spleen, Milzsucht.
splendeur, f. Glanz; Pracht.
stagnant, (spr. stag-nant) stehend stockend (vom Wasser).
station, f. Station; Standort;
statue, f. Bildsäule. (Stillstand.
statuette, f. kleine Bildsäule, Bildsäulchen. (gen.
stipuler, festsetzen; sich ausbedinstoïcien, m Stoiker; (Philosophen, die sich durch Strenge und Verläugnung aller Gefühle auszeichneten) adj. stoisch, unempfindlich; unerschütterlich.
strict, e, strenge; genau. (ren.
studieux, euse fleißig im Studistupéfaction, f Betäubung; Erstaunen. (staunt.
stupéfait, e, betäubt bestürzt; erstupeur, f. Betäubung, Bestürzsuave, lieblich, angenehm. (zung.
suavité, f. Lieblichkeit, Anmuth.
subir, leiden, dulden.
subit, e, ment, plötzlich, schnell.
sublime, erhaben; edel; wundersublimité, f. Erhabenheit. (schön.
subsistance, f. Unterhalt; pl Lebensmittel
subsister, bestehen; fortdauern.
substituer, unterschieben; an die Stelle eines andern Dinges setzen. (keit.
subtilité, f Feinheit; Spitzfindig-

succéder, folgen; nachfolgen.
succès, m. Erfolg.
successeur, m. Nachfolger.
succession, f. Erbfolge; Erbschaft
successivement, nach und nach; nacheinander; allmählig.
succomber, unterliegen.
sucre, m. Zucker.
sueur, f. Schweiß.
suffire, hinreichen; bestreiten. Prés. Ind. je suffis, n. suffisons, etc. Déf. je suffis, etc. Part. passé: suffi.
suffisant, e, hinreichend; hinlänglich.
suggérer, eingeben.
suggestion, f. Eingebung.
suicide, m. Selbstmord.
Suisse, f. Schweiz, m. Schweizer; Thürsteher.
suite, f. Folge; Gefolge, adv. tout de —, sogleich, de —, sogleich; der Reihe nach.
suivant, nach, zufolge.
suivant, m. Anhänger.
suivre, folgen. Prés. Ind. je suis, tu suis, il suit, n. suivons, v. suivez, ils suivent. Part. passé: suivi, e.
sujet, m. Unterthan; Gegenstand; Ursache; — de l'opéra, Operntänzer, mauvais-, Taugenichts; à ce sujet, bei dieser Gelegenh.
supercherie, f. Betrug.
superficiel, lle, oberflächlich.
superflu, m. Ueberfluß.
supérieur, e, überlegen; vornehmer; m. Vorgesetzter, Superior; f. Vorsteherinn.
supériorité, f. Ueberlegenheit.
superstitieux, euse abergläubig.
superstition, f. Aberglaube.
suppléer, etwas ergänzen; ersetzen
suppliant, e, bittend; m. Bittender; de.
supplication, f demüthige Bitte.
supplice, m. Leibesstrafe; Marter; Qual; Strafe.
supplier, bitten; flehen.
supporter, ertragen.
supposer, voraussetzen.
supposition, f. Voraussetzung.
suprême, höchst.
sur, auf, über.
sûr, e, sicher, gewiß, être sûr de son fait, — de son coup, seiner Sache sicher sein.
surcharger, überladen.
surcroît, m. Vermehrung; Zuwachs.
sûreté, f. Sicherheit.
surface, f. Oberfläche.
surgir, anlanden; wachsen.
surlendemain, m. der zweite Tag der übermorgende Tag.
surmonter, übersteigen; überwinden.
surnaturel, lle, übernatürlich.
surnom, m. Beiname.
surnommer, einen Zunamen oder Beinamen geben.
surpasser, übertreffen.
surplomber, überhangen; nicht senkrecht stehen.
surprenant, e, überraschend; wunderbar; seltsam.
surprendre, überraschen; überfallen; überrumpeln; verwundern. com. prendre.
surprise, f. Ueberfall; Erstaunen.
surtout, besonders; hauptsächlich
surveillance, f. Aufsicht.
surveillant, m. e, f. Aufseher -inn
surveiller, Aufsicht führen.
survenir, dazu kommen; zustoßen. com. tenir.
survivant, m. e, f. Ueberlebender, -de.
survivre, überleben. com. vivre.
susceptible, fähig; empfänglich; empfindlich.
Suson, f. Suschen.
suspect, e, verdächtig.
suspendre, hängen; aufhängen; unterbrechen.
svelte, schlank; leicht.
sycophante, m. Angeber; Verräther.
symbole, m Sinnbild.
sympathie, f. Sympathie, Mitgefühl.
symphonie, f. Symphonie, ein vielstimmiges Tonstück.
symptôme, m Symptom, Krank-

heitszeichen; Vorzeichen; Anzeige. (bäude.
système, m. System, Lehrge-

T.

Tabac, m. (spr. taba) Tabak.
tabatière, f. Tabaksdose.
table, f. Tafel; Tisch.
tableau, m. Gemälde: Bild.
tabouret, m. Sessel ohne Lehne.
tâche, f. Aufgabe.
tâcher, sich bemühen; trachten.
tacher, beflecken.
tacite, stillschweigend.
taille, f. Wuchs; Leibesgestalt.
tailler, zuschneiden.
taire, verschweigen se-, schweigen. Prés. Ind. je tais, tu tais, il tait, n. taisons, v. taisez, ils taisent. Déf. je tus, n. tûmes etc. Prés. du subj. que je taise etc. Part. passé: tû, tue.
talent, m, Talent.
talisman, m. Talisman, abergläubiges Angehänge, Zauberring.
tambourin, m. Tambourin, kleine
tancer, ausschelten. (Trommel.
tandis que, während.
tant, so sehr, so viel, mieux, desto besser, — pis, um soschlimtantôt, bald. (mer.
tape, f. Schlag, Dachtel.
tapir; se- sich ducken, kauern; sich
tapis, m. Teppich. (verkriechen.
tapisserie, f. Tapete.
taquiner, nörgeln; kleinlich tadeln, mäkeln; necken.
tard, spät.
tarder zögern, säumen il me tarde
tardif, ive, spät. (ich sehne mich.
tarir, austrocknen; versiegen.
tartine, f. Brotschnitte.
tâter, fühlen; betasten.
tâtons, à —, im Dunkeln tappend.
teint, m. Gesichtsfarbe. (Schein.
teinte, f. Schattirung; Anstrich;
tel, lle, solcher, solche, solches. tel, et tel, der u. der; tel que sowie.
tellement, dermaßen; so sehr.
témoignage, m Zeugniß; Aussage
témoigner, bezeugen; bezeigen; blicken lassen.
témoin, m. Zeuge.
tempérament, m. Temperament, Gemüthsstimmung.
température, f. Witterung, Beschaffenheit der Luft.
tempérer, mäßigen.
tempête, f. Sturm.
temple, m. Tempel.
temps. m. Zeit. Wetter, à temps, zu rechter Zeit.
tendre, zart; zärtlich.
tendre, ausstrecken; reichen. — un piége, eine Falle legen.
tendresse, f. Zärtlichkeit.
tenèbres, f. pl. Finsterniß.
tenir, halten, tenir la place, die Stelle vertreten, tenir à qch. Werth auf etwas legen, tenir lieu, ersetzen, tenir de qn. jemanden ähnlich sein. Prés. Ind. je tiens, tu tiens, il tient, n. tenons v. tenez, ils tiennent. Déf. je tins, tu tins, il tint, n. tinmes, v. tintes, ils tinrent. Fut. je tiendrai, as, a, ons, ez, ont. Cond. je tiendrais, ais, ait, ions, iez, aient. Imp. tiens, qu'il tienne, tenons, tenez, qu'ils tiennent. Prés. du subj. que je tienne, que tu tiennes, qu'il tienne, que n. tenions, que v. teniez, qu'ils tiennent. Imparf. du subj que je tinsse etc. Part. passé: tenu, e. Imp. tiens, tenez, nimm; nehmet; sieh' da.
tentative, f. Versuch.
tente, f. Zelt.
tenter, versuchen; reizen.
tenture, f. Tapete.
terme, m. Ende; Ziel; Zeitpunkt; Termin; Wort; Bestimmung.
terminer, endigen.
terne, matt (von der Farbe).

ternir, trübe machen; verdunkeln; verschießen.
terrain, m. Boden; Platz.
terre, f. Erde; Land; Landgut.
terreur, f. Schrecken,
terrible, schrecklich.
territoire, m. Gebiet.
tête, f. Kopf, Haupt, en tête, voran, à la —, an der Spitze.
texte, m. Text, Grundschrift.
théâtre, m. Theater; Schauplatz.
théologie, f. Theologie, Gottesgelehrsamkeit.
théorie, f. Theorie, Grundkunde.
thèse, f, Satz; Lehrsatz.
tige, f. Stengel.
tigré, ée, getigert; tigerfleckig.
timbre, m. Klang; Stempel.
timide, furchtsam; schüchtern.
tinter, mit dem Klöpfel nur an eine Seite der Glocke schlagen lauten.
tire-d'aile, m. Flügelschwung.
tirer, ziehen; herausziehen, — sur (von Farben) fallen in.
tisser, weben. Part. passé: tissu, e, gewebt, gewirkt.
titre, m. Titel; Urkunde; Recht.
titré, ée, der einen Titel hat; homme-, hohe Standesperson.
toast, m. (spr. Tohst); Toast,
toile, f. Leinwand. (Trinkspruch.
toilette, f. Toilette, Putztisch; Anzug, faire sa toilette, sich
toit, m. Dach. (putzen.
tolérer, dulden. (Grabmal.
tombe, f. tombeau, m Grab;
tomber, fallen; verfallen, — malade, krank werden.
ton, m. Ton; Klang; Schattirung
tonnant, e, donnernd. (Farbenton
tonner, donnern.
tonnerre, m. Donner.
torche, f. Fackel.
torrent, m. Strom.
tort, m. Unrecht.
tortiller, drehen; winden.
tortueux, euse, krumm.
torture, f. Folter; Marter.
torturer, quälen, martern.
tôt, bald, zeitig.
totalité, f. das Ganze.
totalement, gänzlich; ganz u. gar.
touchant, e, rührend.
touchant, betreffend. (selstrich.
touche, f. Farbenauftrag; Pinsel-
toucher, berühren; anrühren; rühren; bewegen.
touffu, e, buschig; dick belaubt.
toujours, immer.
tour, m Umfang; Streich; à son —, auch wenn die Reihe an ihn kommt.
tour, f. Thurm. (Strudel.
tourbillon, Wirbel; Wirbelwind
tourment, m, Pein, Qual; Kum-
tourmenter, quälen, mar- (mer.
tern; ängstigen.
tournebroche, m. Bratenwender
tournée, f. Gang; Runde.
tourner, wenden; drehen.
tournoi. m. Turnier Ritterkampf
tournoyer, sich herumdrehen.
tourtereau, m. Turteltäubchen.
tout, e, ganz; aller, alle, alles; jeder, jede, jedes.
tout, adv. ganz; so; auch; — bas, ganz leise, im Stillen; — haut, ganz laut; öffentlich, - à - fait, gänzlich, tout à coup, plötzlich; tout d'un coup, mit einem Mal; après tout, bei alle dem, tout d'abord, gleich anfangs; gleich vorn herein; du tout, ganz u. gar nicht, keinesweges.
toutefois, dennoch; doch.
toute-puissance, f. Allmacht.
trace, f. Spur; Eindruck.
tracer, zeichnen; bahnen; schreiben
traducteur, m. Uebersetzer, -inn.
traduire, übersetzen. com.
trahir, verrathen; (conduire. zuwider handeln.
trahison, f Verrath, Verrätherei
traîner, schleppen; schleifen.
trait, m. Zug. (handel.
traite, f. — des nègres, Negertraité, m. Traktat, Vertrag.

traitement, m. Behandlung.
traiter, behandeln; bearbeiten; bewirthen.
traitre, m. esse, Verräther, -inn.
trancher, abschneiden, le mot, sich bestimmt erklären; gerade herausgehen (mit d. Sprache).
tranquille, —ment, ruhig; still.
tranquillité, f. Ruhe; Stille.
transfigurer, se —, sich verklären; sich verwandeln.
transir, erstarren.
transmettre, übertragen; überlassen; fortpflanzen. com. mettre.
transparent, e, durchsichtig.
transport, m. Fortschaffung; Fracht; Entzückung; Ausbruch.
transporter, wegbringen, fortschaffen; entzücken.
travail, m. Arbeit, (anbauen.
travailler, arbeiten; bearbeiten;
travailleur, m. Arbeiter.
travers, mitten durch, durch.
traversée, f. Ueberfahrt.
traverser, übergehen; überfahren; durchziehen; durchschreiten.
trébucher, stolpern, straucheln.
tremblant, e, zitternd, bebend.
tremble, m. Zitterespe.
trembler, zittern.
tremboter, ein wenig zittern; schauern; beben.
tremper, einweichen; eintauchen, (durchnässen.
trépas, m. Tod.
trépigner, mit den Füßen stampfen.
trésor, m. Schatz.
tressaillement, m. Schauer.
tressaillir, schauern; zittern, hüpfen. Prés. Ind. je tressaille, n. tressaillons,
tresse, f. Tresse; Flechte. (etc.
tresser, flechten; schlingen.
trève, f. Ruhe; Waffenstillstand.
tribu, f. Zunft, Volksstamm.
tribunal, m. Richterstuhl; Gerichtshof.
tribune, f. Bühne. (richtshof.
tribut, m. Tribut, Steuer.
triomphe, m. Triumph, Siegesgepränge; Sieg.
triompher, triumphiren; siegen.
triple, m. dreifach.
triste, traurig.
tristesse, f. Traurigkeit.
tromper, hintergehen, betrügen; se —, sich irren, sich täuschen.
tromperie, f. Betrug. (peter.
trompette, f. Trompete, m Trom-
trompeur, m. euse, f. Betrüger, -inn, adj. betrügerisch, betrügerisch.
trop, zuviel, zu sehr zu —, (lich.
z. B. trop grand, zu groß.
tropique, m. Wendekreis.
trou, m. Loch. (Verwirrung.
trouble, m. Unruhe; Unordnung;
troubler, se —, sich verwirren,
troupe, f. Haufen, f. pl. Truppen.
troupeau, m. Heerde.
trousses, f. pl. être aux de qn. jemanden auf den Fersen sein.
trouver, finden; aufsuchen; aller-,
truite, f. Forelle. (besuchen.
tuer, tödten.
tuile, f. Dachziegel.
tumulaire, pierre —, Grabstein.
tunique, f. Tunika, Leibrock.
tutélaire, schützend; ange —, Schutzengel.
tutoyer, du nennen, duzen.
type, m Muster, Vorbild. (ber.
typhus, m. Typhus hitziges Fie-
tyrannie, f. Tyrannei, Gewaltherrschaft; Grausamkeit.

U.

Ulcéré, ée, gekränkt; betrübt.
unanime, -ément, einmüthig, einstimmig.
uni, e, vereinigt; einfach; glatt.
uniforme, m Uniform, Montur.
union, f. Eintracht.
uniqne, einzig.
unir, vereinigen; verbinden.
universel, lle, — ment, allgemein
usage, m. Gebrauch, faire-, anwenden.
user, brauchen; benutzen; verzehren abnutzen; stumpf machen.

usure, f. Wucher; Ueberfluß.
utile, – ment, nützlich.
utilité, f. Nutzen.

V.

Vache, f. Kuh.
vaciller, wanken. (=inn.
vagabond, m. e, f. Landstreicher,
vague, f. Welle, Wasserwoge.
vague, weitläuftig; unbestimmt.
vain, e, – ment, eitel; nichtig; unnütz; vergebens, umsonst.
vaincre, überwinden, siegen, besiegen. Prés. Ind. je vaincs, tu vaincs, il vainc, n. vainquons, v. vainquez, ils vainquent. Déf. je vainquis, n. vainquîmes, etc. Prés. du subj. que je vainque, que n. vainquions, etc. Part. prés. vainquant. Part. passé: vaincu, e
vainqueur, m. Sieger. (
vaisseau, m Schiff; Seeschiff.
valet, m. Diener, Knecht.
valeur, f. Werth; Tapferkeit; Summe; Betrag.
vallée, f. Thal.
valoir, gelten; werth sein. Prés. Ind. je vaux, tu vaux, il vaut, n. valons, v. valez, ils valent. Déf. je valus, n. valûmes, etc. Fut. je vaudrai, as, a, ons, ez, ont. Cond. je vaudrais, ais, ait, ions, iez, aient. Prés. du subj. que je vaille, que tu vailles, qu'il vaille, que n. valions, que v. valiez, qu'ils vaillent. Part. passé: valu. Il vaut mieux, es ist besser.
vanter, rühmen; anpreisen.
vapeur, f. Dunst; Dampf.
vaquer, erledigt sein; leer stehen, à qch. einer Sache obliegen, an etwas arbeiten.
varier, abwechseln. (schiedenheit.
variété, f. Abwechselung; Ver-
Varsovie, f. Warschau.
vase, m. Gefäß; Vase, —de fleurs Blumenkorb.
vassal, m. e, f. Vasall, Lehensmann, Lehensfrau.
vaste, groß, weit; ungeheuer.
végétal, m. Gewächs, Pflanze; —tal, e, adj. von Pflanzen herkommend, zu denselben gehörig
végétation, f. Wachsthum; Wachsen.
végéter, wachsen (v. Pflanzen), il végéta toujours, er führte immer ein Pflanzenleben.
veille, f. Wachen; Nachtwache; der Tag vorher; heiliger Abend; veilles, f. pl. Bemühungen; das Arbeiten in der Nacht,
veiller, wachen. (Studiren.
veine, f. Blutader, Ader.
velouté, ée, sammtartig, weich wie Sammt.
vendre, verkaufen. Prés. Ind. je vends, n. vendons etc. Déf. je vendis etc. Part. passé: vendu, e.
vénérable, ehrwürdig.
vénération, f. Ehrerbietung Ver-
vengeance, f. Rache; (ehrung. Ahndung.
venger, rächen; ahnden.
venir, kommen. com. tenir; —de, so eben, p. ex. il vient de partir, er ist so eben abgereist, —à l'appui, bekräftigen,
Venise, Venedig. (beweisen.
vente. f. Verkauf; Absatz.
ventre, m. Bauch; Leib.
ventriloque, m. f. Bauchredner,
ver, m. Wurm. (=inn.
verdure, f. Grün; grünes Laub.
verge, f. Ruthe, Gerte.
verger, m. Baumgarten, Obst-
véridique, wahrhaft. (garten.
vermeil, lle, frisch; roth, (von Blumen und der Gesichtsfarbe
vérole. f. petite—, f. Kinderblattern, Pocken.
verre, m. Glas; Trinkglas.
verrerie, f. Glashütte.
verrou, m. Riegel.

verrue, f. Warze, avoir des —s aux mains, Warzen an den Händen haben.
vers, m. Vers.
vers, gegen, nach, zu, auf...zu.
versé, ée, erfahren, bewandert,
verser, gießen; vergießen; (vertraut.
ßen; umwerfen. (sche Meile.
verst, m. verste, f. Werst, russi=
vert, m. Grün, adj. vert, e, grün;
vertement, nachdrücklich. (rüstig.
vertu, f. Tugend; Kraft; en — de, kraft, vermöge.
vertueux, euse, tugendhaft.
vestige, m. Spur.
vêtement, m. Kleid; Kleidung.
vêtir, kleiden; bekleiden. Prés. Ind. je vêts, tu vêts, il vêt, n. vêtons, v. vêtez, ils vêtent. Prés. du subj. que je vête etc. Part. passé: vêtu, e
veuf, m, veuve, f. Wittwer, =we.
vibrer, vibriren, schwingen.
vice, m. Laster; Fehler.
vicissitude, f. Glückswechsel.
victime, f. Opfer.
victoire, f. Sieg.
vide, leer.
vider, leeren, ausleeren.
vie, f. Leben.
vieil, vieux, vieille, alt, de vieille date, seit lange.
vieillard, m. Greis.
vieillesse, f. Alter, Greisenalter.
vieillir, ältern, alt werden.
vierge, f. Jungfrau.
vif, vive, lebendig; lebhaft; munter
vigilant, e, wachsam, fleißig.
vignette, f. Vignette, Bildchen; Druckzierath.
vignoble, m. Weingegend.
vigoureux, euse, -ment, kraftvoll
vigueur, f. Kraft, Stärke.
vilain, e, garstig, häßlich.
villa, f. Landhaus.
village, m. Dorf.
villageois, m. e, f. Landmann, Bauer, Bäuerinn.
ville, f. Stadt.
vin, m. Wein.
vingt, zwanzig.
violence, f. Heftigkeit; Gewalt.
violent, e, heftig; gewaltig.
violet, tte, veilchenblau.
violon, m. Violin, Geige.
vis-à-vis, gegenüber.
visage, m. Gesicht.
visible, —ment, sichtbar, klar.
vision, f. Erscheinung; Einbildung; Hirngespinnst.
visite, f. Besuch.
visiter, besuchen; durchsuchen; besichtigen. (schauer.
visiteur, der Besuchende; Be=
vite, schnell, geschwind.
vitesse, f. Geschwindigkeit, Schnelligkeit. (wand.
vitrage, m. Fensterwerk; Glas=
vitre, m. Glasscheibe. (hen.
vitrer, mit Glasscheiben verse=
vivacité, f. Lebhaftigkeit; Munterkeit. (bei Lebzeiten.
vivant, e, lebendig, adv. du vivant
vivier, m. Fischbehälter.
vivre, leben. Prés. Ind. je vis, tu vis, il vit, n. vivons, v. vivez, ils vivent. Déf. je vécus, n. vécûmes. Prés. du subj. que je vive etc. Part. passé: vécu.
voeu, m Gelübde, pl. Wünsche.
voici, hier ist, hier sind.
voie, f. Weg; Gelegenheit.
voilà, da, dort ist; siehe da, es sind.
voile, m. Schleier.
voile, f. Segel.
voiler, verhüllen; bemänteln.
voir, sehen, faire —, zeigen, beweisen. Prés. Ind. je vois, etc. n. voyons, v. voyez, ils voient. Déf. je vis, n. vîmes; etc. Fut. je verrai, as, a, ons, ez, ont. Cond. je verrais, ais, ait, ions, iez, aient. Prés. du subj. que je voie. Part. passé: vu, e.
voire, wahrlich, ja sogar. (etc.

voisin, m. e, f. Nachbar, -inn; adj. benachbart.
voisinage, m. Nachbarschaft.
voiture, f. Wagen, —de remise, [Miethskutsche
voix, f. Stimme.
vol, m. Flug; Diebstahl.
volcan, m. Vulkan, feuerspeiender Berg.
volée, f. Flug; Stand, Rang.
voler, fliegen; eilen; stehlen.
voleur, m. euse, f. Dieb, -inn.
volontaire, freiwillig; eigensinnig
volonté, f. Wille.
volontiers, gern.
voltiger, flattern.
vouer, widmen; geloben.

voul oir, wollen; vouloir bien, die Güte haben, so gut sein; en — à qn. auf jemand böse sein; einen Groll gegen jemand hegen. Prés. Ind. je veux, tu veux, il veut, n. voulons, v. voulez, ils veulent. Déf. je voulus, n. voulûmes, etc. Fut. je voudrai, as, a, ons, ez, ont. Cond. je voudrais, ais, ait, ions, iez, aient. Imp. veuille, qu'il veuille, veuillez, qu'ils veuillent. Prés. du subj. que je veuille, que tu veuilles, qu'il veuille, que n. voulions, que v. vouliez, qu'ils veuillent. Part. passé: voulu, e.

voûte, f. Gewölbe.
voyage, m. Reise.
voyageur m. euse, f. Reisender,
vrai, wahr. (—de.
vraiment, wirklich; wahrlich.
vraisemblance, f. Wahrscheinlichkeit.
vue, f. Gesicht; Ansicht; Anblick; Absicht; Aussicht; à vue d'oeil, augenscheinlich; avoir la — basse, kurzsichtig sein.
vulgaire, gemein; alltäglich; m. Pöbel; die Menge.

Y.

Y, hier; da; dort; dahin; dazu; daran; darauf.

Z.

Zèle, m. Eifer. (Wind.
zéphyr, m. Westwind; lieblicher
zest! Paf! Possen!
zigzag, m. Zickzack.
zombi, m. Geist, Gespenst (bei den Negern).

Gallicismes et tournures

extraites de ce recueil.

I.

Un homme d'une bienfaisance à toute épreuve.	Ein Mann von bewährtem Wohlthätigkeitssinne.
Cet homme dont le nom a fini bien malgré lui par devenir populaire.	Dieser Mann, dessen Name zuletzt wider seinen Willen allgemein bekannt geworden ist.
Dure nature.	Ein barscher Mensch.
Un de ces dévouements intrépides auxquels rien ne	Eine von den beharrlichen Aufopferungen, denen nichts zu
Nous voilà riches! (coûte.	Nun sind wir reich! (schwer wird.

2.

C'était bien l'enfant la plus maltraitée de la nature qui se pût voir.	Es war gewiß das von der Natur am stiefmütterlichsten ausgestattete Kind (Mädchen) das man nur sehen konnte.
C'était pitié de voir etc.	Es erregte Mitleid zu sehen ꝛc.
Toujours est-il que la pauvre sourde-muette parvint enfin à lire.	Immer bleibt es gewiß, daß die arme Taubstumme endlich zum Lesen gelangte.

3.

Il s'en faut.	Es fehlt viel daran; auch: bei weitem nicht. (nerischen Tage.
Par un temps de givre, de froid et de pluie.	An einem nebligen, kalten u. reg-
Sous tous les rapports.	In jeder Beziehung.
Quand je me suis engagé.	Als ich Ihre Einladung annahm; eigentlich: als ich mich ver-
Chien d'orgueilleux que j'étais	Ich stolzer Narr. (pflichtete.
Je me tiens etc.	Ich bleibe stehen u. s. w.

4.

Il est.	Es giebt; es ist; es sind.
A la manière dont il se carrait.	Nach der Art, mit der er sich brüstete.
Se mettre à son aise.	Sich bequem einrichten.
On aurait dit etc.	Man hätte glauben sollen.

5.

C'est moi qui vous le dis.	Sie können sich darauf verlassen; Sie können mir's glauben.
Je vous laisse à penser.	Sie können sich denken.
Entrer en fureur.	In Wuth gerathen.
Il lui arrivait etc.	Zuweilen fiel ihm ein. (werden.
Sous peine d'être mordue.	Wenn sie nicht wollte gebissen
Il se mit d'une telle fureur.	Er gerieth in eine solche Wuth.
Se faire comprendre, aimer haïr.	Sich begreiflich, beliebt, verhaßt machen.

C. en eut tant de chagrin que Tenir compagnie. (etc.
Elle lui fit grâce de la vie.

C. betrübte sich darüber so sehr, Gesellschaft leisten. (daß u. s. w.
Sie schenkte ihm das Leben.

6.

On va voir.
Il fait tant qu'au bout de quelques semaines etc.
Il ne conçoit pour lui aucune inquiétude.

Man wird bald sehen.
Er giebt sich so viel Mühe, daß nach Verlauf einiger Wochen ꝛc.
Er hegt für ihn keine Besorgniß.

7.

Un gilet trop court, en divorce avec son pantalon et qui laissait passer une chemise en lambeaux.
Un chapeau veuf de sa bordure.
Seulement à l'entendre.
Se mettre debout.
De bon coeur.
L'idée lui vint en conséquence.
Faire le plaisant.
La stupeur du bateleur était à peindre.
Tu as l'air triste.
Assez long-temps pour que j'en sois ennuyé.
Ceci est bon à faire croire à des enfants.

Eine so kurze Weste, daß sie nicht einmal bis an die Beinkleider reichte, und die ein zerlumptes Hemde sehen ließ.
Ein Hut d. Krämpe beraubt (hörte
Ihn blos zu hören; wenn man ihn
Stehen; sich aufrichten. (gern.
Aus Herzenslust; auch; gutwillig;
Es fiel ihm daher ein.
Den Spaßmacher spielen.
Der Schreck des Bärenführers war auffallend.
Du siehst traurig aus.
Lange genug, um es überdrüßig zu werden.
Das kann man allenfalls Kindern weiß machen.

8.

L'année de grâce.
De mémoire d'homme.
Ici les mots se refusent.

Das Jahr Christi.
So lange man sich erinnern kann.
Hier reichen die Worte nicht aus.

9.

Elle prit son courage à deux mains.
N'en pouvoir plus.
On eût dit que rien qu'à regarder ces murs en deuil, le mal allait vous prendre.

Ils n'avaient plus qu'à mourir.
Telle fut la toute puissance.
Se laisser gagner.

Sie raffte ihre Kräfte zusammen und faßte einen festen Muth.
Es nicht mehr aushalten.
Es war als sollte einem beim bloßen Ansehen dieser trauervollen Mauern die Krankheit befallen. (übrig.
Es blieb ihnen nur noch der Tod
So groß war die Macht.
Sich einschüchtern lassen.

10.

Allez! (guille.
Ces pauvres parias de l'ai-

Geht! laßt es gut sein! glaubt
Diese armen Nähterinnen. (mir's

11.

Quinze jours.
A les voir.
La vieille n'osait plus souffler.

Vierzehn Tage.
Wenn man sie sah. (rühren.
Die Alte durfte sich nicht mehr

12.

Quoiqu'il se sentit placé au bas de l'échelle sociale.
Obgleich er sich auf die niedrigste Stufe der menschlichen Gesellschaft gestellt sah.

Ne vaut pas une vertu en chair et en os.
Gilt das nicht, was ein für Tugend glühender Mensch gilt.

A force d'entendre parler de Louis Brune le gouvernement qui vient toujours à la suite de l'opinion se mit à penser etc.
Indem die Regierung, welche immer der Volksmeinung folgt so viel von Ludwig Brün sprechen hörte, dachte sie endlich ꝛc.

C'est là etc. (etc.
Darin besteht ꝛc. (ꝛc.

Peut-être allez-vous croire que
Vielleicht werdet Ihr glauben daß

Mais ce n'était point le compte de notre héros.
Aber so hatte unser Held nicht gewettet.

13.

Il portait trop d'intérêt à etc.
Er hegte eine zu lebhafte Theilnahme für ꝛc.

C'est une mauvaise tête.
Er ist ein halsstarriger Mensch.

Prendre le parti.
Den Entschluß fassen.

Il cria à l'injustice, à la persécution, etc.
Er schrie über Ungerechtigkeit, über Verfolgung ꝛc.

15.

Tourner au profit de qn.
Jemanden zum Nutzen gereichen.

Faire honneur à ses affaires.
Seine Vermögensumstände in's Reine bringen.

Se jeter à corps perdu dans qch.
Sich blindlings in etwas werfen.

16.

Les amitiés du voyage étaient encore rompues.
Die auf der Reise geknüpften Freundschaftsbande wurden auch zerrissen.

Mourir à la peine.
Vor Mühe und Arbeit sterben.

Elle les confondit dans son coeur.
Sie hatte für beide ein wahres Mutterherz.

Le coeur gros.
Mit beklommenem Herzen.

Comprenant qu'il allait être forcé.
Einsehend, daß man ihn bis auf's Aeußerste treiben wollte.

17.

Et nous de reprendre tous ensemble.
Und wir stimmten sogleich alle zusammen ein.

Regarder qn. de côté.
Mit Unwillen auf Jemand sehen.

Tant il avait mis d'autorité dans ses paroles.
So viel Nachdruck hatte er in seine Worte gelegt.

J'avais fait une bonne journée.
Ich hatte eine gute Strecke Weges zurückgelegt.

Ce mot qui n'avait rien que de bien simple donna lieu etc
(veranlaßte ꝛc
Diese Rede, die ganz einfach war,

Une nuit tourmentée.
Eine stürmische Nacht.

Il se prit à rire aux éclats.
Er brach in ein lautes Gelächter aus.

Vous m'auriez payé cher ce propos, si etc.	Diese Rede wäre Ihnen theuer zu stehen gekommen, wenn ꝛc.
En moins de rien.	In einem Nu.
	18
Sa tête se perdit.	Er verlor die Fassung.
Que l'accusation de faux qu'il avait portée ne tenait qu'à un malentendu.	Daß die Klage wegen eines Falsi, die er vor Gericht gebracht, nur auf einem Mißverständniße beruhe.
C'est en cela.	Hierin; deshalb.
	19.
Toutes les peines du monde.	Alle mögliche Mühe.
Par la grâce qu'elle mettait à la pratiquer (l'hospitalité)	Durch die Anmuth, mit welcher sie dieselbe (Gastfreundschaft) ausübte.
Je vous aurais fait honneur du trésor que vous m'avez donné.	Ich würde den Schatz, den Sie mir geschenkt, dazu verwendet haben, Sie anständiger zu bewirthen.
A quelque temps de là.	Einige Zeit darauf.
Vous allez vous rétablir.	Sie werden nun bald gesund werden.
Au prix de toute sa fortune.	Mit seinem ganzen Vermögen.
	20.
Un génie d'entresol.	Ein mittelmäßiger Geist.
Un pauvre garçon de génie.	Ein armseliger Geist.
Par droit de naissance.	Vermöge seiner Geburt.
Et sauf le bon plaisir des génies titrés.	Und so lange die Geister von Range ihn duldeten.
Il avait pris pour devise de son petit étendard de cérémonie. (a voulu.	Er hatte bei feierlichen Gelegenheiten zum Wahlspruch seines kleinen Fähnleins. (getrieben.
On en a fait tout ce qu'on	Man hat gehörig Unfug damit
Messieurs de l'école des chartes	Die Heraldiker. (Stande ꝛc.
Les enfants de grande maison.	Die Kinder von vornehmem
Il n'y avait pas jusqu'à la cloche de la chapelle qui etc.	Sogar die Glocke der Kapelle ꝛc. den.
Avoir bonne mine d'hôte.	Eine freundliche Aufnahme finden.
Tout vous vient à souhait.	Sie haben Alles nach Wunsch.
Je vous ai fait faire connaissance.	Ich habe Sie bekannt gemacht.
Avant que l'ennui vous gagne.	Bevor die Langweile euch plagt.
Je m'ennuie à la mort.	Ich langweile mich über die
O pour cela, je l'en défie.	O darauf wette ich. (Maße.
Ils n'en étaient pas là. [qch).	Sie waren noch nicht soweit.
Prendre une part directe (à	Thätigen Antheil an etwas neh-
Ils en faisaient leur profit.	Sie machten es sich zu Nutze (men
Sauter au cou.	Um den Hals fallen.
Il y a des savants par le monde qui m'ont disposé à le croire.	Es giebt hier und da Gelehrte, die es mich fast glauben machen.

Du plaisir, s'il y en a.	Nur Vergnügen, wenn's gilt.
Le génie avait perdu leurs dernières paroles.	Der Geist vernahm nicht mehr ihre letzten Worte.
Je serais fâché d'avoir quelqu'avantage sur toi.	Es sollte mir Leid thun, etwas vor dir voraus zu haben. (thun.
Nous en avons pour long-temps	Da haben wir noch lange zu
Il partit d'un éclat de rire.	Er brach in ein großes Gelächter aus. [Landes).
Une culture trop exigeante.	Eine übermäßige Bebauung (des

21.

N'est — ce pas?	Nicht wahr?
Jouer à la première vue.	Vom Blatte spielen.
Il n'y a pas moyen.	Es ist nicht möglich.
Un homme aux nobles pensées.	Ein edeldenkender Mann.
Priver de sentiment. (dre.	Besinnungslos; ohnmächtig.
Ayant l'air de ne pas compren-	Sie sah aus, als begriffe sie nicht
Il concluait qu'avant peu l'orpheline serait admise à l'honneur de présider la bergerie du château.	Er schloß daraus, daß in Kurzem die Waise die Ehre haben würde, der herrschaftlichen Schäferei vorzustehen.
Il lui tardait d'arriver à la fin du récit.	Sie konnte das Ende der Erzählung kaum erwarten.

22.

Fasse le ciel!	Gebe der Himmel!
Après avoir satisfait à la loi de la milice.	Nachdem er dem Gesetze der Aushebung genügt hatte.
Ce n'est pas que etc.	Nicht etwa, daß ꝛc.
Perdre l'usage de ses sens.	Besinnungslos daliegen.
Il était de toute justice.	Es war nur billig.
Sa respiration s'embarrassa.	Ihr Athem wurde schwer.
Un temps de nuit horrible.	Eine schrecklich finstere Nacht.
Que lui font les douleurs physiques?	Was macht sie sich aus den körperlichen Leiden?
En lui soumettant pour excuse, que etc.	Indem sie als Entschuldigung vorbrachte, daß ꝛc.
Quelque hâte, et quelque diligence qu'il eût mises à franchir la distance etc.	So sehr er auch geeilt hatte, den Weg schnell zurückzulegen ꝛc.
C'en était fait de cette mère si excellente	Es war um diese so vortreffliche Mutter geschehen.
Et tout fut dit.	Und Alles war vorbei.
Dévorer de baisers.	Mit Küssen bedecken.
Il comprit de reste, que etc.	Er sah nur zu gut ein, daß ꝛc.
Elle ne les leva point (les enfants).	Sie zog sie [die Kinder] nicht an. [Wohnung zurück.
Elle regagna son triste logis.	Sie kehrte in ihre traurige
On sera aisément porté à	Man kann sich leicht denken,
A la nuit tombante. (croire.	Mit Anbruch der Nacht.

Il s'en fallait que sa pénible journée se terminât là.	Ihr mühsames Tagewerk war noch lange nicht vollendet.
Jusque passé minuit.	Bis nach 12 Uhr [Mitternacht].
On pouvait en passer un rigoureux examen.	Man konnte sie [die Kleider] streng untersuchen.
On n'avait pas perdu de vue.	Man hatte nicht aus den Augen gelassen.
Elle se trouva mal.	Sie befand sich unwohl.
Avant que la séance ne fût levée.	Noch bevor die Sitzung beendigt war.

23.

Il en vint à défendre etc.	Endlich verbot er ꝛc.
Aux termes de son ban.	Laut seines Verweisungsurtheils
Il lui intima l'ordre d'attendre le bon plaisir du gouverneur, qui voulait lui parler.	Er kündigte ihm an, zu warten, bis es dem Gouverneur, der ihn sprechen wollte, gefällig sein würde.
Je trahirais mon mandat en etc.	Ich würde mein Mandat [obrigkeitlichen Befehl] außer Acht lassen, indem ꝛc.

24.

Au dedans de lui.	In seinem Innern.
Le malheur s'est attaché à tous mes moments	Das Unglück hat mich jeden Augenblick verfolgt.
Tu vas connaître les richesses et les plaisirs.	Nun sollst du die Reichthümer und die Freuden kennen lernen
Que vont-elles devenir?	Was soll nun aus ihnen werden?
En échange des délices etc.	Für die Wonne; Freuden ꝛc.
Porter la main sur qn., sur qch.	Die Hand auf Jemand, auf Etwas legen.

25.

Chers enfants à qui le franc et joyeux rire va si bien.	Theure Kinder, denen das unbefangene und fröhliche Lachen so gut ansteht.
Lutter d' agilité.	Wetteifern an Gewandtheit.
Rompez vos membres aux fatigues des jeux.	Uebet eure Kräfte bei den Anstrengungen der Spiele.
Au prix de tant de soins.	Durch so viele Mühe.
Le coeur gros de plaisir.	Das Herz voller Freude.
Où vas-tu? lui demanda-t-elle d'un ton de reproche qui voulait dire, etc.	Wo gehst du hin? fragte sie ihn in einem Tone des Vorwurfs, der so viel hieß, als ꝛc.
Fermer à double tour.	Zwei Mal zuschließen.
Je n'ai qu' à demander.	Ich darf nur bitten.
Voyons ce mot.	Laß hören.
Donner le bonjour.	Guten Morgen wünschen.
Je ferai si bien que etc.	Ich werde es so gut anzustellen wissen, daß ꝛc.

Au sujet d'une bille en litige.	Wegen eines streitigen Balles.
Vous le saurez.	Sie sollen es wissen.
Il se mit en route.	Er machte sich auf den Weg.
A son retour à la vie.	Als er wieder zur Besinnung kam
Passer en revue sa vie d'erreur.	Sein lasterhaftes Leben durchgehen.
Qu'est-ce qu'il y a?	Was giebt's?
Tâche de faire taire ta musique	Mach deinem Lärmen ein Ende.
A l'heure qu'il est.	Um diese Zeit.
En promenant la lueur de sa lanterne dans le cachot.	Indem er mit seiner Laterne in dem Kerker hin u. her leuchtete.
Si l'on juge à propos.	Wenn man es für gut findet.
Cette douce voix qui lui faisait tant de bien à entendre.	Diese sanfte Stimme, welche so angenehm seinem Ohre klang.

26.

Il n'y a pas de quoi.	Sie haben nicht Ursache.
Je te fais faire connaissance avec mon cachet. [venant.	Du sollst meinen Siegelring kennen lernen.
C'est comme qui dirait un re-	Es ist gleichsam ein Gespenst.
Il était vrai de dire.	Man mußte zugeben.
Que veux-tu?	Eigentlich: was willst du? hier aber: Wer kann helfen?
Le jour se levait.	Der Tag brach an.
Promener ses regards.	Seine Blicke umherwerfen.
Sourire dans sa barbe.	Ins Fäustchen lachen.

27.

Je me suis promis que non. [jambes encore moins.	Ich habe mir fest vorgenommen, es nicht zu thun.
La tête n'y est plus et les	Daß du nicht gehn u. stehn kannst
Je ne te ferai pas compliment sur ta connaissance.	Ich gratulire dir nicht zu dieser Bekanntschaft.
Il est de toute nécessité.	Es ist durchaus nöthig.
Je ne demanderais pas mieux que de vous satisfaire.	Sehr gern möchte ich Ihnen willfahren.
Quelle idée voulez-vous que mon maître se fasse de mon caractère?	Was wollen Sie denn, daß mein Herr von meinem Charakter denke?
Vous vous jouez de ma bonté.	Sie mißbrauchen meine Güte.
Ayez l'oeil sur ces jeunes fous?	Haben Sie ein aufmerksames Auge auf diese jungen Windbeutel.
L'atelier de R. donnait sur la plus belle place d'Anvers.	Die Künstlerwerkstätte R's. sah auf den schönsten Platz von Antwerpen.
On leur doit la justice de dire, que la conduite qu'ils tinrent fut exemplaire.	Man muß zu ihrem Ruhme sagen, daß sie sich musterhaft aufführten.
Dût-on s'exposer à.	Und wenn man sich dem aus-
C'est qu'il n'est pas tendre!	Er ist aber nicht zart. [setzen sollte.

Messieurs, une idée!
Le jour tombe.
Vous me faites bouillir la bile.
Vive Dieu!
Il se disait à part lui.
Il n'en fit pas moins placer son tableau.

Meine Herren, es fällt mir ein.
Der Tag neigt sich.
Sie bringen mir die Galle in Aufregung.
Bei Gott!
Er sagte bei sich selbst.
Er ließ dessen ungeachtet sein Gemälde aufstellen.

28.

On ne saurait trop le flétrir.

Man kann ihn nicht verächtlich genug machen.

Ce que je vais vous raconter.
Une histoire inventée à plaisir.
Tout ce qui n'était pas à la hauteur d'un patriotisme aussi sanguinaire.
Un enfant que je soignerai ni plus ni moins que s'il était de notre sang.
Qu'il y avait d'éloquence dans son regard!
Son enfant allait vivre.

Was ich Euch eben erzählen will.
Ein bloßes Mährchen.
Alle, die sich nicht zu einem so blutgierigen Patriotismus erhoben.
Ein Kind, welches ich eben so pflegen werde, als wäre es unser eigenes.
Wie viel Beredsamkeit in ihrem Blicke lag!
Ihr Kind sollte nun am Leben erhalten werden.

La volonté de Dieu soit faite.
C'était à qui des deux lui donnerait le plus de preuves de tendresse et d'attachement [mettre.
Voudrez-vous bien me per-
Cette lettre fut un trait de lumière pour Mr. d'A.
Elle fut chercher un médaillon
Ce médaillon était aux armes de la maison d'A.
Se cramponnant de plus belle.

Der Wille Gottes geschehe.
Sie wetteiferten mit einander in den Beweisen der Zärtlichkeit und Liebe gegen sie.
Werden Sie mir wohl erlauben.
Dieser Brief gab nun dem Herrn A. einigen Aufschluß.
Sie holte ein Medaillon.
Dieses Medaillon trug das Wappen der Familie A.
Sich aufs Neue innigst anschmiegend.

29.

Il fit lever le siège de D. au marquis d'O.
Il emporta d'assaut la ville de T.
Elle [la mort] ne vous a pas sitôt donné, qu'elle veut reprendre avec usure.
L'inspection d'un tel personnage n'était pas faite pour prévenir en sa faveur.
Ce qu'il y a de pis.
Venons au fait.

Er entsetzte die Stadt D., belagert vom Marquis v. O.
Er nahm die Städt T. mit Sturm.
Kaum hat er [der Tod] Euch Etwas gegeben, so verlangt er es schon mit Wucher zurück.
Die Besichtigung eines solchen Menschen war nicht geeignet, für ihn einzunehmen.
Was noch schlimmer ist.
Zur Sache.

Je suis las de la vie.	Ich habe das Leben satt.
Il vous sera loisible de la voir de l'échafaud.	Sie können es [das Bein] ja vom Schaffot aus betrachten.
Que Dieu vous conduise!	Möge Gott Euch begleiten!

30.

La maladie avait porté sur les yeux.	Die Krankheit war auf die Augen gefallen.
La connaissance lui était revenue.	Sie hatte die Besinnung wieder.
... je n'y puis rien.	... so kann ich mir nicht helfen.

31.

Ils eurent la vie sauve.	Sie kamen mit dem Leben davon
Sous peine de mort.	Bei Todesstrafe.
Il mit à leur disposition une petite villa dépendante du monastère.	Er wies ihnen ein zum Kloster gehöriges Landhäuschen an.

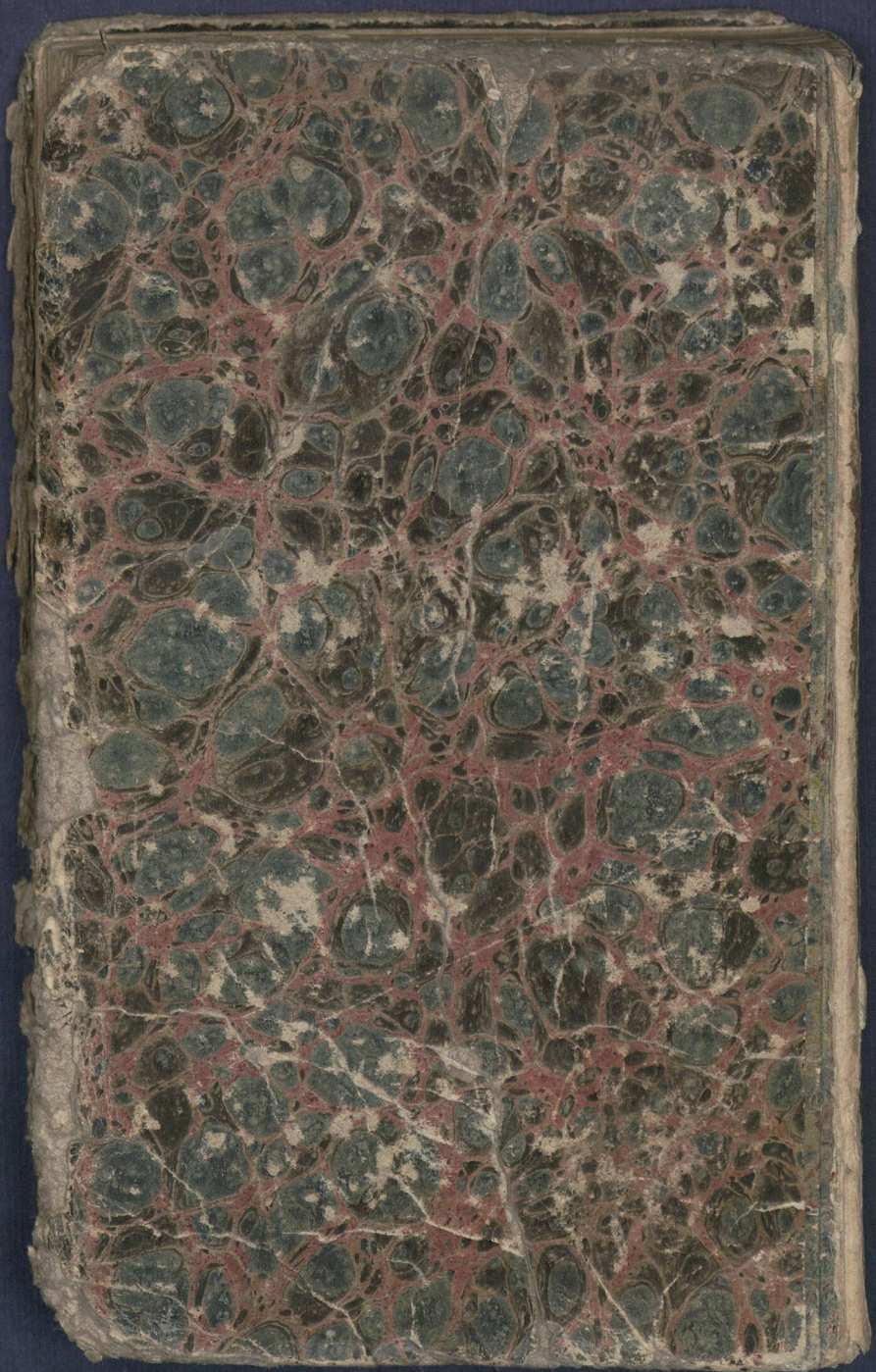
32.

Faire honneur à des billets.	Schuldscheine, Wechsel auszahlen.
... Vous m'en ferez compte.	So werde ich es bei Ihnen zu [Gute haben.
De grâce, achevez de me nommer cet appui etc.	Ich bitte Sie, nennen Sie mir diesen Wohlthäter grade heraus
Ce sont là de ses tours.	Solche Streiche macht er oft.
Il était ce jour-là même de service.	Er hatte an dem nämlichen Tage den Dienst.
Ils ne peuvent se lasser d'admirer.	Sie können nicht genug bewundern.
Je vais lui demander de passer à mon ordre le billet de six cents livres.	Ich gehe hin, ihn zu bitten, den Wechsel von 600 Livres auf meinen Namen zu überweisen.

33.

Je sais de bonne part.	Ich weiß aus sicherer Quelle.
Il verse du vin à grands flots.	Er giebt den Wein in vollem Maße.

34.

En plein jour.	Am hellen Tage.
On dirait qu'il fait nuit.	Man möchte glauben, daß es Nacht sei.
Tout rit à ses yeux.	Er sieht einer frohen Zukunft entgegen.

M. BIBLJOT. UNIW. POZNAŃSKIEJ